

L'INFORMATION MODERNE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN DROIT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

LE 20 DÉCEMBRE 1941, A 14 HEURES

PAR

Hubert SESMAT

JURY DE THÈSE

Président : M. LOUIS ROLLAND

Suffragants : M. SCELLE

— M. LAMPUÉ

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT & C^{ie}

56, rue Jacob, PARIS

L'INFORMATION MODERNE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'INFORMATION MODERNE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN DROIT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

LE 20 DÉCEMBRE 1941, A 14 HEURES

PAR

Hubert SESMAT

JURY DE THÈSE

Président : M. LOUIS ROLLAND

Suffragants : M. SCELLE

— M. LAMPUÉ

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT & C^{ie}

56, rue Jacob, PARIS

A MA MÈRE



La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.

AVANT-PROPOS

LA SOCIOLOGIE CONSTRUCTIVE

Tenter une étude de sociologie constructive n'est pas chose facile. Avec le temps et l'accoutumance, le sociologue finit par s'y mouvoir à l'aise. Mais il n'est pas sans embarras quand vient le moment de présenter au public une partie des résultats de son labeur. Voici à cet égard quelques scrupules qu'il faut bien avouer au lecteur.

On ne peut en sociologie se cantonner fructueusement dans l'étude d'une zone limitée. Tout s'y tient autant et plus qu'en toute autre science. Il n'est pas un seul point qui ne s'éclaire mieux et ne se comprenne à la lumière de l'ensemble. Si un auteur se résout à publier une tranche seulement de ses manuscrits, il en résulte ceci: il est amené à faire fréquemment état de résultats extérieurs à la partie traitée. Ce serait demi-mal s'il pouvait y joindre les justifications nécessaires. Mais on n'y peut songer: la tranche publiée serait alors boursouflée d'excroissances sans fin. On s'en tient alors inévitablement au seul énoncé des notions latérales auxquelles on a recours. Que le lecteur veuille bien s'en souvenir: s'il est des définitions, des liaisons, des classifications qui lui paraissent aventurées ou déconcertantes, qu'il sache qu'elles procèdent cependant de réflexions mûries. Il les trouverait assorties des explications nécessaires dans un exposé d'ensemble.

Ce fait que toute partie isolée ne reçoit sa pleine lumière qu'avec l'achèvement du travail d'ensemble, fait peser sur tout exposé partiel une seconde servitude. Tant

que le corps de la sociologie n'est pas intégralement reconstitué, il reste des ombres sur chacune des parties composantes. Non pas qu'une étude limitée et fouillée ne soit hautement appréciable et fructueuse. Mais elle ne se parfait et ne se stabilise que par ajustement avec les zones adjacentes. C'est ainsi que les tentatives d'assemblage d'un jeu de construction d'enfant laissent à désirer, tant que toutes les pièces n'ont pas trouvé leur place unique et définitive. Mais la sociologie n'est pas un jeu et c'est plus qu'un art. C'est une science vitale où le bonheur des hommes est journallement engagé. On ne saurait donc, pour des scrupules de vanité, attendre la parfaite maturité de l'œuvre. Mieux vaut la livrer avec des imperfections, dès qu'elle est susceptible de faire réfléchir et de rendre service.

Que faut-il penser de la qualité littéraire dans un travail de ce genre? Sans doute ne gâte-t-elle rien nulle part. Heureux le théoricien qui se double d'un bon écrivain! Nous ne pouvions toutefois inclure ici le souci littéraire comme tel. Dans un travail de prospection, de construction, de pratique, c'est le fond, c'est la précision qui portent. Il faut songer à convaincre et non pas à plaire. La pensée novatrice et reconstructrice a d'ailleurs un élan propre, ardent, exigeant et exclusif, qui laisse peu de place à l'art. Heureux serions-nous si la correction de la forme s'agrémentait parfois de qualités relevant de l'art littéraire!

Après tout, un essai n'a rien de définitif ni d'irréparable. Fond et forme sont susceptibles de recevoir retouches et améliorations ultérieures. Si tels lecteurs veulent bien y aider, l'auteur n'aura pour eux que gratitude.

INTRODUCTION

APERÇU SUR LA FONCTION D'INFORMATION

La biologie montre que tout organisme vivant est constitué d'un faisceau de fonctions. C'est vrai de l'organisme animal: nul n'ignore qu'il est fait des fonctions de nutrition, de relation, de reproduction, et de leurs filiales. C'est vrai encore de l'organisme humain: l'intelligence est composée de fonctions telles que la sensation, l'imagination, la pensée, la mémoire; l'activité a l'instinct et la volonté; la sensibilité dispose des fonctions de plaisir et de douleur, d'émotion, de sentiment. C'est vrai enfin de l'organisme sociologique. Les fonctions s'y comptent par dizaines. L'économie groupe notamment l'alimentation, l'habillement, l'habitation. La démographie s'entend entre autres des fonctions de natalité et d'hygiène. Les administrations les plus notoires sont l'éducation et la sécurité. La nation a ses fonctions. L'Etat en est une, autonome. La Constitution en est une autre. Les Cultures en comportent une dizaine.

Telle que nous la prendrons constamment dans le présent ouvrage, l'Information est l'une des fonctions sociologiques. Elle fait partie avec l'éducation, la production, la répartition, la sécurité et le progrès, du groupe des fonctions administratives.

Immédiatement et directement abordée du dehors, l'information rationnelle déconcerterait l'esprit. Ses antécédents naturels offrent heureusement, pour en faciliter l'approche, deux rampes d'accès. L'une est l'analyse organique; l'autre est l'information sociale spon-

tanée. La première nous rappellera que la nature connaît et utilise à ses fins une véritable information physiologique. La seconde nous fera voir comment l'homme a dû toujours recourir empiriquement, mais universellement, aux ressources de l'information collective.

Portés progressivement et sûrement par ces deux préfigurations jusqu'au seuil de l'information scientifique, nous saurons reconnaître les contours et les traits qui lui confèrent un caractère rationnel et la parachèvent. Il ne nous restera plus alors qu'à tracer le plan qui présidera à cette étude, lui imprimant un développement logique et rigoureux.

Ce sont donc quatre brèves étapes qu'il nous faut parcourir dans cette introduction.

L'analogie organique.

Intelligence, activité, affectivité, sont les trois facultés maîtresses et directrices de l'être animé. Or, dans tout organisme vivant, pas de réaction active utile qui ne soit précédée de connaissances appropriées: pas de réaction affective saine sans conscience exacte de l'état individuel de vitalité. L'information, c'est-à-dire la connaissance concrète et orientée vers le comportement vital, est constante.

A cet égard, l'organisme psycho-physiologique de l'homme présente une gamme de dispositifs remarquables.

Dans l'ordre de l'activité, le réflexe est le type sommaire. La réaction motrice automatique est toujours précédée du courant sensitif qui la détermine. L'instinct en est la forme animale parfaite. Il ne déclenche ses activités vitales automatiques qu'après avoir été renseigné par diverses représentations: sensations, perceptions, souvenirs. La volonté en est le couronnement. Avant de déployer son activité délibérée, elle est passée par l'étape de la réflexion. Les idées-forces en présence ont été provisoirement inhibées, puis examinées et confrontées.

C'est après un choix mûri que l'homme jette dans l'action le poids de sa décision volontaire.

Dans l'ordre de l'affectivité, le même lien vital se retrouve entre la réaction sensible et la connaissance préalable. Au niveau physiologique, douleurs et plaisirs reposent sur une appréciation inconsciente de l'état de la vie végétative. Ils n'ont de valeur biologique utilitaire qu'en raison de cette appréciation, et dans la mesure où elle reste objective. La souffrance du nerveux, l'euphorie de l'anesthésié sont suspectes parce qu'elles amplifient ou trahissent l'état de fait du sujet. Au niveau psychologique, les émotions et les impressions n'ont d'existence et de sens que par l'acte d'appréciation subjective qui les précède. Leur précarité congénitale vient de la rapidité de leur apparition, qui souvent anticipe sur le jugement de l'esprit. Le sentiment prend au contraire tout son prix, parce qu'il repose sur un jugement de valeur plénier, venu après conscience et réflexion mûrie et parfaitement stabilisé.

L'information sociale spontanée.

Cette loi naturelle, qui fait précéder et déterminer par les connaissances toutes les réactions biologiques actives ou affectives, s'est imposée à l'organisme social où elle se retrouve à l'état spontané. L'activité et la sensibilité collectives sont universellement précédées de connaissances appropriées qui prennent le caractère et le nom d'Information.

Les fonctions actives ne remplissent partout leur rôle qu'en utilisant l'information. Une entreprise ne s'établit que si elle sait l'existence de débouchés pour sa production de biens ou de services. Un bon chef d'entreprise ne se laisse pas surprendre par l'évolution, en volume ou en nature, des achats de sa clientèle. Il étudie constamment les courants commerciaux et leurs causes, le changement des goûts, le rythme des besoins, les fluctuations des ressources. Faisant les prévisions utiles, il y adapte

opportunément sa production. La publicité, de son côté, apporte aux destinataires les renseignements dont ils ont rigoureusement besoin. Elle leur fait connaître les biens ou services offerts, leurs prix, leurs qualités respectives. Elle oriente, guide et détermine les achats. Sur le plan étatique, l'Information a toujours joué un grand rôle. Elle fait notamment partie intégrante de toutes les fonctions fiscales, policières, militaires. L'âge actuel a vu son extension à la plupart des secteurs sociaux et culturels.

Parallèlement aux fonctions actives et aux éléments d'information qu'elles comportent, il apparaît partout un courant secondaire d'information qui s'adresse à l'ensemble de l'opinion et détermine non plus des réactions professionnelles, mais des résonances émotionnelles de toute nature. La curiosité, la malignité publique sont les réactions les plus bénignes. L'envie, la haine, le défaitisme, les paniques sont plus conséquents. On comprend à la fois le pullulement des moyens d'information qui fournissent sa pâture à une opinion avide de sensations émotionnelles, et l'effort de contrôle et d'assainissement des Etats, pour prévenir les inconvénients de toute information non exacte, non opportune, non apprêtée.

Dans le cercle restreint de la vie privée, les échanges d'information sont pareillement à la base des relations entre particuliers et des liens affectifs qui s'établissent entre eux.

L'information sociale rationalisée.

L'information sociale spontanée relève d'un empirisme de fait. Elle présente inévitablement lacunes, déficiences, excès. Elle gagne donc à échanger son caractère empirique de spontanéité contre la qualité suprême de rationalité.

Voici l'état final d'organisation de l'Information qui semble aujourd'hui désirable dans une société moderne,

comme indispensable ou utile au développement de sa vitalité.

Mises à part les incidences exercées par les fonctions voisines, une fonction sociale est essentiellement commandée par les buts qu'elle poursuit. Les buts de l'Information sont au nombre de deux et sont d'importance inégale.

Le premier but se rattache aux activités du corps social considéré dans son ensemble ou dans ses éléments. Il peut se formuler ainsi: pas d'activité sociale, et surtout pas de modification aux activités sociales privées ou publiques, qui ne soit précédée, déterminée, commandée, par l'exploitation de toute l'Information connexe.

Dans le cercle de la vie privée, où l'initiative de l'Information reste aux particuliers, l'Information publique rationnelle s'emploiera seulement à faciliter l'échange préexistant des renseignements.

Dans le cercle élargi des entreprises privées travaillant au profit des fonctions sociales, l'initiative demeure toujours aux mains des directions d'entreprises. L'Information officielle s'emploiera à la faciliter. Mais elle peut davantage. Elle supplée aux déficiences de fait, elle complète les efforts privés, si réussis soient-ils. Surtout elle corrige les renseignements particuliers en les intégrant dans les ensembles corporatifs, où ils trouvent seulement leur importance comparée et leur pleine valeur.

Dans le cercle général des fonctions sociales et étatiques, l'initiative de l'Information passe aux autorités publiques. C'est à elles de rassembler immédiatement avant les prises de décision, tous les renseignements indispensables.

Il faut souligner ici en quelques formules, cette importance capitale du renseignement pour la valeur des décisions qui engagent dans leur totalité les fonctions sociales. Avant tout sont à connaître les besoins des destinataires, leur intensité comparée, leur étendue, les

exigences qualitatives, les circonstances, leur évolution. Après quoi doit passer la connaissance des moyens institutionnels de production dont on dispose, leur sûreté, leur potentiel quantitatif, leur état qualitatif, leur résistance à l'usure, les améliorations possibles, les renforcements virtuels que l'on peut actualiser.

Toute déficience dans l'Information fonctionnelle des besoins se traduira par des décisions qui n'apportent pas satisfaction aux destinataires. Toute déficience dans l'Information institutionnelle des moyens de production se traduira par des décisions qui seront sans ajustement avec la réalité. La compétence, l'activité, la loyauté sont à la base des qualités d'un chef: l'information fonctionnelle leur ajoute le sens de l'opportunité; l'information institutionnelle y joint le sens du possible exact. C'est cette double information qui peut seule conférer aux décisions compétentes, loyales, fermes, le couronnement de l'opportunité parfaite et du possible pratique: en son absence, les décisions nécessaires tardent, font défaut ou laissent à désirer.

Au terme des activités fonctionnelles, les destinataires recevront à leur tour, par les soins de leurs fournisseurs ou des services publics, les éléments d'information requis pour la bonne satisfaction de leurs besoins: existence des biens ou services, qualités comparées, prix comparés, modalités diverses.

Le second but de l'Information se rattache aux réactions émotives du corps social, considéré en ses différents milieux ou dans l'ensemble de l'opinion. Il ne s'agit plus ici de réactions actives, mais de résonances affectives. Comme d'autre part on sort du milieu professionnel, on se trouve en présence d'un élément de culture sociale générale, celui qui ressortit à la sensibilité. Or la sensibilité collective, toujours latente, toujours avide de trouver des satisfactions à son jeu, s'alimente journellement des nouvelles de toute nature et de toutes provenances.

En ce qui la concerne, le rôle d'une Information ra-

tionnelle se ramène à ceci: pas de réactions émotives qui ne soient précédées, déterminées, commandées par la réception d'une information exacte, objective, correctement interprétée, intégrale.

Exactitude, objectivité, intégralité sont relativement faciles à obtenir. L'interprétation concrète est toujours délicate. Il faut distinguer parmi les faits sociaux ceux qui causent des réactions tendanciellles et ceux qui provoquent de simples réactions sentimentales. Les premiers sont à mettre en relief si les tendances déclenchées sont bonnes; ils sont à écarter si les tendances soulevées sont mauvaises. Les seconds n'ont plus la même importance, qu'ils attirent des réactions sentimentales de sympathie, d'antipathie ou d'indifférence.

Ainsi, les deux fins ultimes de l'Information rationnelle sont l'exploitation et la diffusion. La première est essentielle puisqu'elle commande l'activité sociale; la seconde reste accessoire, n'engageant que la sensibilité collective.

L'étude rationnelle de l'information.

C'est du point de vue rationnel que nous étudions ici l'Information. Les buts de la fonction, exploitation et diffusion, commandent tout notre travail. Les moyens fonctionnels qui permettent de les atteindre se ramènent à cinq. Pour exploiter et diffuser, il faut au préalable recueillir le renseignement, puis le vérifier, le transmettre, l'élaborer, le communiquer aux utilisateurs. La fonction d'information dans son ensemble apparaît ainsi comme un cycle unique et orienté. Les sept anneaux de la chaîne fonctionnelle se succéderont en sept chapitres sous les titres suivants: Recueil — Vérification — Transmission — Elaboration — Communication — Exploitation — Diffusion.

L'étude approfondie de cette suite de chapitres logiquement liés, fera paraître dans son ensemble, sous tous ses aspects et dans tous ses détails, cette fonction d'In-

formation omniprésente à toute vie humaine collective.

La méthode dont nous usons en sociologie constructive laisse ainsi pressentir ses traits essentiels.

C'est une méthode rationnelle. Non pas qu'elle fasse peu de cas des faits. Elle s'y réfère fréquemment pour vérifier, illustrer, au besoin rectifier ses déductions. Mais elle n'en part pas. Elle n'induit pas de lois à partir de liaisons expérimentales recueillies, analysées, rapprochées. Le fait n'y intervient que comme un guide auquel on se reporte constamment dans le travail de cabinet. Dans la rédaction au contraire, ce recours perd de sa nécessité. Il n'est plus proposé que dans la mesure où il est jugé indispensable pour montrer au lecteur que le sociologue, si théoricien soit-il, a mené son étude à la lumière de l'expérience. Le fait n'a plus qu'une valeur d'illustration et de persuasion. Ce n'est pas le fondement même de la science.

C'est une méthode constructive. En cela, elle représente une innovation à souligner. Sous certaines réserves, que l'on trouvera faites au chapitre quatrième, toute activité collective doit être considérée comme dépendante de la finalité. L'homme se propose constamment des buts à atteindre. Ce sont ses besoins ou ses intentions qui les lui donnent. De là, il n'est que de revenir régressivement d'étape en étape, vers les moyens interdépendants qui acheminent à ces buts. Cette méthode de régressivité rationnelle, imprégnée de finalité, jette, sur les processus sociaux, une clarté renovatrice sans égale. C'est son emploi qui fait la puissance magistrale de certains plans d'opérations militaires ou d'équipement économique. C'est son application qui fait l'originalité de la sociologie constructive.

CHAPITRE PREMIER

LE RECUEIL

Si l'on considère l'information comme un enchaînement d'opérations successives destinées à traiter le renseignement jusqu'au point où il est prêt pour l'utilisation, le « Recueil » apparaît comme le premier anneau de cette chaîne fonctionnelle, comme la première phase du traitement. Son rôle est de puiser les faits dans le minerai social où ils éclosent et gisent, pour les poser, à l'état brut, mais en vue du traitement imminent, sur le plateau de cette longue machine formatrice qui s'appelle l'Information.

Les faits apparaissent en effet comme la matière première de l'information, sous quelque forme qu'ils se trouvent : faits de l'ordre physique, faits de l'ordre biologique, faits de l'ordre psychologique, faits sociaux, faits culturels. Toutefois, en tant que faits, ils demeurent extérieurs et étrangers à l'information. Les noter, les rechercher, les saisir, mais en les envisageant comme des renseignements et dans le but précis de les engager dans l'engrenage des transformations informationnelles, tel est le rôle de cette phase initiale du cycle nommée Recueil.

Le Recueil se définit donc la saisie par des organismes informationnels et dans les milieux où l'événement les place, des faits d'intérêt humain, en vue de leur élévation au titre de renseignements et de leur incorporation comme tels dans la chaîne de l'information. En bref le Recueil transforme les faits en renseignements.

En adoptant comme point de vue dominant pour l'étude pratique et théorique du Recueil, celui de la finalité, c'est-à-dire du but auquel il tend, on est amené d'emblée à distinguer deux phases successives, se tenant et s'enchaînant comme moyen et fin : les procédés de Recueil, le

contenu du Recueil. Commençons par considérer le contenu, puisqu'il constitue la matière recherchée et que les procédés doivent en conséquence se régler sur lui.

ARTICLE PREMIER

CONTENU DU RECUEIL

Le contenu du Recueil n'est pas à envisager comme un bloc. Il se trouve, comme tout moyen par rapport à sa fin, en dépendance étroite de l'utilisation. Or cette utilisation, nous le verrons abondamment en étudiant la sixième phase du cycle de l'information, est nettement diversifiée. Elle se trouve donc entraîner le Recueil dans ce mouvement de différenciation.

On est conduit ainsi à délimiter dans le contenu du Recueil six séries distinctes et parallèles. Selon une terminologie qui reflète bien leurs spécifications, on doit isoler les conjonctures, les bilans, les recensements, les états, les rapports, les levés topographiques. Chacun des trente secteurs sociaux et culturels peut et doit fournir en renseignements l'ensemble des six séries.

Chacune de ces six séries doit donc être prise à part. On commencera par donner un aperçu de son usage particulier, puisque cet usage en justifie le contenu. Ensuite on fera l'inventaire de ce contenu; enfin on marquera le rythme du Recueil dans chaque série, rythme qui se trouve dépendre à la fois de l'usage qui en est fait et de la substance du contenu.

§ 1^{er}. — LES CONJONCTURES.

Les conjonctures constituent donc la première des six séries du Recueil. Disons dès l'abord, avant d'en venir au détail, que c'est, des quatre, la série la plus usuelle dans son emploi, la plus succincte dans son contenu, la plus fréquente dans son rythme.

L'utilisation des Conjonctures.

Un chef d'entreprise, un gérant de corporation, un directeur de branche, un coordinateur public, ne peuvent remplir utilement leur tâche courante, quotidienne, que s'ils ont sous les yeux deux groupes de renseignements. Le premier concerne les besoins ou fins auxquels ils ont à satisfaire. Le second concerne les moyens dont ils disposent. Le premier groupe exprimera les besoins inopinés, les besoins en évolution par accroissement ou diminution, les uns à caractère immédiat, les autres à échéance. Le second groupe indiquera, parmi les moyens habituels de production, les variations du jour en matériel, en personnel, en conditions climatiques. Ces deux groupes réunis constituent ce qu'on peut appeler le renseignement courant, à la fois nécessaire et suffisant pour tout préposé à un organisme social.

Il est à noter que les conjonctures ne sont pas seulement utilisées par les chefs d'entreprises ou les coordinateurs dans l'exercice de leur pouvoir. Les organismes de diffusion y trouvent leur pâture courante et la plus appréciée du public. Les autres séries du Recueil, bilans, recensements, rapports, y puisent les éléments modificateurs qui les concernent par contre-coup. Les particuliers enfin interrogent avidement les conjonctures quotidiennes qui affectent les personnes de leur parenté, de leur entourage, de leurs relations. Ce leur est une occasion de manifester à ces personnes la qualité de leurs sentiments: sympathie, condoléances, félicitations.

Voyons donc quelle peut être la substance précise de ces conjonctures aux utilisations immédiates et multiples.

Le contenu des Conjonctures.

Nous avons dit qu'il se répartit en deux groupes, l'un portant sur les besoins à satisfaire, l'autre sur les moyens disponibles. Précisons que dans le premier groupe se rencontrent les avis puis les indications, et dans le second les comptes rendus, puis les climatériques.

Les avis. — On peut désigner sous ce nom un groupe très caractéristique de conjonctures exprimant les besoins ino-

pinés des destinataires, lors de leur apparition. Il existe en effet toute une catégorie d'organismes sociaux qui n'ont qu'un fonctionnement virtuel, et ne fonctionnent effectivement que sur avis. Pour eux, la conjoncture est d'une nécessité primordiale, vitale. Ce sont surtout les organismes qui se rattachent à la catégorie des fonctions sociales de sécurité. Ils ont essentiellement à faire face à des aléas d'origine humaine, climatérique, technique. Ces aléas sont certes prévisibles dans leur nature, mais leur actualisation reste inopinée et accidentelle.

L'avis d'incendie fait accourir les pompiers; l'avis d'agression, les gendarmes; l'avis d'accident mécanique de voiture, le dépanneur; l'avis de maladie, le médecin; l'avis de péril de mort, le prêtre; l'avis d'exposition, la foule; l'avis d'agitation frontalière, les troupes de couverture...

L'avis a donc cette vertu unique de déclencher une activité fonctionnelle, jusqu'alors en attente virtuelle. Sans lui, pas d'activité; avec lui, activité précise, orientée, mesurée par lui. Il faut d'ailleurs se garder de confondre la simple réception d'un avis avec une sollicitation expresse d'intervention, une « commande » en style commercial. Celle-ci est plus qu'un avis, puisqu'elle entraîne pour le préposé social l'obligation contractuelle d'agir. Les deux choses vont souvent ensemble. Mais elles restent même alors théoriquement distinctes. Au surplus, quantité d'avis passent sans entraîner sollicitation active de celui qui les fournit. Par contre, à côté de l'utilisation productuelle, ils subissent souvent les utilisations secondaires, celle des organismes de diffusion, celle des particuliers, celle des autres séries du Recueil aux fins de rectification.

Les indications. — Les avis déclenchent les activités fonctionnelles en sommeil; les indications modifient seulement ou précisent les activités en exercice. Elles aussi portent sur les besoins. Elles en expriment les modifications. Ces modifications affectent les quantités, les qualités, la date, l'urgence, le lieu, les prix offerts... Le déplacement d'un jour férié fera modifier les horaires d'un service de transport. Des destructions de guerre détermineront l'intensification préventive de l'activité des industries de fournitures du bâtiment. L'imminence de l'ouverture d'un atelier d'usine stimulera l'activité des bureaux de placement locaux. Le pul-

lulement d'agents étrangers amènera un renforcement du service de surveillance à la frontière. La disette d'un marché national fera opérer des achats d'importation à l'étranger. Ce sont là autant d'exemples d'adaptations rigoureusement nécessaires des institutions aux besoins, et autant de cas de nécessité d'indications préalables.

Lorsqu'elles font défaut, les producteurs doivent y suppléer par des estimations réfléchies. Ils se réfèrent alors aux besoins passés, ceux notamment des exercices précédents. Ils y font les retouches indiquées par les circonstances. L'estimation n'est toutefois qu'un pis-aller. L'indication objective répond seule à la détermination préalable des besoins. C'est dire avec quel intérêt les chefs en prennent connaissance, et avec quelle ardeur ils en stimulent la recherche systématique. Tout préposé à un organisme social entend s'employer à une fin précise. Il le fera d'autant plus adéquatement* que les indications le tiendront au courant des moindres mouvements de la fonction qu'il assume.

Les comptes rendus. — Indications et avis expriment les besoins des destinataires. Les comptes rendus s'en tiennent aux moyens fonctionnels dont disposent les chefs d'entreprises ou les coordinateurs. Ces moyens sont sujets à des variations de toute nature, les unes prévisibles, les autres accidentelles. La connaissance de ces modifications est indispensable au chef pour lui permettre d'opérer au jour le jour les adaptations ou les parades requises par le fonctionnement des organismes qui dépendent de lui. Il trouvera l'exposé de ces variations dans les comptes rendus, présentés aussi souvent que l'exige la bonne marche des institutions. L'industriel apprendra chaque matin le nombre et l'emploi de ceux de ses ouvriers qui ne peuvent prendre le travail. De même, on mettra la situation des effectifs sous les yeux du commandant de compagnie au moment du départ pour l'exercice: l'un et l'autre régleront la répartition des effectifs présents en conséquence. Le compte rendu d'enrayage d'une machine entraînera l'arrêt momentané du travail dans l'atelier. L'usure prématurée d'une division en ligne la fera mettre en relève anticipée, ou lui fera attribuer des éléments de renfort et d'appui. Un déraillement en pleine ligne fera dérouter les trains ultérieurs et réajuster les horaires locaux. Le simple énoncé de ces quelques exemples fait comprendre

avec quelle application doivent être recherchés les éléments du compte rendu. Leur nature varie avec l'institution considérée. Du moins peuvent-ils toujours se rattacher aux grands groupes des moyens de production: installations, outillage, énergie, personnel, matières premières, trésorerie, processus de fabrication, opérations commerciales, moyens de transports... Toute modification dans l'une de ces catégories appelle une adaptation productive immédiate.

Les climatéries. — Sous ce nom d'allure générale, il convient d'entendre toutes les indications chronologiques et météorologiques, dans la mesure où elles affectent soit les processus de production, soit les besoins eux-mêmes. Ainsi un abaissement de température fera chauffer un atelier d'usine ou délaissier le séchoir à l'air de l'entreprise de lavage pour passer au séchoir clos; la tempête déterminera un déplacement d'itinéraire de l'avion de ligne, et fera suspendre les exercices aériens militaires; la vague de chaleur augmentera la consommation de bière et les débitants feront garnir leurs frigidaires; de même elle stimulera le tourisme: sorties en avion, excursions en car, locations de bicyclettes; l'imminence de l'orage fera brusquer à la campagne la rentrée hâtive des récoltes qui en étaient au séchage à l'air libre.

Voici quelles sont les climatéries d'intérêt productiel dont le Recueil s'impose.

Mentionnons d'abord les indications chronologiques: elles règlent et font concorder toutes les activités sociales. C'est l'heure astronomiquement et légalement exacte; puis les heures des levers et couchers du soleil; le mouvement des lunaïsons, dont les phases règlent notamment l'amplitude des marées et la navigation maritime; enfin l'établissement des calendriers usuels.

Des éléments météorologiques, il n'en est guère, même des plus minimes, qui n'exercent une influence productive, ne fût-ce qu'en agriculture et en navigation maritime ou aérienne. En voici une revue rapide.

Parmi les météores dérivés de la chaleur, on connaît l'importance des températures. Elles influent par leurs variations et par la durée de ces variations. Sensiblement perçues par l'organisme humain, par ses besoins, par ses facultés professionnelles, elles commandent en outre les pressions atmo-

sphériques et la plupart des phénomènes climatiques. Elles se mesurent au thermomètre et s'expriment en degrés centigrades. Aux températures au sol devront s'ajouter celles des différents étages de la colonne d'air atmosphérique.

Parmi les météores dérivés de la pesanteur citons les pressions. Elles importent par leurs variations; moins par les variations dues à la latitude, à l'altitude, à la saison, à l'heure du jour: celles-là sont régulières et stables; mais surtout par les variations perturbatrices. L'organisme n'y est guère sensible de lui-même; au contraire le jeu des vents en dépend en majeure partie. Les pressions atmosphériques, mesurées par les baromètres, s'expriment soit en millimètres de mercure (la normale est de 760 mml), soit en unités de pressions spécialisées à l'atmosphère: le millibar (la normale est de 1.015 millibars). Le millibar est la millionième partie du bar; celui-ci n'est que le nom météorologique de la mégabarye. La mégabarye vaut un million de baryes, dont on sait qu'elles sont la pression d'une dyne par centimètre carré.

En dépendance directe des températures et des pressions, viennent les météores gazeux, ou mouvements de l'air, les vents. Ils ne sont pas sans action sur les choses et les gens à la surface du sol, sur les petits bateaux en mer. Ils ont eu l'influence prépondérante sur les océans au temps de la navigation à la voile. Ils reprennent une importance considérable, en matière de navigation aérienne, avec les ballons et avions de toutes catégories. C'est par leur direction, leur force, leur durée, leur vitesse, leur température, qu'ils comptent. Les vents réguliers comprennent moussons, alizés, vents terrestres-maritimes. Parmi les vents irréguliers, viennent les trombes ou tornades, vents giratoires et translatifs, puis tempêtes et cyclones, dont la vitesse atteint 25 mètres à la seconde. Les grains et les orages sont des vents mêlés de pluie ou de phénomènes électriques.

Les météores aqueux sont assez indépendants des précédents, encore qu'ils y soient fréquemment liés. On sait que l'air atmosphérique contient partout de la vapeur d'eau. Sa teneur est variable, elle se recherche sous le nom d'hygrométrie. Quand l'air arrive à saturation, on constate l'apparition de nébulosité, de nuages. Leur densité, leur étendue, leur altitude, font partie de cette notion de navigation aérienne qui est la visibilité. Une nomenclature internatio-

nale distingue les stratus, bandes du matin ou du soir, flottant vers 800 mètres; les nimbus, annonceurs de pluie, vers 1.600 mètres; les cumulus, arrondis et énormes, pleins d'eau et d'électricité, à 2.000 et 3.000 mètres; les cirrus enfin, renfermant des aiguilles de glace, au delà de 8.000 mètres.

Les nuages se muent en précipitations diverses. Quand les gouttelettes s'agglomèrent et tombent, c'est la pluie. Si elles cristallisent au-dessous de 0°, c'est la neige. Il leur arrive cependant de rester à l'état liquide malgré le froid (état de surfusion); mais alors elles se congèlent brusquement en s'écrasant au sol: c'est le verglas. Quand cette congélation consécutive à la surfusion se fait dans l'atmosphère par moins 12 degrés, sous un choc d'origine électrique, les gouttelettes solides tombent sous forme de grêle.

Le brouillard se distingue du nuage parce qu'il résulte, au voisinage même du sol, de la condensation brusque ou lente de la vapeur d'eau en suspension. Il se résout alors en brume, s'il continue de flotter; en bruine, s'il tombe; en givre, s'il se congèle en aiguilles lors de son contact avec le sol. La couche de vapeur d'eau au contact même du sol provoque des dépôts de gouttelettes ou rosée, des dépôts congelés ou gelée blanche: on connaît les différents inconvénients de ces dépôts dans l'agriculture.

Les météores électriques ont un aspect spectaculaire. Ils le doivent aux phénomènes lumineux et sonores, éclair et tonnerre. Leur intérêt réel est fait des dégâts matériels et des périls humains dont ils deviennent capables lors de la décharge électrique.

Les météores magnétiques ont plus de stabilité. Leur connaissance est moins urgente. Cependant tout navigateur, tout orienteur militaire désirent connaître en toute exactitude la valeur de la déclinaison ou de l'inclinaison magnétiques de l'heure et du lieu, avant de s'en remettre à la direction marquée par la boussole.

Les secousses sismiques n'auraient guère à être recueillies, si leur enregistrement ne pouvait éventuellement servir à alerter les dispositifs de secours et à délimiter les zones géographiques mouvantes.

Les météores lumineux étant sans intérêt pratique, on doit clore ici la liste des météores susceptibles d'influence sur le comportement humain et productiel, et avec elle l'énumération des diverses catégories de conjonctures.

Le rythme des Conjonctures.

Sur quel rythme pratiquer le Recueil répété des conjonctures? Il n'y a pas à cette question de réponse unique. Il faut considérer à part chaque élément ou chaque groupe d'éléments du contenu. Selon la fréquence de ses variations possibles, selon la fréquence de ses utilisations, on décidera de la fréquence du Recueil. En un mot le rythme des conjonctures est fonction de leurs possibilités de variation et d'utilisation.

Les avis sont des faits inopinés qui déclenchent l'activité encore virtuelle. Inopinés, ils peuvent éclore ou se produire à tout moment. Seuls susceptibles de mettre un organisme en activité, ils lui sont par essence nécessaires. Si l'on se rappelle par ailleurs que la plupart des organismes qui fonctionnent sur avis sont du groupe de la sécurité, où la rapidité est une condition même du succès, on tient les facteurs requis pour déterminer le rythme des avis. Ils doivent être l'objet d'un Recueil ininterrompu, qui ne souffre aucune relâche, ni celle des heures de fermeture, ni celle de la nuit, ni celle du repos hebdomadaire, ni celle du congé annuel. C'est de ce modèle que sont le service de garde d'un commissariat de police, d'un hôpital, d'une garnison frontalière, d'un ministère de la sécurité nationale. C'est là du moins la forme passive du Recueil des avis. Il peut revêtir une forme active non moins ininterrompue: en ce qui regarde les accidents de circulation d'une grande ville, on peut considérer les passants comme avertisseurs actifs pour le jour, et, pour la nuit, les agents en ronde par les rues.

Les indications ont, moins que les avis, le caractère d'urgence. En outre elles ne font que provoquer des modifications marginales à des activités en exercice. Moins inopinées, moins essentielles, moins pressantes, elles auront un rythme plus large que le précédent. Un Recueil permanent, limité aux jours et heures ouvrables, paraît suffisant, mais aussi nécessaire, pour cette catégorie de conjonctures.

Les comptes rendus enregistrent deux sortes de variations: les unes sont quotidiennes, par exemple le tableau des effectifs; les autres sont accidentelles et susceptibles de se produire à tous moments de l'activité fonctionnelle: panne, accident de travail, enrayage de machine. Si l'on admet que

dans les deux cas, l'utilisation doit être immédiate, on est conduit à admettre deux rythmes de comptes rendus. Le premier, quotidien ou bi-quotidien, se situera au début de la journée ou de la demi-journée ouvrables: c'est le compte rendu principal, le plus fourni. L'autre sera permanent, durant comme les heures de travail elles-mêmes, et susceptible d'enregistrer immédiatement toute espèce de perturbation accidentelle dans les processus d'activité fonctionnelle.

Les indications météorologiques ne constituent pas, du point de vue du Recueil, un ensemble homogène. Il en est qui se calculent longtemps à l'avance, sans danger d'erreur. La question de rythme ne se pose pas. Telles sont les indications chronologiques, les variations régulières de la pression atmosphérique, les variations régulières du magnétisme, les vents périodiques. C'est seulement affaire de rythme de diffusion mais non pas de Recueil, de les rappeler opportunément aux utilisateurs.

Les autres au contraire, d'utilisation immédiate ou rapide pour toutes les activités intéressées — et, en notre temps, ces activités s'exercent aussi bien la nuit que le jour, notamment dans les transports —, réclament, du fait de leurs variations inopinées, tantôt progressives, et tantôt brusques, un Recueil à périodicité rapprochée. Ce Recueil sera avantageusement ininterrompu quand les instruments dont on dispose le permettent; ainsi un baromètre enregistreur dont la courbe est continue. En dehors de cette possibilité, on peut admettre, à la suite de la classification internationale, que les stations météorologiques de premier ordre feront par jour de 6 à 24 observations, celles de deuxième ordre 2 ou 3, celles de troisième ordre, une seule.

On prend à chaque observation l'état de la température, de la pression, des vents, des précipitations et de leur état sur le sol, des météores électriques. Il sera ainsi permis d'envisager quatre moments par 24 heures pour mettre les résultats à portée pratique des utilisateurs.

Tels semblent à admettre les rythmes concrets des diverses conjonctures. Nous n'avons envisagé que l'utilisation par les activités productielles de la société. Ajoutons que si l'on songe à l'utilisation par les organismes de diffusion ou encore par les simples particuliers, les exigences sont du même ordre et les fréquences admises leur sont parfaitement applicables.

§ 2. — LES BILANS.

Les bilans constituent la deuxième des séries du Recueil. Ils portent sur les résultats productiels acquis ou assurés. Leur rythme est rapproché. Leur utilisation, conjuguée avec celle des conjonctures, revêt une grande importance.

L'utilisation des Bilans.

Les bilans présentent aux chefs d'entreprise, aux gérants de corporations, aux directeurs de branches, aux coordinateurs d'Etat, l'image complète et fidèle d'une tranche d'activité des organismes de leur ressort. A quoi un tel tableau peut-il être nécessaire ou utile?

Entre les mains des coordinateurs publics, il aura cette utilité capitale de leur permettre l'adaptation quantitative et qualitative de la production au besoin. Cette adaptation résulte de l'équation annuelle entre les besoins ou demandes et les services ou offres. Les besoins sont connus des coordinateurs par les indications et les avis des conjonctures, ou par la moyenne des demandes des exercices passés, ou par ces moyennes éventuellement corrigées selon les perspectives nouvelles. Les offres ne sont parfaitement et exactement connues que par le relevé des résultats acquis, ou par le relevé des processus productiels en cours, les estimations prévisives de la production restant trop aléatoires pour beaucoup de catégories. Besoins et bilans confrontés, les disparités apparaissent et font l'objet de mesures appropriées de coordination: stimulation des entreprises, contingentement de la production, décision d'importation, décision d'exportation, de dénaturation, etc...

A première vue, il peut sembler étonnant qu'un relevé portant sur le passé puisse servir à des mesures d'exploitation portant sur l'exercice en cours. Mais il faut songer à ce fait que dans la production moderne, il s'écoule un laps de temps notable entre la sortie de beaucoup de produits et leur utilisation par le destinataire. C'est ce délai que met à profit le coordinateur. Une récolte de blé est ainsi consommée en douze tranches égales depuis août jusqu'à juillet de l'année suivante. Si le relevé de septembre fait appa-

raître un déficit, il y a temps pendant plusieurs mois pour l'intervention du coordinateur: recours aux stocks, élévation du taux de blutage, restrictions des emplois d'alimentation du bétail, achats d'importation, suppression de certaines exportations en cours ou en perspective... Seuls les bilans exacts et définitifs de la récolte achevée peuvent permettre au coordinateur d'adapter parfaitement aux conjonctures la politique commerciale de l'année et la politique productive de la campagne suivante.

Entre les mains des chefs d'entreprises, ou des gérants de corporations, les bilans auront ensuite cette utilité de leur permettre le calcul exact des coûts de production, soit de l'entreprise, soit de l'ensemble de la corporation. Ce n'est en effet qu'une fois terminé le processus de production que l'on peut faire la division fondamentale de toutes les dépenses engagées, par le nombre d'unités de biens ou de services. Nul ne méconnaît du reste la nécessité de connaître exactement les coûts unitaires. Ils sont la base des prix commerciaux demandés par l'entreprise, ou réclamés par les corporations aux organismes de contrôle des prix. Inversement, si les prix sont imposés, le chef d'entreprise ou le gérant de corporation devront s'attaquer aux dépenses de production, pour les ramener au-dessous des recettes de la vente. Les conseils d'administration voteront alors des emprunts à court terme pour combler le déficit de trésorerie ressortant des relevés. De même, les services chargés d'étudier la compression des dépenses, trouveront dans les relevés administratifs du conditionnement de la fabrication, les points où porter l'effort de rationalisation: travail, matières premières, énergie, frais généraux...

On sait que parmi les impôts, deux groupes des plus importants, portent, l'un sur les moyens de production, l'autre sur les bénéfices productiels. L'assiette de ces deux groupes d'impôts repose sur les bilans qui lui fournissent à la fois le détail des moyens de production, les coûts unitaires, les prix de vente, et partant, la marge de bénéfices ou de pertes qui affectent une corporation ou une entreprise. Les prélèvements, les exonérations, les subventions seront alors adaptés aux cas particuliers en toute connaissance de cause.

Les bilans, au fur et à mesure qu'ils se juxtaposent les uns à côté des autres, font enfin ressortir aux yeux des coordinateurs d'Etat, la marche évolutive des activités institution-

nelles et partant fonctionnelles. On n'ignore pas que le dessin de ces mouvements, outre l'enseignement qu'il révèle sur le passé, est plein d'indications pour l'évolution ultérieure et permet aux coordinateurs ou de la prévoir et de s'y adapter, ou de la conjurer.

Adaptations quantitatives, politique des prix, assiette des impôts, surveillance des mouvements d'évolution, tels sont les quatre points considérables de la coordination qui reposent sur l'exploitation des bilans. Ajoutons que les organismes de diffusion trouvent, de leur côté, dans cette deuxième série du Recueil, ample matière à vif intérêt pour leur public.

Le contenu des bilans.

Ils se répartissent en deux groupes: les bilans productiels, les bilans administratifs. Les uns et les autres s'appliquent à la fois à la même activité, ils en expriment les aspects mobiles, à savoir ceux qui entrent dynamiquement dans le processus général de la production. Les autres aspects, qui restent passifs ou stables, ressortissent aux recensements.

Les bilans productiels. — Les bilans productiels relèvent les éléments essentiels de l'activité fonctionnelle spécifique d'un organisme déterminé. Dans le cas d'une ferme, ces éléments concernent la production même des céréales, tubercules, laitages... Dans le cas d'un collège, ils mentionneront les résultats éducatifs obtenus sur les élèves. Dans le cas d'un service automobile, ils énuméreront les clients ou marchandises transportées. Ces éléments, dont la nature générale ne varie guère, quelle que soit la catégorie fonctionnelle en présence de laquelle on se trouve, sont régulièrement les suivants.

Au titre des éléments pleinement acquis, c'est-à-dire passés et donc exactement et définitivement relevés, viennent: — Au sujet de la vente: les quantités vendues, les prix de ventes, l'identité des clients ou destinataires, les moyens de livraison, les dates. — Au sujet de la production: les quantités produites, les qualités, les coûts productiels unitaires, les dates, les lieux, les stocks. — Au sujet de la fabrication:

les éléments bruts, leur quantité, leur qualité, leur prix, leur origine, les dates, les moyens d'apport.

Au titre des éléments en cours de production, c'est-à-dire non encore actualisés et relevés seulement à titre provisoire, viennent: soit les mêmes éléments que ci-dessus, mais évalués par estimation prévisive; soit une partie de ces éléments, notamment ceux de la fabrication, mais donnés avec exactitude parce que déjà acquis. Ce seront, par exemple, les hectares déjà ensemencés, les matières premières déjà stockées, les élèves déjà inscrits.

Au titre de l'évolution productielle, chacun de ces éléments sera doublé par le rappel de l'élément identique pris dans l'exercice précédent, et la différence ressortant de leur rapprochement sera mise en relief.

Au titre de l'explication particulière des différentes évolutions, une place sera ménagée en regard de chaque différence, où l'on indiquera l'explication adéquate: une cause, un but, une répercussion, une intention.

On conçoit qu'en possession de tels bilans, les chefs et coordinateurs aient toute latitude pour développer leur politique fonctionnelle, par confrontation de ces états productiels avec les buts stables qu'ils ont à atteindre.

Les bilans administratifs. — Pour en donner l'idée, reprenons les organismes considérés: ferme, collège, service de transport. Le bilan productiel a renseigné leurs préposés hiérarchiques. Mais on sait que ces préposés hiérarchiques ne sont pas les seuls à s'intéresser aux organismes sociaux. Ils sont escortés de préposés administratifs, situés par rapport à eux sur un plan secondaire, mais tout aussi désireux de connaître l'état des éléments administratifs engagés dans chaque organisme social et relevant de leur gérance technique. De là cette escorte des six bilans administratifs correspondant aux six catégories d'administrations. Les voici, dans leur ordre d'importance.

Le bilan administratif de la production relève la dépense d'énergie, l'emploi du personnel en nombre et en qualité, le mouvement des fonds de roulement.

Le bilan de la répartition contient les salaires, les charges sociales, les prélèvements fiscaux, et le tableau traditionnel de l'actif et du passif. Il est destiné à l'administration des finances et aux services démographiques et sanitaires.

Le bilan de l'éducation mentionnera les absorptions nouvelles de personnel. Les nombres et les compétences qualifiées seront précisés.

Le bilan de l'information indiquera l'emploi du renseignement et les efforts de la publicité.

Le bilan de la sécurité relèvera les défaillances du personnel, les accidents techniques, les déficiences fonctionnelles, et les mesures de sûreté prises en conséquence.

Le bilan du progrès fera connaître éventuellement les inventions mises au point, les équipements novateurs réalisés, et les crédits engagés à ces deux postes.

Chacun de ces bilans aura non seulement un paragraphe sur les éléments administratifs passés et acquis, mais un autre sur les éléments en cours, un troisième sur les différences évolutives, et un dernier pour expliquer ces différences.

Aux mains respectives de chaque administration, ces bilans joueront le même rôle que les bilans productiels aux mains des préposés hiérarchiques. Ils permettent aux uns comme aux autres de développer en pleine connaissance de cause leur politique propre.

Le rythme des bilans.

La date d'un bilan est commandée par l'utilisation qui en est faite, mais aussi par l'état d'actualisation de son contenu. Il ne servirait à rien de hâter la date de l'opération alors que son contenu utilisable serait encore trop mince. La périodicité dépend, elle aussi, de l'utilisation, mais sous cette réserve qu'elle ne doit pas devenir fréquente au point de lasser la bonne volonté des fournisseurs de bilans. On ne saurait oublier qu'un organisme social d'affectation simple et unique doit fournir un bilan productiel et six administratifs. Il s'en ajoute d'autres, quand l'affectation n'est plus unique. Ainsi des magasins à rayons multiples, ressortissant, l'un à l'alimentation, l'autre à l'habillement, le troisième à l'ameublement, devront fournir trois relevés productiels distincts.

La date. — Elle est propre à chaque corporation et à chaque branche. Dans tous les cas, elle résulte d'un compromis entre des exigences diverses. Elle doit être placée, chose

possible pour presque toutes les corporations, au moment où la courbe de production, ou bien s'achève, ou bien passe au plus bas, ou bien change de modalité. On obtient alors un relevé cyclique complet ou du moins homogène. Dans les branches agricoles, les courbes s'achèvent avec la bonne saison et repartent seulement l'année suivante. Dans le bâtiment et plusieurs autres industries, les courbes tombent au milieu de l'hiver, quand le froid empêche les travaux. Dans les transports et dans l'industrie touristique, les courbes changent de nature avec les saisons: d'où les horaires et le tourisme d'été, les horaires et le tourisme d'hiver. Quand les courbes ne présentent pas d'inflexion annuelle sensible, le relevé sera placé à la fin de l'année chronologique.

Ces moments généraux ainsi déterminés selon le point de richesse maxima du relevé, on peut alors songer à l'urgence de l'utilisation. On serrerait donc la date du relevé au plus près du moment choisi. Si les moissons se terminent au premier septembre, le relevé des récoltes sera placé aussi près que possible de ce premier septembre. Cependant, il faut toujours compter avec des retards collectifs accidentels, ou encore avec des retardataires individuels. On devra pour ces cas prévoir des relevés complémentaires et définitifs après les bilans principaux mais provisoires.

La périodicité. — Elle doit être également adaptée à chaque catégorie particulière. Les facteurs qui la déterminent sont: la fréquence et l'irrégularité des variations productielles ou administratives, les besoins d'utilisation et la règle de la fréquence minima, qui fait une loi de n'imposer aux sollicités que le moindre assujettissement possible.

Il arrive que des variations se produisent, inopinées et importantes. Un bilan immédiat et exceptionnel s'impose ainsi lorsqu'on apprend la disette accentuée d'un produit de première nécessité. De même si des gelées tardives et étendues compromettent une récolte de céréales. Encore, lorsque des grèves prolongées rendent caduques les estimations productielles antérieures. En outre chaque fois qu'un accident considérable, inondation, incendie, altère les possibilités normales. Notons dans ce genre les relevés de pertes demandés aux unités militaires après le combat, pour préparer le recomplètement. Dans le même ordre d'idées, une industrie ou une entreprise qui augmente la durée du tra-

vail, devra obligatoirement établir un rectificatif des estimations antérieures.

A côté de ces variations inopinées et des relevés tout exceptionnels qu'elles imposent, il est d'autres variations relativement rapprochées, soit par suite de la nature de la catégorie considérée, soit par suite d'un état de crise temporaire, et qui entraînent des relevés fréquents et réguliers. On sait que la plupart des bilans de caisse des magasins de commerce sont quotidiens. Les chemins de fer français ont des bilans financiers hebdomadaires. Les eaux et forêts, chargés, du fait de la pénurie d'essence, d'un gros effort d'exploitation de bois, demandent aux exploitants des bilans mensuels. En temps de disette, le ravitaillement se fera remettre les bilans hebdomadaires des denrées déchargées dans les ports. Plus généralement, toutes les fois qu'une branche de production, en déséquilibre, en redressement, en vedette, doit être suivie de près, on rapprochera la périodicité des relevés.

Si importantes soient-elles, ces fréquences restent cependant restreintes. La grande masse des branches productielles de biens ou de services, peuvent s'accommoder de bilans plus espacés. Le trimestre, le semestre, ou plus souvent l'année, seront pris comme périodicité normale, en l'absence de nécessité particulière. L'année en particulier reste le cadre normal pour les successions chronologiques et climatériques, pour le cycle de la végétation et les catégories agricoles, et, par contre-coup plus ou moins atténué, pour quantités de catégories techniques, sociales et administratives.

Il est même à remarquer que certaines catégories ne peuvent fournir que des relevés beaucoup plus espacés. Ainsi les petites plantations d'essences forestières à croissance rapide sont généralement exploitées en bloc après quinze ou vingt ans. C'est le cas des conifères. Après quoi on attend la repousse. Les bilans d'exploitations ne peuvent naturellement que prendre ce rythme espacé et discontinu.

Relevés exceptionnels, relevés fréquents, relevés annuels, relevés décennaux ; toutes les périodicités se rencontrent parmi les innombrables catégories productielles ou administratives. Le point essentiel c'est qu'elles répondent bien à l'utilisation qu'on en attend, sans peser outre mesure sur la bonne volonté des sollicités.

§ 3. — LES RECENSEMENTS.

Les recensements constituent la troisième des séries du Recueil. Portant sur des éléments institutionnels stables, ils ont une utilisation de fond. Leur rythme est très espacé.

Utilisation des recensements.

Disons quelques mots de leur utilité privée, celle qui concerne le chef d'entreprise propriétaire ou gérant. Sous le nom d'inventaire, le recensement lui sert à connaître les éléments stables de l'entreprise, leur état d'utilisation, leur valeur, et les stocks existants. Par comparaison avec les inventaires précédents, il peut se rendre compte de l'évolution de ces éléments et y adapter sa politique productive et financière d'amortissement et de renouvellement du capital technique.

Du point de vue de la coordination publique, les recensements présentent des utilités variées. Ils permettent d'abord à l'information elle-même de connaître sans exception chacune des cellules structurelles sociales, depuis l'économie jusqu'aux cultures. Elle peut alors rattacher chaque cellule aux structures sociales dont elle relève, et d'abord aux corps et aux corporations, ou groupements des entreprises similaires. C'est là le rattachement fondamental. Sur lui s'édifie ensuite le groupement des corps et corporations interdépendants en filières et branches. Les filières et branches convergentes sont liées en catégories. Les groupements techniques agrègent les corps et corporations similaires. Les catégories et groupements apparentés forment un secteur. Les secteurs analogues constituent un département. Les départements hiérarchisés forment la société. A la société s'adjoignent les cultures.

Grâce aux recensements il n'est pas une cellule sociale qui ne soit rattachée à cet ensemble. Elle y tient le rôle de structure fonctionnelle, administrative, ou coordinatrice. Seules, certaines parties du sol, non utilisées et non appropriées, restent à l'écart, en dehors de toutes structures définies. Encore ces zones sont-elles délimitées et dénommées.

De leur côté, les gérants de corps et de corporations trou-

vent dans les recensements l'énumération, la désignation, la localisation des entreprises qui dépendent d'eux, et en outre les potentiels maxima et minima de la production. Les coordinateurs administratifs et nationaux y trouvent au complet l'état des éléments où ils peuvent puiser. Ils basent alors sur ces états leur politique de répartition administrative ou leurs prévisions de réquisition.

Informateurs ou coordinateurs trouvent ensemble, dans la comparaison des états successifs d'entreprise, ou dans la juxtaposition des résultats de recensements voisins, les différences et les évolutions dont l'étude élaboratrice sera pour eux pleine d'enseignements.

Notons encore qu'ici comme dans les autres séries, la diffusion publique trouvera matière solide et instructive à donner en pâture à la curiosité du public.

Contenu des recensements.

Pour répondre à l'utilisation escomptée, un recensement public doit fournir quatre groupes de renseignements.

Le premier peut s'étiqueter désignation précise de la fin poursuivie. Le sollicité dira le but institutionnel ou fonctionnel, en exposant la nature des biens ou des services qu'il obtient de l'organisme recensé. A la description concrète de cette finalité, il pourra joindre la dénomination du corps ou de la corporation auxquels son organisme se rattache.

Sous cet aspect du but poursuivi, plusieurs complications peuvent se présenter.

Un même sollicité peut en effet diriger des organismes institutionnels orientés vers des fins diverses ou du moins distinctes. Ces fins doivent être mentionnées séparément dans le recensement sous la rubrique « exploitations partielles ». Un cultivateur mentionnera de la sorte la partie forestière de son exploitation; la partie alimentaire, et dans celle-ci, la part de l'élevage, des céréales, des vignes, des cultures maraîchères...

Une même exploitation peut servir successivement des branches distinctes. Le sollicité les mentionnera sous les rubriques: « Orientations habituelles, secondaires, exceptionnelles, possibles ». Un métallurgiste se trouve dans ce cas lorsqu'il travaille habituellement pour les constructions mé-

caniques industrielles, secondairement pour le bâtiment, exceptionnellement pour la Défense Nationale...

Une même production peut simultanément satisfaire à des branches distinctes et de façon habituelle. C'est le phénomène qui caractérise tout le secteur « industrie » et lui donne sa raison d'être. Le sollicité désigne alors les corps industriels au service desquels il est intégré. Il doit en outre, s'il le peut, désigner les branches particulières qui drainent une part prépondérante, importante, médiocre, ou infime, de sa production. Le producteur de cuivre travaille ainsi tout à la fois pour la production (énergie électrique), pour le bâtiment (accessoires), pour les transports (garnitures), pour l'information (fils et câbles)...

Le second groupe portera désignation du potentiel quantitatif et qualitatif de la production. Le potentiel s'exprime par la quantité minima, par la moyenne courante, par le potentiel maxima. Les qualités s'énoncent à la fois dans leurs variétés spécifiques et dans le pourcentage quantitatif de ces variétés dans l'ensemble.

Le troisième groupe énoncera les facteurs ou moyens institutionnels concernant directement la production des biens ou services. Ce sont les aires de terrain, les installations matérielles, l'outillage, l'énergie, le personnel, les matières premières, les moyens de transports. Sur chacun de ces points, les aspects circonstanciels seront fournis : liaison étroite ou lâche des différents éléments de la chaîne de fabrication, nature des techniques, localisations et dimensions.

Le quatrième groupe fera l'énumération des éléments administratifs ressortissant à l'entreprise. Seront ainsi à mentionner, au titre de l'éducation, les services d'apprentissage et de promotion ouvrière; au titre de la production, les services de trésorerie et de commerce; au titre de la répartition, les services et particularités des salaires, charges démographiques, et impôts; au titre de l'information, les organes de renseignements et de publicité; au titre de la sécurité, les dispositifs et mesures concernant le personnel, le fonctionnement, le matériel: sûreté, sauvegardes, protection, compensations, assurances; au titre du progrès, le niveau technique de l'entreprise comparé au niveau des entreprises similaires. Il va sans dire que sur chacun de ces points, les potentiels de fonctionnement et les moyens institutionnels

qui concernent chacune de ces administrations seront également indiqués.

Le cinquième groupe sera réservé aux éléments coordonnatifs. Il mentionnera la dénomination sociale de l'entreprise recensée, l'adresse du siège, la nationalité, la direction et ses titulaires, l'appropriation et ses modalités: propriété personnelle, société, appartenance publique.

Le recensement aboutit ainsi au Recueil des éléments structurels stables. Les résultats fonctionnels ou productiels périodiques sont réservés aux bilans à périodicité rapprochée étudiés plus haut.

Le rythme des recensements.

La date est plus facile à fixer qu'en matière de bilans, parce qu'un recensement présente rarement un caractère d'urgence. Il suffit de la placer toujours au moment de l'année où la détente dans la tension du travail laisse quelques loisirs pour inventorier. Ce moment favorable est à déterminer pour chaque corps ou corporation. Il faut savoir parfois reculer quelque peu la date des opérations, pour permettre au recensement d'englober un laps de temps occasionnellement précieux. Si une annexion territoriale est sur le point d'être effectuée, mieux vaut suspendre quelques mois les opérations du recensement: elles peuvent alors s'étendre aux structures de la zone annexée. De même si un programme d'habitations ouvrières est en cours, on attendra son achèvement pour recenser les habitations du pays.

A partir de l'opération initiale, la périodicité des recensements doit se dédoubler selon qu'il s'agit de renouvellements ou de remises au point.

Les renouvellements s'imposent du fait que les structures sociales sont en évolution constante, normale ou accidentelle, propre ou incidentielle. Le rythme des modifications varie avec chaque catégorie structurelle, avec les époques, avec les circonstances. Dans une catégorie en évolution rapide, les renouvellements seront rapprochés; espacés au contraire dans les catégories où l'évolution est nulle. On peut admettre une périodicité minima de cinq ans en cas d'urgence, autrement, de dix, vingt, trente ans. Des cir-

constances perturbatrices peuvent justifier des recensements exceptionnels: une guerre, une crise, par exemple.

Par contre, une fois les recensements effectués et enregistrés, il faut reconnaître la nécessité de remises au point annuelles pour toutes les modifications importantes aux éléments du recensement précédent. Cette « importance minima » qui contraint à la modification, est à préciser pour chaque élément de chaque catégorie du recensement. Les sollicités privés ou publics en sont avertis. Ils sont alors mis dans l'obligation de faire d'eux-mêmes la rectification recensoriale dès que la modification importante est actualisée. Parmi les cas de rectification, citons: la suppression délibérée ou accidentelle d'une entreprise, la fondation d'un organisme, l'augmentation ou la diminution structurelle importante (en surfaces, bâtiments, outillage), les modifications administratives ou coordinatrices notables. Encore une fois, pour chaque catégorie, est dressée une liste limitative et obligatoire des cas de rectification.

La loi du 16 août 1940 a prescrit aux Comités d'organisation professionnelle, de procéder aux recensements des organismes qui leur sont rattachés. Elle dote ainsi l'information française de recensements initiaux très étendus. C'est à partir de ces recensements des années 1940 et 1941, que pourront être calculés les renouvellements périodiques ultérieurs et les remises au point intermédiaires.

§ 4. — LES ETATS.

Les états constituent la quatrième des six séries de Recueil. Leur utilisation est générale, leur contenu diversifié, leur rythme irrégulier et très dense.

L'utilisation des Etats.

Les états sont au nombre de trois: l'état humain, l'état des animaux et véhicules, l'état des actes contractuels. Il faut prendre à part chacun d'eux pour en préciser l'utilisation.

L'état humain, plus large que l'état-civil actuel, sert dans toutes les relations individuelles privées ou publiques aux

fins d'identification des individus en présence. Entre les mains de l'information, il permet d'établir toutes les catégories et sous-catégories d'individus qui se différencient à profusion dans la société. Aux mains des coordinateurs, il recèle tous les renseignements utiles pour établir et pour étudier les interincidences humaines tissées entre les catégories et sous-catégories sociales. Si l'on se rappelle que l'homme est la fin même de toute activité sociale, on convient aisément de l'importance extrême d'un bon état humain.

L'état des animaux et véhicules n'a plus l'importance du précédent: il ne s'agit plus que de bêtes et de moyens de transport... Le point commun entre les deux états est qu'ils rassemblent tous les deux des êtres mobiles. Les recensements les avaient écartés à cause précisément de leur mobilité. Il faut cependant les connaître en raison même de leur possibilité de déplacement. Comme les hommes, bêtes et véhicules seront aisément identifiés pour les rencontres courantes. L'information les groupera en catégories pour leur étude et pour les réquisitions éventuelles.

L'état des actes est connu sous le nom d'enregistrement. Indépendamment de son utilisation fiscale, qui passerait ici à tort pour la principale, l'enregistrement a pour fins essentielles celles de la sécurité préventive. Il porte sur des actes conventionnels importants; il contrôle ceux qui sont publics; il ajoute à la garantie des authentiques; il supplée à leur perte; il donne date certaine aux actes sous seings privés.

Contenu des Etats.

L'état humain. — Il se distingue de l'état-civil traditionnel parce qu'il joint à l'individualisation et à l'origine, les caractéristiques sociales, nationales et culturelles de chacun.

L'individu doit être d'abord rattaché à ses origines biologiques, tant familiales que raciales. On relèvera le nom et l'identité de ses parents, mère et père; puis sa date de naissance et le lieu où il est né: tous éléments obligatoirement consignés sur le registre démographique de chaque commune, où l'état humain les puise. Le sexe y est naturellement

mentionné. Quant au nom patronymique et aux prénoms, leur choix restant à la discrétion des particuliers, l'état-civil les transcrit tels quels sous réserve de la confrontation ultérieure faite par l'élaboration.

En présence de l'individu à identifier et dont on connaît l'origine, la première chose à faire est de l'individualiser, c'est-à-dire de déterminer les caractéristiques qui le distinguent aisément et sûrement de tout autre représentant de son sexe. L'hématologie permet une individualisation scientifique par l'analyse du sang. L'état humain en reste aux empreintes digitales, dont la valeur d'individualisation ne dépasse cependant pas le million d'individus. Il y adjoint la description anatomique: taille, éléments du visage, anomalies éventuelles. Il faut remarquer que certains de ces éléments sont susceptibles de variation. Aussi la loi en vigueur n'individualise qu'à partir de 16 ans et pour une durée réduite à dix ans.

Individualisé, l'individu est alors doté des caractéristiques essentielles de ses appartenances sociales et administratives. La première caractéristique est celle de sa formation professionnelle; elle s'exprime simplement par les diplômes obtenus lors de la formation. La seconde caractéristique est celle du travail: il y est fait mention des emplois occupés, de leur durée, de l'appréciation sommaire de l'employeur. La troisième est celle de la répartition d'exception: maladie, accident, vieillesse, chômage. Elle précise si l'individu ressortit pour ces cas aux assurances sociales publiques, ou à une assurance privée, ou bien dispose de ressources propres, ou encore est à la charge de tierces personnes. La quatrième caractéristique est celle de l'information. Elle indiquera la localisation. Fixe, c'est le domicile, caractérisé par la durée de l'habitation, ou l'intention de demeurer, ou la possession d'un domicile. Provisoire, c'est la résidence, caractérisée par la brièveté du séjour, ou par séjour sans intention de demeurer. Flottante, c'est le séjour, essentiellement instable, du fait de la nature des professions exercées. On peut alors préciser la zone d'instabilité, tantôt le département, tantôt une région, tantôt la métropole, tantôt l'empire, tantôt les pays étrangers.

La cinquième caractéristique est celle de la sécurité. Elle mentionne les récompenses ou distinctions obtenues. Quant aux sanctions, s'il s'en est trouvé dans le passé, elle ne les

mentionne pas. Un timbre de la justice attire seul l'attention et invite implicitement les tiers (employeurs, fiancé, logeur), à demander consultation du casier judiciaire de l'individu. La sixième et dernière caractéristique a trait à l'état sanitaire dans ses incidences sur les tiers. Sont obligatoirement mentionnées les maladies contagieuses passées ou en cours. A partir de la nubilité, l'état pré-nuptial y est adjoint.

Les caractéristiques nationales s'ajoutent aux trois catégories précédentes pour compléter l'état humain. Les individus qui relèvent de la souveraineté nationale sont rangés sous différentes rubriques. Est classé « national », l'individu qui jouit de la plénitude du statut de Français. Est nommé « assimilé », le national d'origine coloniale jouissant d'un statut progressivement approché du statut de citoyen. Est classé « indigène », l'individu doté du statut colonial. Est dénommé « naturalisé », l'individu d'origine étrangère, admis à la jouissance partielle du statut de Français, avec obligations et droits correspondants. Est classé « émigré », l'individu d'origine nationale partiellement déchargé du statut de Français pendant son séjour hors du territoire national. Pour toutes ces catégories, il est fait simple mention obligatoire de l'accomplissement du service militaire. Le fascicule militaire détaillé est seulement annexé à l'état humain. Il en est détachable, ne doit pas passer à l'étranger et ne peut être consulté que par les autorités publiques.

L'état étranger est à rattacher aux caractéristiques nationales. Appliqué à tout individu étranger se trouvant sur le territoire national, à l'exception des voyageurs en transit, il mentionne : l'individualisation type français, la catégorisation sous l'angle des fonctions nationales, et éventuellement l'état-civil du pays d'origine.

Une seule caractéristique culturelle présente de l'importance pratique dans des cas déterminés (internat, accidents, décès), c'est l'appartenance religieuse. Elle n'est portée et transcrite sur l'état humain que si l'individu appartient à une religion positive. On se borne à indiquer cette religion.

L'état des animaux et véhicules. — Il est plus sommaire que le précédent. La déclaration est exigée des individus ou

entreprises propriétaires d'aéronefs, de bateaux, de locomotives et wagons, d'autos, de motos, de voitures hippos à quatre ou deux roues; et d'autre part des propriétaires de bêtes de ménagerie, de chevaux, de bovidés, de chiens. La déclaration est faite des éléments suivants: l'individualisation, la désignation, l'appropriation, l'aptitude à la circulation. L'individualisation s'obtient par l'indication de la catégorie et des sous-catégories, et en plus, pour les véhicules, de la capacité de fret et de ses modalités, — puissance, vitesse, encombrement. La désignation n'est faite que si elle existe sous une dénomination particulière. Autrement, elle sera réalisée par l'administration sous le nom d'immatriculation. L'appropriation comporte déclaration du nom du propriétaire, du nom du conducteur, et, pour l'un ou l'autre, la permission de conduire. L'aptitude à la circulation n'est requise que pour les véhicules ou animaux intéressant les tiers, — équipage, voyageurs, passants —. L'administration se réserve de contrôler périodiquement et de certifier cette aptitude.

L'état des actes. — Il n'est autre que l'enregistrement. Sont soumis à cette formalité: tous les actes reçus par un notaire, les actes judiciaires, les actes extra-judiciaires, les actes des autorités administratives, ceux des actes sous-seings privés qui sont bilatéraux, transfèrent propriété, ou créent des obligations pour les deux parties, ceux en outre dont il est fait usage, soit en justice, soit devant les autorités, soit dans un acte ultérieur. D'autre part, certaines mutations de propriétés, non constatées par un écrit, et ne pouvant de ce chef donner lieu au dépôt d'un acte, sont cependant soumises à une déclaration spéciale à souscrire par les parties au bureau de l'Enregistrement.

Rythme des Etats.

Il n'y a pas de rythme collectif. Tout est d'ordre individuel. La périodicité est inopinée. Pour l'état humain, c'est la naissance qui oblige à la déclaration d'état-civil. L'âge de 16 ans oblige à l'individualisation, reprise ensuite chaque dix ans, aux termes de la loi de 1940. La survenance des faits individuels et des modifications d'état contraint chaque individu, à partir de 16 ans, à des déclarations immé-

diates. Le décès amène suppression de l'état individuel, classement temporaire aux archives, puis destruction. Pour l'état des véhicules, c'est la mise en service et la mise au rebut qui conditionnent les déclarations principales. Des rectifications intermédiaires sont obligatoires quand le véhicule change de catégorie ou d'affectation. Les animaux sont déclarés seulement à leur arrivée à l'âge d'utilisation, puis lors de leur élimination. Les actes ne sont présentés à l'enregistrement qu'après confection et une fois les signatures échangées.

La date des déclarations d'état doit être stricte. Dans les dix jours qui suivent l'événement déterminant, l'intéressé ou ses ayants cause sont obligés à la déclaration. En conséquence, le Recueil des déclarations d'état humain est permanent, c'est-à-dire co-extensif aux jours administratifs ouvrables. Les déclarations d'état sont donc reçues à guichet ouvert.

§ 5. — LES RAPPORTS.

Les rapports constituent la cinquième série du Recueil. Leur utilisation est importante mais restreinte. Leur contenu est diversifié. Leur rythme est régulier et de fréquence moyenne.

L'utilisation des rapports.

Les rapports intéressent soit la coordination, soit les administrations de sécurité et de progrès.

Dans la mesure où ils expriment des doléances sur l'état récent ou existant des fonctions, des institutions, des personnels, des matériels, les rapports sont utilisés par les bureaux administratifs de sécurité des entreprises publiques ou privées et des coordinateurs publics, en vue des redressements à opérer.

Dans la mesure où ils expriment, par rapport à l'état existant des fonctions et institutions, des vœux d'équipement, de novation, d'amélioration, ils sont utilisés par les bureaux administratifs de progrès des entreprises ou des postes de coordination, en vue des progrès à préparer.

Dans la mesure où ils expriment, par rapport aux réseaux enchevêtrés et incidenciés des besoins et fonctions de tout

niveau, l'état de fait de ces besoins et leurs incidences, en conséquence de traditions anciennes et de choix passés ; dans la mesure où ils expriment le mouvement d'évolution de ces besoins et leurs incidences, en conséquence d'intentions présentes, de choix en formation, de contagions en cours, les rapports sont utilisés par les bureaux de coordination de toutes catégories, privées ou publiques, pour la détermination de la politique coordinatrice.

Il est inutile de souligner l'intérêt que prend de son côté à toute espèce de rapports la diffusion générale pour son action auprès du public et en liaison avec la politique du gouvernement.

Contenu des rapports.

L'ensemble des rapports portent sur l'état profond des besoins, besoins ultimes des destinataires, ou besoins intermédiaires des corporations, branchées sur les séries productielles. A première vue, il y a donc apparemment étroit des rapports avec les conjonctures, celles-ci, on se le rappelle, portant principalement sur des besoins. Cependant la conjoncture n'envisage que les aspects quantitatifs des besoins, en se référant, sans en discuter, à l'état de fait des institutions qui s'emploient à les satisfaire. Les rapports au contraire délaissent cet aspect quantitatif, facteur immédiat de la production. Ils ne s'attachent qu'aux aspects qualitatifs, et pour préparer les adaptations profondes des fonctions et des institutions, quand leur état existant laisse à désirer, soit sous l'angle de la sécurité, soit sous l'angle du progrès, soit sous l'aspect des orientations.

Les rapports de sécurité sont rigoureusement basés sur l'état existant en fait ou légalement, des fonctions, institutions, personnels, matériels. Partant de là, ils expriment, par la bouche des destinataires de toute nature, ultimes ou intermédiaires, ou bien leur satisfaction, ou bien leur doléance, concernant l'état de fonctionnement récent ou actuel des institutions auxquelles ils ont affaire. S'il s'agit de doléances, les destinataires dénoncent par exemple les défauts stables d'organisation, de comportement du personnel, d'état des matériels ; ou seulement des défaillances accessoires sur ces mêmes points, — retards, interruptions, malfaçons, mé-

comptes... L'insatisfaction d'un besoin est à mettre en tête des doléances, les incommodités modales viennent ensuite. Citons dans ce genre les enquêtes nord-américaines de l'Institut Gallup sur les causes du divorce: les intéressés ont désigné deux points de déficiences, la mauvaise préparation au mariage et les défauts du conditionnement légal de la famille américaine.

Les rapports de progrès sont également basés sur l'état de choses existant. Mais les destinataires ultimes ou intermédiaires n'expriment plus leurs sentiments sur le fonctionnement dans le passé, ils formulent des vœux et suggestions concernant les améliorations à prévoir pour l'avenir. Ils demandent par exemple l'équipement de leur localité en techniques supérieures à celles dont elle est dotée, ou en biens matériels déjà connus et répandus ailleurs. Ils suggéreront l'étude de novations encore inconnues, en montrant les zones de besoins qui ne reçoivent pas de satisfaction adéquate. Indépendamment de leurs besoins eux-mêmes, ils provoqueront des améliorations de modalités portant sur l'économie des moyens, la diminution des prix, la vitesse des mouvements, le rapprochement des points de livraison. Sur des plans plus restreints, des particuliers ou des collectivités locales font connaître leur avis sur des projets de novations: fondation d'un établissement insalubre, incommode, dangereux; projets de déclaration d'utilité publique; réalisation nouvelle précédée d'une enquête de *commodo* et *incommodo*. En ces derniers cas il s'agit seulement des modalités d'insertion d'un progrès déjà décidé, dans l'état de choses existant, avec les adaptations et compensations nécessaires.

Les rapports d'orientations sont parmi les plus délicats, les plus complexes et les plus importants. Rapports de sécurité et rapports de progrès enregistraient des besoins en souffrance et des besoins en attente. Les rapports d'orientations saisissent les besoins dans leur orientation flottante ou contingente, sous l'action de sentiments, de tendances, d'intentions, de convictions, collectives ou individuelles. Ces orientations se décèlent à trois états distincts.

Elles sont d'abord à considérer au sein même d'un besoin ou d'une fonction considérée à l'état isolé. Ainsi, le besoin de sécurité extérieure c'est-à-dire de jouissance paisible du patrimoine national, n'est pas toujours à l'état simple

et dans sa forme saine. Il se peut que des courants impérialistes le pénètrent, ou des courants bellicistes, ou des courants de sympathies sentimentales pour une nation opprimée: toutes choses imprévisibles, mouvantes, contingentes, et dont on ne peut faire le point qu'au prix de rapports circonstanciés d'orientation.

Un autre genre d'orientations naît des interincidences fonctionnelles, agissant à l'état de relations acquises, habituelles, passées, dans le comportement traditionnel de l'opinion. C'est par là que s'explique que tel peuple ou telle région consacre plus de temps et d'argent à tel groupe de professions, à telles adonations culturelles, à tels genres de loisirs. Ce sont là généralement des orientations stables, mais cependant sujettes à évolutions, toujours mal connues dans les régions les plus récemment annexées, et relevant, elles aussi, de rapports précis d'orientation.

Le troisième genre d'orientations présente des caractères accusés de contingence, d'actualité, d'évolution. Ce sont les orientations fonctionnelles ou interincidentielles mentionnées dans les deux paragraphes précédents, mais encore en voie de formation, portant sur des points où l'état de l'opinion importe grandement, et se formant au milieu de tendances et de sentiments mouvants, sous l'action d'interventions partisans délibérées et passionnées, et à l'occasion des événements politiques du moment. Ici surtout, le rapport est seul à pouvoir renseigner. Nul coordinateur soucieux du succès de ses impulsions et directives politiques ne saurait prétendre s'en passer.

N'importe-t-il pas à un Président des U. S. A. de savoir les pourcentages respectifs de citoyens interventionnistes, isolationnistes, indifférents, lors d'une guerre européenne? Quel ministre des affaires étrangères peut opérer efficacement un renversement d'alliances sans mesurer, pour les infléchir ou les tourner, les courants de sympathies de l'opinion nationale? Peut-on impunément revenir sur un essor de progrès réalisé avec le consentement de l'opinion, sans auparavant sonder la nature de cet assentiment pour le décomposer ou le dévier? La règle: « On ne gouverne pas contre l'opinion », souligne assez la nécessité de ces rapports sur lesquels tout pouvoir doit compter, sous peine d'agir en aveugle et de voir se creuser un fossé entre lui et l'opinion.

Le rythme des rapports.

Leurs dates sont placées au plus près du moment d'utilisation pour donner plus de fraîcheur et d'intégralité au contenu des rapports. Il faut cependant tenir compte de la lenteur et de la complexité d'une élaboration intégrée, et lui ménager entre le Recueil et l'exploitation, un délai suffisant.

Leur périodicité n'est pas simple. On conçoit d'abord, à des intervalles de plusieurs années, des rapports de fond dont la suite portera tour à tour sur chaque fonction sociale, en vue d'un examen d'ensemble exhaustif, d'une sorte d'auscultation d'hygiène sociale destinée à faire le point. Du point de vue opposé, des rapports exceptionnels d'ensemble ou de détails seront inopinément prélevés quand les circonstances auront bouleversé les courants d'opinion, ou dégénéré en crises, ou préparé le terrain pour des progrès. A mi-chemin de ces deux groupes extrêmes, un Recueil permanent de rapports est à instituer pour drainer l'expression empirique faite au jour le jour par tous et chacun, et contenant, au hasard, des suggestions de progrès, des indices d'orientation, des malaises d'insécurité. En ce qui concerne le rapport, il convient de formuler cette directive qu'il est meilleur d'accentuer ses fréquences, que d'agir sans connaître l'état de tout ou partie de l'opinion: c'est l'homme psychologique que l'on gouverne.

§ 6. — LES LEVÉS TOPOGRAPHIQUES.

Cette sixième et dernière série du Recueil n'est pas à dédaigner à cause de la pauvreté relative de son objet. Son utilisation directe ou non, consciente ou inconsciente, est de tous les jours. Son contenu peut représenter un très riche pourcentage des réalités techniques, sociales ou culturelles. Si son rythme de fond est des plus larges, il y a place pour un rythme accessoire de fréquence rapprochée et qui porte sur les remises au point.

L'utilisation des levés.

Elle est multiple et quasi générale. Elle permet de situer par leurs éléments matériels répandus dans l'espace, les organismes ressortissant à chaque secteur, que ce soient ceux de l'économie, ceux de la démographie, ceux des administrations, ceux de la nation, ceux de l'Etat ou des cultures. Elle permet en outre d'identifier ces éléments dans l'espace. Elle aide enfin à les atteindre en indiquant entre eux les itinéraires, les distances, les moyens de transport. Elle donne la délimitation des circonscriptions administratives de toutes catégories, les constances climatériques, les cotes, les latitudes; autant d'éléments d'utilisation quotidienne.

Le contenu des levés.

Il ne s'agit ici que des éléments relevés par le topographe, sans passer encore aux restitutions réalisées par la cartographie. Répartissons ces éléments en trois groupes : les éléments géométriques, les éléments naturels, les éléments techniques.

Les levés géométriques ont pour bases générales le réseau des méridiens et des parallèles auxquels se rattachent tous les éléments géométriques ultérieurement relevés. Ces éléments, dépendant des sommets situés et cotés de la triangulation générale de la surface du sol, constituent ensuite ce qu'on nomme la planimétrie et le nivellement. Relèvent de la planimétrie, la démarcation des terres et des eaux, la délimitation des sols sauvages et des sols utilisés. Relèvent du nivellement, le dessin des courbes de niveau, les cotes remarquables positives ou négatives, les lignes de faite, les lignes de thalweg, et le tracé des cours d'eau permanents.

Les relevés de topographie naturelle portent sur tous les éléments intermédiaires entre la géométrie et la technique, c'est-à-dire sur ceux qui sont indépendants de la présence humaine. En font partie, les types géologiques de sous-sols; les types géologiques de sols sous l'angle de leurs aptitudes végétales; les types de végétations naturelles, — forêts, savanes, herbes, — avec leur densité et la hauteur atteinte au-dessus du sol.

A la topographie technique revient enfin de recueillir et de situer les éléments matériels dus à la présence et à l'activité de l'homme. Ils se répartissent en sols nus, en limites, en constructions. Les sols nus portent des cultures. Tantôt ces cultures sont diverses et caduques, et sans stabilité de nature. Tantôt elles offrent de la durée et de la stabilité. Dans ce dernier cas on pourra préciser leur nature, leur hauteur, leur densité. Parmi les limites, les unes sont matérielles, d'une nature et d'une élévation déterminées. D'autres sont administratives, de valeur différente, et à peine marquées sur le sol par des repères infimes et espacés. Les constructions sont de toutes diversités. Le topographe les saisit non pas seulement par leurs aspects géométriques, mais aussi par leurs affectations. La géométrie comprend la situation précise, les dimensions planimétriques, puis les caractéristiques d'élévation et de nivellement. Sous ce dernier point de vue, on rencontre des constructions en creux plus ou moins profondes, jusqu'à dix mètres, vingt-cinq mètres et au delà. D'autres restent en surface: voirie plane, aires d'utilisation. La plupart présentent un relief bâti, jusqu'à dix mètres, vingt-cinq mètres et au delà. L'affectation des éléments de topographie technique est chose capitale. On doit rattacher toute culture, toute limite, toute construction, à un secteur social ou culturel. Cela suppose une classification stable et intégrale des secteurs humains. Il ne reste ensuite qu'à déterminer l'affectation. Si elle est unique, pas de difficulté! Si elle est multiple ou instable, la topographie manquera, par la force des choses, à son rôle de précision sur ce point.

Le rythme de levés.

Il est clair que le contenu topographique dans son ensemble est éminemment stable. Cependant, dans le détail, et dans les limites d'un certain pourcentage, il évolue constamment. La voirie routière ou ferrée est en développement incessant, les constructions poussent ici ou là; les affectations sectorielles se modifient au hasard des circonstances. Il est donc nécessaire, pour tenir les levés au point, de prévoir des rectifications fréquentes. Le plus simple est de les mettre à la charge de ceux qui modifient l'aspect du sol. Une liste des modifications topographiques importantes est dressée et publiée. Les intéressés sont soumis à une déclai-

ration obligatoire de modifications dans le mois qui suit sa réalisation.

Avec la topographie prend fin l'exposé du contenu du Recueil. Sa répartition entre les six séries se révèle, à l'étude, parfaitement fondée. C'est cependant une tout autre division que nous allons rencontrer dans l'étude des procédés au moyen desquels on recueille effectivement les renseignements constituant chacune des six séries.

ARTICLE DEUXIÈME

LES PROCÉDES DE RECUEIL

Sous le nom de procédés sont ici désignés les dispositifs permettant au Recueil d'aboutir aux résultats poursuivis, à savoir: d'en saisir et d'en rassembler le contenu. Ces dispositifs sont de deux sortes et relèvent de deux arts distincts. Les uns mettent en œuvre des personnels, nous les rangerons sous le titre « conditionnement humain ». Les autres, aux prises avec les choses matérielles, usent de techniques scientifiques; nous les mettrons sous le titre de « techniques matérielles ». Un troisième dispositif, tant matériel que personnel, s'impose en outre au Recueil. C'est celui qui vise à préserver son contenu de toute indiscretion nuisible; nous en placerons l'examen entre le conditionnement humain et les techniques matérielles, sous le titre « sûreté du Recueil ».

§ 1^{er}. — LE CONDITIONNEMENT HUMAIN.

Mettant en œuvre le facteur humain, ce conditionnement voit son étude se diviser en quatre parties distinctes, chacune correspondant à une modalité des relations humaines. Si, du point de vue du Recueil du renseignement, ces relations sont étroites, solidaires et loyales, c'est la collection. Si l'on est contraint de s'en remettre à un personnel spécialisé, c'est la recherche. Lorsque les relations humaines sont empreintes de défiance et se contrecarrent, c'est l'investigation. Lorsque l'illégalité les pénètre, c'est l'espionnage.

La collection.

Dans le système de la collection, le Recueil fait appel à l'aide de personnes prises hors des cadres de son personnel: particuliers de toutes catégories, agents divers des administrations. La collection revêt deux formes: la réception, la sollicitation.

Il y a réception dès qu'un organisme de Recueil est ouvert au public pour enregistrer toutes espèces de renseignements librement apportés par les particuliers isolément ou en groupe. Les mobiles de ces apports spontanés sont l'intérêt, le désir civique de renseigner les autorités, ou l'obligation générale faite à certains individus de communiquer les renseignements. Citons dans cette catégorie les avis et les indications des conjonctures, les états des trois sortes dont la déclaration est obligatoire à l'initiative privée, les rapports émanant d'individus, les pétitions spontanées signées par des groupements, enfin les rectifications diverses confiées à l'initiative privée en matière de recensements, de bilans, et de levés topographiques. L'information publique a toujours un intérêt capital à se montrer accueillante à toutes espèces d'apports de renseignements, c'est pour elle une garantie qu'aucun malaise, aucun désir, aucune orientation, aucune modification n'échappera à sa connaissance.

La sollicitation est toute différente de cette attente passive de renseignements. C'est au contraire une invitation expresse faite aux particuliers d'apporter au Recueil tels renseignements déterminés. Tantôt cette invitation n'a pas un caractère obligatoire. Tels sont les sondages d'opinion type Gallup. Gallup interroge 5.000 personnes sélectionnées ainsi: 50 % d'hommes, 50 % de femmes, 9 % de riches, 27 % de bourgeois, 34 % d'ouvriers, 30 % de personnes très pauvres. Telles sont les enquêtes de *commodo* et *incommodo*. Tels sont enfin les référendums. Tantôt au contraire les sollicités sont dans l'obligation légale de répondre. C'est le cas général pour les bilans et recensements. C'est le cas pour certains rapports collectifs, notamment les votations locales ou générales.

Libre ou obligatoire, la sollicitation se fait sous deux formes. Ou bien une question générale est adressée au sollicité qui compose à son gré la réponse. Ou bien au contraire une

question simple et précise est soumise au vote, ou encore une réponse détaillée et circonstanciée est demandée au sollicité qui doit remplir le cadre précis qui lui est soumis.

La présentation type d'une sollicitation réglementée est le questionnaire-cadre qu'il suffit de chiffrer et de remplir et dont on compose le contenu en l'adaptant à chaque catégorie de renseignements à relever. Ces questionnaires-cadres sont à disposer au mieux de la besogne des élaborateurs qui auront à les utiliser. Chacun sera composé, étudié, réalisé, avec le plus grand soin. Des papiers carbone brochés avec des feuillets supplémentaires formeront un livret qui donnera automatiquement les trois ou quatre exemplaires nécessaires. Il faut se souvenir que le nombre et la fréquence des sollicitations constituent pour les sollicités une lourde et gênante servitude. Aussi les questionnaires seront-ils toujours très rationalisés. Bornés aux demandes nécessaires, ils les exprimeront nettement, distinctement. De facture typographique très étudiée, très suggestive, ils ne laisseront aux sollicités que des cases à graphier, à chiffrer, à remplir de courbes évolutives élémentaires.

Les sollicitations sont émises tantôt par les organismes publics, tantôt par des organismes privés, — instituts de sondages, enquêtes de presse, reportages généraux. En échange d'une collaboration indispensable et souvent méritoire, tout particulier se verra promettre et garantir le secret de ses renseignements. Au cas de manquements, des compensations lui seront faites et des poursuites seront exercées contre les délinquants. Pour favoriser notamment le rapport individuel toujours révélateur, l'anonymat sera assuré à son auteur. Des mesures de protection efficaces de sa personne et de ses intérêts seront prises également, dans tous les cas où le contenu du rapport, heurtant des intérêts ou malveillances privées ou publiques, individuelles, collectives ou fonctionnelles, risque d'attirer des périls ou des ennuis au rapporteur. Ce doit être une règle absolue que la liberté et l'impunité du rapport exact, sans préjudice de récompenses méritées.

La recherche.

La recherche a sa place marquée à côté de la collection. Quand nul particulier n'est à même de fournir un rensei-

gnement, par ignorance, par défiance, par négligence, il faut affecter à cette tâche un personnel spécialisé. Quand on doit écarter délibérément la collaboration privée comme peu sûre, — cas du renseignement fiscal, cas du renseignement de sécurité, — on est réduit à lui substituer le procédé de la recherche. Notons que ces organes de recherche opèrent soit librement dans le cadre de buts déterminés, soit sous un mode assujetti, dans le cadre de plans de recherches limités et détaillés.

La recherche sédentaire opère par correspondants locaux, relevant du Recueil officiel ou des agences d'information. Chacun se voit attribuer une zone à surveiller ou à prospecter et des catégories déterminées de renseignements à recueillir. Ce mode fournit le Recueil en avis, indications, comptes rendus, climatéries, rectifications de toutes natures, enfin en rapports. Pour cette dernière série, les correspondants locaux sont particulièrement qualifiés: ils provoquent les confidences individuelles, ils écoutent les conversations, ils fréquentent les groupements avoisinants; ils pénètrent et auscultent discrètement tous les milieux à leur portée.

La recherche mobile opère par des personnels spéciaux qui se voient attribuer temporairement des zones et des missions déterminées. On use ainsi d'envoyés spéciaux, d'inspecteurs en mission, de reporters de presse. Ils sont dirigés notamment là où les circonstances offrent des renseignements de grand intérêt. On leur demande soit des rapports, soit des bilans et des recensements délicats, soit des levés topographiques, soit enfin des avis et des indications.

Les assemblées consultatives constituent des organismes où la collection est combinée avec la recherche. Du fait de leur désignation parmi les gens des milieux intéressés à se faire connaître, les délégués constituent des sortes de collecteurs officiels. Libres de leur temps et publiquement accrédités, ils sont en outre des sortes d'inspecteurs mobiles en mission permanente. Leur rassemblement ultérieur en sessions périodiques leur permet de mettre au point de concert les rapports de sécurité, de progrès, d'orientation, réunis par chacun d'eux. Les avis, les vœux, les estimations sur lesquels les assemblées tombent d'accord, présentent pour le Recueil des garanties particulières d'exactitude et de valeur. Si l'on tient à spécialiser les assemblées consultatives pour délimiter leurs attributions et leur conférer une vraie com-

pétence, on obtiendra une liste de ce genre où les épithètes disent assez la spécialité de chacune: assemblée culturelle, assemblée nationale, assemblée administrative, assemblée démographique, assemblée économique, assemblées départementales, comités d'arrondissements, de cantons, de communes. Au sein de toutes ces assemblées, des commissions différenciées rapporteront les affaires de leur propre ressort. De courtes sessions annuelles suffisent à l'expression des consultations. Des sessions exceptionnelles et des votes de commissions conviennent aux cas urgents.

Tantôt l'ensemble de ces organismes de recherche n'auront que leur ingéniosité pour opérer le Recueil des renseignements, sans pouvoir compter sur la bonne entremise des milieux ou des individus intéressés. Tantôt au contraire ils auront à l'appui de leur tâche des dispositions légales de différentes valeurs. Ainsi le vote pour l'élection des membres des assemblées consultatives peut être rendu obligatoire. Les particuliers écartés de la confection du Recueil seront cependant obligés de mettre tous les documents utiles à la disposition des agents de recherche, en matière fiscale notamment. La servitude de topographie est d'ailleurs imposée à tous propriétaires fonciers.

L'investigation.

C'est une recherche, en ce sens qu'elle est confiée à des agents de renseignement spécialisés. C'est une recherche difficile en ce sens qu'à la différence de la recherche simple, elle se heurte par nature à la résistance du sollicité qui cache délibérément le renseignement dont il est dépositaire. Cette résistance s'explique par l'intérêt égoïste, ou par la volonté de nuire. Le sollicité s'applique à la dissimulation. Il use du mutisme, de la destruction de documents ou de leur mise à l'écart, du langage conventionnel incompréhensible pour autrui. Il s'applique à la simulation en livrant délibérément des renseignements qui ne concordent pas avec la réalité.

Cette résistance privée est souvent affaiblie par la force légale venant au secours de l'agent de recherche. La loi lui octroie toutes facilités pour sa tâche, obligeant même parfois les particuliers à surmonter leur mauvaise volonté et à contribuer à l'investigation.

L'investigation est le cas normal dans les services de renseignements de sécurité opérant en territoire national. C'est elle qui fournit certains avis et certaines indications d'ordre policier, les bilans d'activités illégales ou surveillées. C'est elle qui préside aux instructions judiciaires et aux enquêtes de police. Dans tous ces cas les agents disposent, pour leur faciliter la besogne, de l'appui et des contraintes légales. C'est ainsi que le droit de perquisition leur ouvre les domiciles, appartements et meubles des particuliers. C'est ainsi que les dépositaires de renseignements d'intérêt public sont contraints de répondre véridiquement aux interrogatoires, sous la garantie du serment.

Lorsque l'appui de la loi fait défaut, l'investigation reste d'efficacité médiocre, à moins de devenir illégale. Elle sévit sous cette forme atténuée entre particuliers. On use alors d'observations externes, de questions insidieuses, de feintes diverses, de scrutations et de supputations critiques. Lorsqu'on passe aux procédés illégaux, on fait de l'espionnage.

L'espionnage.

L'espionnage inclut la recherche, il inclut l'investigation; il les dépasse toutes deux.

En tant que processus de recherche, il use de personnel spécialisé sédentaire ou mobile. En tant qu'investigation, il se heurte à la résistance des dépositaires de renseignements, acharnés à les soustraire aux prises. Mais il implique des difficultés supplémentaires qui sont sa caractéristique propre. Ces difficultés proviennent de la force légale. Dans l'investigation, la loi est tantôt indifférente et tantôt favorable à la recherche. Dans l'espionnage, non seulement elle n'intervient jamais en faveur du travail, mais elle intervient toujours pour s'opposer à la réalisation du Recueil.

Ce contrecarrement se fait à deux titres. Le premier est d'ordre national ou étatique. La souveraineté de l'Etat ou de la Nation interdit formellement certaines recherches à raison de leur objet. Défense à des curiosités particulières de s'informer des secrets politiques relevant de la raison d'Etat; défense à des étrangers ou à des nationaux agissant pour le compte de l'étranger de chercher à capter des secrets militaires ou diplomatiques.

Le second titre d'opposition est d'ordre légal. Défense aux chercheurs ou investigateurs de toute nature d'user comme procédés de recherche, de moyens illégaux. Rappelons que les moyens légaux sont, pour des agents privés, l'observation externe, les questions insidieuses, les feintes, les scrutations, les supputations. Les agents officiels disposent en outre de perquisitions et des interrogatoires sous serment. Il ressort de là que les procédés de perquisition, inquisition ou effraction, dans les locaux, dans les meubles, dans le courrier, aux fins de copier, de détourner, de décrypter les renseignements, sont illégaux en dehors d'autorisation légale. Tombent également sous le coup de la loi pénale, le rapt d'individus dépositaires de secrets, l'interrogatoire fait sous la menace, par intimidation ou avec accompagnement de voies de fait, enfin la corruption des personnels.

Parmi les procédés métapsychiques, l'écoute subauditive, décrite par le docteur Carrel sous le nom de clairvoyance; reste irrépressible, sauf si l'on cherche à l'amplifier artificieusement. Par contre, relèvent de la répression pénale, non seulement toute manœuvre d'hypnose, et toute pratique dérivée ou analogue, mais surtout toutes les tentatives d'affaiblissement nerveux des sujets, pratiquées aux fins de mettre la volonté du dépositaire de renseignements à la merci de l'inquisiteur, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille. Ces tentatives se dénoncent d'ailleurs elles-mêmes, puisqu'elles ne peuvent user que de toxiques nervins ou généraux administrés par mélange avec les aliments, ou par vaporisation dans l'air inspiré, ou sous forme d'injections intradermiques.

Quelle que soit la nature du contrecarrement légal, il constitue, pour l'activité d'espionnage, un gros supplément de difficultés, ajouté aux mesures de résistance du type investigation. L'espion, en plus de l'ingéniosité de l'investigateur, doit déployer une vigilance incessante pour échapper à la surveillance, à la répression, aux sanctions légales. Si l'on songe que la surveillance légale s'intensifie avec l'importance des renseignements à préserver, on conçoit les difficultés et les risques inhérents à la pratique de cette activité.

§ 2. — LA SÛRETÉ DU RECUEIL.

Ce n'est plus une variété nouvelle de Recueil. C'est un ensemble de mesures qui s'imposent toutes les fois que l'on veut défendre le secret du Recueil contre des tentatives de curiosité intruses et non admissibles. La sûreté du Recueil, c'est donc sa préservation contre la recherche, l'investigation ou l'espionnage illégitime des tiers.

Précisons d'abord quels sont les individus admis à la connaissance du contenu du Recueil. Ce sont évidemment les dépositaires mêmes du renseignement ou les agents de la recherche, à l'orée même du processus de Recueil. A l'issue, ce sont les préposés à la réception, les vérificateurs, les élaborateurs. Tout autre intermédiaire est à exclusion de la connaissance du renseignement, que ce soient les transmetteurs, que ce soient des particuliers indiscrets, que ce soient les agents d'un service d'espionnage extérieur. C'est contre l'intrusion en provenance de l'une de ces trois catégories, que sont dirigées les mesures de sûreté du Recueil.

Ces mesures sont de deux ordres. Les unes s'en prennent aux intentions d'indiscrétion pour les dissoudre ou les bloquer. Les autres s'attaquent aux possibilités matérielles d'indiscrétion, quand elles se trouvent effectivement mises en œuvre.

Les mesures de dissuasion.

Ne retenons pas les essais de dissuasion d'ordre privé. Tant que les intrus n'usent pas de moyens illégaux, tant qu'ils ne s'attirent pas les foudres de la force légale, ils sont peu détournés par le sentiment moral d'une juste discrétion.

L'ordre public au contraire peut efficacement détourner l'indiscret de ces tentatives. Il agit préventivement par intimidation ou après coup par la vindicte et par sa force d'exemplarité. Cela suppose que tous les procédés illégaux, soit pour les particuliers, soit pour les agents publics de l'information, que toutes les matières de renseignements interdites par la loi, soient portés à la connaissance de tous. Les dispositifs de surveillance, de répression, de poursuites

des infractions, agissent ici comme partout en détournement de bien des tentatives de captation de renseignement, ou bien en freinant, ralentissant, espaçant les efforts d'indiscrétion.

Les mesures de protection.

Les mesures de protection du Recueil visent à annihiler les efforts déployés pour en surprendre le secret. Ces mesures ont deux faces: l'une active, l'autre passive.

Les mesures actives sont constituées par l'activité de la contre-recherche. L'espion agit généralement pour le compte d'une organisation plus ou moins étendue et en liaison avec des complices. Déceler cette organisation, suivre son activité, dénombrer les complices, identifier les agents; surveiller le tout, faire obstacle aux tentatives, détruire, quand c'est possible, l'organisation de la recherche: ce sont là des protections efficaces puisqu'elles lèvent partiellement ou totalement la menace de captation qui pèse sur le renseignement.

Les mesures passives de leur côté tendent à préserver le renseignement lui-même de toutes extorsions effectives. Le renseignement se trouvant constamment sous l'une des formes suivantes: état psychologique, état documentaire, état transmissif, la protection passive portera sur chacun de ces trois points.

A l'état psychologique, le renseignement peut être capté pour plusieurs raisons. Tantôt le dépositaire le livrera par déloyauté, sous le mobile de l'intérêt, de la rancœur, de la fourberie. Pour éviter ce genre de fuite, les personnels dépositaires seront minutieusement triés sous l'angle du loyalisme, efficacement surveillés et par ailleurs mis à l'abri de toute tentation d'ordre pécuniaire. Tantôt le dépositaire livrera de ce qu'il sait par inadvertance ou maladresse. Contre cet autre genre de déboire, les dépositaires seront instruits de tous les modes d'inquisitions extérieures et exercés à y échapper. Tantôt enfin des dépositaires nerveusement affaiblis par l'assimilation de substances toxiques, laisseront échapper, sous l'action de manœuvres d'hypnose ou de procédés dérivés ou analogues, les secrets qu'ils détiennent. La protection contre toutes formes d'intoxication et d'affaiblis-

sement nerveux, ou l'administration d'antidotes ou d'antagonistes appropriés, et encore la préservation des dépositaires contre tout voisinage dangereux de jour ou de nuit, écarteront les possibilités d'extorsions de ce genre.

A l'état documentaire, le renseignement, images ou textes, s'il reste en clair, sera seulement préservé d'effraction. On connaît les cachets de cire, les cachets-crampons, les plomages, qui closent hermétiquement les enveloppes postales. On connaît les fermetures de sûreté apposées sur tiroirs, bureaux, coffres-forts, valises ou locaux. On pourra en outre recourir aux ressources du gardiennage: convoi des courriers, garde des locaux, chiens de garde, dispositifs optiques ou acoustiques donnant l'alerte, atmosphère chimique... Transmis par téléphone ou télégraphe, les textes ou images ne peuvent être préservés que par une surveillance soigneuse des lignes pour dépister et bloquer les dispositifs d'écoute ou de réception insidieusement branchés.

Quand il s'agit de textes, le moyen le plus sûr de préservation, qu'ils soient enfermés, transportés, ou télétransmis, le seul moyen d'ailleurs pour les textes radio-transmis, c'est le chiffrement. On ne saurait trop en pousser le perfectionnement pour dépister les longs, variés, sagaces, multiples efforts de décryptement. On connaît les procédés principaux du chiffrement.

L'un est à base de deux dictionnaires identiques entre les mains de l'expéditeur et du destinataire. Il suffit au premier de chercher dans une colonne la transcription totalement arbitraire de chacune des lettres ou de chacun des mots de son message. Le partenaire trouvera sur une seconde colonne le sens en clair de chacun des groupes contenus dans le texte chiffré. Aucun intermédiaire, surprenant le texte transmis, ne pourra en saisir quelque chose, puisqu'il n'y a pas de loi dans l'établissement des groupes chiffrés des dictionnaires.

L'écriture à la grille présente moins d'opacité et de possibilités matérielles. L'expéditeur dispose sa grille de carton ajouré sur son papier. Il trace dans les jours les mots valables du texte qu'il veut transmettre. La grille ôtée, il remplit les vides de signes sans valeur. Le destinataire disposant d'une grille identique et connaissant la clef de ses positions successives sur le papier, relève les groupes significatifs, les décrypte et néglige les autres. Les indiscrets sont

trompés et déroutés sans le savoir, par l'intercalation des groupes de non-valeurs.

En l'absence de dictionnaire ou de code chiffré on utilise efficacement le système des alphabets de transposition. A la suite des lettres de l'alphabet courant correspond une suite analogue de l'alphabet de transposition, mais avec une première lettre arbitrairement choisie. Pour l'écriture de chaque lettre du texte clair on prend la lettre correspondante de l'alphabet de transposition, dont on peut d'ailleurs faire constamment varier la lettre initiale. Le destinataire remplace chaque lettre du texte transmis par la lettre correspondante de l'alphabet courant. Le mérite du procédé est la multiplicité prodigieuse des combinaisons de transposition que l'on peut réaliser en indiquant au destinataire la première lettre seulement des alphabets de transposition. Un nombre comme 842 placé en tête du message, lui indiquera qu'à la page 8 d'un volume qu'il a sous la main, ligne 4^e, le second mot de la ligne sera la clef de l'alphabet de transposition. En présence de la fréquence des changements de clef, les décrypteurs les plus habiles seront constamment déconcertés et impuissants.

On ne saurait trop attirer l'attention sur l'importance que présente pour le Recueil une sûreté irréprochable. L'histoire témoigne assez dans l'ordre diplomatique et dans l'ordre militaire entre autres, des suites funestes et souvent irréparables de la captation de renseignements de haute portée.

§ 3. — LA TECHNIQUE MATÉRIELLE DU RECUEIL.

Sous le nom de technique, entendons ici l'utilisation par l'homme des choses, procédés et agencements matériels lui permettant de constituer le contenu du Recueil. Voyons comment l'on saisit les choses pour en faire des renseignements. Voyons sous quelles formes le renseignement se trouve au terme des opérations de Recueil. Quand il s'agira d'appareils et d'outils, nous ne ferons que les nommer et en dire l'emploi: leur description relève d'un chapitre spécial de technologie.

Les choses matérielles se saisissent à l'état statique dans l'espace, à l'état dynamique dans le temps. Elles perdurent à l'état de documents.

Le relevé statique dans l'espace.

En présence d'objets immobiles à récolter sous forme de renseignements, l'opérateur de Recueil a le choix entre trois procédés: relevé descriptif, relevé figuratif, relevé reproductif.

Le relevé descriptif comporte les opérations suivantes: identification des objets pour reconnaître et préciser leur nature; décompte arithmétique des objets; localisation tant par la situation dans l'espace que par la prise de leurs dimensions.

L'identification se fait accessoirement par le toucher, principalement par la vue. L'œil peut y suffire. Cependant il peut être aidé par différents instruments d'optique dont le but général consiste à grossir le diamètre apparent des objets. Ce sont la loupe et le microscope pour les petits objets dont on peut s'approcher. Ce sont les différents types de lunettes pour les objets dont on ne peut commodément se rapprocher. Le but de l'identification est toujours de réaliser l'équation entre la perception sensible d'une part, l'idée existante dans l'esprit d'autre part, et en plus un terme linguistique déterminé.

Le décompte arithmétique se fait par déplacements discontinus de l'attention visuelle dans le champ de la vision naturelle ou instrumentale. La totalisation peut s'opérer au moyen d'appareils à calculer dits arithmomètres. On peut encore totaliser par le moyen des densités. On compte les objets par unité de surface et on multiplie ce résultat partiel par le nombre d'unités de surface constituées à l'état homogène.

La localisation se décompose en mesures et en situations. Les mesures spatiales se basent sur le système métrique, fondé sur le mètre pour les dimensions linéaires, sur le mètre carré pour les surfaces, sur le mètre cube pour les volumes, sur le litre pour les capacités. La mesure des dimensions se fait donc à l'aide des exemplaires métriques matériels vendus dans le commerce. Les règles à calcul facilitent les opérations arithmétiques dérivées des mesures initiales. La situation des objets dans l'espace suppose un système spécial de référence, dans le cadre duquel on marque

la place des objets. Ces systèmes de références sont constitués par des levés topographiques et des reproductions photographiques, où les dimensions sont considérablement restreintes dans un rapport déterminé exprimé par l'échelle du relevé. Plans et photos n'ont pas seulement ce rôle de cadre, de référence. Ils ont aussi ce mérite de fournir les dimensions, le décompte, et même l'identification des objets. Il faut donc les considérer séparément à leur tour et sur le même plan que le recueil descriptif.

Le relevé figuratif consigne tous les résultats du recueil statique, non plus en lettres et en chiffres, mais en figures, sur des plans dressés et dessinés par les topographes. On sait que la topographie se partage en opérations de planimétrie et de nivellement, celles-là portant sur les figures planes, celles-ci sur les figures en élévation.

La planimétrie repose sur la triangulation du terrain. Il est fait choix des points précis et remarquables, assemblés trois par trois et visibles l'un de l'autre. On mesure l'une des bases des triangles ainsi constitués et les angles adjacents: les autres dimensions des triangles découlent de là par calcul. C'est à partir de ce réseau de triangles que l'on situe et mesure tous les éléments planimétriques contenus dans leurs limites. Le tout est figuré par dessins sur une feuille plane avec réduction des dimensions à l'échelle. Les instruments usités en planimétrie sont nombreux. Les distances se mesurent à la chaîne d'arpenteur ou au télémètre. Les angles se déterminent à l'équerre d'arpenteur, au graphomètre, au pantomètre. Les reports sur feuilles se font au crayon, à l'aide de la planchette, de l'alidade, de la boussole. Ajoutons que le réseau géodésique des méridiens et des parallèles doit être le canevas général de toutes les opérations planimétriques locales.

Le nivellement part de l'établissement d'un niveau de base, celui de la mer, ou d'une altitude conventionnelle. Partant de ce niveau, il calcule les lignes successivement étagées d'égales cotes positives ou d'égales cotes négatives. Ces lignes sont reproduites sur les feuillets planimétriques en courbes d'altitude voisines. On y ajoute la cote particulière des points remarquables situés hors du tracé des courbes. Les instruments et méthodes servant au nivellement sont aussi très nombreux. Les niveaux d'eau ordinaires,

fixés sur trépied, permettent la visée sur jalons. Les niveaux à lunette étendent ces visées beaucoup plus loin. La méthode de triangulation utilisée en planimétrie sert encore pour des calculs analogues en altitude. Le télémètre stéréoscopique donne des résultats instantanés et précis. La méthode Laussedat est basée sur la photographie et la stéréoscopie combinées: la manœuvre d'un comparateur pour réaliser la coïncidence des points sensibles, révèle avec précision et rapidité l'altitude de ces points. Mentionnons trois appareils à résultats approximatifs pour le calcul de l'altitude, et respectivement basés sur l'influence des variations d'altitude sur la pression atmosphérique, la période des oscillations du pendule, le potentiel électrostatique. Ce sont les altimètres, les pendules, les électromètres. Lorsque les relevés figuratifs portent sur de petits objets, on pratique le simple dessin à la main. On peut aussi recourir au diaporama ou chambre claire des architectes.

Un plan topographique donne donc originairement les localisations, sous réserve de la diminution des dimensions. On peut lui adjoindre les décomptes matériels des objets et les identifications figurées par convention.

Le relevé reproductif, donne, des objets situés dans l'espace, une image complète, instantanée, celle-là même que l'œil recueille sur la rétine. On connaît le principe de la photographie. Ces mêmes rayons lumineux qui modifient au fond de l'œil les terminaisons rétinienne, vont, dans la chambre noire photographique, où elles pénètrent par un étroit orifice, impressionner une plaque sensible à leur nature, à leur quantité, à leur intensité. On devine le rôle de la plaque photographique comparé à celui de la rétine. La rétine renseigne fugitivement. La plaque matérialise et stabilise l'image. Elle supplée à l'observation permanente faite au sol ou d'un point de vue panoramique, ou du haut d'un aéronef. Cependant la richesse de l'image est souvent inférieure à celle de la rétine. Elle ne reprend une valeur à peu près égale que dans les systèmes de photographie en relief et de photographie en couleurs.

La suppléance de l'image visuelle est toute partielle dans la photographie ordinaire qui ne reproduit que les intensités lumineuses, allant depuis les ombres jusqu'aux plus vifs éclaircissements. Cette suppléance reprend une grande part de

son mérite avec les procédés de photographie en couleurs, qui reproduisent les radiations vertes, rouges, bleues, violettes. Elle retrouve enfin toute son intégrité quand le relief vient s'ajouter aux couleurs. On sait que le relief est donné soit par l'observation conjuguée de deux clichés juxtaposés pris eux-mêmes par deux objectifs distants l'un de l'autre comme les deux yeux; soit par la vue d'une image composite où fusionnent les multiples images élémentaires de la photographie intégrale. La cadence des prises de vue aériennes permet de son côté un repérage exact du relief par déplacement du point de vue.

La stabilisation des images est obtenue par la permanence de l'impressionnement des plaques sensibles, soit dans l'appareil, soit sur les surfaces de reproduction. Elle offre de sérieux avantages dans le cas de vues perspectives, celles de tout observateur se déplaçant à la surface du sol. Ce mérite s'amplifie dans le cas des vues panoramiques, prises de points élevés où l'observateur visuel se transporte rarement à cause des difficultés du déplacement ou de l'ascension. Ce mérite revêt toute sa valeur dans le cas des vues verticales prises en survol du haut d'un ballon, d'un autogire ou d'un avion. Au prix d'un survol fugitif, on dispose d'une image étendue que l'on consulte ensuite tout à son aise et pendant de longues durées.

Sous l'angle du relevé de renseignement, la photographie n'est que l'équivalent commode et stable de l'observation externe; il faut, pour lui conférer toute son utilité, lui adjoindre les dimensions et les altitudes des objets qu'elle reproduit. Or, tout cliché altère sur ses bords les dimensions, et rend seulement un compte approximatif des altitudes comparées. D'où la nécessité de cet art délicat de la photogrammétrie, qui recourt notamment à la multiplicité des clichés d'une même zone pour résoudre exactement les localisations.

Celles-ci opérées, le relevé s'achève par l'identification des objets reproduits: chose difficile quand on ne peut s'aider des observations au sol, ainsi qu'il est de règle dans le relevé de lignes militaires ennemies. La loupe rend alors de grands services. Les décomptes terminés, le relevé productif est alors équivalent aux deux autres. Il leur est même supérieur en ce sens qu'il offre à l'élaborateur un potentiel jamais épuisé d'exploitation. Les trois procédés

doivent d'ailleurs être associés pour conférer aux relevés statiques dans l'espace le coefficient le plus élevé de perfection.

Le relevé dynamique dans le temps.

Le relevé dynamique présente moins d'importance que le précédent, car les faits matériels à recueillir à l'état de mouvement sont assez rares. En dehors des indications météorologiques, il ne reste guère que certaines catégories de mouvements mécaniques et tout le groupe des phénomènes acoustiques.

Les mouvements mécaniques ont rarement à être relevés au titre du Recueil social. C'est la diffusion générale qui use pratiquement de ce genre de relevé. Le procédé par reproduction directe est le seul intéressant, c'est le cinématographe. Il s'agit de prises de vues photographiques avec toutes les modalités mentionnées plus haut. L'appareil a dû cependant être adapté. Il permet une cadence de prises de vues rapides, allant jusqu'à vingt-quatre par seconde. L'analyse de ce genre de relevé montre bien qu'il s'agit de simples relevés reproductifs discontinus, mais se succédant très rapidement. Le mérite du film est que, lors de la projection, la même succession rapide d'images dont chacune est statique donne, grâce à la fugitive persistance de l'impression rétinienne, la sensation même d'un mouvement observé.

On connaît les relevés acoustiques: l'enregistrement sur disque des discours, conférences, leçons, morceaux de musique; l'enregistrement sur pellicules du contexte sonore des films de cinémas; les procédés d'écriture rapides au son.

L'enregistrement sur disque se termine par l'action d'une pointe foreuse qui creuse, sur matière plastique, un sillon à modelé variable selon la hauteur, la fréquence, la complexité des ondes sonores. Ces ondes commandent le forage de la pointe par les intermédiaires suivants: microphones agissant sur un courant électrique, triodes amplificatrices du courant et liaison avec un dispositif électro-mécanique porteur de la pointe.

Dans les films sonorisés, on emploie au contraire le procédé photo-électrique. Le courant électrique en dépendance

des ondes agit sur la quantité de lumière qui filtre, d'une lampe intercalaire, sur le bord de la bande du film et y détermine des photos-impressions diversifiées.

Les procédés d'écriture au son rendent l'enregistrement de la parole assez rapide, soit pour lui permettre de suivre le débit de la bouche (deux cents mots à la minute), soit du moins pour écrire plus vite que dans la graphie cursive (cadence de cent à cent cinquante mots). Les moyens d'abréger sont divers. Ainsi on diminue le texte par élimination des éléments purement orthographiques. Des sons subsistants, on peut encore éliminer partiellement ou totalement les voyelles, et ne retenir que les consonnes. Le gros effort d'abréviation porte d'ailleurs sur les signes graphiques toujours indispensables pour figurer les sons. Tantôt l'on conserve comme base la graphie usuelle; on écourte alors les mots trop longs; ou bien on use d'initiales, de lettres conventionnelles, ou encore du style télégraphique réduit aux mots principaux de la phrase. Tantôt on fait table rase de l'écriture courante et l'on met sur pied des systèmes de transcription à l'aide de signes simples. Les traits de toute nature, les points, les arcs, les cercles, les boucles, sont parmi les plus usités. On peut aussi renforcer ou effiler les traits et placer les signes plus ou moins haut sur la ligne d'écriture. La métagraphie aboutit à des résultats encore plus rapides que la sténographie. Dans la sténotypie, c'est une machine à clavier qui donne les signes abrégés de l'écriture. Dans le dictaphone, c'est un disque tournant, utilisable encore après rabotage, qui enregistre la dictée de l'utilisateur.

Les relevés météorologiques présentent des caractéristiques très particulières. Qu'il s'agisse des modifications de la pression, de la température, des secousses sismiques, le procédé le plus rationnel parce que donnant le mouvement d'évolution lui-même, est celui des enregistreurs. Ils ont pour principe la transformation du phénomène physique considéré, — pesanteur, chaleur, secousses, — en mouvement mécanique recueilli à l'extrémité d'un levier-aiguille. Un stylet encre disposé à cet endroit trace une courbe figurative, grâce au mouvement circulaire uniforme imprimé à la feuille de papier par le tambour porteur et représentant l'écoulement régulier du temps.

En l'absence d'enregistreur, l'opérateur en est réduit à faire lui-même, à intervalles déterminés, des relevés statiques qu'il rapprochera ensuite les uns des autres pour en faire ressortir le mouvement d'évolution. C'est la méthode employée pour les relevés qui concernent les vents et les précipitations. On lit sur le pluviomètre les cotes atteintes; on note la direction des girouettes, la vitesse des vents indiqués par les anémomètres...

Les documents.

Sous le nom de documents il convient de désigner, en matière d'information, toutes les formes matérielles que revêt le renseignement à l'état brut et immobile, après son relevé, mais avant toute transformation ultérieure. Les documents se répartissent entre les groupes suivants.

Les renseignements graphiques composent des textes, des notes, des chiffres. Les écritures sont abrégées ou pleines. Le support matériel est constitué par de minces feuillets dont la substance la plus courante est le papier.

Les renseignements acoustiques comportent tout ce qui peut être recueilli de la bouche humaine : textes, notes, chiffres, modulations musicales, harmoniques, bruits... Le support matériel est fait de disques en matière plastique portant des sillons superficiels, ou bien de pellicules de celluloid dont la bande marginale porte l'impression photo-sonore.

Les renseignements figuratifs sont constitués par des graphiques s'il s'agit de mouvements, autrement, par des croquis, par des plans, par des coupes en élévation. Le support matériel est de même nature que celui des renseignements graphiques.

Les renseignements reproductifs sont constitués par des images fournissant l'état exact des choses extérieures. S'il s'agit de choses statiques, le support matériel est une plaque sensible. S'il s'agit de choses dynamiques, le support matériel est une pellicule sensibilisée.

L'apport de ces documents aux postes de Recueil se fait par l'un ou l'autre des procédés de transmission qui seront étudiés au chapitre troisième. Outre la relation verbale consignée par écrit, on peut user du fret transporté par

poste ou par messenger, de messages téléphonés, télégraphiés ou radio-émis. Les figures et les clichés sont télévisonnés, ou radiovisonnés.

En définitive, au moment de la transmission, les renseignements reçus par le Recueil se trouvent sous l'une des formes suivantes: feuillets écrits ou dessinés, clichés ou pellicules impressionnés, disques tracés, pellicules impressionnées au son.

Avec la réception des documents, toutes les opérations qui ressortissent au Recueil sont terminées. Le renseignement, matière brute de l'information, est constitué. Le rôle du Recueil est achevé. C'est aux phases suivantes du cycle informationnel à lui succéder en vue de transformer progressivement le renseignement ainsi fourni en produit d'élaboration, jusqu'à l'état final d'utilisation.

CHAPITRE II

LA VÉRIFICATION

Envisagée dans l'ensemble du cycle de l'information, la « Vérification » apparaît comme un irrationnel. De fait, c'est une insistance sur le Recueil, c'est un retour, c'est une reprise. Comme toute opération refaite, c'est dispendieux, cela engendre un retard, cela ne vaut pas une opération unique rigoureusement menée.

Et cependant, toute irrationnelle fût-elle, la Vérification s'impose. C'est un des multiples aspects du phénomène social de l'insécurité. S'en passer paraît avantageux? — Ne serait-il pas tout aussi indiqué de se passer de police et de renforcer les dispositifs d'éducation et de conformisme social? Cependant, nulle société n'y songe, si poussés et si réussis soient ses efforts d'éducation. Partout où l'homme est engrenage, il faut se résoudre à enregistrer des déboires professionnels, dus aux irréductibles lacunes de sa compréhension, de sa docilité, de sa sensibilité.

Notables en tout secteur, de telles déficiences le sont plus encore dans l'information. Les côtés matériels y sont restreints et la part de la psychologie humaine prépondérante. S'il faut donc, en tout secteur social, faire place à de solides dispositifs de sécurité, en matière d'information, autour de cette phase de Recueil surtout, où le facteur humain s'emploie en troupes aussi disparates que nombreuses, il convient de dresser un ample et puissant appareil de contrôle.

D'un point de vue général, la Vérification se définit donc un dispositif de sécurité, exceptionnellement important parce qu'il porte sur le Recueil des renseignements, et intégré dans le cycle même de l'information comme l'une de ses phases, à raison de cette importance. Nul ne s'étonnera donc de

trouver la phase de Vérification immédiatement accolée à la phase de Recueil.

Envisagée dans sa composition interne, la Vérification apparaît faite de trois opérations actives, dont la suite s'éclaire par la prise en connaissance de leur source commune. Nommons cette source commune les déficiences du Recueil; d'elles découleront les trois opérations de plan de Vérification, de technique de Vérification, de séquences de la Vérification. Le tout reste dominé par le but ultime de cette phase: rendre éventuellement au Recueil toute son intégrité et partant toute sa valeur d'utilisation.

ARTICLE PREMIER

LES DÉFICIENCES DU RECUEIL

Ce n'est pas à titre de curiosité qu'il convient d'étudier les déficiences du Recueil; d'elles et de la connaissance qu'on en a, dépend au contraire étroitement tout le conditionnement du contrôle: plan, technique, séquences. Pour être complet, nous mentionnerons, après les déficiences d'origine humaine, les déficiences d'origine matérielle, bien qu'elles soient infimes en comparaison des premières. Nous dirons également comment l'on peut tenter de les prévenir.

§ 1. — LES DÉFICIENCES HUMAINES ET MATÉRIELLES.

Les possibilités de déficiences humaines s'accroissent régulièrement quand on passe de la recherche à la collection, puis à l'investigation et à l'espionnage.

La recherche est, des quatre modes de Recueil, la plus sûre sous l'angle de la Vérification. Rappelons-nous qu'elle opère avec un personnel spécialisé et suivant des techniques éprouvées. Il en résulte l'élimination de la première cause possible de déficience dans le Recueil: l'incompétence du personnel. Une seconde cause, la négligence et le laisser-aller individuels, est également peu à redouter, puisque la discipline et le contrôle hiérarchiques s'exercent en perma-

nence. Reste donc, comme source unique de déboires, la déloyauté des agents. Cette déloyauté se rencontrera sous deux formes.

Lorsque l'agent de Recueil appartient à un parti, à une organisation, à une idéologie déterminés, hostiles au pouvoir établi ou à l'organisme de Recueil, le renseignement a grandes chances d'être altéré. Par volonté spontanée de tromper, par sujétion même à des consignes avouées ou secrètes, l'agent partisan déformera ou aménagera sciemment le renseignement fourni. Omissions, additions, atténuations, grossissements, suggestions: les moyens ne manquent pas pour induire en erreur l'utilisateur confiant. Car le péril est d'autant plus redoutable que la partialité de l'agent est mal connue, soit qu'on néglige de la sonder, soit qu'elle se trouve dissimulée ou travestie sous des dehors d'objectivité.

La seconde forme de déloyauté est plus subtile. Elle se tourne seulement contre la personne même au sujet de laquelle l'agent fournit des renseignements. Voici un agent d'ordinaire impartial et objectif. Mais il a affaire à une personne dont les idées, les sentiments, sont contraires aux siens ou à ceux de son parti. Il sera tenté de la défavoriser dans un bilan, dans un rapport. Parfois des consignes secrètes et étendues le lui prescriront. Si ce dol n'est pas dépisté, pourvu qu'il s'y joigne continuité et adresse, il arrivera à dénaturer l'esprit d'une question ou à déconsidérer la personne qui s'en trouve victime.

Ces attitudes déloyales trouvent à s'exercer dans l'une quelconque des six séries du Recueil. Elles déploient cependant toutes leurs possibilités et toute leur nocivité dans la confection des rapports, ceux de sécurité comme ceux d'orientation. Le renseignement partisan, surtout s'il est le fait d'agents habiles et concertés, compte parmi les pires.

Les possibilités de déficiences sont autrement étendues dans le système de la collection.

C'est d'abord la cause d'incompétence qui reparaît. Pourvoyeurs et sollicités se chiffrent ici par millions. Si soignée ait été la préparation informationnelle à l'école, si averti soit-on des choses de son intérêt, il restera dans cette masse un irréductible pourcentage d'incompétents. Par suite de leur faiblesse d'esprit, certains termes des questionnaires

seront mal compris, pris pour d'autres, dénaturés. Ainsi le questionnaire se constellera de malfaçons minimales ou sérieuses, exigeant une remise en chantier.

La négligence à son tour vient grossir le flot des déficiences. Quelque effort que fasse l'école et l'information pour pénétrer les esprits de l'importance du Recueil, on n'empêchera pas les particuliers, surtout les sollicités, de réagir avec impatience devant les feuilles et questionnaires à remplir périodiquement. C'est humain; et s'il s'y ajoute une fréquence un peu forte des sollicitations, ou un excès d'occupations lors du remplissement des feuillets, ou un penchant individuel caractérisé au laisser-aller, le contenu du Recueil présentera des approximations, des omissions, des altérations diverses.

En ce qui concerne la déloyauté, son coefficient croîtra du fait que le sollicité fournit des renseignements sur ses propres affaires. Aux motifs idéologiques de déloyauté indiqués pour les agents de recherche, force est bien d'en ajouter deux autres: la résistance du particulier à tout recueil public; la tendance du particulier à arranger le renseignement qu'il ne peut éluder.

La tendance de l'individu à cacher aux autres l'état de ses affaires, de sa fortune, de ses projets, de ses sentiments, est l'une des plus répandues et des plus fortes. Dans un système social où l'information se généralise, cette tendance est portée par le fait à son point d'exaspération. L'éducation peut beaucoup pour la rectifier, sinon pour la renverser. Mais aux moments critiques de la vie, — pertes, déboires, aubaines, — elle se complique de vanité, de fierté, et reparait à plein. Le secret promis au sollicité sur la matière de ses renseignements, peut aussi beaucoup pour apaiser cette tendance. Mais il faut toujours compter avec sa persistance et se dire que l'individu n'expose pas de bon cœur ni de plein gré l'état de ses affaires privées ou professionnelles. Chaque fois qu'il le pourra, il tentera d'échapper, ne fût-ce que sur un point, à l'indiscrétion du recueil informationnel.

Lorsque la rigueur de l'ordre public le contraint à produire des renseignements, son intérêt personnel lui dictera des arrangements égoïstes. Il est si tentant d'avantager une déclaration fiscale, en modifiant les chiffres, en dénaturant les catégories, en taisant les modalités aggravantes des tarifs! Il est si facile de travestir une intention ou une incidence

en alléguant la nécessité d'un but à atteindre, ou la rigueur d'une cause! Un témoin résiste mal à la tentation de paraître informé, même au détriment de l'exactitude.

Les périls de déficiences sont donc vifs et multiples dans les opérations de collection. Si l'on songe que la collection est le plus répandu des systèmes de recueil, on peut mesurer d'avance l'ampleur des tâches qui s'imposent, de son fait, à la Vérification.

Le recours à l'investigation fait apparaître une nouvelle couche de déficiences possibles, s'ajoutant à l'incompétence, à la négligence, à la déloyauté éventuelles des agents. Cette fois, la source des difficultés est située dans la résistance même des dépositaires de renseignements, résistance caractéristique du procédé d'investigation.

En quels points cette résistance affecte-t-elle le Recueil? Il semble que son effet principal soit de soustraire au Recueil un pourcentage variable des renseignements qu'il doit s'incorporer pour être intégral. Le souci d'un coupable est de détruire les pièces à conviction. La grande affaire du contrebandier, du commerçant du marché noir, de tous les professionnels secrets, est de dérober le fait même de leur activité illégale. Cependant le sollicité rétif a souvent plus vite fait de dénaturer le renseignement que de le cacher. L'activité de contrebande sera voilée derrière la façade commerciale avouée. L'éditeur de papiers clandestins, de faux billets de banque, s'abritera derrière la profession d'imprimeur. La direction d'un groupement, d'une société, d'un parti dissous se reconstituera à l'ombre d'un organisme industriel, commercial, culturel, ou se diluera en éléments disjoints et dispersés. Des dissimulations et simulations majeures seront, bien entendu, escortées d'escamotages de moindre envergure, où figureront l'altération des mouvements d'évolution, le changement des lieux, l'inexactitude des dates, la fausseté des nombres, la falsification des identités.

Le volume des déficiences d'investigation serait virtuellement énorme, si la zone du Recueil relevant de ce procédé, n'était assez limitée. Dans une société saine et bien en mains, le nombre des gens qui éprouvent le besoin d'agir dans l'ombre est, heureusement, réduit, par rapport à l'ensemble, à un pourcentage tolérable.

Le Recueil opéré par la pratique de l'espionnage est encore plus fertile en déficiences que tout autre. Non seulement il se heurte à la résistance propre des dépositaires, mais il doit agir au sein et à l'encontre du réseau de surveillance et du dispositif de répression d'une souveraineté hostile. La nature des déficiences résultant de là est double.

La contre-recherche dense et active dérobera une partie considérable des renseignements désirés et recherchés. L'espion qui ne peut pénétrer dans un bureau d'études d'aviation, de marine, de motorisation, de chimie, ignorera tout ce qui s'y fait. En pareil cas, la Vérification perd ses droits. On ne peut songer qu'à un renforcement plus efficace du dispositif de recueil.

La contre-recherche commune se borne souvent à gêner, à contrarier, à interrompre une besogne d'espionnage, ou au contraire à la faciliter par manœuvre de duperie, ou après marchandages inavoués. Mais, si entravée, si cauteleusement favorisée soit-elle, dès que la recherche aboutit ou croit aboutir à un résultat positif, le fil est saisi. Si ténu, si faible soit l'indice relevé, la Vérification peut intervenir et tenter de le confirmer ou de l'infirmer. A raison de la fréquence des inachèvements, des incertitudes sur la valeur des indices recueillis, à raison aussi de l'importance nationale du Recueil de cette catégorie, l'espionnage est une des zones de choix de la Vérification.

Les possibilités de déficiences matérielles dans le Recueil sont faibles comparativement aux précédentes. Des défauts de construction dans les appareils de Recueil, des cassures ou des dérèglages insoupçonnés en sont une première source. La seconde réside dans les opérateurs. Il ne s'agit plus des incompétences, négligences, déloyautés, qui entachent la valeur professionnelle humaine. Ce sont seulement des défaillances psychiques communes à toutes les personnes longuement concentrées sur leur travail: chutes d'attention, distractions, trous de mémoire, altérations, maladroitness de la main. S'ajoutent parfois à ces deux causes les mauvaises conditions climatiques extérieures, au milieu desquelles doivent parfois se poursuivre certaines opérations de Recueil: sondages marins par gros temps, relevés photographiques par temps brumeux...

§ 2. — LA PRÉVENTION DES DÉFICIENCES.

Lorsque les déficiences dans le Recueil sont effectives, il ne reste plus qu'à passer aux mesures de Vérification. Mais prévenir vaut mieux que guérir. C'est à la Vérification qu'il revient de diminuer préventivement le volume des déficiences par un contrôle d'assainissement des milieux de Recueil. A dire vrai, elle n'agit pas là par elle-même. Elle opère en stimulation des fonctions administratives dotées des moyens d'action nécessaires. Ce sont l'Education, la Sécurité, les Cultures.

L'éducation au Recueil se fait lors de la préparation sociale et de la formation professionnelle. La préparation sociale s'efforce de pénétrer les futurs sollicités de l'importance générale du Recueil. Elle tend à inspirer le mépris pour toutes les formes de dissimulation ou de simulation individuelles ou collectives. Elle initie aux mécanismes du Recueil, notamment à la sollicitation et à la réception. Cette tâche fondamentale d'éducation est reprise ultérieurement par la diffusion en rappels espacés et suggestifs. La formation professionnelle dote ensuite les futurs agents de recherche, d'investigation, d'espionnage, d'abord des qualités de diligence, de loyalisme, d'information requises. A l'égard de la compétence, après une initiation d'ordre général à la technique et à l'administration de l'information, elle les prépare théoriquement et pratiquement aux emplois courants du Recueil, de toutes séries et de tous procédés.

La sécurité, tant lors de l'éducation, qu'en des rappels ultérieurs de diffusion, fait connaître à tous les obligations légales précises concernant le Recueil. Elle ajoute à ces savoirs civiques l'exposé des dispositifs de contrainte, de vérification, de sanction. Elle agit ainsi tant sur l'intelligence de chacun que sur les fortes tendances au conformisme social et à la crainte judiciaire. Elle est toute orientée vers le bon accomplissement effectif des tâches informationnelles admises au rang des lois.

C'est aux Cultures qu'il revient, ici comme partout, de faire monter dans le cœur des individus comme au sein des organismes informationnels, la sève puissante de l'activité loyale et ardente. Le métier, la solidarité, la morale se répartissent la tâche sur le plan des Cultures sociales. Les

systèmes de pensées, la religion, y adjoignent leurs lumières et leurs forces spécifiques.

Education, sécurité, cultures, savent leurs rôles respectifs normaux vis-à-vis du Recueil des renseignements. La Vérification cependant, bien placée pour savoir l'état de fait des esprits vis-à-vis de leurs obligations informationnelles, dégage constamment les directives d'actualité et les leur communique à chacune. Elles savent par là où porter l'effort principal du moment.

ARTICLE DEUXIÈME

LE PLAN DE VÉRIFICATION

La Vérification ne saurait s'appliquer à la totalité des renseignements recueillis. Sinon elle constituerait une reprise intégrale du Recueil et ce serait un monstre. Mais, obligée de faire un tri parmi les renseignements collectés par les six séries, il lui faut un plan pour choisir, faute de quoi elle s'exerce à l'aveugle. Quelles lumières suivre pour l'établissement d'un plan judicieux?

Les exigences des utilisateurs.

La première provient des utilisateurs du renseignement: élaboration, exploitation, diffusion. Ces trois phases ont en commun un souci exprimé dans cette règle: pas de renseignement important qui ne soit certain, donc qui ne soit vérifié. Là se borne leur exigence. Elles n'ont pas à se préoccuper de la qualité technique du Recueil comme telle.

On comprend parfaitement ce point de vue. Le renseignement commande l'action. S'il a de l'importance, l'action dérivée de lui sera considérable. Or on n'engage pas de sérieux intérêts à la légère. On ne meut pas des armées sur la seule rumeur d'une mobilisation étrangère. On ne prend pas de décisions légales sur la foi de racontars. On ne placarde pas dans un journal de titres sensationnels sur les dires d'un informateur novice. Ces choses sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Le seul point délicat de cette première directive est de savoir comment les organes de Vérification acquerront cette notion de renseignement important. On y voit deux manières. L'une est que les trois phases utilisatrices examinent elles-mêmes les renseignements apportés. Dès qu'elles en décèlent d'importants, elles les signalent nommément aux fins de Vérification. L'inconvénient du procédé est qu'un pareil signalement risque d'être tardif: la vérification en sera rendue difficile et l'exploitation ultérieure reculée. L'autre manière est de dresser à l'avance et de remettre en mains à la Vérification, les listes ou les caractéristiques des renseignements importants. Dès leur décel, sitôt le Recueil achevé, la Vérification opère. Confirmation ou information suivent alors de près la transmission aux utilisateurs. Précisons que les séries de Recueil où abondent les choses importantes sont les conjonctures, les bilans, les rapports.

Les nécessités propres de la Vérification.

L'autre lumière projetée sur la Vérification est d'ordre administratif et technique. Délaissant l'aspect de l'importance, elle attire l'attention sur la nécessité d'obtenir professionnellement un Recueil de bonne qualité. Elle se réfère donc aux causes de déficiences identifiées et énumérées plus haut. La déloyauté y est apparue comme la source quasi exclusive des déficiences. Le but sera de la décourager, de lui faire abandonner la partie. Le plan d'assainissement tiré de là, répartit les renseignements en quatre groupes dotés chacun d'un dispositif approprié.

Le premier groupe comprend les renseignements réputés suspects par expérience.

Ce sont d'abord ceux en provenance de sources suspectes. Tels sollicités sont connus pour fournir des renseignements faux. Telles personnes ont des antécédents judiciaires. Tels agents sont suspects de sentiments partisans, de relations avec un organisme de renseignements étranger, d'appartenance à des groupements d'opposition. Les renseignements en provenance de tels intermédiaires seront régulièrement vérifiés. Au besoin on le leur fera savoir pour décourager leur déloyauté.

Ce sont ensuite les renseignements de toute origine qui

dégagent des relents de suspicion. Ils offrent des anomalies; ils sont en opposition avec des renseignements parallèles; ils ne cadrent pas avec l'ensemble connu de la question; ils marquent une faille dans une suite homogène; ils font apparaître une évolution totale. Dans tous ces cas, que la Vérification les ait dépistés elle-même ou qu'elle ait eu l'attention attirée sur eux par les phases utilisatrices, il y a lieu à vérification complète.

La Vérification s'emploie à tenir constamment à jour ce premier groupe de renseignements suspects à raison de leur source. Il peut s'en rencontrer partout dans le Recueil. Ils proviennent d'agents de recherche, d'investigation ou d'espionnage, de particuliers sollicités, de pourvoyeurs bénévoles de renseignements.

Le second groupe comprend des renseignements suspects à priori. Ce sont ceux qui sont susceptibles, par leur nature, de se retourner contre les intérêts de leurs auteurs. Un contribuable composant sa déclaration fiscale, est réputé avantager sa position. Un sinistré, victime de vol, d'incendie, de destructions de guerre, n'ignore pas que ses déclarations sont génératrices d'indemnités; il sera tenté de les infléchir à son profit. Un vigneron, en présence d'un contingentement par foyer des plantations de vigne, sera porté à déclarer des surfaces moindres qu'elles le sont effectivement, ou à reporter une partie de ses plantations sur la tête d'enfants majeurs, pour échapper à l'abattement familial. Un commandant d'unité navale, rescapé du naufrage de son bateau, sera tenté de cacher une faute de manœuvre, lors de la comparution devant ses pairs.

La Vérification n'est alors injurieuse pour personne. Elle part seulement d'une faiblesse psychologique commune à tous les informateurs intéressés. Les exceptions ne manqueront pas. Aussi les vérifications, tout en étant fréquentes, serrées, assorties de publicité, n'auront pas ici, comme dans le groupe précédent, à ne faire grâce d'aucune rigueur. Les renseignements à priori suspects proviennent aussi bien de la collection et de la recherche que de l'investigation et de l'espionnage.

Le troisième groupe est constitué par la masse des renseignements qui ne sont suspects ni par expérience ni à priori. On n'a pas alors à opérer de vérifications massives. Il suffit de tenir les pourvoyeurs de renseignements en

haleïne, en leur faisant savoir que des sondages sont effectués dans cette masse. De fait, les vérifications puisent au hasard et sur un rythme irrégulier, soit dans le temps, soit dans l'espace, des fiches isolées de renseignements, à vérifier point par point. La publicité donnée à ces raids de contrôle, du moins quand ils sont suivis d'effets, suffit à inquiéter les éventuels fraudeurs et à les ramener parfois à la loyauté de leurs contributions au Recueil. Ces sondages sont effectués dans toutes les séries du Recueil quel que soit le procédé appliqué.

Le quatrième et dernier groupe n'en est pas un à proprement parler. Hors de toute considération de suspicion, il s'étend à l'intégralité des renseignements des six séries, donc à ceux déjà classés dans les trois premiers groupes. Cet ensemble, découpé par tranches structurelles sociales, ou par tranches informationnelles, ou par régions, ou par moments, selon la commodité technique, est l'objet d'une vérification totale périodique. Le rythme en sera inévitablement très large. Il portera successivement sur chacune des tranches préétablies. Il ne sera jamais dit à quelle tranche la Vérification s'attaque. Le choix est arbitraire et capricieux. Les pourvoyeurs de renseignements s'y savent seulement exposés et cela leur inspire circonspection. La vérification intégrale et périodique par tranches aboutit notamment à dresser par professions la liste des sollicités déloyaux. Ils seront, pour un temps, rangés dans le premier groupe, parmi les suspects à posteriori rigoureusement vérifiés.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il est, à l'encontre des suspects, d'excellents pourvoyeurs de renseignements. Lorsque leur loyauté est bien éprouvée, il est juste, à leur honneur et pour l'allègement des services de vérification, de les exonérer de contrôles intempestifs et inutiles. De ce nombre, seront notamment les contrôles exercés dans le groupe suspect à priori, ou les sondages unitaires effectués partout au hasard.

Tel est le faisceau des directives présidant au plan de Vérification. Il faut y joindre une réserve. La densité des opérations effectuées au titre de chacune de ces directives reste fonction de l'abondance des moyens dont disposent les services vérificateurs.

Si l'expérience révèle des déficiences étendues dans le Recueil, ces moyens devront être accrus. On pourra les

diminuer au contraire quand progresse l'assainissement. Quant à leur répartition interne entre les cinq groupes ou zones de Vérification, elle est à la discrétion du coordinateur de cette phase. Il sait où porter l'effort principal de ses services. Il sait également que les déficiences à déceler sont possibles dans chacune des six séries du Recueil.

ARTICLE TROISIÈME

LA TECHNIQUE DE LA VÉRIFICATION

Une fois le plan établi et une fois prises les décisions de vérifier, commence la tâche technique des vérificateurs. A quoi revient-elle? On vérifie sous deux formes.

Dans l'une, on cherche à identifier le contenu du Recueil suspect avec la réalité qui a servi de base. L'on se fait alors une certitude physique. Nommons-la Vérification personnelle ou expertise.

Dans la seconde, on confronte le contenu du Recueil avec le contenu de la Vérification ou d'un second Recueil. Il s'en dégage pour l'arbitre entre les deux documents une certitude morale. Nommons cela Vérification arbitrale ou confrontation.

§ 1. — L'EXPERTISE.

C'est, des deux formes, la plus parfaite. Basée sur l'évidence sensorielle, perceptive, rationnelle, elle aboutit à une certitude physique absolue. Il semble donc qu'il faille la préférer dans tous les cas. Mais il s'en faut que la chose soit toujours possible.

Considérons d'abord un chef d'entreprise ou un directeur de Vérification vers qui affluent les renseignements à confirmer. Il y a pour l'un et l'autre impossibilité matérielle de tout vérifier par eux-mêmes. Leur temps ni leur soin n'y suffiraient. Qu'ils se réservent parfois la Vérification personnelle d'un renseignement capital, passe encore. Mais leur participation courante au contrôle sera seulement de diriger la besogne des experts vérificateurs. Ils dresseront le plan de la Vérification et prendront connaissance des résultats

obtenus. Bref, ils seront ainsi pratiquement contraints de choisir la seconde forme, la moins parfaite, celle de la confrontation des témoignages. La certitude physique sera l'apanage des vérificateurs exécutants.

Ajoutons aussitôt une réserve sur ce point. Elle vient encore atténuer davantage la supériorité de l'expertise. Expertiser c'est identifier les résultats d'un recueil avec la réalité. C'est parfaitement possible quand la réalité subsiste tout entière après l'opération de Recueil. Un industriel a livré le recensement de son entreprise. L'expert pourra reprendre, ligne par ligne, le contenu du registre où l'on a puisé les renseignements. Il ira par l'usine décompter, mesurer, constater, apprécier, évaluer. Rien de mieux.

Mais l'expertise intervient toujours un certain temps après le Recueil initial. Or, pour toute une catégorie de renseignements, ceux qui portent sur des faits déroulés dans le temps, l'identification ultérieure est par nature impossible ou presque. Une rixe éclate dans un lieu public. La police est avisée. Tout est calme quand elle arrive. Vérifier qu'il y a bien eu querelle et qu'on eut raison de l'avertir, n'est pas chose facile. Du moins, ce n'est pas le fait d'une simple constatation. Car l'incident est bel et bien évanoui. Il en est de même pour un sinistre, pour un accident, pour des propos injurieux, pour des actes de propagande subversive. Ce sont là autant d'actes fugitifs dont la matérialité s'évanouit avant l'expertise. On conçoit que la certitude physique du vérificateur expert soit souvent impossible à constituer dans sa plénitude. On sait d'ailleurs que la loi édicte, quand c'est possible, des mesures de conservation des choses en l'état, telle l'apposition des scellés.

Il n'y a d'ailleurs pas dans ces difficultés de quoi décourager l'expert. Son devoir reste toujours de pousser l'identification des faits aussi loin qu'il le peut, et de se former des éléments de certitude aussi avancés que possible. Quelles sont donc les possibilités d'identification qui subsistent en deçà de cette identification parfaite demeurant souvent hors de portée?

L'un est connu sous le nom de reconstitution des faits. En présence de témoins, en prenant pour base les exposés originaux, l'expert s'emploie à ressusciter l'événement point par point dans ses données essentielles et par référence constante aux circonstances. Lorsque les témoins réunis ont

des intérêts personnels divergents ou opposés entre eux, comme il arrive en matière de sinistre, d'accident, de délit, la reconstitution offre de sérieuses garanties d'exactitude. Le cadre matériel est là pour éprouver la valeur des allégations. C'est par la concordance des témoignages détaillés, c'est par la cohérence de l'ensemble réalisé, que la certitude prend corps. Cependant, elle s'arrête souvent à mi-croissance, faute précisément d'intégralité dans l'apport des faits et de cette évidence dans les identifications qui caractérisent l'expertise intégrale.

Une seconde possibilité, inférieure à la précédente, réside dans la recherche des traces matérielles de l'événement passé. Un rapport de police signale l'ampleur inaccoutumée d'une manifestation locale d'un groupe d'opposition. Le nombre des manifestants décomptés paraît anormal. Le vérificateur pourra s'en assurer ultérieurement. La délivrance des billets de chemin de fer aux gares avoisinantes, le nombre des tickets de cars automobiles, le relevé des repas servis dans les restaurants permettront de préciser le nombre des participants et d'indiquer leur provenance. Dans les cas de sinistres, les évaluations des biens détruits seront corroborées par l'examen des débris calcinés ou des objets ayant échappé aux flammes.

En l'absence même de traces matérielles, le vérificateur doit s'arrêter à des repères intermédiaires. Si le bilan d'une usine d'automobiles accuse une production de 10.000 unités pour l'année, l'expert ne peut aller repérer chaque voiture entre les mains des clients. Il se tournera vers les registres de l'usine: registres des achats de matières premières, registres des fabrications, registres des services commerciaux. Leurs données, mises en regard des capacités de l'entreprise, lui permettront de se faire une idée de la sincérité des nombres donnés. Le gendarme qui examine les papiers d'identité d'un individu, ne peut assurément vérifier personnellement et sur place l'identité des parents, la liste des emplois, l'énoncé des caractéristiques indiquées. Par contre, il peut s'assurer qu'à l'Etat cantonal voisin, il existe bien une fiche concernant l'individu en question, avec un contenu identique à celui qu'il a trouvé sur les papiers présentés.

Une possibilité ultime, mince, dont l'intérêt est restreint à des cas limités, peut être nommée authentification. Un

état de renseignements présente des traces d'invéraisemblances. Le simple recours à son auteur pour s'assurer qu'il est bien authentique et que nulle méprise ne s'est glissée dans sa rédaction, n'est pas superflue. Souvent il en découlera précisions et éclaircissements. Ou du moins le Vérificateur prendra décidément le document en considération. L'auteur du document prendra à cette occasion conscience de son importance et s'attachera à la qualité des renseignements à fournir ultérieurement. De plus, seraient éventuellement décelées par là, les altérations accidentelles ou malveillantes survenues en cours d'apport au document communiqué.

Il résulte de cet ensemble que les points faibles de l'expertise sont l'évanouissement rapide de quantité de faits notés au Recueil, et l'impossibilité pour un responsable de tout vérifier personnellement. La confrontation, déstituée des privilèges d'évidence et de certitude physique, comble cependant les déficiences laissées par l'expertise. Elle est à la portée de tous les chefs. Elle recourt, malgré leur faillibilité, à la pluralité des témoignages.

§ 2. — LA CONFRONTATION.

Renoncer à l'expertise, c'est renoncer à vérifier personnellement sur des évidences sensorielles, perceptives, rationnelles. Que reste-t-il alors d'utilisable? Seulement la pluralité des témoignages, la pluralité des voies de Recueil, confrontées les unes avec les autres. Le vérificateur n'est plus un expert qui constate, c'est un critique, c'est un arbitre; il s'efforce de dégager une vérité assurée et unique de la pluralité de dires plus ou moins concordants.

Rappelons ce qui fait la tare du Recueil sous l'angle de la certitude. C'est la possibilité pour le chef d'être trompé par le pourvoyeur de renseignements. Toute assertion humaine est fragile, en raison des irréductibles tentations de la déloyauté. Hors de la vérification sensorielle, il ne reste au chef désireux de dissiper sa défiance vis-à-vis de l'unique témoignage du Recueil, que le recours à un autre ou à plusieurs autres témoignages. Assurément ces nouveaux témoins sont toujours sujets à tromper. Mais, s'ils sont choisis très différents de mentalité, de compétence, de diligence, la

défiance initiale perd de sa raison d'être, dans la mesure du nombre des témoignages adjacents. Confronter, c'est dissiper un certain pourcentage de défiance. C'est aboutir à une certitude d'autant plus forte que les témoignages sont nombreux et concordants. Mais la certitude reste morale, faute d'évidence directe.

A la base de la confrontation, il y a donc la pluralité des voies de Recueil portant sur un même renseignement. Laisant de côté la voie de Recueil originelle dont tout a été dit au chapitre premier, tournons-nous vers les voies qui la doublent. Ces voies parallèles sont susceptibles de valeurs diverses, selon la qualité de l'agent vérificateur, la technique dont elles disposent, le moment de leur emploi.

La source principale des déficiences du Recueil réside dans la déloyauté des agents. S'ils sont partisans, partiiaux, intéressés, égoïstes, ils déforment ce qu'ils fournissent. En doublant l'agent originel, il convient donc de choisir un agent d'une mentalité telle qu'elle compense ou neutralise les effets de la malveillance ou des travers du premier. A l'agent incliné vers tel parti, telle idéologie, on en opposera un autre porté vers le parti ou l'idéologie opposés. A un partisan, on opposera un homme éclairé et probe; à un égoïste, un homme soucieux du bien commun; à un petit esprit, un homme aux vues saines et larges. Il convient de croire que tout agent affecté à la Vérification sera, par position, hautement éclairé et impartial.

Les agents, opérant en besogne de Vérification, ignoreront tout du résultat du Recueil initial. Sinon, il s'agirait de vérifications précises et ce serait un travail d'expertise. La Vérification agit donc comme une simple voie de Recueil supplémentaire. Elle peut user d'une technique identique à celle du Recueil initial. C'est ainsi que deux agents qui s'ignorent sont simultanément chargés d'un rapport sur une question identique. Par contre, on recourra avantageusement dans la Vérification à des techniques supérieures à celles du Recueil. Là où un simple particulier sollicité a exécuté et fourni un levé topographique, on fera faire la vérification par un topographe professionnel ou par cliché aérien. Là où un correspondant local a enregistré des malaises d'opinion, la vérification sera confiée à un envoyé spécialisé en sociologie. Lorsqu'un particulier a dénoncé des traces d'altérations alimentaires, c'est un chimiste qui viendra y re-

garder en procédant à l'analyse. On doit remarquer que, dans ces derniers exemples, la Vérification n'est plus seulement l'adjonction d'un témoignage nouveau, mais en outre une valorisation délibérée de la première voie de Recueil.

Le point délicat de la procédure de Vérification par doublement du Recueil, est le moment auquel elle se produit. Car il en est de même ici qu'en matière d'expertise. Si les choses à vérifier sont restées en l'état après le Recueil original, la voie auxiliaire les retrouvera intégralement. Sinon, elle devra se contenter de reconstitution de faits, de relevés de traces, de paliers intermédiaires, d'authentifications. La valeur de la confrontation en sera alors considérablement affaiblie. Il est possible toutefois d'échapper à ces déboires. C'est de décider une sorte de vérification préventive, déclenchée en concomitance avec la voie primitive de Recueil. Assurément, on ne peut généraliser cette ressource. Mais on imagine très bien la police ou l'armée, en quête de renseignements de grand prix, doubler, tripler la voie de Recueil normale. Il en résultera une Vérification automatique, du moins sur les points communs relevés respectivement par chacun des chercheurs.

La pluralité des voies de Recueil ainsi décrite ne constitue que la première moitié de la Vérification par confrontation. Car il est bien entendu que les agents appliqués simultanément ou successivement au même Recueil, s'ignorent, eux et leurs travaux. Il reste donc, à la charge du chef utilisateur ou du chef vérificateur d'achever l'opération de Vérification, en confrontant eux-mêmes les deux ou trois données provenant des voies distinctes mais convergentes.

L'esprit critique de l'arbitre est mis alors à contribution. Il est rare, en effet, que les témoignages concordent de tout point. S'il y a des différences, il faut en faire la critique, admettre une version, écarter l'autre. S'il y a des oppositions flagrantes, il faut en résoudre la contradiction. Aucune règle n'est à tracer à l'avance. C'est la compétence du personnage sur le point débattu, c'est son flair de vérificateur qui valent pour la bonne issue de la confrontation. Parfois il devra recourir à un supplément d'enquête, c'est-à-dire mettre en œuvre une nouvelle voie de Recueil pour obtenir un nouveau témoignage.

Du moins voit-on bien maintenant en quoi la confrontation diffère de l'expertise. Ce n'est plus sur les réalités, mais

sur des documents, c'est-à-dire sur des faits ou choses de seconde main, vus à travers la mentalité des agents de Recueil ou de Vérification, que le chef vérificateur ou l'utilisateur ultime, se font leur opinion. C'est la concordance et le nombre des témoignages humains, intermédiaires entre eux-mêmes et les réalités, qui forment dans leur esprit ce à quoi ils tendaient, à défaut de l'évidence physique: une certitude morale du plus haut degré possible.

ARTICLE QUATRIÈME

LES SÉQUENCES DE LA VÉRIFICATION

Ce n'est pas tout pour l'expert ou pour l'arbitre de se faire une opinion définitive sur la valeur du renseignement recueilli. On vérifie pour le compte des utilisateurs et pour le profit des services de Recueil et de Vérification. D'où, à l'égard de ces trois intéressés à la seconde phase du cycle informationnel, trois séries de séquences qui se recommandent aux soins professionnels des vérificateurs.

À l'égard des utilisateurs, les séquences sont nulles si les opérations de Vérification ont purement et simplement confirmé le contenu du Recueil initial qui leur a été transmis. Quand au contraire, des rectifications, des recomplètements, des remises au point se révèlent nécessaires, la séquence s'impose. Celle-ci est la capitale, car on vérifie essentiellement pour permettre une élaboration, une exploitation, une diffusion parfaitement sûres, s'exerçant sur des renseignements rigoureusement authentiques.

Le vérificateur compare alors, avec le contenu du Recueil déjà transmis, le contenu définitif auquel la Vérification l'a conduit. Il en dégage un bulletin de rectification, réduit aux points à corriger. Il fait transmettre sans délai ce bulletin, de manière qu'il rejoigne au plus tôt, là où il se trouve, le renseignement initial à rectifier. Les utilisateurs, qu'ils aient ou non commencé l'utilisation du renseignement initial, font la rectification nécessaire. Et désormais ils en tiennent compte dans la poursuite de leur tâche. Au besoin ils corri-

gent les utilisations déjà effectuées, quand elles ont subi des déviations du fait des inexactitudes initiales.

Les services de Vérification tirent à leur tour profit des résultats de leurs propres opérations. Ils sont ainsi amenés à classer dans le groupe des renseignements suspects, devant faire l'objet de vérifications serrées, les documents en provenance de sources de Recueil qui se sont révélées déloyales. De plus, chaque fois que les déficiences du Recueil incluent une faute personnelle des agents où des sollicités, les vérifications mettent en branle le dispositif de la vindicte sociale. Les poursuites tendent alors à dédommager le Recueil, à punir le délinquant, à prévenir toute contagion collective du mal.

Le Recueil de son côté, instruit par les enseignements tirés de la Vérification, est conduit à peser sur les causes de déficiences de ses opérations. Tantôt il procédera à des améliorations du conditionnement humain ou des techniques matérielles. Tantôt il agira en stimulation précise des services administratifs chargés d'améliorer de haut le comportement humain dans l'Information: l'Education, la Sécurité, les Cultures.

Avec les séquences éventuelles des opérations de Vérification s'achève l'étude de la seconde phase du cycle de l'Information. Rappelons seulement pour finir qu'elle se greffe sur l'ensemble du cycle comme une sorte d'excroissance irrationnelle, due à l'incidence du phénomène général d'insécurité sur le Recueil. Vérifier n'est pas partie intégrante de la fonction d'Information. C'est un intermède nécessaire à raison d'un mal inévitable. La preuve en est que le renseignement recueilli n'attend pas d'être vérifié pour prendre sa course vers l'utilisation. Dès le Recueil, il est transmis.

Passons donc à cette troisième phase du cycle qui est la Transmission. Elle agit au profit des utilisateurs. Elle porte vers eux non seulement le contenu du Recueil, mais encore celui de la Vérification. Ces deux premières phases, bien que placées logiquement l'une après l'autre, sont donc toutes deux également tributaires de la troisième. La Transmission fait leur lien commun avec les phases d'utilisation.

CHAPITRE III

LA TRANSMISSION

La Transmission, semblable sur ce point à la Vérification, est une phase dont il arrive qu'on puisse se passer. Un préfet de police, suivant de ses yeux les remous d'une manifestation de rues, donne aussitôt ses ordres aux commissaires de son entourage, sans qu'on voie place pour un processus quelconque de Transmission. Mais écartons un cas de cette nature et quelques autres semblables, pour considérer la perspective normale du cycle informationnel: la phase de la Transmission y tient une place universellement nécessaire.

Elle s'impose dès que l'utilisateur du renseignement n'est pas celui-là même qui recueille, dès que le lieu d'utilisation n'est pas le lieu même du Recueil: ce sont les cas communs. La Transmission sert de lien entre l'expéditeur et le destinataire. Elle rachète l'écart spatial entre le lieu de Recueil et l'endroit d'utilisation.

Venant après le Recueil et après la Vérification, la Transmission supporte cependant des connexions toutes différentes avec chacune de ces deux phases. Avec le Recueil, la connexion est directe et très fournie. Tout renseignement recueilli est, de ce seul fait, objet de Transmission. Avec la Vérification, la connexion est oblique et mince. La Vérification puise dans le Recueil un pourcentage d'éléments à contrôler. Sa fonction remplie, elle reverse à la Transmission, avec un certain retard, les éléments rectifiés. En aucun cas, elle ne gêne le courant direct et plénier établi entre Recueil et Transmission. Elle y adjoint seulement un léger courant en apport latéral, après dérivation.

Envisagée en elle-même, la Transmission apparaît d'abord

comme recélant une ampleur inattendue dans son débit. C'est que son rôle ne se borne pas à véhiculer les renseignements recueillis et vérifiés. Partout où reparait ce phénomène de dédoublement entre expéditeur et destinataire, d'écart spatial entre un lieu d'envoi et un lieu d'utilisation, la nécessité du recours à la Transmission s'impose. La Transmission ajoute donc à son titre de troisième phase du cycle informationnel, d'autres rôles, dont nous rechercherons les bénéficiaires sous le titre d'Utilisateurs des Transmissions.

Eclairés sur ce sujet, nous passerons à l'analyse même de la fonction de Transmission. Greffées sur ses traits essentiels, elle recèle des modalités dont le nombre et la variété offrent de multiples intérêts.

Ces modalités dérivent d'ailleurs des moyens techniques dont les Sciences appliquées l'ont progressivement dotée. Les uns relèvent de la Mécanique, les autres des secteurs les plus divers de la Physique moderne. Il convient en dehors des aspects de technologie qui n'ont pas leur place dans l'étude fonctionnelle, de donner une idée précise de ces possibilités techniques et de leurs modalités respectives.

Et parce que, dans l'exécution concrète des Transmissions, ce n'est pas à l'état isolé que ces moyens techniques s'utilisent, mais en combinaisons de toute nature, il faut bien ajouter une quatrième partie aux trois précédentes. Sous le nom de Connexions techniques viendra donc, pour clôturer le chapitre, un aperçu de cet agencement matériel qui va du dessaisissement du renseignement à l'expédition, jusqu'à sa remise au destinataire à l'arrivée, en passant par la gamme des moyens modernes de Transmission.

ARTICLE PREMIER

LES UTILISATEURS

A s'en tenir au point où nous en sommes du cycle informationnel, les Transmissions apparaissent comme utilisées pour le transfert des renseignements recueillis et des renseignements vérifiés. C'est entièrement vrai. Mais les utilisations effectives dépassent de beaucoup cet emploi initial. Il

est très curieux de suivre ce développement dans l'usage des moyens de Transmission. Des analogies fondamentales ont progressivement agrégé au transfert initial, d'autres catégories dont le volume d'ensemble balance approximativement celui des renseignements proprement dits.

Le transfert des renseignements.

C'est, en ce qui nous occupe ici, le transfert limité aux renseignements recueillis et aux renseignements vérifiés. A considérer son volume, on peut estimer qu'il reste encore prépondérant, parmi la masse des éléments de toute nature véhiculés par le courant des Transmissions. C'est toujours principalement pour renseigner que l'on écrit, que l'on télégraphie, que l'on téléphone.

Le point à développer ici intéresse déjà les transferts ajoutés au transfert initial. En montrant ce que l'on véhicule sous le nom de renseignements, on fera pressentir l'adjonction naturelle des deux autres catégories d'éléments, groupés sous le nom de transferts similaires et de transferts dérivés, et dont l'étude suit immédiatement celle du transfert initial.

Les renseignements transmis le sont à quatre états distincts : à l'état de documents pondéreux, — à l'état de textes nus, — à l'état de sons, — à l'état de dessins ou de vues immatériels.

Les documents pondéreux ont été décrits à la fin du chapitre sur le Recueil. Ce sont les documents écrits, les documents dessinés, les documents photographiques et les documents acoustiques tels que les disques tracés.

Les textes nus sont transmis sans aucun support matériel. C'est le cas du télégramme. Les signes alphabétiques émis l'un après l'autre au départ, vont se regrouper à l'arrivée et permettre la reconstitution du texte. En cours de route, ce sont de simples fluctuations de courant électrique, fluctuations dont la nature et l'enchaînement recèlent virtuellement un sens graphique.

Les sons parlés ou conventionnels vont de bouche à oreille, mais par l'intermédiaire de deux transformations inverses. Car, en cours de transfert, ils revêtent également la simple forme de fluctuations du courant électrique, ou de trains d'ondes électromagnétiques.

Les dessins et les vues immatériels sont analogues aux textes nus. Ils circulent sans support, sous forme de fluctuations du courant électrique ou du flux d'ondes hertziennes. Au départ ou à l'arrivée, elles sont l'objet de deux métamorphoses inverses, dont la seconde leur restitue leurs qualités optiques.

Il suffit de conserver présents à l'esprit ces quatre états du renseignement en cours de transfert, pour entrevoir le développement ultérieur des Transmissions. La loi en est simple: toute fonction sociale usant de documents, textes, sons, dessins, tendra à utiliser pour leur transfert le réseau des Transmissions originellement affecté au port du renseignement. Il reste à reconnaître ces fonctions sociales et à les classer.

Les transferts similaires.

Ce sont les plus proches du transfert initial. Ils véhiculent comme lui des documents, des textes nus, des sons, des dessins et vues. A quelles fonctions sociales se rattachent ces transferts similaires?

A l'Information elle-même d'abord. Elle use des Transmissions à trois phases nouvelles, hors de la transmission proprement dite du renseignement recueilli et vérifié.

Nous avons mentionné la première de ces phases à la fin du chapitre du Recueil. Il s'agit de transferts raccourcis qui s'établissent au cours même des fonctions de Recueil et de Vérification. Une agence locale de Recueil est installée dans une ville. Elle a des correspondants dans le voisinage. Ces correspondants font la chasse aux faits divers. Ils les transmettent à l'agence: voilà un premier transfert, en marge de la Transmission ultérieure entre l'agence de Recueil et les organes d'utilisation.

La deuxième phase du cycle sera examinée plus bas sous le nom de Communication. C'est un transfert raccourci mais dense qui s'établit entre l'élaboration et l'utilisation. Les renseignements ont été travaillés, mis au point. Il faut les remettre aux mains des utilisateurs eux-mêmes. Chaque fois qu'élaborateurs et utilisateurs sont distincts, le recours aux Transmissions est inévitable.

La troisième phase vint à la fin du cycle sous le nom de

Diffusion. La Diffusion use principalement de moyens qui lui sont propres. Mais elle recourt, pour un pourcentage important de ses transferts, aux moyens de transmissions. Citons par exemple le port des journaux, des périodiques, des tracts, demandé à la poste. Citons les télégrammes à destinataires multiples. Citons les services téléphoniques, fonctionnant dans les grandes villes, pour donner l'heure ou le journal parlé.

A l'Information s'ajoute la Production. Elle aussi use des Transmissions chaque fois que deux préposés du cycle productiel ont à échanger des documents, des textes, ou des opinions. C'est chose constante dans le service commercial. Fournisseurs et clients font des échanges de vues, font savoir leurs dispositions, donnent des assentiments, signifient leurs décisions, s'entendent pour des accords contractuels. Dès qu'ils sont éloignés l'un de l'autre, les Transmissions s'interposent pour les mettre en contact. Mais ce ne sont plus des renseignements recueillis qui s'échangent. Ce sont les connaissances et dispositions respectives génératrices d'accords de volonté. Entre chefs et subordonnés, ce sont au contraire des ordres et indications de service.

La Coordination use à son tour des Transmissions d'une manière analogue. Elles lui servent à mettre en contact les coordinateurs publics ou privés avec leurs subordonnés, chaque fois qu'une certaine distance les sépare. Les transferts ont pour contenu des ordres, des injonctions, des directives, ou toute autre espèce d'élément psychologique engendré par la fonction de Coordination.

Informationnels, productifs ou coordinatifs, ces transferts restent similaires à la transmission des renseignements, tant par l'appareil de leur contenu, que par l'identité des formes sous lesquelles il est véhiculé. Il en va tout autrement dans le groupe des transferts dérivés.

Les transferts dérivés.

Ce sont les plus éloignés du transfert initial. Les analogies sont lointaines. Le caractère psychologique s'estompe. L'élément matériel tend à dominer. C'est la commodité qui les a fait adjoindre les uns après les autres aux transferts proprement psychologiques. Au point de vue informationnel,

ils apparaissent inévitablement comme des surcharges. Mais le réseau des Transmissions est un dispositif si universellement commode! Du moins n'en ferons-nous ici qu'une énumération succincte: ce n'est plus de l'Information.

Une première catégorie est constituée par des transferts d'ordre bancaire au profit des particuliers. On connaît le système des mandats, l'institution des comptes-courants postaux... Une deuxième catégorie assure les mêmes opérations entre particuliers et caisses publiques. En France, ce sont les Caisses d'Epargne, de Retraites, d'Assurances. Il faut y ajouter la vente des timbres de bienfaisance et de festivité: c'est une manière d'amener des ressources aux Caisses d'Assistance et aux manifestations publiques.

Une troisième catégorie met en contact, toujours aux mêmes fins, les particuliers avec les finances publiques. Les opérations y sont aussi assurées dans les deux sens. Vers le Trésor, ce sont les mandats-contributions, les souscriptions aux emprunts publics, les dons à certaines caisses financières. Vers les particuliers, ce sont les coupons de rente ou de bons, les arrérages de pensions, les avances sur pensions. La quatrième catégorie doit être considérée comme une annexe des transports pour les envois légers. Ce sont les colis postaux, les échantillons commerciaux, les boîtes et lettres avec valeurs déclarées, contenant des objets précieux, des espèces monétaires, des titres de crédit. Dans une cinquième et dernière catégorie, rangeons des sortes d'utilisations commerciales de remplissage: le service téléphonique du réveil, les commissions faites par les agents de la poste automobile rurale au profit des particuliers. Signalons encore le profit de divertissement que sait tirer, du pullulement des timbres postaux, la gent des philatélistes.

Au terme de cette revue des utilisateurs effectifs des Transmissions, hâtons-nous d'en revenir au point de vue strictement informationnel. Ce qui compte ici c'est la nécessité de la Transmission pour relier les phases du Recueil et de Vérification aux phases d'utilisation. C'est ce point de vue strict qu'il faut maintenir au premier plan pour continuer l'étude d'une phase que les utilisations parasites extérieures ont envahie.

ARTICLE DEUXIÈME

LES MODALITÉS

Il est superflu de revenir longuement sur ce qui fait l'essentiel de la fonction des Transmissions. C'est toujours le rachat de la distance spatiale qui sépare l'expéditeur du destinataire du renseignement. Mais c'est par les modalités que l'étude d'une fonction prend du volume. En matière de Transmission, on aperçoit un dédoublement très net parmi des modalités. Les unes intéressent la mentalité même des correspondants. Ce sont des modalités humaines: sécurité, sûreté, estimation. Les autres affectent la Transmission en tant que mouvement dans l'espace. Ce sont les modalités mécaniques: rapidité, débit, portée.

§ 1. — LES MODALITÉS HUMAINES.

La sécurité de la Transmission.

Elle est à mettre au premier rang. C'est évidemment le souci le plus vif des correspondants que le renseignement émis par l'expéditeur parvienne effectivement au destinataire. En plus même de l'arrivée effective, les correspondants ont encore le besoin psychologique de savoir que leur message est bien arrivé, ou alors qu'il ne l'est pas, ceci pour en réitérer l'envoi. La sécurité a donc ici deux aspects: sécurité fonctionnelle, sécurité psychologique.

La sécurité fonctionnelle est en dépendance de trois facteurs: le moyen technique, le soin professionnel, la notion de remise au destinataire.

Les Transmissions disposent d'un certain nombre de moyens techniques. Chacun peut être affecté d'un coefficient de sécurité particulier. Sécurité signifie ici transfert effectif du message, sans perte ni détérioration. Les sources d'insécurité sont l'impossibilité du fonctionnement, l'accident, les déficiences.

La cause la plus commune de l'impossibilité de fonctionnement est la perturbation climatérique. On sait l'effet des chutes de neige sur les transports routiers, ferrés, aériens, sur les nappes de fils télégraphiques ou téléphoniques. Le verglas a des effets analogues. Les tempêtes en mer affectent les navires. Les brumes entravent la navigation aérienne. En comparaison, les ondes électromagnétiques offrent une sécurité parfaite.

Les accidents peuvent se produire dans toutes les techniques. Les plus délicates ou les plus assujetties aux conditions climatériques sont les plus exposées. Les pannes à l'appareil téléphonique ou à l'émetteur de T.S.F. ne sont pas rares; la perte d'un bateau ou d'un avion postal non plus. Trains, autos, messagers, en sont beaucoup plus exempts.

Les déficiences techniques sont diverses de gravité et de fréquence. Chacun a reçu du courrier plus ou moins détérioré. Chacun a pâti d'une écoute téléphonique confuse ou faible. Le brouillage des ondes par interférences n'a été réduit que par des ententes internationales.

Le soin déployé par le personnel des Transmissions n'est pas à mettre en cause de façon spéciale. Comme en toute profession, il est affecté d'un pourcentage de déficiences inévitable et qui relève des mesures courantes de sécurité. Cependant il a été prévu des procédés pour renforcer ou pour garantir, quand on le désire, cette diligence professionnelle. C'est le cas des envois recommandés par poste et des récépissés de dépôt des télégrammes. L'expéditeur, muni d'un reçu, peut, en cas de perte, faire contrôler l'opération de transmission incriminée, par référence aux carnets de départ et d'arrivée. Plus simplement, le système courant des réclamations permet un contrôle relatif de l'opération déficiente et un contrôle efficace des personnels, du moins contre des manquements étendus. Les télégrammes sont parmi les procédés les mieux garantis: les demandes de collationnement, de copie certifiée conforme, préservent la teneur même du texte. Toutes ces mesures agissent en stimulation psychologique du personnel.

La notion de « remise au destinataire » est l'une des plus délicates sous l'angle de la sécurité fonctionnelle. La mise à portée des sens du destinataire est le procédé parfait. Mais on ne l'obtient des P.T.T. que par des envois « recommandés » ou par des télégrammes « à remettre en mains pro-

pres ». Autrement, on n'en peut être assuré, du fait que les distributeurs ne peuvent être contraints de rechercher le destinataire vaquant à son travail, parti en courses, ou logé à un cinquième étage. Le procédé de la remise à un préposé du destinataire muni d'une procuration est à peu près aussi parfait que le précédent. C'est le destinataire en effet qui le désigne. Mais son choix a pu être restreint, et il place parfois mal sa confiance. En France, l'envoi recommandé peut être remis à ce genre de préposé. Son identité, comme d'ailleurs celle du destinataire, doit être prouvée. La liste des pièces admises à cet effet est connue. Les P.T.T. eux-mêmes délivrent des pièces d'identité à durée limitée. Il existe une carte internationale. A défaut de pièces, deux témoins sont requis.

La boîte particulière, fermée et portant l'adresse du destinataire, offre de bonnes garanties. Si elle est généralement fragile et d'un système de fermeture quelconque, elle est par contre sous une sorte de surveillance publique du fait de son emplacement dans les parties communes et passantes des immeubles. Elle est naturellement obligatoire pour les facteurs, sauf le cas d'exiguïté. On peut assimiler au cas de la boîte particulière celui de l'immeuble ou de l'appartement habité seulement par le destinataire. Passer le courrier sous la porte donne autant de sécurité que l'introduire par la fente de la boîte.

Les autres procédés admis en France n'offrent plus autant de garanties. Il s'agit de la remise à des tiers, à des gens considérés administrativement comme les préposés du destinataire. Il y a une présomption de loyauté trop hardie dans l'admission commune de ce procédé. Non pas que concierges, sergents de service, chefs d'établissements publics de toute nature, n'offrent pas dans l'ensemble de bonnes garanties. Leurs fonctions, au contraire, font préjuger de leur probité. Mais outre le pourcentage de défaillances qui est le lot commun de l'humanité, il est des préposés moins sûrs encore. Ce sont, non pas les familiers de sang ou d'alliance, mais les préposés qu'imposent, en dehors de ces cas, les cohabitations de toute espèce et les voisinages. Le court laps de temps quotidien d'abandonnement du courrier n'est-il pas cause occasionnelle de bien des actes d'interception et de détournement des correspondances?

La sécurité psychologique n'a plus l'importance de la sé-

curité fonctionnelle. Elle n'ajoute rien aux garanties de transfert effectif. Elle dissipe seulement la préoccupation mentale de l'expéditeur vis-à-vis de son message.

Le retour de la réponse est la plus commune garantie à cet égard. Les Transmissions donnent même des facilités pour l'assurer et la hâter. Ce sont les lettres, cartes, coupons-réponses; ce sont les télégrammes avec réponse payée d'avance; ce sont les envois avec engagement de payer la réponse.

Une autre certitude courante est donnée par le renvoi à l'expéditeur. Il sait alors que son envoi n'est pas parvenu. Encore faut-il qu'il ait fait mention de sa propre adresse. Ce n'est obligatoire en France que pour certains messages, notamment les télégrammes.

L'assurance positive de l'arrivée du message est donnée par l'avis de réception. Ce sont les transmetteurs qui avisent l'expéditeur. Ce peut être fait par lettre ou par télégramme.

L'assurance de la non-arrivée n'est pas à dédaigner. Elle seule fait réitérer l'envoi. Elle permet en outre la réclamation auprès des Transmissions. Mais elle est malaisée à obtenir, sinon avec un certain retard. Les indemnités offertes par les P.T.T. sont appréciables, mais elles n'ont plus que le caractère d'une compensation dégradée: elles ne refont pas à temps l'acte de transmission avorté.

La sûreté de la Transmission.

Elle est à placer immédiatement après la sécurité. Il est clair qu'à côté des renseignements de peu de valeur, il en est d'autres dont la captation peut être particulièrement dommageable pour les correspondants ou pour les tiers. Il nous a fallu écrire un paragraphe sur la sûreté du Recueil. Il faut le renouveler en le réadaptant à la sûreté des Transmissions. Cette sûreté repose sur le chiffrement, sur l'isolement, sur le secret professionnel, sur l'éloignement des tiers. Elle souffre certaines exceptions à relever en leur place.

Le chiffrement. — Nous ne redirons rien ici de la technique du chiffrement exposée plus haut. Tout texte, tout télégramme, toute conversation téléphonique peuvent en bénéficier. On admet dans les P.T.T. les lettres, les chiffres,

le langage étranger, le langage conventionnel. Points notables, le bureau de dépôt doit refuser un télégramme borné à la seule adresse du destinataire; il peut exiger la production du code et la traduction en clair du télégramme déposé en langage secret.

L'isolement. — L'isolement du message s'obtient par des procédés différents selon qu'il s'agit de la transmission du courrier, des télémessages ou des radiomessages.

Le courrier est fait de documents. On les isole en les mettant sous enveloppe si on le veut. L'enveloppe n'est pas destinée à résister à tout effort d'effraction. Elle doit seulement être conçue de telle manière qu'on n'en puisse vérifier le contenu sans la briser ou la détériorer. Colle, cire, crampons de métal, ficelles nouées ou plombées sont les systèmes de fermeture utilisés. Contre le décel lumineux, l'enveloppe doit présenter l'opacité suffisante.

Les télémessages se propagent au long de fils électriques. L'isolement revient à empêcher le branchement direct de conducteurs de dérivation, ou encore la proximité de conducteurs susceptibles de recueillir par induction les fluctuations du courant.

Les radiomessages se propagent sur l'aile des ondes électromagnétiques. Leur isolement est rigoureusement impossible. On peut seulement réduire les zones de captation, en orientant le train d'ondes, c'est-à-dire, en limitant le secteur spatial à travers lequel il se propage, ou en réduisant leur portée. C'est chose naturelle et courante dans les transmissions optiques. C'est praticable dans les émissions sur ondes courtes.

Le secret professionnel. — Il est inévitable que l'agent de Transmission ait connaissance par bien des points, des messages dont il assure le transfert. Il connaît toujours le destinataire, souvent l'expéditeur, parfois le contenu. C'est ainsi qu'il lit le télégramme en clair déposé pour envoi. Il compte les mots de certaines cartes illustrées ou de certaines cartes de visite. Quelques-unes de ses attributions supposent d'ailleurs la connaissance des textes. Il doit par exemple refuser les télégrammes contraires aux bonnes mœurs ou à l'ordre public, ou encore lorsqu'ils contiennent injures et menaces. Il a le devoir de dépister les libelles de nature à troubler

l'ordre et tombant sous le coup de la répression pénale. Il est donc au fait sur bien des points du contenu de la Transmission.

Dans ces conditions, le secret professionnel se ramène à deux règles distinctes. Il est interdit aux transmetteurs de dépasser ce que leurs attributions leur permettent, et de prendre indûment connaissance de quoi que ce soit du contenu du courrier et des communications. Il leur est en outre interdit de divulguer ce qu'ils en savent inévitablement, à qui que ce soit. Cette seconde interdiction s'étend au contenu, aux expéditeurs, aux destinataires, aux entrées dans le Bureau de Poste, aux changements d'adresse, aux subscriptions sur les adresses. Il n'est fait exception que pour certains fonctionnaires. Les agents du fisc, les magistrats, la police peuvent solliciter des agents communication de renseignements professionnels. Le secret peut cependant être trahi par déloyauté, par maladresse, par effraction psychique.

L'éloignement des tiers. — Le dernier péril de captation des Transmissions provient des agissements éventuels de personnes étrangères au service. Pour y parer, on use du convoi généralisé des sacs de courrier, d'une certaine surveillance des lignes de transmissions. Rappelons l'éclipse que subit le gardiennage administratif du courrier, chaque fois que l'Administration des Postes s'en dessaisit entre les mains de personnes autres que le destinataire lui-même.

Par exception d'ordre public à la règle, certains doivent être admis à prendre connaissance du courrier. Ce sont les agents du fisc, et les magistrats d'une part, les agents ou correspondants de la police d'autre part. Ceux-ci usent couramment de la chambre noire pour percer le secret des enveloppes, et de la table d'écoute, munie parfois de disques enregistreurs, pour surprendre les communications téléphoniques.

Il est bon de préciser qu'en dehors de ces mesures courantes de sûreté, des précautions exceptionnelles de même nature sont prises, quand le contenu de la transmission présente une importance particulière et que le secret s'impose avec plus de rigueur. C'est le cas de la valise diplomatique dans les Transmissions publiques internationales.

Le coût de la Transmission.

En lui-même, le coût de la Transmission est fonction des dépenses de fonctionnement et d'amortissement. Plus les modalités mécaniques et humaines sont améliorées, plus le coût est élevé.

Sous l'angle commercial, la question se présente différemment. La plupart des réseaux de Transmission sont publics et l'aspect service social ainsi que l'incidence fiscale, éliminent les considérations de rentabilité. De plus, du fait de leur caractère étatique, les Transmissions accordent dans l'intérêt public, des franchises étendues. Les fonctionnaires pour les Transmissions de service, les particuliers dans leurs correspondances avec de hauts fonctionnaires ou avec les militaires, certains fonctionnaires dans leurs rapports avec des particuliers, sont affranchis de tout versement pécuniaire. Il ne reste donc à se soucier des coûts que la masse des particuliers usagers dans leurs correspondances mutuelles.

A ce point de vue, il est intéressant de noter les corrélations étroites établies entre les modalités des Transmissions et le niveau des coûts. Les coûts augmentent quand les sécurités fonctionnelles et psychologiques augmentent; cas des droits de recommandation, des avis de réception, etc... Les coûts augmentent quand les sûretés s'accroissent, c'est-à-dire quand on passe de l'imprimé à la carte découverte, puis à l'enveloppe fermée. Les tarifs croissent avec le débit de la Transmission: on paie d'autant plus que le courrier est lourd, que le télégramme est long, que la conversation téléphonique dure longtemps. La rapidité intervient à son tour: les timbres pour avion sont les plus chers; le télégramme coûte plus que la lettre; le télégramme urgent plus que l'ordinaire, celui-ci plus que le différé. La distance accroît les tarifs, soit proportionnellement aux kilomètres, soit dans la mesure où les circonscriptions s'étendent: réseau départemental, réseau régional, réseau intérieur général, rayons limitrophes, réseau impérial, réseau international.

La fréquence des envois fait au contraire diminuer les taxes: les périodiques paient moins que les imprimés ordinaires. De même l'accroissement du caractère général allège

les coûts: les télégrammes de presse sont les moins chers. Aux heures de moindre affluence, certains tarifs sont baissés, ainsi les communications téléphoniques interurbaines de nuit. Aux heures où le personnel est diminué, on a pratiqué, au contraire, l'établissement de surtaxes.

Notons encore que l'expéditeur est admis à payer pour le destinataire (réponses payées) et que le destinataire est parfois obligé de payer la négligence de l'expéditeur (objets non ou insuffisamment affranchis).

Parmi les procédés d'acquittement des tarifs relevons le système des timbres achetés d'avance, les taxes payées directement au guichet d'envoi, les espèces remises aux mains des facteurs à titre de droits de commission.

§ 2. — LES MODALITÉS MÉCANIQUES

La rapidité de la Transmission.

La rapidité est la modalité la plus recherchée en matière de Transmission. Elle s'entend soit du temps écoulé entre le départ du courrier et l'arrivée au destinataire, soit du temps écoulé entre le départ de l'envoi et le retour de la réponse. La conversation téléphonique est la seule à permettre le retour immédiat de la réponse, et même un échange serré de demandes et de réponses. C'est le procédé à double sens, réalisant les commodités mêmes de la conversation.

La rapidité à sens unique est fonction d'abord du moyen choisi. Les ondes, les fils font de la Transmission instantanée. Le fret achemine avec délais. Ces délais croissent avec la distance, partant avec l'itinéraire choisi, s'il s'en présente plusieurs. Le nombre des connexions insérées sur la voie de Transmission est un facteur de ralentissement: Chaque connexion est une sorte de transbordement qui mange du temps. Lorsque de multiples messages se présentent ensemble pour une voie unique, la priorité de l'un sur les autres est pour lui un ultime facteur de rapidité. Absolue ou relative, cette priorité est tantôt demandée par l'expéditeur, tantôt accordée délibérément à raison de l'importance du message, notamment de son caractère officiel.

Le débit de la Transmission.

Pour le transmetteur, le débit s'entend du volume global par unité de temps, de l'expression sensorielle, visuelle ou acoustique, du moyen employé. Pour l'expéditeur, c'est le volume unitaire du message que l'on accepte de lui au bureau d'expédition.

Le débit global des procédés fret est pratiquement illimité. Cependant, limité pour le port en avion, il devient très restreint dans le pneumatique, le pigeon voyageur, le projectile. Il se relève un peu pour le port par homme, par cycliste, par chien.

Tout au rebours, les fils et les ondes sont à débit rigoureusement unique. Alors que le train emporte à la fois des centaines de sacs postaux, radio et téléphone en sont réduits à enfile les messages les uns après les autres, comme une aiguille des perles, et au prix d'une dépense déterminée et irretrouvable de temps. C'est là leur différence technique fondamentale. Elle commande la plupart de leurs particularités respectives. Le rythme de ces moyens à débit unitaire est à peu près celui des relations psychologiques d'homme à homme. On transmet au télégraphe, on parle au téléphone, à la radio, comme l'on fait dans la simple conversation. Ce débit unique se double, se triple aisément, mais au prix de la multiplicité des fils et des postes d'émission.

Le volume unitaire des procédés fret a été limité, non pas à raison d'une impossibilité de port, mais à cause du grand nombre possible des unités de courrier à transporter par un même véhicule ou un même porteur. On s'est fixé en France au poids de 3 kilos. Les dimensions additionnées de chaque envoi sont limitées à 90 cm. ou à 100 cm. selon qu'il s'agit de plis angulaires ou de plis enroulés. Les cartes ont au maximum 15 cm. sur 10 cm. 5.

L'unité de télégramme est le message d'une quinzaine de mots. L'unité téléphonique est la conversation de trois minutes. On comprend de telles limitations: elles épargnent des attentes trop longues aux usagers en instance.

La portée de la Transmission.

C'est la distance kilométrique à laquelle on peut faire parvenir le message expédié. Elle varie avec les catégories de moyens selon des facteurs distincts.

Parmi les moyens de fret, trains et autos sont liés à l'établissement des voies et des routes; avions et bateaux, à l'équipement en ports et en terrains d'atterrissage. Les moyens secondaires sont utilisables partout, — pigeon, chien, porteur, — mais leur portée est courte.

Télégraphe et téléphone ont une portée fonction du développement des nappes de fils ou des câbles. Il y faut en outre une intensité de courant électrique déterminée; à cet effet, des relais de force sont parfois nécessaires.

La combinaison des différents moyens permet d'augmenter la portée ou du moins de la diversifier de telle sorte que tout message parvienne au destinataire, si écarté soit-il des axes de transmission. C'est le cas des facteurs qui, du bureau central, vont à bicyclette ou à pied jusqu'aux domiciles les plus distants et les moins abordables.

ARTICLE TROISIÈME

LES MOYENS TECHNIQUES

Arts anciens et sciences modernes mettent à la disposition des Transmissions, pour satisfaire à toutes les modalités, des gammes de moyens techniques diversifiés et nombreux. Les plus anciens, mais toujours rajeunis, sont les porteurs mécaniques du fret. Les fils électriques les ont doublés depuis un siècle. Les ondes hertziennes se sont récemment ajoutées aux vieilles ondes acoustiques et optiques. Il convient, dans chacune de ces trois catégories, de définir l'un après l'autre les moyens utilisés et de marquer les modalités humaines et mécaniques qui les caractérisent. Pas plus que pour l'appareillage du Recueil, nous n'entrerons ici dans la description technologique des appareils.

§ 1. — LES PORTEURS DE FRET

Le fret postal est susceptible d'être transporté par une cohorte de porteurs des plus disparates. Aux uns il faut des voies préétablies: train, auto, moto, vélo, téléphérique, tube pneumatique. Aux autres il suffit de bases de départ et de véhicules: bateau, avion, pigeon, projectile. Aux plus anciens et aux plus simples, un sol ferme suffit: l'homme, le chien. A la différence des fils et des ondes, les porteurs de fret n'ont qu'un fonctionnement discontinu: il existe toujours un intervalle de temps entre deux opérations successives de port.

Le chemin de fer. — Il suppose l'établissement de la voie ferrée. Ce serait d'un coût prohibitif si le chemin de fer était seulement moyen de Transmission. Mais il est avant tout moyen de transport et ne se prête aux Transmissions qu'à titre auxiliaire. Ainsi son développement est-il étendu. Sa sécurité fonctionnelle est remarquable. Il ne cède temporairement que devant les chutes de neige considérables. L'accident est devenu rare. La sûreté y est assurée par le convoi, comme aussi par le voisinage dans tout convoi d'agents de transport et de voyageurs. Les coûts sont légers du fait que la poste n'use des trains qu'à titre auxiliaire. La rapidité, en elle-même de 70, 100 km. à l'heure, tombe commercialement à 50 km. et moins du fait des arrêts. Les correspondances l'alourdissent encore. Mais elle reste pratiquement la rapidité-type des courriers pour l'opinion. C'est partout le train qui est l'ossature des Postes. La longueur des wagons, la largeur des compartiments y permettent de poursuivre en route les opérations de triage. Quant au débit, il est illimité, et la portée, de nationale, est devenue continentale et intercontinentale. Plus le réseau des voies est lâche, plus il laisse hors de lui, de part et d'autre des voies, de localités non desservies. C'est sous ce rapport que le chemin de fer est un moyen incomplet.

L'automobile. — Il suppose l'établissement de routes carrossables; mais où manquent-elles dans nos vieux pays? Comme les voies ferrées, elles servent avant tout aux transports. L'auto postale les utilise seulement. Le coût est donc

modéré, limité aux frais d'exploitation et d'amortissement du roulage. La sécurité fonctionnelle laisse parfois à désirer pendant la mauvaise saison: neige, verglas, inondation. L'accident n'y est pas rare. La sûreté n'est plus assurée que par la présence du conducteur du véhicule. La vitesse commerciale est encore de 50 km. à l'heure. Le débit quotidien est sans limitation. La portée peut être considérable. L'auto complète avantageusement le chemin de fer, en prenant aux stations les sacs de courrier, et en les portant, de part et d'autre des voies, jusqu'aux localités écartées.

La motocyclette est de tout point semblable à l'auto. Le débit seul est plus faible.

La bicyclette leur est encore comparable. Cependant, si le coût est infime, la rapidité est moindre, le débit encore plus faible, et la portée freinée par la fatigue musculaire du cycliste. C'est l'engin de la distribution, permettant le port depuis le bureau des localités jusqu'aux maisons elle-mêmes, sans autre voie au besoin qu'un simple sentier.

Le téléférique. — Ce n'est un moyen intéressant que pour joindre les îles au rivage ou les pics aux vallées. Il suppose l'installation de câbles porteurs. Le coût risque d'être élevé si le port du courrier ne vient en appoint de transports matériels ou de passagers. La sécurité fonctionnelle est dégagée de toutes les entraves climatiques: neiges, altitude, tempêtes. Sûreté et débit sont suffisants. La rapidité et la portée sont faibles en soi, mais avantageuses eu égard au contexte géographique.

Le tube pneumatique. — C'est un moyen d'installation coûteuse puisqu'il suppose des tubes creux et étanches pour la circulation des boîtes actionnées par l'air comprimé. Faisant sensiblement double emploi avec d'autres moyens, il est resté un peu à l'état de curiosité. Les agglomérations parisiennes et marseillaises sont les seules en France à posséder un réseau de tubes. La portée est donc très limitée. La rapidité, la sûreté, la sécurité sont excellentes. Le débit seul est restreint, tant pour l'ensemble du réseau, que pour chaque expéditeur qui doit user de papier souple, d'un poids maximum de 30 grammes, de dimensions rectangulaires de 148 mm. sur 115 mm. Les coûts sont plus élevés que pour la lettre postée. Le fonctionnement est virtuelle-

ment continu. Les trains pneumatiques se succèdent sur un rythme plus ou moins serré.

Le bateau. — Jusqu'à ces dernières années, le bateau est resté le seul moyen pour faire franchir au courrier les lacs, les mers, les océans. La sécurité fonctionnelle est asservie aux conditions météorologiques; tempêtes et brumes font courir des risques aux navires. La sûreté est analogue à celle du chemin de fer. Les coûts sont modérés. Le débit global ne souffre pas de limites. La rapidité la plus forte atteint avec peine celle du transport ferré. La portée est planétaire, mais le bateau ne touche que les ports. Il doit être prolongé par d'autres moyens terrestres. En outre les voyages sont plus espacés, qu'en toute autre technique. La lenteur relative du bateau lui vaut la concurrence croissante de l'avion.

L'avion. — Dernier venu sur la gamme des porteurs de fret, l'avion est peut-être celui qui a les plus belles chances de développement. Il les doit à sa rapidité kilométrique, cinq et six fois plus forte que celle du train, et à sa portée linéaire qui couvre des milliers de kilomètres. Il est vrai que l'espacement des lignes et la rareté des bases le rendent tributaire de moyens auxiliaires indispensables pour distribuer son fret parmi les localités innombrables qu'il ne pourra jamais desservir directement. Si le débit n'est plus guère limité, la sécurité fonctionnelle est imparfaite. Il reste en dépendance trop étroite de la météorologie et sujet à des accidents techniques. Le coût est encore trop élevé pour un moyen commun. A côté de son utilisation des horaires de transport, il tend à se créer des vols et des appareils spécialisés aux transports postaux. On lui réserve pratiquement tous les courriers intercontinentaux. Il est en plein essor postal dans tous les pays.

L'homme. — Porteur de courrier, l'homme est employé de deux façons. Ou bien il utilise des moyens de transport privés ou communs, ou bien il se déplace de sa personne dans un rayon limité.

Le premier cas est celui du messenger-express. C'est un porteur exceptionnel. Il s'emploie pour le port de renseignements d'une importance particulière. La sécurité fonc-

tionnelle est celle du moyen de transport emprunté. La sûreté est excellente puisque le courrier bénéficie en somme d'un gardiennage délibéré tout au long du trajet. La rapidité peut être celle de l'avion. Les frais sont élevés puisque l'entretien du messenger et son transport s'ajoutent au port du message. Le débit peut être relativement considérable, du volume d'une serviette ou d'une valise. Le messenger-express qui présente, commente et complète son message, se double par là d'un agent de liaison précieux.

Le second cas est celui du facteur ou du porteur privé qui en tient lieu. Sa portée est assurément toute locale. Mais cet agent ultime est chargé de la distribution même du courrier aux destinataires qu'il faut rejoindre à leur domicile et identifier. Cela suppose bien des adaptations intelligentes. C'est de lui que dépendent pour un temps la sécurité et la sûreté du courrier. La rapidité est partiellement en son pouvoir. Le débit comme la portée est à mesurer aux forces musculaires de l'homme; il en est de même pour le chiffre des tournées par vingt-quatre heures. Au combat, le coureur est parmi les plus exposés.

Chiens, pigeons, projectiles. — Ce sont précisément trois substituts de l'homme quand celui-ci ne peut être employé ou serait trop exposé. C'est dire que leur emploi est presque exclusivement militaire. Pour les trois procédés, sûreté, rapidité sont excellentes. Les débits sont très limités. Les portées varient; courte pour le lance-message, moyenne pour le chien, très longue pour le pigeon. Chiens et pigeons ont besoin d'un dressage préalable. Des circonstances atmosphériques difficiles peuvent les dérouter dans le trajet.

§ 2. — LES FILS ÉLECTRIQUES

Les fils électriques propagent seulement des fluctuations de courant. A l'émission et à la réception, les dispositifs les plus ingénieux assurent la transformation de ces fluctuations en sons, en signes, selon qu'il s'agit du téléphone, du télégraphe, du béliographe. A une exception près, les moyens fils n'acheminent les messages que les uns après les autres. Leur débit est donc rigoureusement unique. C'est leur caractéristique dominante. Par contre, leur fonctionnement est virtuellement continu.

La téléphonie. — Par l'intermédiaire d'un microphone au départ, les sons parlés sont transformés en fluctuations d'intensité de courant. A l'arrivée, ces fluctuations font vibrer un second microphone dont l'ébranlement redonne les sons à l'écouteur. La sécurité fonctionnelle du procédé est parfaite, à condition toutefois que des bruits parasites ou la faiblesse du courant ne viennent pas gêner le discernement des sons. La sûreté est faible: toute conversation est à la merci de l'écoute adventice. Les taxes sont élevées: il est bien juste de payer l'avantage d'avoir l'oreille et la bouche de l'interlocuteur à sa portée. La rapidité est parfaite puisque le retour de la réponse est immédiat, une fois, bien entendu, la communication obtenue... Le débit est mince, la conversation limitée. Sous réserve de bons relais de force électrique, la portée s'étend à des milliers de kilomètres. Le rythme de la transmission est celui même de la parole humaine. Son seul inconvénient est d'exiger la présence simultanée, aux extrémités du fil, des deux correspondants.

La télégraphie. — C'est par l'intermédiaire d'un dispositif mécanique ajusté sur un électro-aimant que le télégraphe transforme en signes conventionnels les passages et les ruptures du courant déterminés à l'envoi par le manipulateur. Ces signes sont les traits et les points de l'alphabet Morse écrits ou percés sur bande, ou encore les lettres de l'alphabet désignées fugitivement sur un cadran aux yeux du lecteur. Avec de bons opérateurs, la sécurité fonctionnelle est parfaite. La sûreté est faible, du fait des possibilités de captation; le coût élevé, à cause de la rapidité de la transmission. Cette rapidité est proche de l'instantanéité, sous réserve de l'attente en cas d'encombrement. Le débit est en principe unique; mais il est d'ingénieux appareils qui permettent de transmettre à la fois deux, quatre, six télégrammes et plus. Dans ce cas, le débit est multiplié d'autant. La portée est équivalente à la longueur des fils installés sous réserve de relais de force électrique.

La télévision. — Par analogie avec les deux autres moyens « Fils », on devrait réserver à la transmission des vues par fil le mot de télévison.

L'appareil est un télégraphe adapté à la transmission des dessins et des vues. On le nomme Bélinographe du nom de

son inventeur. Au départ, les intensités lumineuses sont recueillies par une cellule photo-électrique qui les transforme en fluctuations de courant. A l'arrivée, une autre cellule restitue ces fluctuations sous forme de variations d'intensités lumineuses, enregistrées sur plaque sensible. Sans couleur ni relief, dessins et vues restent très approximatifs; c'est une faiblesse de sécurité fonctionnelle par imperfection qui fait une forte différence entre bélinographe et télégraphe. Pour le surplus, les deux appareils présentent les mêmes modalités. Notons toutefois l'usage restreint de la transmission des images, tenant en partie au faible équipement en télégraphes à dessin. C'est la Presse de grande information qui est cliente principale. Elle s'assure ainsi des vues instantanées d'actualité au prix de taxes élevées.

§ 3. — LES ONDES

Les ondes propagent dans l'espace des fluctuations ondulatoires de natures diverses, depuis les plus matérielles comme les sons et les rayons, jusqu'aux plus « éthérées » comme les ondes hertziennes et leurs analogues. Elles ont avec les fils ceci de commun que leur débit est rigoureusement unique. La différence est qu'il n'y a pas d'installation matérielle entre le poste d'émission et le poste de réception. Il en résulte une sorte d'errance dans l'espace, errance génératrice d'interférences et de brouillages qui entachent la sécurité fonctionnelle des ondes. L'appel du correspondant est nécessaire comme aux fils; mais ici le résultat en reste aléatoire, à moins que le destinataire n'ait d'avance promis sa présence, ou ne la fasse connaître à l'aide de son propre poste d'émission.

L'acoustique. — C'est un procédé basé sur la propagation circulaire d'un ébranlement de l'air à partir d'une source sonore. A l'arrivée, c'est l'oreille qui recueille les sons, parfois aidée par des micros détecteurs et amplificateurs. La portée est limitée à quelques centaines de mètres, à quelques kilomètres. Dans ces limites, la sécurité fonctionnelle est bonne, sauf le péril de bruits concomitants. La sûreté est nulle; le coût léger. La rapidité est connue: le son franchit 340 mètres à la seconde. Le débit est unique. On se borne

généralement à l'émission de signes ou d'appels conventionnels. C'est le cas des sirènes de toutes catégories. Le son produit est parfois continu. S'il est discontinu, il se décompose en traits et en points sonorisant les lettres du Morse. Quand la source sonore est la parole humaine, on l'amplifie au départ par l'entremise d'un porte-voix, pour accroître sa portée.

L'optique. — La transmission de rayons lumineux est un procédé des plus anciens, que les théories modernes de la mécanique permettent de classer parmi les propagations corpusculaires ondulatoires. Il y a au départ une source lumineuse dans la main d'un opérateur. Il émet traits et points lumineux que l'observateur interprète en Morse ou par conventions préalables. La portée est au maximum d'une centaine de kilomètres. Elle suppose toujours la vue directe des correspondants et l'absence de brumes ou de tout écran climatérique ou artificiel. Dans ces conditions, la sécurité est bonne sous réserve que le correspondant soit à la vue et discerne bien l'expéditeur. La sûreté est impossible du moins sur tout le parcours du rayon lumineux. La rapidité est de 300.000 km. à la seconde. Le correspondant peut répondre instantanément. Le débit est unique et lent. Les portées courantes sont restreintes à quelques kilomètres. La fixité des correspondants est nécessaire.

La radiophonie. — C'est la propagation immatérielle d'ondes électromagnétiques. Au départ, une source électrique produit des oscillations à haute fréquence. Un manipulateur découpe ces trains d'oscillations en signes Morse par ruptures et passages: c'est la télégraphie proprement dite. Ou bien un microphone superpose à l'onde porteuse des oscillations à basse fréquence traduisant les fluctuations des sons parlés: c'est la téléphonie sans fil à sens unique. A l'arrivée, les ondes captées, amplifiées, restituent au son les signes ou les paroles.

La sécurité fonctionnelle est bonne. Des accords internationaux répartissent les longueurs d'ondes pour éviter les interférences. En périodes de guerre ou d'hostilités, le brouillage systématique se généralise entre adversaires. La sûreté restera nulle jusqu'au jour où les trains d'ondes pourront être strictement orientés, à la manière d'un rayon lumineux.

Les coûts sont élevés quand la portée est grande. La rapidité est de 300.000 kilomètres à la seconde. Le débit est unique et les messages unitaires limités. La portée, moyennant une puissance électrique suffisante, est mondiale.

La radiovision. — C'est la transmission de dessins et de vues, non plus par des fils comme en télévision, mais par des ondes électro-magnétiques. C'est la cellule photo-électrique qui sert, au départ et à l'arrivée, pour la transformation des rayons lumineux en ondes et des ondes en rayons lumineux. L'écran récepteur est fugitivement impressionnable à la lumière. Les modalités sont celles de la télégraphie sans fil. L'imperfection des vues entache la sécurité fonctionnelle. Les coûts sont élevés. L'usage en est encore rare.

La radiopsychie. — Réservons ici cette dénomination aux transmissions immatérielles psycho-verbales ou psycho-visuelles relevées par les métapsychistes et dont le Docteur Carrel prétend qu'elles sont à la portée de tous. On peut en effet les assimiler à des transmissions d'ondes, les correspondants se comportant comme émetteur et récepteur. L'analogie peut sans doute être poussée plus loin. Bornons-nous à la signaler en l'absence de résultats scientifiquement exposés et acquis. Notons seulement l'inutilité de dispositifs matériels, et la gratuité parfaite des émissions psychiques. La sécurité fonctionnelle supposerait la possibilité d'identifier sans erreur son correspondant. Lorsque les réceptions psychiques se localisent dans les champs sensoriels, les désignations de seconde ouïe et de seconde vue leur conviennent parfaitement.

Au moment d'en finir avec l'exposé de ces moyens élémentaires, énumérons ceux d'entre eux que les réseaux publics de Transmission ont adoptés. Car ils éliminent ceux qui n'offrent pas d'intérêt pratique dans les transmissions courantes. Parmi les porteurs de fret, ce sont chemins de fer, autos, motos, bicyclettes, téléféreries, pneumatiques, bateaux, avions, hommes. Parmi les fils, ce sont téléphone, télégraphe, bélinographe. Parmi les ondes, ce sont la radiophonie et la radiovision.

C'est la combinaison de ces moyens nombreux et divers qu'il reste à étudier sous le nom de connexions techniques.

ARTICLE QUATRIÈME

LES CONNEXIONS TECHNIQUES

La Transmission revient toujours à relier un expéditeur et un destinataire. Lorsque les deux correspondants entrent en relation par l'entremise d'un seul moyen technique, la question des connexions ne se pose pas. Ainsi quand un porteur va de l'un à l'autre. De même quand un fil privé leur permet de se parler directement. Ce sont des cas très rares.

Partout au contraire où la Transmission inclut l'emploi de plusieurs moyens distincts, ou de plusieurs sections d'un même moyen, la question se pose de l'articulation de ces moyens ou de ces sections entre eux. Les articulations, les combinaisons, les convergences de moyens, voilà ce qu'il reste à examiner sous le nom de connexions techniques.

La notion même de Transmission, — transfert des messages depuis l'expéditeur jusqu'au destinataire, — fournit le plan de ce quatrième article. Nous passerons des connexions entre expéditeur et réseau des Transmissions, aux connexions intérieures du réseau, puis aux connexions entre le réseau et les destinataires.

§ 1. — ENTRE EXPÉDITEUR ET RÉSEAU

Un usager envisageant de s'adresser au réseau public pour une transmission a déjà choisi entre poste, télégramme ou téléphone. Il sait en effet que les opérations à faire pour saisir le réseau du soin du transfert, sont différentes dans les trois cas. Cependant elles se greffent toujours sur les six modalités dont l'examen a été fait à l'article deuxième. Il n'est que de les aborder pour s'en rendre compte.

L'expéditeur a terminé la confection du document qu'il destine à son correspondant. Il doit alors le transformer en courrier postal. La sécurité de la transmission l'oblige d'abord à le conditionner matériellement de telle sorte qu'il supporte sans détérioration les manipulations à subir en cours de route. Après quoi l'adresse rédigée conformément

aux indications précises des Postes sera la condition même de l'acheminement vers le destinataire. Si l'usager désire mieux, il songera à recommander son envoi, c'est-à-dire à se faire remettre un reçu officiel de dépôt. La mention de sa propre adresse permet un éventuel renvoi à l'expéditeur, au cas d'impossibilité de toucher le destinataire. La sûreté résultera de l'enveloppement du document et de la nature du langage utilisé. Si l'expéditeur renonce au langage secret ou conventionnel, il devra se rabattre sur l'hermétisme de l'enveloppe. Au cas où le secret lui importe peu, il pourra user d'enveloppes ouvertes ou de cartes à découvert.

Il arrive alors que, désireux de rapidité, il puisse choisir et indiquer un moyen de fret plus rapide que d'autres. Ainsi trouve-t-on la mention « par avion » sur certaines correspondances.

Le poids du pli et la distance administrative d'envoi ont parfois à être précisés en vue du calcul des taxes. Le poids se détermine au pèse-lettre. La distance administrative, détachée du kilométrage, se rattache aux régimes postaux suivants: régime intérieur, rayons limitrophes, régime impérial, régime international.

Ces choix effectués, ces opérations faites, ces précisions obtenues, l'usager doit songer à la taxe. En cas de franchise, il suffit de mettre une indication sur l'enveloppe. Sinon, l'affranchissement est pécuniaire. Des barèmes lui permettent d'en calculer le montant. Sécurité, sûreté, rapidité, poids, distance, tout cela peut intervenir en accroissement du tarif. L'expéditeur appose alors sur l'enveloppe des timbres d'un prix égal au montant des taxes. Il peut d'ailleurs user de cartes, d'enveloppes, de bandes achetées toutes timbrées, ou d'enveloppes personnelles timbrées d'avance par la Poste, ou même de timbres oblitérés d'avance.

Le document initial est alors à l'état de courrier, prêt pour le postage.

Sa remise au réseau pour transmission résulte d'opérations ultimes, les unes unilatérales, les autres bilatérales. Les premières sont la remise du pli entre les mains du facteur, le dépôt dans une boîte publique, le dépôt dans une boîte particulière concédée. Les secondes sont les remises des plis au guichet même des Postes, après un conditionnement postal effectué en accord avec l'agent des Transmissions. L'une quelconque de ces quatre opérations achève le

cycle des connexions entre expéditeur et réseau à l'égard du courrier.

L'utilisateur du télégraphe, son texte rédigé, doit le mettre à l'état de télégramme. Les opérations sont analogues à celles du courrier, sous réserve des adaptations exigées par la nature du procédé télégraphique. La sécurité dépend de la correction de l'adresse du destinataire, de la recommandation, de la demande d'avis de réception, de la mention de l'adresse de l'expéditeur. L'intégrité du texte sera mieux assurée par la demande de collationnement ou de copie certifiée conforme. La sûreté ne peut résulter que du langage secret ou conventionnel. La rapidité décroît si l'on choisit le télégramme différé, croît si l'on demande la mention « urgent ». Le décompte des mots et la distance interviennent avec les modalités précédentes pour déterminer la taxe imposée. Le dessaisissement entre les mains des agents se fait soit au guichet, soit par une communication téléphonique.

L'utilisateur désireux d'une conversation téléphonique peut en prévoir les modalités, notamment le coût, que l'on fait dépendre de la distance et de la durée. Mais la connexion elle-même résulte ici de la demande faite au réseau de mettre en communication les correspondants.

Si le correspondant n'a pas chez lui d'appareil téléphonique, il est fait un avis d'appel qui lui est remis par les moyens les plus rapides. S'il dispose au contraire d'un appareil relié au réseau, il peut être fait un préavis d'appel. Sinon la communication est tentée sur-le-champ. L'utilisateur parlera de la cabine du réseau, ou de son propre appareil, s'il en est pourvu.

Que ce soit par la remise du pli, par le dépôt du télégramme ou par la demande de communication, le réseau public est saisi du soin contractuel de la Transmission. Les connexions initiales entre lui et l'expéditeur sont achevées. La place est prête pour les connexions intérieures à ses services.

§ 2. — LES CONNEXIONS INTÉRIEURES DU RÉSEAU

Les connexions intérieures du réseau des Transmissions posent deux problèmes: l'un est relatif au choix des moyens

et à leurs combinaisons; l'autre porte sur les articulations techniques à faire jouer aux points où deux moyens se rejoignent, ou encore aux coupures existantes sur le trajet d'un seul et même procédé.

Le choix des moyens.

L'article précédent a fait ressortir la diversité des moyens dont on dispose aux Transmissions. Si l'on ajoute qu'au cours d'un même acheminement, plusieurs de ces moyens peuvent s'employer les uns à la suite des autres, on a une vue complète sur la première zone des connexions intérieures. Le problème revient à mettre en œuvre les moyens ou combinaisons de moyens qui offrent le maximum d'avantages pour la fonction de la Transmission. Comment se résout le problème?

Dans une certaine mesure, il est résolu par l'usager lui-même. C'est lui qui fait choix de l'une des trois familles de moyens: Poste, Télégramme ou Téléphone. Dans certains cas, on lui laisse même la latitude d'indiquer une combinaison appropriée de moyens: la mention « Poste aérienne » traduit son désir que la partie principale du transfert soit effectuée par avion. C'est lui qui choisit le message téléphonique, ou télégramme acheminé par voie téléphonique. C'est lui qui adopte la lettre-télégramme ou le télégramme-lettre, combinaison du télégraphe et de la poste. C'est à lui de faire choix des télégrammes sémaphoriques, combinaison de télégraphe et d'optique; des radiotélégrammes, où la T. S. F. est conjuguée avec le télégraphe; des lettres radiomaritimes, où T. S. F., télégraphe et poste se relaient. L'adoption du pneumatique est également à sa discrétion, là où existe un réseau urbain.

Hors des solutions fournies par les usagers, c'est au réseau public qu'il revient de combiner les moyens au mieux des fonctions qu'il assume. Ces combinaisons se réalisent à deux degrés: le personnel d'exploitation combine les moyens existants; les services d'études et d'équipement décident de l'adoption de moyens nouveaux.

Nul n'ignore les combinaisons communément réalisées par les services de Transmission. La poste s'y combine de plusieurs façons, soit avec le téléphone, soit avec le télégraphe,

soit avec la T. S. F., soit avec télégraphe et T. S. F., soit avec bélinographe. Le télégraphe, surtout pour les transmissions maritimes, opère en liaison avec l'optique ou avec la T. S. F. A l'intérieur du service postal, tous les porteurs de fret sont en coopération. Chemin de fer et bateau sont au centre du dispositif, parfois supplantés par l'avion. Aux extrémités des transferts, on voit paraître auto, moto, bicyclette, porteur, téléférique...

L'adoption de moyens nouveaux par le réseau public augmente la richesse des combinaisons possibles. Deux considérations doivent guider les services de novation des Transmissions. Tout moyen nouveau susceptible d'améliorer les modalités de sécurité fonctionnelle, de sûreté, de rapidité, de débit, de portée, doit être en principe retenu pour l'équipement du réseau public. La décision définitive d'adoption ne peut intervenir qu'après examen des possibilités de financement. Si le moyen en instance apparaît comme devant être, du fait des taxes et des dispositions des usagers, d'une rentabilité assurée, l'adoption s'impose. Si le moyen paraît répondre aux besoins impérieux en Transmission de l'Etat, de la Nation, de la Sécurité publique, les considérations de coût doivent s'effacer devant ces intérêts supérieurs et l'adoption s'ensuivre. Hors de ces deux cas, il faut user, avant décision, de supputations réfléchies. Un moyen non-rentable ni de nécessité publique, ne peut être raisonnablement adopté que si les dispositions et les facultés contributives du pays semblent pouvoir en assurer l'entretien sans gêne et sans maugréer.

Les articulations techniques.

Les articulations techniques à faire jouer sur les voies de Transmission ne relèvent plus que de l'ingéniosité des services d'exploitation et de novation. Bien conditionnées, elles augmentent la rapidité, accroissent le débit, allongent la portée, diminuent les coûts, sans entraver la sécurité fonctionnelle ni la sûreté. Elles sont à considérer tant entre sections jointives d'un même procédé technique, qu'au contact de deux procédés distincts et combinés. Nommons les unes communications et les autres correspondances.

Les connexions *par communications* sont l'apanage exclu-

sif des moyens fils: téléphone, télégraphe, bélinographe. Le service téléphonique a usé longtemps exclusivement, pour la connexion des sections de fils, de relais où la convergence des fils, matérialisée sur un tableau standard, permet d'effectuer les branchements demandés. C'est à l'attention et à la diligence d'un personnel spécialisé et permanent que la communication est alors confiée. Il en résulte des exigences en personnel et des défaillances de fonctionnement, qui ont conduit à adopter, principalement dans les réseaux urbains, des systèmes de connexion automatique. Leur bénéfice s'étend jusqu'aux correspondants eux-mêmes. C'est l'usager qui, composant au central automatique par son appel, le numéro de son futur correspondant, détermine automatiquement, par le jeu d'électro-aimants multiples, les branchements nécessaires. Si une section de ligne qui lui est indispensable est momentanément occupée, il en est averti par un bruit microphonique significatif. Plus de perte de temps, plus d'interposition de personnel. Mais l'installation d'un central est coûteuse, son fonctionnement délicat; sa surveillance technique est le fait de mécaniciens spécialisés, actifs et présents en permanence.

Le service télégraphique use de plusieurs procédés de connexion. Tantôt il fait transmettre les télégrammes à un premier bureau; puis retransmettre de là à un second bureau; ensuite à un troisième, et jusqu'au bureau de distribution. Tantôt il recourt à un branchement de fils entre les bureaux correspondants extrêmes. Ce branchement est effectué par un personnel spécialisé. Il est parfois commis à des appareils automatiques qui, outre la multiplication du débit, assurent des prolongements déterminés.

Les connexions *par correspondance* sont le fait des porteurs postaux entre eux, ou des porteurs avec les moyens « Fils » ou les moyens « Ondes ». Il y a correspondance du train au bateau, à l'avion, à l'auto; du télégramme au téléphone, à la radio, au sémaphore... On ne peut songer ici à décrire chaque type de correspondance. Qu'il suffise d'indiquer les qualités qu'elles doivent revêtir.

La principale est la rapidité. Elle suppose l'ajustement des horaires de correspondance. Entre train et train, train et bateau, train et avion, plus le moment du départ sera proche du moment d'arrivée, meilleure sera la connexion. Il arrive trop souvent que les correspondances soient médiocres du

fait qu'elles dépendent, non pas du réseau des Transmissions, mais des réseaux des transports. Quand les Transmissions en sont libres, elles les ajustent au plus près. Dans les procédés de fonctionnement continu, il n'est plus question d'ajustement d'horaires. C'est de la diligence du personnel que dépend la rapidité. Etant donnée la recherche générale de cette modalité par les usagers et le nombre des correspondances qui sévissent sur les grands trajets, les responsables des Transmissions doivent organiser ces relais de très près et stimuler fermement l'activité des transbordeurs et des trieurs.

Il convient d'ajouter que la rapidité des correspondances doit être obtenue sans détriment pour la sécurité fonctionnelle, ni pour la sûreté des transmissions, ni pour leur débit.

§ 3. — ENTRE LE RÉSEAU ET LES DESTINATAIRES

C'est par la connexion entre le réseau et les destinataires que s'achève le cycle des Transmissions. Cette phase ultime s'éclaire par la réponse à trois questions : — comment, — dans quel délai, — par quel procédé rejoindre le destinataire pour la remise des messages ?

Le destinataire peut être désigné aux Transmissions sous trois formes : — par l'adresse locale, — par l'adresse postale, — par le numéro postal.

L'adresse locale est composée suivant des prescriptions détaillées. Elle procède par désignations de zones concentriques de plus en plus restreintes. La plus étendue est la nation, puis vient la région, enfin la localité. Dans la localité, on peut trouver un arrondissement, la rue, le numéro de l'immeuble. Le tout se termine par la désignation du nom patronymique du destinataire, ou de sa qualité sociale, ou des deux éléments réunis. Quand un destinataire se déplace fréquemment, ce système présente des inconvénients. L'on doit pratiquer la réexpédition des correspondances. Le destinataire peut aussi, autre servitude, aviser au préalable ses correspondants de ses adresses ultérieures. Ce système vaut pour la poste, le télégraphe, le téléphone.

L'adresse postale est une simplification de la précédente. Les suscriptions s'arrêtent à la localité, pourvu qu'elle ait un bureau postal. Les mentions « poste restante » ou « télé-

gramme restant » sont à transcrire. Il faut naturellement que les correspondants soient avertis. La poste peut également concéder à un usager une boîte de commerce au bureau local: tout le courrier y est jeté. C'est équivalent à poste restante. Le destinataire sans domicile stable se présente au bureau, régulièrement ou non, pour retirer son courrier. S'il fait des déplacements fréquents, et d'une certaine amplitude, le système n'est pas plus indiqué que celui de l'adresse locale.

Le système du numéro postal lèverait, dans toute la mesure du possible, les inconvénients dus, dans les systèmes précédents, à la fréquence et à l'ampleur des déplacements. Il ne nécessite ni réexpéditions, ni avis de changements d'adresse aux correspondants. Voici comment on peut le concevoir, à l'imitation des secteurs postaux militaires.

L'adresse se borne à désigner le destinataire et à faire suivre cette désignation d'un numéro postal. Toute correspondance de ce genre, postale, télégraphique, téléphonique, est acheminée sur le Centre postal le plus proche. On peut créer quelques dizaines de ces Centres pour un grand pays. Du Centre le plus proche du lieu d'expédition, elle va sur le Centre le plus proche du lieu de destination. Ce lieu de destination est désigné par un avis du destinataire, faisant connaître par télégramme, aussi souvent qu'il est nécessaire, son adresse locale du moment. Le Centre avisé a pu faire connaître aussitôt aux autres Centres, par télégramme également, le numéro postal dont il est momentanément chargé. Du Centre le plus proche du lieu de destination, au destinataire lui-même, le système emprunte celui de l'adresse locale ou postale.

Avec cet agencement, les retards seraient infimes par rapport aux systèmes précédents. Une taxe appréciable dédommagerait les Transmissions de l'entretien des Centres postaux et maintiendraient le nombre des abonnés postaux dans de justes limites. On peut supposer qu'un tel dispositif trouverait vite un nombre de clients suffisant pour sa viabilité, parmi les agents de commerce notamment.

Les délais de remise au destinataire sont variables suivant plusieurs conjonctures. Dans le système de la poste restante, la prise de possession est entièrement à l'initiative du destinataire, du moins dans le cadre des jours et heures d'ouverture des bureaux.

Dans les deux autres systèmes, les délais sont en la dépendance du réseau public. Tantôt les P. T. T. opèrent par distributions périodiques, quotidienne, pluriquotidienne. C'est le cas du courrier. Tantôt ils assurent une communication immédiate, c'est le cas du téléphone. Tantôt ils procèdent par remise particulière et hâtive: c'est le cas des télégrammes. Les télégrammes peuvent d'ailleurs être immédiatement téléphonés, portés de jour seulement, portés lors de la distribution ultérieure du courrier, ou être remis par priorité avant tout autre télégramme.

Les procédés utilisés par le réseau sont le port par cycliste ou porteur, la délivrance au guichet des bureaux, la communication téléphonique du texte des télégrammes.

Ne revenons pas sur l'identification du destinataire. A défaut de la personne elle-même, on s'adresse à un préposé muni de procuration, on utilise la boîte privée du destinataire, ou bien l'on s'en remet à des préposés administratifs divers.

Du point de vue informationnel, qui est le principal ici, la Transmission assure le transfert du renseignement depuis l'expéditeur qui le recueille, jusqu'au destinataire qui l'utilisera. Ces correspondants informationnels sont, ou bien des particuliers de part et d'autre, ou bien des particuliers renseignant les administrations, ou bien des agents de Recueil expédiant le renseignement sur les centres d'élaboration. Le renseignement brut se trouve ainsi là où on va l'utiliser. C'est à la quatrième phase à intervenir désormais pour préparer cette utilisation.

CHAPITRE IV

L'ÉLABORATION

Recueillis, vérifiés, transmis, les faits et les choses ne sont encore qu'à l'état brut. Sans doute s'en trouve-t-il alors que l'on peut exploiter et diffuser dans cet état. La plupart, surtout les renseignements collectifs, ne sont pas encore — ou mal — utilisables. Entre les trois premières phases du cycle informationnel et les phases d'utilisation, il y a donc place pour une phase préparatoire à l'utilisation. Elle transforme le renseignement brut en renseignement « fini ». Elle applique au renseignement brut la série des traitements nécessaires pour l'amener au point optimum de ses possibilités d'exploitation et de diffusion ultérieures. Le meilleur terme qui convienne à cette quatrième phase est celui d'Elaboration.

L'Elaboration est la phase savante, si l'on ose dire, du cycle informationnel. Elaborer, c'est appliquer l'activité de l'esprit aux matières de sociologie qui pénètrent et constituent le renseignement. C'est reconnaître qu'en vertu du principe philosophique d'universelle intelligibilité, la sociologie, comme tout le reste des choses, est soumise aux lois et dominations de l'esprit, et se laisse intégralement comprendre.

A quel cadre intellectuel recourir pour faire jouer cette activité élaboratrice de l'esprit? Sans contredit, aux principes directeurs de la connaissance, reconnus, dégagés et ordonnés depuis toujours, par philosophes et psychologues, sous le nom de catégories. Nous prendrons pour base la plus récente et la plus moderne des tables de catégories, celle d'Octave Hamelin, mort en 1907, après avoir enseigné et reçu en Sorbonne le titre de docteur ès Lettres pour son

ouvrage magistral sur la dialectique. Quelques retouches y seront faites cependant, car elles s'imposent pour adapter cette table philosophique aux nécessités de la sociologie. Voici la nue perspective de cette échelle dialectique retouchée.

A la base, Hamelin pose la relation, c'est-à-dire la méthode d'études par opposition des idées. Nous ne dirons qu'un mot de cette méthode synthétique, nous réservant de nous étendre sur les identifications indispensables à l'Elaboration sociologique. Ensuite viennent, dans l'ordre de complexité croissante, le nombre, le temps, l'espace, le mouvement, la qualité, la cause, la fin. Délaissant l'échelon qualité, pris en un sens physique étroit par Hamelin, nous retenons les autres, mais en les adaptant délibérément à la sociologie, notamment en leur attribuant pour dénomination un synonyme non philosophique. L'échelon conscience, qui vient ensuite et le chapitre final sur le supra-humain, seront ici décomposés en trois degrés. Le premier sous le nom de fonction, marquera les interincidences entre les phénomènes sociaux. Le second, sous le nom d'intentions, désignera les contingences humaines dues aux choix libres des hommes. Le troisième, sous le nom de cultures, fera place aux influences supra-humaines s'exerçant sur la société. Voici donc la liste rectifiée et adaptée des dix échelons d'Elaboration: *identifications, statistiques, chronologie, géographie, évolution, causalité, finalité, fonctions, intentions, cultures.*

Il est de toute nécessité de ne pas se méprendre sur les articulations qui régissent les rapports entre chacune de ces catégories échelonnées. Il ne s'agit pas de juxtaposition. Chaque échelon est inclus et dépassé par l'échelon supérieur. Un niveau de réalité sensible correspond dans le monde extérieur à chaque degré à partir du mouvement. Toutes les réalités du monde extérieur, tous les renseignements par conséquent, sont à répartir le long de cette échelle de catégories. Tous incluent les échelons les plus bas, ceux qui précèdent le leur. Tous peuvent subir une influence des échelons les plus hauts, ceux qui suivent le leur.

Elaborer revient donc à parcourir tous les échelons de cette table, en commençant par les plus bas. L'esprit critique de l'Elaborateur lui fait discerner le niveau propre du renseignement qu'il élabore. Ce niveau sera l'essentiel du renseignement considéré. Les éléments inférieurs inclus dans

l'Elaboration sont seulement des circonstances. Les éléments supérieurs retrouvés dans l'Elaboration ne sont plus que des influences. En cours de route, la détermination du niveau essentiel, propre au fait social considéré, est donc le point capital d'une bonne Elaboration. Hors de ce degré adéquat, l'explication serait trop riche ou trop pauvre, selon qu'elle prend pour essentielles des influences ou de simples circonstances.

Ces dix échelons d'Elaboration vaudront à notre chapitre dix paragraphes correspondants. Nous les diviserons chacun en trois parties: les renseignements tributaires, l'étude critique, l'expression.

Sous le nom de renseignements tributaires, nous indiquerons sommairement quelles séries de renseignements relèvent concrètement de l'échelon considéré.

Sous le nom d'étude critique, nous dirons en quoi consiste l'Elaboration pour chaque catégorie, en exposant les opérations de l'esprit qui la constituent.

Sous le nom d'expression, nous dirons comment l'on peut exposer à autrui les résultats de l'étude critique. Tantôt ce sera sous forme de figurations, ou appréhensions sensorielles, instantanées, reposantes, parlant aux yeux. Tantôt ce sera sous une forme rédactionnelle s'adressant à l'esprit par l'entremise du langage.

§ 1. — L'ÉLABORATION IDENTITATIVE

Identifier, c'est percevoir l'équation d'éléments distincts. Ces éléments sont tantôt des réalités objectives comparées avec des données psychologiques conceptuelles. Tantôt ce sont des réalités objectives comparées entre elles: choses sensibles, faits extérieurs, états psychologiques. Tantôt ce sont des réalités objectives ou psychologiques comparées avec les formes linguistiques qui les expriment.

Les renseignements tributaires de l'identification.

Il n'est aucune espèce de renseignement d'aucune série qui ne soit tributaire de l'identification. Toutes les choses sensibles, tous les faits objectifs, tous les états psychologiques, dans la mesure où ils sont collectifs, doivent d'abord

être identifiés entre eux. Si l'on parle de ferme en agriculture, il faut que chacune recèle les mêmes éléments essentiels. Si l'on parle d'agressions en matière de police, il faut que chacune ait des traits identiques aux autres. Si l'on parle de mécontentements dans l'opinion, il faut que chacun réponde à des malaises psychologiques identiques et déterminés. A leur tour, chacun de ces éléments objectifs doit répondre, dans l'esprit des pourvoyeurs du Recueil, comme dans l'esprit des élaborateurs, à des conceptions subjectives et à des termes linguistiques précis. Il faut que les agents de Recueil, que les élaborateurs, en parlant de ferme, d'agression, de mécontentement, aient tous, sous ces noms et dans l'esprit, des réalités psychologiques rigoureusement identiques. Hors de cette identification générale, c'est l'équivoque, c'est l'incompréhension, c'est le fouillis. Exigible déjà dans tout le Recueil, elle vaut ensuite tout au long de l'échelle d'Elaboration, de l'identité aux cultures.

L'étude identitative.

L'étude identitative est un travail psychologique collectif. Elle suppose comme condition préalable chez tous les professionnels de l'information, une formation, une compétence rationnelles et unifiées. Il faut qu'agents de Recueil, de Vérification, d'Elaboration, d'Exploitation, de Diffusion, aient dans l'esprit un corps de conceptions similaires, pour les projeter sur l'ensemble des réalités sociologiques. Il faut que tous sachent discerner, parmi les réalités objectives, celles qui sont identiques pour les assembler, celles qui sont différentes pour les disjoindre.

La comparaison est l'opération psychologique fondamentale de l'identification. Basée sur la sensibilité sensorielle et rationnelle aux identités et aux différences, elle est, comme telle, nécessaire à tout acte informationnel de Recueil, de Vérification, d'Elaboration.

Elle tend à discerner parmi les renseignements recueillis, les éléments, ou réalités, ou faits identiques les uns aux autres. L'Elaboration porte en presque totalité sur des ensembles. Or, on ne peut utilement travailler que des ensembles homogènes, c'est-à-dire constitués par des éléments rigoureusement similaires. Considérons par exemple le clas-

sement des exploitations rurales sous l'angle de l'étendue en hectares. Il ne servira guère d'édifier ce classement pour toutes les catégories d'exploitations. Pour être doté d'une vue saine et utile, on gagnera à distinguer d'abord les exploitations alimentaires, puis les industrielles (forêts, alfa), puis les textiles (lin, chanvre, coton). Parmi les alimentaires, on distinguera encore les exploitations en monocultures caractérisées (vignes, betteraves, céréales, oliveraies), puis les exploitations de polyculture commune. On touche alors à des unités concrètes d'une identité telle que les traits dimensionnels sont réellement significatifs et révélateurs. Il en est de même dans toutes les catégories fonctionnelles.

Ce travail de groupement des identiques peut être exécuté à deux moments distincts. Ou bien il se fera au seuil de l'Elaboration, quand il n'aura pu se faire ailleurs. Quand un service de renseignement énumère sans plus des constitutions d'unités motorisées, il convient, avant toute Elaboration, de savoir discerner et grouper parmi ces unités, celles qui sont identiques. Mais tenté à ce moment, c'est une besogne difficile, coûteuse, malaisée à mener à bien, sans suppléments de Recueil retardateurs. Il y a donc intérêt à la faire exécuter plus tôt, au moment même où sollicités et agents travaillent à la constitution du Recueil.

Le bon moyen pour obtenir ce groupement anticipé, c'est de bien marquer dans les questionnaires ou les plans de recherche, la nature précise des éléments que l'on veut finalement grouper. Si le Recueil opère en stricte conformité avec ces indications, les éléments identiques se discernent d'eux-mêmes. Les élaborateurs n'ont plus alors que cette peine légère de les reconnaître et de les noter au passage dans la masse en vrac des renseignements transmis. Assurément il n'est pas toujours possible de prévoir exactement la nature des éléments que l'on doit recueillir. En art militaire par exemple, des techniques nouvelles peuvent sans cesse faire leur apparition imprévisible. Mais du moins peut-on toujours exiger des sollicités et des agents une précision dans le renseignement et une séparation des éléments telles que le relevé des similitudes soit rendu tout à fait aisé.

En fait de différences, la manière de faire est la même qu'en matière d'identités, mais l'esprit est ici sensible aux seules dissimilitudes. Les différences, à rechercher au long comme au seuil de l'Elaboration, sont parmi les plus révé-

latrices et les plus riches d'enseignements. Les différences d'identités, de densités, d'évolutions, de causes, de fins, d'intentions recèlent toutes les aperçus les plus significatifs et postulent les explications adéquates, notamment aux échelons de causalité et d'incidences.

Lorsque les réalités objectives sont groupées par ressemblances ou séparées par différences, l'étude identitative comme telle est achevée. Il reste à en traduire, à en exprimer, à en figurer les résultats.

L'expression des identités.

Les identités peuvent s'exprimer sous trois formes: les figurations, les appellations, la nomenclature.

La Figuration est possible en matière d'identités élaboratives, puisqu'on la trouve dans des identités extra-informatiounnelles de toute nature. Qu'est-ce par exemple que la couleur d'un uniforme, sinon le procédé simple et clair d'identification de l'aviateur, du marin, de l'agent, de l'huissier, de la religieuse...

En matière d'identification, on usera utilement et parfois nécessairement de la couleur, du dessin, de la lettre alphabétique. Le tout a une valeur conventionnelle. Le procédé est courant dans l'art militaire. Tout soldat sait que les initiales P. C. ou D. C. A. désignent un poste de commandement ou la défense contre aéronefs. Tout gradé sait que les dessins  et  figurent celui-ci une batterie d'artillerie, celui-là une pièce de mitrailleuses. Pourquoi ne pas généraliser et imposer partout un système d'identifications figuratives basées sur les couleurs, les dessins, les lettres? Chaque Département social aurait une couleur qui lui serait réservée. Chaque secteur dans le Département aurait une teinte caractéristique. Dans chaque secteur, catégories et branches se verraient attribuer des figures géométriques simples: cercles, triangles, carrés. Leur appoint ajouté aux couleurs et aux teintes composerait une identification régulière et stable des principales structures sociales.

Utilisée par l'Elaboration qui la mettrait au point après une étude approfondie, cette figuration pourrait être étendue et imposée dans tout le cycle de l'information. De là, elle passerait aux autres utilisations sociales. Edifices, person-

nels, papiers en porteraient parfois utilement des reproductions, que l'on retrouverait en tout cas sur les cartes et les plans. Elle rendrait partout d'incontestables services de sécurité, de rapidité, d'économie de peines et de fatigues. Que l'on songe, par exemple, aux affiches blanches réservées à l'Etat, aux croix-rouges des services sanitaires, aux panneaux routiers de signalisation, aux signes conventionnels de la cartographie. La pratique amorce partout les figurations identitatives extérieures. Il n'est que de généraliser.

Les Appellations font partie de l'expression linguistique. Elles s'opposent à la nomenclature en ce qu'elles sont empiriques tandis que la nomenclature est rationnelle. Elles foisonnent en topographie, dans l'état humain, dans l'état de certains groupes d'animaux et de véhicules.

La topographie relève la multitude des appellations de lieux dont usent les hommes pour nommer les éléments géographiques au milieu desquels ils vivent. L'Elaboration cartographique les reporte sur la carte, mais après mise en ordre. Il y a principalement à dissiper de multiples équivoques résultant de l'emploi, pour désigner les lieux différents, de vocables identiques. En pareil cas, il y a mieux à faire, pour le fini de la besogne, que d'ajouter aux noms des adjectifs chargés de marquer des distinctions posténonciatives. Il y a aussi des lacunes à combler, des malfaçons à redresser. On obtient alors deux masses d'appellations géographiques. Il y a celle des zones évidées: océans, mers, lacs, continents, nations, provinces, circonscriptions, communes, confins ou agglomérations, parcelles ou quartiers. Il y a celle des pleins géographiques: cours d'eau, montagnes et monts, plaines et plateaux, accidents géographiques de toute nature, rues, maisons pourvues d'une appellation originale ou d'un numéro d'emplacement. Le tout laisse bien percer son caractère empirique. L'essentiel du travail d'Elaboration, c'est qu'à une réalité objective, corresponde une appellation déterminée, distincte de toute autre. Le pire, en l'espèce, c'est l'équivoque.

L'état humain recueille toutes les indications concernant l'origine, l'individualisation, les caractéristiques de chacun. Entre autres sont notés les noms patronymiques. L'Elaboration travaille sur ces données de deux manières.

Elle tend d'abord à rationaliser l'ensemble des noms

patronymiques. Les équivoques doivent être dissipées; les écarts phonétiques ou graphiques trop flagrants entre les noms et les exigences de la langue nationale doivent être supprimés. On peut imaginer pour ces deux cas, l'institution, à côté du nom originel, d'un nom administratif dérivé du premier et seul admis pour les usages officiels et pour l'information. Rationalisé et francisé il assurerait une identification parfaite, sans pour cela priver individus et familles de l'usage privé du nom patronymique ancestral.

L'Elaboration doit ensuite pourvoir à l'identification pratique des individus. Elle établit à cet effet deux transcriptions administratives de toutes les indications recueillies à l'état humain. L'une est faite sur un livret individuel remis à l'individu et tenu périodiquement à jour par les soins de l'Elaboration d'Etat. Elle reproduit tout le contenu de l'état humain. L'autre est faite sur une simple carte d'identité reproduisant seulement quelques éléments stables d'identification. Actuellement, la carte d'identité du Français, titre exclusif pour l'identification, est requise à partir de 16 ans et possède une validité de dix ans. Son port est obligatoire. La loi doit prévoir les cas où livret ou carte peuvent être requis par les autorités ou par les tiers. Les militaires présentent la carte d'identité d'officier ou le livret individuel. La loi actuelle a prévu, outre une taxe fiscale lors de la délivrance, de sérieuses sanctions pour toutes les falsifications d'identité.

L'état des animaux et véhicules recueille tous les éléments susceptibles de servir aux identifications. L'Elaboration consiste d'abord à parfaire et rationaliser les désignations. Quand les appellations font défaut, il y est suppléé par un système d'immatriculation nationale diversifiée selon les différentes catégories et usant de lettres, chiffres, couleurs, figures. Ensuite il est délivré aux propriétaires des feuilles d'identité reproduisant tous les éléments d'état. Un extrait court et stable de l'identité des véhicules ou des animaux est alors apposé obligatoirement par le propriétaire sur le véhicule ou sur la bête. Il doit être apparent. Les passants doivent pouvoir le discerner de jour et de nuit, que le véhicule ou l'animal soient à l'arrêt ou en marche.

La Nomenclature est le vocabulaire rationnel. Elle délaisse les noms de lieux, d'hommes, d'animaux, de véhicules,

comme empiriques ou fugitifs. Elle s'étend à toutes les structures idéologiques stables. C'est le dictionnaire encyclopédique limité aux dénominations rationnelles. Elle relève la masse des termes traditionnellement admis. Mais elle ne les retient définitivement qu'après élaboration. Elle peut ainsi les infléchir en vue de constituer un corps linguistique parfaitement apte à l'identification verbale.

Le but à atteindre est que les réalités matérielles et les idées utilisées dans l'information, soient constamment désignées par des mots aussi distincts, aussi différenciés, aussi nuancés que le sont ces réalités et ces idées elle-mêmes. Toute équivoque doit être éliminée, tout besoin expressionnel doit être satisfait, tout double emploi doit se résoudre en expression de nuances. C'est ainsi que se pose, à l'occasion d'une Elaboration à porter à sa perfection, cette immense et délicate question de la nomenclature sémantique et de l'établissement réfléchi, vigoureux et suivi d'un vocabulaire social rationnel.

Si le souci de l'utilisation pratique doit y dominer, il convient d'y admettre avec égards les directives de la haute culture sémantique et linguistique. La phonétique, la graphie, la syntaxe doivent y être cultivées et respectées. L'évolution s'y reflètera par de fréquentes remises au point.

La présentation alphabétique de la nomenclature reste secondaire, car elle satisfait seulement aux exigences de la commodité. C'est la présentation structurelle, architecturale peut-on dire, qui doit avoir la prépondérance. Elle suppose la projection sur le panorama social de vues structurelles stables et réfléchies. Enonçons un aperçu de ce genre, sans l'alourdir de justifications déplacées.

Trois parties sont à prévoir. Dans l'ordre de valeur humaine croissante, ce sont la nature, la société, les cultures.

La Nature inclut toutes les réalités de niveau inférieur à l'humanité et qui ne relèvent pas des techniques, c'est-à-dire ne sont pas utilisées par l'homme à ses fins. En s'inspirant des degrés de la dialectique d'Hamelin, notons : temps, espace, mouvement, qualité, causalité, finalité, animalité.

La Société comprend toutes les réalités nécessaires à la vie collective, qu'elles soient humaines et mettent en jeu les hommes ou qu'elles soient techniques et mettent en jeu les

choses de la nature passées au service de l'homme. L'ensemble des éléments sociaux se ramène à cinq étages de fonctions sociales. L'étage économique comprend un groupe de fonctions fondamentales: alimentation, habillement, habitation, transport, industrie. L'étage démographique groupe les autres fonctions fondamentales: natalité, hygiène, santé, loisirs. L'étage administratif est celui des fonctions secondes: éducation, production, répartition ou finances, information, sécurité, progrès. L'étage national reprend les fonctions administratives dans leur projection entre nations: sécurité nationale, civilisation, propagande, solidarité, solvabilité. L'étage étatique est celui de la coordination d'ensemble. La fonction gouvernementale est tournée vers la société; la fonction constitutionnelle est tournée vers les cultures.

Les Cultures recueillent celles des fonctions humaines qui, ou bien ne sont pas rigoureusement nécessaires au fonctionnement social, ou bien sont l'objet de débats divers entre les hommes. Parmi les premières viennent science, liberté, arts, métiers, solidarité, morale. Parmi les secondes se trouvent le personnalisme, les philosophies, les religions.

Un plan de ce genre serait sans doute une solide charpente pour l'édification rationnelle et stable de la nomenclature. Le travail achevé, il resterait à y rallier progressivement l'opinion. L'éducation et la diffusion informationnelles sont aptes à cette tâche. Il serait alors aisé d'en imposer l'usage régulier et probe dans l'information d'abord, — Recueil et Elaboration en premier lieu —, puis dans tous les secteurs sociaux. Des livrets d'information rédigés pour chaque fonction sociale et mis à portée des professionnels, serviraient à chacun de référence linguistique courante. On imagine facilement la somme d'avantages de toute nature que l'information et la société en retireraient promptement.

Avant d'en finir avec cette Elaboration identitative, disons un simple mot de la méthode synthétique étudiée sous le nom de relation au premier échelon de la dialectique d'Hamelin. Non pas à titre de curiosité, mais parce que cette méthode recèle en ses profondeurs la loi même qui doit, semble-t-il, présider à l'établissement d'une nomenclature rationnelle. Cette loi est celle de l'opposition universelle des notions idéologiques. Toute idée a son opposé exact. Toute idée ne se comprend activement dans l'esprit que par oppo-

sition consciente ou inconsciente à cet opposé exact, à ce corrélatif, comme dit Hamelin, Comment concevoir la droite, sans se référer à la gauche, le chef sans songer au subordonné, le civil s'il n'existait pas de militaires, les nationaux s'il n'y avait plus d'étrangers? Au fait de cette loi idéologique sans exception, les linguistes devront découvrir parmi les mots, ceux qui sont corrélatifs, devront forger ces mots corrélatifs quand ils font défaut, devront enfin les grouper par couples et familles de couples, pour satisfaire à l'exigence la plus universelle de toute pensée et de toute parole.

§ 2. — L'ÉLABORATION STATISTIQUE

L'Elaboration statistique revient à appliquer aux renseignements les diverses notions de nombre ou d'arithmétique.

Les renseignements tributaires du nombre.

Il n'est guère de renseignements où ne se retrouvent des éléments numériques, ne fût-ce qu'à titre de circonstance lointaine. Le nombre s'applique aux distances locales, aux durées temporelles, aux mesures de vitesses. Il entre avec beaucoup d'importance dans la production des biens, dans l'évaluation quantitative des besoins. Là même où il semblerait devoir être banni, il réapparaît. Dans un rapport de sécurité, d'orientation des esprits, après avoir exposé l'état psychologique comme tel, il faut bien en venir à préciser combien de personnes y participent. Si de nos jours, la force militaire, le potentiel de civilisation sont principalement fonction de facteurs qualitatifs, le niveau des effectifs, le montant de la population ont encore assez de sens et de portée pour figurer avec honneur dans une évaluation.

Aussi bien, le péril n'est pas de méconnaître le nombre, mais de lui accorder trop d'importance. Sous le nom de statistique, l'Elaboration arithmétique tend, dans beaucoup d'organes de renseignements, à occuper toute la scène. On croit avoir tout fait, quand les dénombrements sont achevés. On se réserve bien d'interpréter ultérieurement les statis-

tiques. Mais cette intention est trop pauvre et trop vague de promesses et de réalisations. En réalité, la statistique doit faire figure de fondation, de tremplin. Il reste à édifier sur ses bases les huit étages ultérieurs de l'échelle élaborative. Le bon élaborateur sait qu'il n'a rien fait tant que son élan ne l'a pas porté jusqu'à celui des dix degrés de pensée qui répond à l'essence même du renseignement à élaborer. A ce moment, le nombre apparaît pour ce qu'il est: le plus commun mais le plus pauvre et le plus humble des paliers d'élaboration; la circonstance qu'il faut tenir au dernier rang. Partout il faut monter plus haut que lui pour l'apprécier à sa valeur.

L'étude arithmétique.

Elle suppose achevées les identifications, car elle ne peut porter que sur des éléments identiques sur des ensembles homogènes. Si elle intervient avant identification, elle aboutit aux pires tromperies. Le dénombrement d'unités hétérogènes est un déni d'Elaboration. Que de pitié à cet égard en présence de certaines statistiques démographiques, de certains relevés de production, de certains calculs d'effectifs, de certains chiffres de population! Rien n'y est sain, faute d'avoir tablé sur des unités de valeur, d'essence rigoureusement identiques.

En elle-même, l'étude arithmétique est la plus simple de toutes. Elle part de la présence d'unités identiques et multiples fournies par le Recueil. L'opération fondamentale est la totalisation. Elle se pratique par décompte numéral suivi ou par additions de quantités connues: multiplications, soustractions, divisions apparaissent comme des variétés de totalisations. L'objet en est soit les choses, soit les faits, soit les personnes.

Il arrive que l'étude arithmétique use, à titre de procédés et pour atteindre son propre but, des échelons d'Elaboration voisins. C'est ainsi que l'on compte à l'aide du laps de temps. Il passe tant de trains par vingt-quatre heures; tant d'autos à l'heure... Le dénombrement passe alors au titre de densité temporelle. C'est le nombre par unité de durée.

De même l'on compte à l'aide de la surface spatiale. Il y a tant de pieds d'oliviers à l'hectare, tant d'habitants au

kilomètre carré... Le dénombrement se hausse à l'état de densité spatiale. C'est le nombre par unité de surface.

L'on compte encore à l'aide de cellules structurelles sociales. Il y a tant d'ouvriers par atelier, tant de soldats par régiment, tant d'élèves par classe. Le dénombrement devient ainsi densité organique ou structurelle. C'est le nombre par unité de structure.

La circonstance d'identité tirée de l'échelon précédent et appliquée aux dénombrements, aux densités temporelles, aux densités spatiales, aboutit à des identités ou à des différences numériques. Identités ou différences relevées entre densités du même ordre à l'état statistique sont à retenir attentivement. C'est la première forme sous laquelle nous trouvons ces données irrationnelles, qui posent un point d'interrogation à l'esprit et requerront ultérieurement une explication qualitative par la cause, la fin, l'incidence, etc... Nous retrouverons de telles différences, aussi avides d'éclaircissements, dans les échelons ultérieurs.

Il semble qu'il faille borner l'étude arithmétique à la série des nombres cardinaux. La série ordinale dérive du temps, de la situation linéaire ou de l'ordonnancement des valeurs: tous échelons postérieurs à l'arithmétique.

L'expression arithmétique.

L'expression arithmétique est bien pourvue de moyens. Outre la figuration, elle dispose d'un procédé qui lui est particulier: le chiffre. Elle a encore après cela le langage.

La figuration arithmétique rend tant de services qu'elle est la plus connue et la plus simple. S'agit-il de totaux? On élève en regard d'une règle graduée, un trait plein dont le haut s'arrête face au niveau voulu. Ou bien des traits figurant des totalisations parallèles et distinctes sont tracés les uns en face des autres. S'agit-il de densité temporelle? On épaissit les traits proportionnellement aux nombres. C'est un procédé courant dans les indicateurs de chemin de fer pour marquer la fréquence des passages sur les lignes. S'agit-il de densités spatiales? On épaissira à l'intérieur d'un cercle ou d'un carré, le semis des points ou la coloration, selon la proportion des nombres par unités de surface. Notons encore que cette figuration arithmétique s'ajoutera sans la gêner,

à la figuration identitative. Conjuguées l'une avec l'autre, elles indiqueront à la fois les identités et les nombres.

Les chiffres et nombres graphiques ont ceci de particulier qu'ils servent seulement à l'expression des nombres, tandis que les mots ordinaires servent aux dix échelons de la dialectique. Leurs assemblages permettent l'expression chiffrée de tous les nombres et de toutes les opérations. En graphie, ils ont sur les mots l'avantage d'une grande brièveté et d'une suggestion visuelle très vive.

Les mots interviennent à leur tour pour toute espèce d'expression numérale. Ils appartiennent à plusieurs familles de la morphologie. On trouve noms, adjectifs, adverbes, verbes et surtout nominaux, pour parler le langage du doyen F. Brunot. La présence de ces nominaux marque mieux que toute autre chose, le fait souligné plus haut, que le nombre n'est qu'une abstraction, sans réalité objective et ne joue jamais que le rôle de circonstance. Pour saisir le concret, il faut monter plus haut sur l'échelle d'Elaboration.

§ 3. — L'ELABORATION CHRONOLOGIQUE

L'Elaboration chronologique consiste à appliquer aux renseignements les divers éléments de la notion de temps.

Les renseignements tributaires du Temps.

A première vue, il semble qu'une coupure très nette court à travers la masse des renseignements. Elle laisse d'un côté les choses et états; elle met de l'autre les faits. Les premiers échapperaient au temps; les seconds en seraient tributaires parce que saisis et constitués par des processus dynamiques.

Présentée comme telle, cette coupure est inexacte. Assurément, les faits sont essentiellement dynamiques, et ressortissent pleinement à l'Elaboration temporelle. Mais les choses elles-mêmes n'ont pas à lui échapper. En fait, on ne sait jamais jusqu'à quel point elles sont statiques. Dans la plupart des cas, cette immobilité apparente cache des mouvements très lents; il faut donc au moins dater le relevé des choses, ne fût-ce que pour comparer ultérieurement ce premier relevé avec un second de même nature, daté postérieurement.

Considérons parmi les six séries les levés topographiques. Ils peuvent à bon droit passer pour les plus stables des renseignements. Or, la topographie technique enregistre régulièrement un pourcentage sensible de modifications humaines. Les topographies naturelle et géométrique elles-mêmes ne sont pas exemptes de mouvances partielles. Les sols incultes s'amenuisent avec le temps. Bien des rivages maritimes se déplacent lentement. Il convient donc de dater un levé, de le renouveler périodiquement, et de comparer ces éditions successives pour en faire jaillir la marge d'évolution dynamique.

En bref, choses et faits relèvent de l'Elaboration temporelle, mais les choses bien moins que les faits. Parmi ceux-ci, les mouvements, les processus, les projets, sont à base de développement temporel.

L'étude temporelle.

Peu complexe en elle-même, l'étude temporelle présente un double aspect. On sait que le temps apparaît à l'esprit comme une succession unilinéaire et irréversible d'instantanés. La projection sur cette ligne du moment de réalisation d'un fait constitue une date. C'est la première opération temporelle. Le nombre d'instantanés que l'on peut compter sur cette ligne entre deux dates constitue une durée. C'est le second élément temporel.

Le temps étant lui-même abstrait, c'est par référence à des notions plus riches que l'on peut calculer les dates et mesurer les durées.

La date d'un fait ou d'un acte de Recueil se détermine de deux manières. Tantôt on se réfère aux mouvements mécaniques réguliers du système scolaire. C'est la date chronologique courante. Tantôt on rapporte le moment d'actualisation d'un premier fait au moment d'actualisation d'un second fait ou d'autres en grand nombre, C'est le placement relatif par antériorité et postériorité, par avant et par après.

La durée d'un mouvement ou d'un processus se précise également de deux manières. Tantôt on l'inclut simplement entre ses deux dates extrêmes calculées ainsi qu'il vient d'être dit: Un tremblement de terre dure par exemple de 0 heure 10 à 0 heure 15; — le recul dura du premier jour

de l'offensive jusqu'à l'entrée en vigueur de l'armistice. Tantôt sans référence aux dates, on la mesure par comparaison avec la durée d'un processus parallèle: Il plut toute la durée des vacances; — le malaise ne cessa qu'avec l'application de tel remède.

Les dates et durées des faits isolés sont données par le Recueil. L'Elaboration munie de nombreux faits de même nature, rapproche les dates et compare les durées aux fins d'Elaboration. C'est en outre à elle qu'il convient de tenir au point la chronologie générale à usage social.

Notons encore que le temps pas plus que le nombre ne se matérialise en réalités objectives. Partout il est circonstance et entre à titre d'aspect dans les échelons supérieurs de l'Elaboration.

A titre de circonstances, les deux notions précédentes, identité et nombre, pénètrent toute la notion du temps.

L'identification intervient chaque fois que deux faits, deux processus de même nature sont à comparer sous l'angle de la date ou de la durée. L'identité des dates et durées ou leur disparité posent des problèmes à éclaircir aux échelons ultérieurs.

Le nombre pénètre toute la série linéaire des instants successifs. On numère les secondes, les minutes, les heures, les jours, les ans, les siècles, les millénaires. C'est dans cet ordonnancement que la série des nombres ordinaux trouve son emploi fondamental. Ensuite le décompte des unités de temps incluses entre deux dates, permet la mesure précise des durées et leurs comparaisons ultérieures. On saisit ici sur le vif l'inclusion déjà signalée des échelons initiaux de la dialectique, dans tout échelon qui vient après eux et au-dessus d'eux.

L'expression temporelle.

Il est assez facile de figurer le temps. Un trait linéaire à sens unique et gradué, figure parfaitement son écoulement régulier. Les dates s'y marquent d'une barre. Les rapports d'avant et d'après se lisent par la position réciproque de deux ou plusieurs barres. Les durées gisent entre les barres. Elles se mesurent par la longueur des intervalles réalisés ou par référence à des intervalles analogues.

La langue est riche de termes indiquant le temps. Noms, adjectifs, adverbes, prépositions, conjonctions, apportent un contingent respectable. C'est le terme le plus dynamique de la langue, le verbe, qui recèle le plus d'aspects temporels. Les dates disposent d'une abondance de formes. F. Brunot a distingué le présent avec son passé et son futur. Il a montré l'existence d'un présent dans le passé, — l'imparfait — avec ses propres passés et un futur à lui. On use également du présent dans le futur, qui dispose d'un passé à lui — le futur antérieur —, et virtuellement d'un futur dans le futur. Les activités instantanées et les activités durables se répartissent certains temps. Imparfait et plus-que-parfait français sont spécialisés dans l'indication de la durée. Le passé défini est réservé aux actions considérées comme instantanées.

§ 4. — L'ÉLABORATION GÉOGRAPHIQUE

L'Elaboration géographique revient à appliquer aux renseignements les diverses notions dérivées de l'espace.

Les renseignements tributaires de l'espace.

On découvre assurément des renseignements qui ne sont pas tributaires de l'espace. Si le chef de l'Etat fait prendre des renseignements sur la mentalité d'un éventuel ministre, on ne voit pas quelle place y viendrait prendre la notion d'espace. Si un général s'enquiert en pleine campagne du moral d'un régiment, la notion d'espace n'y a guère à faire. Mais des cas-limites de ce genre n'entravent pas l'énoncé de la loi générale: choses, faits, états d'esprit collectifs, ont des aspects spatiaux ou géographiques.

La loi n'est pas contestable en ce qui concerne les choses matérielles. Toutes ont leur situation dans l'espace, leurs dimensions, leurs volumes. C'est vrai autant des aires cultivées ou voyères que des édifices qui abritent les organes sociaux de toute nature, de l'économie aux cultures. Chapelles et palais épiscopaux relèvent autant de la localisation dans l'espace, que les mille hectares d'une commune rurale.

Le caractère spatial persiste, mais restreint, dans les faits, c'est-à-dire dans les événements qui se développent dans le

temps. Un record de vitesse se dispute sur un circuit spatial déterminé. Un mouvement de sécession intéresse la géographie en ce sens qu'il se produit et se déplace dans des régions précises.

Les états psychologiques eux-mêmes, à condition qu'ils soient collectifs, ne sont pas sans rapport avec l'espace. L'homme est généralement stable. Ses dispositions d'âme peuvent donc se délimiter dans l'espace à raison des aires où vivent ceux qu'elles caractérisent. Il y a des zones raciales, des zones linguistiques, des zones civilisatrices, des zones religieuses.

A condition de savoir et de retenir que l'espace n'est rien en lui-même, à condition de le considérer partout comme une circonstance rattachée à des éléments plus riches que lui, on peut lui reconnaître une place universelle considérable dans l'Elaboration du renseignement.

L'étude spatiale.

L'étude spatiale présente un peu plus de complexité que les précédentes. Son cadre est triple. Il inclut situation, figures planes et surfaces, figures pleines et volumes. La situation consiste à déterminer par les coordonnées ou par référence à des points déjà connus, l'emplacement exact d'une chose ou d'un fait. Les formes planes, régulières ou non, les dimensions planes de toute nature, constituent le deuxième élément de l'étude spatiale. Le dernier suppose la présence de la troisième dimension. Elle transforme les surfaces en volumes réguliers ou non. Elle réintroduit notamment les notions de hauteur et d'épaisseur.

Parmi ces éléments, tous peuvent être donnés par le Recueil lui-même ou seulement quelques-uns. Un fermier énoncera le lieudit de ses propriétés et leur surface agraire. Un itinéraire routier mentionnera seulement les distances kilométriques et les points de passage entre deux villes.

L'Elaboration ou bien complètera ces données unitaires, ou bien travaillera sur ces données appliquées à de multiples éléments. On annonce tel accident à tel carrefour: le conducteur de la voiture sanitaire calculera la distance, repérera l'itinéraire. Les producteurs de blé d'une région ont donné chacun leurs surfaces emblavées: l'élaborateur fera

le total de ces surfaces, les répartira par communes. Un agent de renseignement apporte le relevé d'ouvrages fortifiés: l'officier cartographe les situera et délimitera, sur les plans et cartes des régions intéressées.

Les échelons inférieurs, identité et nombre tout au moins, reparaissent ici à titre de circonstances. Avant de situer, il convient de savoir à quelle chose, à quel fait on a affaire. On ne peut totaliser les surfaces et les volumes que d'éléments identiques, ou d'ensembles homogènes. De même, toute dimension se mesure, se compare à d'autres, par sa valeur numérale. La situation elle-même se définit par deux distances numérales aux axes des coordonnées. Ainsi les échelons inférieurs manifestent leur irréductible présence dans la notion concrète d'espace.

La comparaison des situations simultanées, des dimensions planes, des dimensions volumétriques, appliquées à des éléments de même nature, aboutira à des identités ou à des différences, dont l'éclaircissement sera la tâche des échelons ultérieurs.

Il faut encore remarquer que l'on évalue les distances et les volumes à l'aide d'éléments supérieurs à la notion d'espace. On dira d'une bourgade qu'elle est à dix heures de marche ou à une demi-heure d'auto de la ville: c'est la notion de mouvement qui intervient. On dira d'une salle de classe qu'elle a une contenance hygiénique de trente élèves: c'est à la notion de volume respiratoire que l'on a recours. On dira d'une vallée, en guerre de montagnes, qu'elle a une densité d'une division: c'est à la notion d'évolution de grandes unités que l'on s'adresse, pour donner idée de la longueur et de la largeur utiles de cette vallée.

L'expression géographique.

Rien de particulier n'est à dire de l'expression linguistique, usitée ici comme partout. Il convient de concentrer toute son attention sur la figuration cartographique et photographique. C'est incontestablement la plus connue, la plus utile, la plus fidèle. Rien ne se prête mieux à la figuration raccourcie sur papier que cette immense figuration naturelle des panoramas géographiques. Mais, chose remarquable, une carte dotée de toutes ses possibilités, est infiniment plus

riche qu'un regard développé sur une perspective locale, ou qu'un cliché photographique pris à basse altitude. C'est qu'il est possible de reporter sur la carte, grâce aux signes conventionnels, toutes les affectations structurelles des éléments géographiques, alors que l'œil nu ou le cliché n'en découvrent qu'un faible pourcentage.

L'étude complète de la carte, indépendamment des levés topographiques compris dans le Recueil, se décompose en deux parties: la sémantique, la figurative. Nous allons supposer une cartographie déployant sur ces deux points toutes ses possibilités. La chose n'est réalisable qu'à très grande échelle. En pratique, les cartes sont spécialisées à une affectation, à une utilisation limitées.

Sous le nom de *sémantique*, sont à exposer au complet toutes les indications qu'il est possible de trouver sur une carte intégrale. Ces indications se rattachent à l'échelle, à l'espace, puis aux circonstances de temps, de nombres, d'identités.

L'échelle exprime le rapport entre les dimensions sur la carte et les dimensions sur le terrain. C'est la clé indispensable aux calculs des distances effectives. Elle se grave sur les bords de la carte sous la forme d'échelle chiffrée ou d'échelle métrique. On peut en rapprocher la notion de système de projection. A l'exception des plans en relief, toute carte est la projection plane de formes géographiques sphériques. Il s'ensuit une déformation inévitable de la réalité géométrique sur les feuilles. On s'est attaché à réussir des types de projections déformant le moins possible les réalités géographiques. Les meilleurs à cet égard sont les projections polyédriques que l'on applique aux feuilles des cartes à grande échelle.

Les notions dérivées de l'espace et reproduites sur la carte sont réunies sous le nom de planimétrie et de nivellement. La planimétrie comprend tout ce que la géométrie inclut dans l'étude du plan horizontal. Ce sont les points, les lignes, les figures droites ou courbes, les formes irrégulières de toute nature. Le nivellement réintroduit les éléments relevant de la troisième dimension, hauteurs et profondeurs, exprimées en courbes hypsométriques ou en cotes isolées. Les exigences de la situation et de l'altimétrie supposent des systèmes de référence. Le réseau des longitudes et lati-

tudes, détaillé sous la forme de carroyage myriamétrique ou kilométrique, sert de cadre à la localisation. Le niveau des mers sert généralement de point de départ pour le calcul des altitudes et des profondeurs.

La circonstance de temps ne figure pas dans la carte elle-même. Il est simplement possible, et d'ailleurs nécessaire et suffisant, de dire à quelle date la carte a été composée. Par référence au jour d'utilisation, on sait alors quelle foi on peut ajouter à sa lecture, du moins pour celles des indications qui portent sur des éléments d'évolution rapide.

La circonstance de nombre ne paraît pas sur la carte, pour dénombrer les objets et choses qui s'y trouvent reportés. Elle se borne à servir à la mesure des éléments géométriques. Les cotes et courbes sont fréquemment chiffrées. Les distances à vol d'oiseau peuvent l'être par rapport au cadre gradué imprimé sur les bords du feuillet. Il arrive que les distances géographiques soient transcrites sur la carte même. C'est ainsi que les cartes routières marquent les distances kilométriques entre les villes et les localités.

La circonstance d'identité est celle qui fait et mesure la richesse sémantique de la carte. Parmi les éléments que l'on peut figurer et identifier sur une carte, les uns se rattachent à la géographie naturelle, les autres à la géographie technique ou humaine.

Les premiers sont les terres, les mers, les cours d'eau, les sous-sols, les sols, la végétation naturelle avec sa densité et sa hauteur, enfin les courbes climatériques locales de toute nature. Les courbes isothermes indiquent les points d'égale température; les courbes isohyètes les points d'égales précipitations; les courbes isobares, les points d'égale pression. Ces dernières se diversifient en courbes de dépression, d'anti-cyclones, de couloirs de basses pressions, de vagues, d'aires de haute pression. Les courbes isomagnétiques et isoclines indiquent les points d'égale déclinaison et d'égale inclinaison de la boussole. Il en est d'autres encore pour l'égalité d'insolation, de nébulosité, d'évaporation, d'intensité des secousses sismiques.

Les éléments de géographie humaine sont beaucoup plus nombreux. Ils concernent tous les secteurs humains, de l'économie, aux cultures. Sans les énumérer un à un, précisons qu'il n'est pas un secteur qui n'ait ses aires à lui, ses limites ou clôtures à lui, ses constructions en creux, en sur-

face ou en élévation, à lui. Aires, limites et constructions peuvent toutes être figurées, avec les densités et les hauteurs le cas échéant, et en outre on peut marquer pour chacune les secteurs de rattachement, — secteurs économiques, secteurs démographiques, secteurs administratifs, secteurs nationaux, secteurs étatiques, secteurs culturels. Il est même possible et souhaitable d'augmenter la précision. Dans chaque secteur, on peut indiquer la catégorie, le groupement technique. Dans les cartes spécialisées on peut aller jusqu'au rattachement de branche ou de corporation. Chose digne de remarque, des éléments psychologiques peuvent trouver place sur une carte, liés à la sédentarité des hommes: il y a des cartes linguistiques, des cartes nationales, des cartes religieuses, des cartes civilisatrices...

On connaît la diversité des cartes spécialisées: militaires, administratives, économiques, commerciales, etc... Il n'est en fait pas une seule fonction humaine, pas un seul groupement fonctionnel public ou privé, qui n'ait intérêt à disposer d'une carte affectée à l'indication de tous les éléments qui le concernent.

Sous le nom de *figuration*, sont à relever tous les procédés dont la cartographie dispose pour figurer sans équivoque, de façon suggestive, simple et claire, les indications sémantiques énumérées ci-dessus. Laissons les indications d'échelle, de projection, de temps, que l'on imprime en lettres ou en chiffres, hors des bords de la carte. Sur la carte elle-même, les figurations reflèteront les autres groupes d'indications, figurations de géométrie, de nombres, de géographie naturelle, de géographie humaine.

Les ressources dont disposent les cartographes pour procéder à ces figurations sont le dessin ou la photographie, renforcés des couleurs et des signes conventionnels. On sait qu'un cliché ordinaire offre l'image complète des réalités perçues par l'œil sur le terrain, à l'exception des couleurs et du relief. Rien donc ne saurait dépasser la perfection de ce procédé, une fois que les altérations de dimensions sur les bords des clichés ont été dûment rectifiées. Ajoutons qu'il a l'avantage d'une rapidité de composition cartographique très poussée. Le dessin au contraire ne fournit que des indications sommaires. Il doit notamment recourir pour le relief aux courbes de niveau, bien moins expressives que

la vue rétino-photographique des pentes. La lecture de l'altitude y est précise, commodité que ne présente pas un cliché naturel. Il est vrai qu'on peut adjoindre à celui-ci le réseau ténu des courbes de niveau.

Dessins ou clichés ne deviennent cartes parfaites que si tous les éléments de géographie naturelle et humaine, avec leurs modalités numériques, peuvent s'identifier aisément. Ce sont les couleurs différentes, les teintes mêmes, avec une densité appropriée du semis coloré, qui rendent possibles la plupart de ces identifications. Qu'elles s'appliquent à des surfaces, à des figures, à des éléments linéaires, partout elles peuvent offrir un sens précis pour le lecteur de la carte. On connaît la perfection de la carte militaire au 1/50.000° en cinq couleurs. Rien n'empêcherait de doubler ce chiffre pour augmenter la richesse et la suggestion des restitutions. Après quoi, un jeu approprié de signes conventionnels, dessinés ou colorés, compléterait ces identifications, suivant un code étudié, généralisé et imposé dans toute l'information. La carte photographique elle-même ne peut revêtir toute sa valeur, que par l'adjonction sur le cliché des courbes de niveau, des limites administratives, des couleurs et des signes conventionnels.

On peut imaginer l'établissement par l'Elaboration pour la France entière par exemple, d'un immense plan photographique rehaussé des couleurs et des signes. L'échelle du 1/5.000° permettrait sans doute la figuration des éléments de toute nature au complet. Des tirages à plus petite échelle, ou spécialisés à des fonctions sociales déterminées, en diffuseraient ensuite la richesse et l'utilité. Sa tenue au point serait naturellement permanente. C'est en effet dans le cadre de ce plan unique que conjonctures, bilans, recensements, états, rapports, levés rectificatifs seraient géographiquement étudiés à l'Elaboration, situés ou repérés, mesurés, cotés.

§ 5. — L'ÉLABORATION ÉVOLUTIVE

L'Elaboration évolutive revient à appliquer aux renseignements les notions dérivées du mouvement, ce mot étant pris tant au sens figuré qu'au sens proprement mécanique.

Les renseignements tributaires du mouvement.

Il est des renseignements portant sur des mouvements matériels mécaniques. Ils relèvent incontestablement de l'Elaboration évolutive. Le directeur du mouvement, dans un réseau de chemin de fer, désire avoir d'heure en heure sous les yeux, l'emplacement précis des trains lancés en circulation. Il en est de même dans les services de navigation maritime ou aérienne, dans les transports automobiles. Le chef d'une grande unité militaire suit d'heure en heure le progrès de l'avance de ses troupes ou de leur recul. Le météorologiste suit le déplacement d'un cyclone ou de la vague de froid. L'on peut également marquer sur le terrain le déplacement d'un espion, le développement d'une manifestation, l'envahissement d'une vallée par les eaux, les ravages d'un incendie, l'avance d'un éboulis de terre...

Mais il s'en faut que tous les « mouvements » recélés par les renseignements soient du type mécanique. Beaucoup sont du type figuré. Ce sont les fluctuations, les mouvements lents, qui affectent à peu près toutes les fonctions sociales. Quand une ville étend son agglomération, c'est un mouvement lent. Il est inutile de la suivre en permanence comme dans les cas précédents. Il suffit de marquer ses progrès d'année en année. Les mouvements de déplacement du lit d'un fleuve, d'un rivage maritime, d'une frontière linguistique, d'une ligne culturelle, sont de ce type. Hâtons-nous de dire qu'il ne faut pas confondre avec ces mouvements variés, les processus orientés qui relèvent de niveaux élaboratifs supérieurs: finalité, intentions.

Il est des renseignements échappant à l'évolution. Tels ceux dont le contenu est fait d'événements instantanés ou de choses dénuées de mouvement. Ces notions sont assurément toutes relatives. Mais on sent bien que la plupart des éléments inclus dans les relevés topographiques sont éminemment stables. Le pourcentage d'évolution y est généralement infime. Il y a des phénomènes météorologiques tellement stables qu'on a pu les figurer de façon définitive sur les cartes: moyennes des températures, des précipitations...

L'étude mécanique ou évolutive.

En matière de mouvements mécaniques ou de fluctuations sociales, l'étude aboutit à préciser trois éléments. Le premier est l'ampleur des déplacements de position à des moments différents. Il répond aux traditionnelles questions de mouvement: d'où vient-il, par où passe-t-il, où va-t-il? C'est l'aspect local qui est la préoccupation dominante. Le second au contraire fait intervenir activement la notion du temps. Il mesure l'ampleur des déplacements par unité de temps. Il aboutit donc à la notion de vitesse. Le troisième tend à préciser la nature même du mouvement étudié. On découvre alors qu'il est translatif ou irréversible, périodique, cyclique, selon les cas.

Les positions successives sont toujours fournies par le Recueil. L'Elaboration rapproche les positions fournies par un Recueil unique, ou par deux opérations successives de Recueil séparées par un intervalle de temps plus ou moins long. Elle détermine alors les trajectoires et orientations d'une part, les vitesses ensuite, les rythmes enfin.

La comparaison de deux mouvements de même nature fait ressortir des identités ou des différences. Ces dernières auront besoin d'explications. Il est superflu de souligner qu'en toute Elaboration de mouvements, les échelons inférieurs, nombres, temps, espaces, se retrouvent constamment à titre de composants ou de circonstances. Notamment, ce sont souvent les quantités qui évoluent, ou les densités temporelles ou les densités spatiales.

L'expression mécanique ou évolutive.

La figuration graphique est particulièrement précieuse. Elle regroupe pour une appréhension visuelle synthétique toutes les parties élémentaires d'un mouvement, positions successives, ampleur des déplacements, nature des trajectoires, que l'observation ou la notation directe décomposent d'une façon dommageable.

On sait la constitution d'un graphique. Un axe horizontal orienté figure le déroulement régulier et unitaire du temps. Un second axe orienté et perpendiculaire au premier, figure

le développement du champ spatial. Le Recueil fournit la position du mobile aux temps successifs. On la fixe aux points de rencontre des deux perpendiculaires élevées sur les axes. Les points ainsi portés sont reliés par Elaboration et le mouvement transparait dans la courbe obtenue. Trajectoire, nature, vitesse s'y reflètent. Il suffit que l'utilisateur ait appris à « lire » le graphique pour posséder d'un regard, une vue précise de l'évolution ou du mouvement qui le pré-occupe.

Le régulateur de mouvements de troupes fait sa besogne par référence constante au graphique composé d'avance. Le banquier, l'agent de change sont alertés sur la hausse des valeurs, par les premiers linéaments de la courbe des évolutions quotidiennes. C'est par l'étude des courbes de mercu-riales, que le vendeur arrive à prévoir les moments de l'année où les prix sont les plus favorables.

L'expression linguistique des mouvements et évolutions n'a pas les avantages de synthèse rapide des graphiques. Toutefois, bien dotée de ressources grammaticales, elle est très usitée. Elle permet notamment de fournir des détails et des précisions dont le graphique ne fait pas ressortir la présence, parce que sa courbe n'est souvent qu'une résultante de mouvements élémentaires inexprimés.

§ 6. — L'ELABORATION CAUSALE

L'Elaboration causale revient à appliquer aux renseignements le couple cause - effet, pour passer, soit de l'effet à la cause, soit de la cause à l'effet.

Les renseignements tributaires de causes.

Deux groupes de renseignements sont tributaires de l'explication par les causes: les renseignements comportant évolution, les renseignements exprimant des différences.

Sous le nom d'évolution, il convient d'entendre tout mouvement mécanique ou figuré, qui n'est ni périodique, ni cyclique, c'est-à-dire qui ne se ferme pas sur lui-même en vertu d'une loi générale et stable. Le mouvement des saisons, l'alternance des besoins humains sont des mouvements

cycliques. Ils relèvent de lois de la mécanique céleste ou de la physiologie animale, mais non pas d'une explication élaborative particulière par les causes.

Les différences affectent des choses ou faits de même nature. Elles portent sur des éléments circonstanciels de nombre, de temps, d'espace, de mouvement. A titre de dissemblances inattendues, elles réclament une explication causale particulière. Les ressemblances au contraire s'expliquent par une loi générale et stable.

Les évolutions et différences relevant de causes sont donc celles qui présentent un caractère accidentel: celui d'exceptions particulières ou étendues à des lois générales et stables. Ce point de vue rejoint la notion courante de cause. On s'aperçoit ainsi que l'échelon cause ne s'applique adéquatément qu'à un pourcentage déterminé de renseignements.

L'explication par les causes.

Evolutions et différences accidentelles ont besoin d'être expliquées. Il faut leur trouver l'antécédent précis qui en a déterminé nécessairement et inéluctablement l'apparition. On nomme cause cet antécédent déterminant. L'effet est le conséquent inévitable et déterminé.

La causalité agit au sein même d'un processus de mouvement ou de fluctuation, sur les anneaux d'une même chaîne d'antécédents et de conséquents. C'est par là qu'elle se discerne de l'interincidence que nous retrouverons à un échelon supérieur. L'incidence est une sorte de cause latérale qui s'exerce du dehors et non plus à l'intérieur.

Le Recueil fournit initialement des faits accidentels. C'est à l'Elaboration à les traiter comme des effets et à leur assigner leurs causes. D'autre part, parmi les effets amassés par le Recueil, l'Elaboration sait discerner ceux qui sont gros de conséquences, c'est-à-dire ceux qu'il faut traiter comme des causes et dont on peut prévoir les effets. Si l'on ajoute que les causes engendrent souvent des effets en cascades, que les effets ont souvent pour antécédents une série de causes multiples, on a une vue à peu près complète sur l'explication par les causes. Il faut y joindre cette remarque capitale que, pour la première fois sur l'échelle dialectique, l'explication par la cause se suffit fréquemment à elle-même. On essaiera

souvent sans aucun succès d'y ajouter l'explication par les quatre derniers échelons de la dialectique sociologique. Relevons des exemples d'Elaboration causale pour l'illustration de ces précisions.

Le bilan d'un service de transports automobile fait ressortir des retards fréquents dans les horaires. L'Elaboration fera voir que ces retards sont imputables à la vieillesse, à l'usure, au défaut d'entretien, au surmenage du matériel. Inversement si le bilan fait état de voitures de dix ans d'âge, tout élaborateur en pourra inférer un pourcentage d'accidents ou de retards plus élevé que dans telle autre entreprise similaire. Un rapport de sécurité dénonce la désaffection de l'opinion vis-à-vis du gouvernement. L'Elaboration fera découvrir que ce sont les faiblesses, le laisser-aller, la corruption, les échecs de l'équipe au pouvoir, qui sont responsables de cet état d'esprit. Les statistiques franco-étrangères comparées font voir que l'étendue moyenne des exploitations agricoles est plus faible en France que dans la plupart des pays. L'Elaboration rappellera que ce phénomène a sa cause principale dans la vente fractionnée et publique, lors de la période révolutionnaire de 1789, des domaines nobiliaires et religieux confisqués par le pouvoir sous le nom de biens nationaux. La tonicité musculaire, nerveuse, professionnelle, nationale, du combattant allemand de 1939, faisait prévoir le mordant exceptionnel qu'il allait déployer dans la campagne contre la France en 1940. Les voyageurs qui affluent comme chaque jour à la gare, un matin où la neige s'accumule en couche épaisse, font d'eux-mêmes cette élaboration instinctive, que le train aura du retard sur son horaire habituel. La prévision des effets est l'un des aspects les plus intéressants de l'Elaboration par les causes.

A l'échelon des causes comme aux précédents, les degrés inférieurs de la dialectique transparaissent à titre de circonstances.

L'expression des causes.

Avec le niveau causalité, apparaît dans la figuration une baisse sensible des possibilités et de l'intérêt. Il est vrai que les sciences usent fréquemment de ces équations à termes significatifs qui sont l'expression même des rapports de

cause à effet. En physique, le rapport $\frac{T}{t} = P$ indique bien que la puissance d'une machine a pour cause directement proportionnelle le travail qu'elle fournit et pour cause inversement proportionnelle le temps qu'elle met à le fournir. Mais hors des sciences, cette figuration se raréfie.

Un chimiste pourra figurer une suite de réactions par l'énoncé successif des éléments de base et de leurs transformations. A l'image de cette figuration chimique, on pourra, en matière sociologique, représenter chaque anneau de la chaîne des causes et des effets par un signe conventionnel. Entre chaque signe, un trait fléché indiquera le lien de cause à effet et le sens dans lequel il s'exerce. Mais ce sont là des figurations sommaires et exceptionnelles.

L'expression linguistique reprend au niveau des causes, toute l'importance que perd l'expression figurative. La langue est abondamment fournie en termes de causalité. A côté de noms et de verbes, elle présente un jeu de prépositions et de conjonctions dont l'usage précis est de marquer le lien, de cause à effet entre les mots, les locutions, les propositions qu'elles réunissent. Le train a du retard parce qu'il a neigé: Voilà l'expression positive du rapport de cause. Le train n'a pas de retard bien qu'il ait neigé: Voilà la même expression renversée et irréaliste. Les grammairiens la nomment concession. La concessive indique précisément l'absence inattendue d'un effet habituellement lié à l'apparition d'un phénomène.

§ 7. — L'ÉLABORATION FINALISTE

L'Elaboration finaliste revient à traiter le renseignement par application des notions de moyen et de fin.

Les renseignements tributaires de la finalité.

L'homme a un certain nombre de besoins inéluctables. Pour les satisfaire, il a dû mettre sur pied des organisations techniques et humaines. Toutes les institutions stables de la sociologie sont donc des enchaînements de moyens orientés

vers des fins nécessaires. C'est dire que la plupart des renseignements, conjonctures, bilans, recensements notamment, relèvent de l'Elaboration finaliste. Il faut en excepter les faits auxquels suffit l'explication par les causes. Il convient de savoir que l'explication par les trois échelons ultérieurs se surajoute souvent à l'Elaboration finaliste. L'essentiel est de retenir que le niveau de la finalité est le degré spécifique des institutions humaines à condition qu'elles soient considérées à l'état isolé. Si cet isolement est effectif, l'explication finaliste se suffit à elle-même.

L'explication par les fins.

Elle porte sur des enchaînements nécessaires de choses ou de faits comme dans la causalité. Mais dans la causalité, l'on considère seulement les conséquences inéluctables d'un phénomène donné. Dans la finalité au contraire, ce qui était cause devient moyen; ce qui était effet devient fin intermédiaire ou ultime. L'enchaînement des moyens et des fins est toujours orienté vers un but ultime lié à la satisfaction de besoins humains. De ce but ultime pris comme point de vue organisateur, les couples moyens et fins apparaissent comme des sélections opérées dans la masse des couples causes-effets, en vue du but à atteindre. Les couples causes-effets qui ne présentent pas d'utilité finaliste sont éliminés de l'enchaînement des moyens. Le meilleur terme pour désigner l'enchaînement orienté est celui de processus, ou de processus finalisé. On le désigne couramment sous le nom de processus de fabrication, s'il est orienté vers des biens matériels; sous le nom de processus de production, si on le prend d'un point de vue général; sous le nom de processus organique ou d'organisation, s'il s'agit d'atteindre à des services. L'enchaînement des moyens et des fins est rigoureusement inéluctable. Il s'est imposé à la nature. Il s'impose à l'homme quand il aménage sa vie.

Le Recueil des renseignements fournit soit les moyens constatés, soit la fin poursuivie.

Si l'on part des moyens, l'Elaboration revient à déterminer et à prévoir la fin recherchée. La plupart de ces fins sont l'expression de besoins généraux dont l'énoncé vient de lui-même aux lèvres. Les maisons sont les moyens de satisfaire

au besoin d'habitation; les vêtements au besoin d'habillement; les armes au besoin de sécurité nationale. Où l'Elaboration devient intéressante c'est lorsqu'on a affaire à des moyens nouveaux qui s'installent et dont on cherche à prévoir la fin ultime. L'achat de terrains à bâtir peut être orienté vers des constructions d'habitation ou des installations industrielles. La fabrication de chenilles en grand nombre aboutira à la motorisation agricole ou militaire. La percée d'une chaîne de montagne frontalière mettra en liaison plus rapide et plus intime les populations des deux versants. De deux tuileries à potentiel de production identique, si les bilans d'hiver comparés et les bilans d'été comparés accusent de notables différences, l'une en moins pour la tuilerie A, l'autre en plus pour la même entreprise, deux explications s'imposent, l'une par les causes, l'autre par les fins. Si A produit peu l'hiver, c'est qu'à la différence de B, elle n'est pas équipée en séchoir calorifique: c'est la cause de la sous-production saisonnière. Si A produit plus l'été, c'est parce que l'afflux des commandes, non satisfait l'hiver, exige une intensification générale de la fabrication l'été, dont B n'a pas le même besoin: c'est la fin qui explique la surproduction d'été.

Si l'on part des fins poursuivies parce qu'elles sont connues, l'Elaboration revient à rechercher quels sont ou quels seront les moyens employés et parmi eux les meilleurs. On sait que le besoin de boisson est satisfait dans une région par la culture de la vigne, dans une autre par la culture du houblon, dans une troisième par la culture du pommier à cidre. Si la suppression des importations de charbon ou de pétrole s'impose à l'économie nationale, on peut rechercher de quel côté portera l'effort d'autarcie. Peut-être développera-t-on l'équipement hydro-électrique, peut-être les sondages de combustibles minéraux, peut-être les emplois du charbon de bois. Ici encore ce sont les recours à des moyens nouveaux, plutôt que la considération de processus traditionnels qui offrent de l'intérêt pour l'élaborateur.

Le niveau finalité est caractérisé par son déterminisme rigoureux, inéluctable pour l'homme. Au niveau intention, nous retrouverons des fins de degré supérieur en ce sens que, non contraignantes pour l'homme, elles sont à la merci de son choix ou de son rejet. Mais l'enchaînement ultérieur des moyens présentera toujours la même nécessité.

Toutes les notions inférieures au niveau finalité se retrouvent ici comme circonstances. La comparaison de processus finalisés analogues, fait parfois ressortir des différences à expliquer par interincidences, intentions, ou simplement par la pauvreté des séries causales entre lesquelles on pouvait faire choix. La pénurie en matières textiles naturelles explique le pourcentage anormal de produits artificiels dans la satisfaction du besoin d'habillement en Italie et en Allemagne.

Quand, au regard du but à atteindre, les voies de moyens sont volumineuses et abondantes, il est courant de vanter les « possibilités » dont on dispose.

L'expression de la finalité.

L'expression figurative, pauvre en possibilités, n'offre qu'un médiocre intérêt. Elle se réduit aux traits fléchés. Si l'on part de la fin et qu'on veuille figurer l'arrivée ou la convergence vers elle des enchaînements de séries de moyens, on tracera entre moyens et fins, représentés conventionnellement, des traits orientés, dont le faisceau donne l'indication nette mais sommaire et dépourvue de circonstances, des séries finalisées possibles et existantes.

La langue dispose, pour l'expression de la finalité, de ressources analogues à celles inventoriées pour l'expression des causes. Les prépositions et conjonctions finales y dominent. On use aussi, à titre d'images, des procédés répondant à la question de mouvement: Vers quoi va-t-il? De même on fait appel à la notion figurée de volonté: l'achèvement en temps opportun de l'Exposition exige impérieusement, dira-t-on, que l'on augmente le nombre des ouvriers ou des heures de travail.

§ 8. — L'ELABORATION INCIDENCIELLE

L'Elaboration incidencielle revient à appliquer aux renseignements les notions de modifications réciproques déterminées entre processus finalisés, par influence de l'un sur l'autre. Cet échelon, comme les suivants, ne se trouve dans Hamelin qu'à l'état virtuel. La sociologie les postule impérieusement.

Les renseignements tributaires des interincidences.

Ce sont les renseignements qui comportent des processus finalisés tels qu'ils sont apparus au paragraphe précédent. A l'exception du petit nombre de processus que l'on peut considérer provisoirement comme isolés, toutes les institutions, toutes les fonctions, toutes les administrations sociales relèvent des interincidences. Les deux niveaux d'élaboration de finalité et d'incidences, sont donc les degrés spécifiquement sociologiques, l'un pour les processus isolés, l'autre pour les processus associés et combinés. Les deux degrés ultérieurs de la dialectique ne font plus qu'influer avec plus ou moins d'ampleur sur ceux-ci.

L'étude interincidenceielle ou fonctionnelle.

Elle se déploie dans un cadre déterministe, mais non rigoureusement déterminé. Ce cadre est fait de l'ensemble des interactions ou influences mutuelles exercées entre deux ou plusieurs processus finalisés. C'est une transposition de la causalité à un plan supérieur. L'influence ne s'exerce plus au sein d'un processus comme dans la cause. L'essence des interincidences est de modifier chaque série finalisée par le fait de la présence et des exigences nécessaires des autres séries. L'incidence agit donc du dehors.

Nul processus social finalisé ne peut échapper à l'influence de ses voisins, ni ne pas exercer d'influence sur eux. Ces influences s'exercent tant au terme sur les besoins, qu'aux intermédiaires, sur l'enchaînement des moyens. Il y a toujours réciprocité.* Un processus finalisé, considéré comme source et comme réceptacle d'influences de ce type, est précisément une « fonction ». La fonction est un processus qui influe sur des fonctions voisines et subit leurs influences. Il faut souligner qu'en sociologie, l'isolement absolu des processus est un mythe. Tout est fonction. La fonction basée sur le besoin, apparaît donc comme le niveau type de l'ordre humain social. C'est chose capitale pour l'élaborateur.

L'ensemble des fonctions sociales forme ainsi un tout interincidenceié, qui constitue l'organisme même de la société. C'est la réplique sociologique du faisceau des fonctions phy-

siologiques, constitutif de l'organisme individuel, animal ou humain.

Un ensemble de besoins, avec les fonctions correspondantes, besoins combinés entre eux, besoins équilibrés les uns par les autres: telle est la définition même de l'organisme individuel et de l'organisme social.

Le Recueil fournit l'état existant des fonctions, c'est-à-dire les processus émetteurs et récepteurs d'incidences. Il indique les modifications apparentes de chaque fonction, entraînées par des influences extérieures.

L'Elaboration fonctionnelle intervient alors avec un double objet. D'une part, elle s'efforce de déterminer l'origine, la nature, les effets des influences exercées sur la fonction envisagée par chacune et par l'ensemble des autres. Voici par exemple un taux de natalité anormalement bas. Les élaborateurs parcourront en les scrutant, l'éventail des incidences d'origine habitationnelle, familiale, hygiénique, éducative, sécurative, nationale, culturelle. C'est ce faisceau de fonctions dont les influences combinées et compénétrées expliquent effectivement le niveau de natalité. L'Elaboration s'attache d'autre part à déterminer et à prévoir les influences exercées par une fonction déterminée sur l'ensemble des autres fonctions. C'est assez difficile à l'état normal. Mais toute évolution marquée d'une fonction fait ressortir l'arête de ces incidences. Ainsi le relèvement des avantages de répartition accordés aux travailleurs prolétaires, a pour incidence sur l'artisanat rural, agricole, villageois, de faire passer dans la classe ouvrière, toute la frange des artisans qui vivent le moins à l'aise dans leur métier autonome. C'est une incidence constante depuis plus d'un demi-siècle en France. La diminution du nombre des exploitations artisanales agricoles qui s'ensuit, entraîne à son tour des répercussions diverses dans le secteur de l'alimentation: augmentation de l'importance moyenne des exploitations restantes, avec possibilité de rationalisation technique; mais aussi accroissement des surfaces friches, avec diminution de la production alimentaire et nécessité d'augmenter sur certains points les importations étrangères.

C'est ainsi que l'Elaboration interincidence constate, entre deux fonctions voisines et influencées l'une par l'autre, une sorte de flux et de reflux prolongé d'interincidences progressivement amorties. A l'image des ondes électro-magné-

tiques de ce nom, influences et réceptivités s'amenuisent en se multipliant. Le calme se fait à la longue et il apparaît un nouvel équilibre distinct du précédent état de choses: Tel est le sort des « interincidences amorties ».

Quand ce jeu d'interincidences entre deux fonctions peut être percé à jour au point d'être exprimé dans des lois et de pouvoir être prévu à l'avenir, l'Elaboration fonctionnelle a rempli toute sa tâche.

Il est intéressant de pouvoir noter, sur la chaîne d'un processus fonctionnel, les points précis où arrivent, et les points précis d'où partent les incidences qui s'établissent à partir de cette fonction. La mobilisation militaire agit ainsi aux points les plus divers des fonctions civiles. Elle atteint leur travail, en les privant d'effectifs, leur transport en prélevant des véhicules, leur commerce en réquisitionnant des stocks, leur trésorerie en accroissant le taux des impôts...

De même qu'aux échelons précédents, les degrés inférieurs reparaissent sous forme de circonstances, et les différences relevées entre incidences de même nature réclament des explications supplémentaires, du niveau intentionnel notamment.

L'expression des interincidences.

Il est possible de figurer sommairement les interincidences. Des traits fléchés partant d'un processus à l'endroit d'origine, et aboutissant sur l'autre à l'endroit précis de l'incidence, peuvent être d'un certain intérêt pour l'œil. La réciprocité est également facile à marquer. L'impossibilité d'y joindre les circonstances de toute nature, laisse au procédé peu de chances de développement.

La langue n'est pas, à première vue, fournie en éléments spécialisés à l'expression des incidences. Noms et verbes ne font pas défaut. La copule la plus voisine de l'incidence semble bien être la préposition ou la conjonction marquant la conséquence. Une phrase de ce genre: « Le chef parti au renseignement, de sorte que la troupe fut temporairement abandonnée à elle-même » recèle sans contredit une incidence. C'est bien la conjonction consécutive « de sorte que » qui en assure l'expression. S'il se fût agi d'un simple effet, on eût eu une phrase de cette tournure: « Mis

hors de combat, le chef abandonna la troupe à elle-même. » La blessure est une cause; le rendez-vous entraîne une répercussion: l'abandon devient une incidence.

§ 9. — L'ELABORATION INTENTIONNELLE

L'Elaboration intentionnelle revient à appliquer aux renseignements la notion d'intention délibérée, apanage du libre arbitre humain individuel ou collectif.

Les renseignements tributaires des intentions.

En passant à l'échelon des intentions, l'Elaboration quitte le terrain du déterminisme pour passer au niveau de la contingence. L'Elaboration aborde ainsi les manifestations du libre arbitre humain. Ce terme ne préjuge pas d'une doctrine sur la nature de la liberté psychologique ou sociale. Il suffit ici d'entendre sous ce terme la possibilité pour l'individu et pour la société de porter leur activité plus ou moins fortement, sur l'un ou l'autre des termes des innombrables alternatives qui s'offrent à eux dans le comportement social, abstraction faite provisoirement du terrain culturel.

De ce point de vue, il est à remarquer d'abord que les intentions ont un champ d'action très restreint. La masse des activités humaines ressortit aux échelons précédents: finalités, fonctions. L'intention s'y surajoute quand elle peut. Elle opère alors sous deux formes distinctes.

L'une est tournée vers l'échelon immédiatement précédent, celui des fonctions. On a vu qu'il s'agit d'un faisceau différencié, formé d'une vingtaine de fonctions sociales se contenant et s'influençant les unes les autres. Leurs inter-incidences normales sont déterminées. Mais le libre arbitre individuel ou collectif peut délibérément porter une activité prépondérante sur l'une ou l'autre. L'élection ou le délaissement intentionnel d'une fonction parmi les autres: tel est le premier champ d'activité des intentions. Tout renseignement faisant état d'une hypertrophie ou d'un abandonnement de fonction, relève donc de l'Elaboration interprétative.

La seconde forme de l'intention est tournée vers l'avant-dernier échelon dialectique, celui de la finalité. Il s'agit de

processus orientés et isolés. Le libre arbitre, dans le cadre interne de chaque processus, peut opérer des choix particuliers. Le comportement contingent de chaque fonction isolée relève donc à son tour de l'explication intentionnelle.

Notons soigneusement que l'intention, surajoutée au déterminisme des fonctions et de la finalité, qui reste fondamental, ne peut y apporter que des modifications marginales. Cependant, autour des fonctions de sécurité, ces modifications atteignent un volume impressionnant.

L'étude intentionnelle.

L'étude intentionnelle tend à une double fin. Si le Recueil fournit des faits extérieurs inexplicables aux échelons précédents, elle tend à découvrir et à préciser les intentions. Si le Recueil fournit des intentions arrêtées, des projets, des vues, elle s'efforce d'en sonder la sincérité, d'en prévoir, puis d'en suivre les manifestations.

Voici quelques exemples de faits inexplicables par les niveaux précédents et constituant des indices d'intentions ou de tendances contingentes. La fondation d'un groupement politique est de ce nombre. On peut suivre ses progrès, connaître son programme officiel. Mais en fait, à quoi prétend-il exactement: à se faire une place dans l'éventail des partis, à s'ouvrir la voie du pouvoir, à créer une force illégale de conquête du pouvoir? Voilà des points que l'Etat a besoin de préciser. Un pays voisin augmente ses armements. Est-ce pour parer à des menaces accrues, est-ce pour donner du poids à ses volontés, est-ce pour pratiquer une politique d'impérialisme? L'armée adverse crée une école de parachutistes. En est-elle au stade des études et expériences? Se prépare-t-elle des cadres pour l'avenir? En vient-elle à se former un personnel d'exécutants en vue d'utilisations de masse? Tous ces points importent aux partenaires et relèvent de l'étude intentionnelle.

Voici d'autre part des cas où les intentions expresses, les projets envisagés, les vues préalables appellent épreuve et surveillance. Un parti politique annonce le lancement d'une campagne d'agitation: est-ce une simple menace? L'étude des intentions des dirigeants, la surveillance des premières manifestations répondent à la question. Un pays hostile se dit

revendiquer des régions irrédentes. S'agit-il d'une manifestation sentimentale? Est-ce l'expression d'un programme arrêté à développer dans l'avenir? Est-ce l'avis ultime avant l'emploi d'une force préparée de longue main et désormais prête? Des mouvements tels que le communisme, le fascisme, le nazisme; des orientations telles que la neutralité, le libre-échangeisme, un renversement d'alliance, le progrès social, la réforme administrative, sont autant de manifestations d'intentions collectives ou officielles qui relèvent de l'étude intentionnelle.

En deçà des intentions effectives, il existe des sortes de pré-intentions dont l'étude critique s'impose à l'attention publique. Ce sont les vues théoriques exposées par un parti, par un doctrinaire, par un homme politique. Que l'on songe à « *Mein Kampf* », que l'on songe au « *Capital* »: il est clair qu'on peut trouver sous cette forme des aperçus les plus instructifs pour un avenir éventuel plus ou moins proche. Ces vues se trouvent dans des ouvrages, études, articles de toute nature. Elles se trouvent aussi à l'état psychologique dans la pensée même de celui qui les sécrète. L'écoute psychique des pionniers intellectuels ou des hommes d'Etat, pratiquée selon les indications du D^r Carrel, permettrait à l'entourage, à des agents spécialisés, de ne rien ignorer des intentions de ces personnages. Si l'écoute est suivie, prolongée, intégrale, compréhensive, elle constitue même une véritable Elaboration des intentions: c'est à ce titre qu'il fallait en redire un mot à cette place, bien que de tels procédés soient dépendants du Recueil et de la sûreté du Recueil.

Il est à noter qu'en marge de toutes ces intentions délibérées et actuelles, il en est d'autres, anciennes et répandues, qui gisent dans la conscience collective d'un pays, d'un milieu, d'une région, à l'état de tendances profondes et fortes. C'est en ce sens qu'un slave, un latin, un anglo-saxon ont des mentalités différentes qu'il faut connaître et étudier. Sur le plan régional, ce sont de ces inflexions traditionnelles invétérées, liées d'ailleurs à des éléments du déterminisme climatérique et géographique, qui font les différences de mentalité entre le Breton et le Provençal, le Lorrain et le Gascon.

Il est à noter qu'une intention arrêtée et en cours d'exécution exerce une sorte d'incidence contingente et se comporte désormais pratiquement comme une de ces incidences étudiées à l'échelon précédent et qui se font une place im-

prévue dans le faisceau des autres fonctions sociales et suivant les lois des interincidences. Ce sont les différences d'intentions qui expliquent la diversité des interincidences que l'on constate sur un même point entre pays distincts. Que l'on compare à cet égard la prépondérance de l'appareil militaire dans l'Allemagne de 1914, avec la place infime tenue par la Défense Nationale à la même époque dans la République des Etats-Unis.

Au niveau intentionnel reparaissent à titre de circonstances et de modalités les échelons inférieurs de l'Elaboration dialectique.

L'expression intentionnelle.

La figuration y est impraticable, puisque l'intention est d'ordre strictement psychologique. La langue suffit d'ailleurs à tout sur ce point. Noms et verbes abondent pour l'expression des intentions, de leur état, de leurs nuances. C'est un des points où la prolifération des synonymes et l'affinement de la pensée, ont composé dans toutes les langues un registre d'expression des plus parfaits.

§ 10. — L'ÉLABORATION CULTURELLE

L'Elaboration culturelle revient à appliquer aux renseignements les notions composant le niveau des cultures. Il convient ici de redire ce que nous entendons sous ce nom. Ce sont les fonctions de personnalisme, de science, de liberté, d'art, d'une part, de philosophie et de religion d'autre part, enfin de métier, de solidarité, de morale, — ces trois dernières appliquées aux fonctions sociales et méritant le nom de cultures sociales.

Les renseignements tributaires des Cultures.

Les fonctions culturelles, ayant leur place dans la société parmi et au-dessus des fonctions sociales, agissent par inci-

dence sur ces dernières et subissent à leur tour leurs influences incidenciellles. Il s'ensuit que tout renseignement portant sur les fonctions comme telles, qu'elles soient sociales ou culturelles, doit être l'objet d'étude culturelle.

Il est parmi les fonctions sociales, un groupe caractérisé sur lequel les cultures ont toujours exercé une influence particulière. On ne peut les étudier, notamment par les rapports de sécurité, sans se reporter à l'influence culturelle. Il en est ainsi du progrès. Sous l'aspect technique, il dépend partiellement de la culture scientifique; sous l'aspect humain, il utilise l'influence morale et religieuse. Il en est de même de la sécurité. D'elle-même, elle jette le poids de la contrainte pour assurer le conformisme individuel. Tâche impossible, si le métier, la morale, la philosophie, la religion, ne venaient rejoindre ses efforts en agissant sur l'autre pôle de l'activité: celui de la bonne volonté, de la probité, de la conscience professionnelle, de la loyauté. La natalité, abandonnée à la bonne volonté des couples, dépend autant de ces mêmes facteurs culturels que de l'instinct parentuel ou des avantages sociaux consentis aux familles fécondes. La civilisation nationale, opposée aux civilisations étrangères, est faite autant du rayonnement des cultures que de la totalité des fonctions sociales.

L'étude des intentions, portant sur un étage élevé, de la psychologie humaine, doit régulièrement se doubler de l'étude culturelle: les deux étages sont étroitement voisins et influent l'un sur l'autre.

Enfin, l'information publique englobe dans le Recueil toutes les fonctions humaines, y compris les culturelles. Celles-ci relèvent naturellement de l'Elaboration par les neuf premiers échelons de la dialectique. Mais elles ne sont comprises en elles-mêmes que par l'étude du dixième degré: celui-là même qui comprend les cultures.

L'étude culturelle.

Entre fonctions sociales et fonctions culturelles, du fait des interincidences réciproques, l'étude culturelle doit être à double sens. Toute fonction sociale doit être examinée sous l'angle culturel, mais aussi toute fonction culturelle doit être examinée sous l'angle social. Si la sécurité sociale

profite de la vitalité religieuse, la religion pâtit de l'insécurité ou du mauvais état de la sécurité sociale.

La première partie de l'étude culturelle revient à examiner l'influence des cultures par ce qu'elles ont d'éléments humains assignables et précis, avec élimination provisoire des réalités supra-humaines. C'est une simple annexe du niveau des interincidences.

C'est ainsi que l'ensemble des fonctions sociales subissent quatre types d'influences culturelles. La première est faite des interincidences extérieures déjà notées au paragraphe sur l'Elaboration fonctionnelle. La seconde est constituée par les desservances culturelles effectuées à l'étage social. Les aumôneries des forces militaires, des hôpitaux, des prisons, sont des desservances religieuses poussées au sein même de fonctions sociales. La troisième influence est du type complémentaire: la morale sociale a pour effet constant de compléter la sécurité en la doublant de bonne volonté, et d'obtenir le dépassement des obligations sociales ou la renonciation à certains droits sociaux. La quatrième influence est du type auxiliaire. Ainsi les établissements publics d'hygiène ou de santé sont aidés dans leur tâche propre par les établissements privés, d'inspiration philanthropique ou religieuse.

A l'inverse, les fonctions culturelles subissent de la part des fonctions sociales, quatre types d'influences semblables. C'est d'abord l'incidence externe: les cultures voient leur activité limitée par la seule présence des fonctions sociales. C'est ensuite la desservance sociale qui pénètre parmi les cultures: les impôts sont collectés aussi bien auprès des artistes, des savants, des religieux, qu'auprès des fonctionnaires et des particuliers. Vient alors l'influence administrative qui conditionne matériellement les cultures: les lois sociales, les lois concernant les contrats, les règlements de police, s'étendent au domaine culturel et souvent s'y adaptent. La dernière influence apporte son aide à la besogne même des cultures. Les arts utilitaires favorisent les Beaux-Arts. L'ordre social aide à l'ordre religieux. Les sciences appliquées entraînent des recherches de science pure.

Dans cette première partie de l'étude culturelle, quand le Recueil fournit un aspect, l'Elaboration doit le compléter. Si le Recueil fait état d'une vitalité morale ou religieuse en décroissance, l'Elaboration s'attachera à savoir si la cause

n'en est pas dans un asservissement social de ces cultures, à des contraintes administratives, partisans, physiologiques, patentes ou cachées, générales ou locales, dont l'effet est d'enchaîner leur essor naturel.

La seconde partie de l'étude culturelle consiste à examiner l'influence des éléments supra-humains sur le comportement des fonctions sociales. C'est la partie mystique, peut-on dire, de l'Elaboration culturelle. Il convient de la justifier en quelques mots avant d'en exposer l'application.

Il semble à première vue qu'après l'étude culturelle humaine, il faille clore définitivement l'échelle des degrés d'Elaboration. Cependant Hamelin lui-même admet ce qu'il nomme l'hypothèse théiste, c'est-à-dire la nécessité de recourir à des éléments de nature supra-humaine pour comprendre intégralement les échelons inférieurs de sa dialectique. Les religions positives, de leur côté, enseignent toutes l'existence d'un Etre suprême dont l'action s'exerce sur le monde par une omniprésence insensible ou par de flagrantes interventions. Ces doctrines sont plagiées à distance par les théories et pratiques occultistes qui s'attachent constamment à évoquer des êtres de nature extra-humaine. Il faut reconnaître, pour toute Elaboration loyale et avisée, l'incontestable nécessité d'être attentive aux possibilités de l'Elaboration mystique, admettant l'éventuelle intervention du supra-humain. Cela ne contraint pas les interprétateurs publics à faire leurs doctrines religieuses positives, qui formulent couramment des interprétations mystiques. Mais il serait déraisonnable et puéril de ne pas s'attacher à découvrir et à dégager dans toute leur force, les interventions manifestes d'éléments qui dépassent la nature humaine. Se réfugier dans l'abstention serait un déni d'Elaboration intégrale.

Le premier stade de l'étude mystique est le recours au supra-humain pour l'explication de faits sociaux ou culturels pour lesquels les explications humaines sont insuffisantes. C'est ce qu'ont fait pratiquement Charles VII et ses conseillers en présence de Jeanne d'Arc, venue solliciter la direction d'une armée. Ils ont conclu à une vocation divine et la postérité n'a pas pensé différemment. En présence de faits tels que ceux de Lourdes, en présence de certaines catastrophes nationales ou mondiales, en présence de certaines vies saintes, le même recours s'impose. Il faut seulement

noter que toutes les religions admettent, à côté de l'intervention divine, l'action plus ou moins profonde d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme: anges s'ils travaillent au bien général de l'humanité, démons s'ils s'emploient à faire son mal, ne fût-ce qu'en dotant d'avantages matériels, temporaires et injustes, leurs seuls sectateurs, individus ou sociétés.

Le second stade consistera à prévoir les réactions supra-humaines vis-à-vis d'orientations intentionnelles délibérées des individus, sociétés ou Etats. La libération absolue des cultures religieuses et le respect de l'ensemble des lois rationnelles de l'ordre humain, ne peuvent qu'attirer sur leurs auteurs la faveur providentielle. A l'encontre, toute forme de persécution religieuse, toute espèce d'asservissement des personnes, toute pratique délibérée de l'injustice, valent aux sociétés qui les supportent ou les activent, l'aversion ou la malédiction d'En-Haut. L'échéance en est parfois lointaine. Mais la justice immanente semble bien n'être pas un vain mot, qu'elle agisse sur les responsables par déchéances définitives ou par éclipses expiatoires. Un interprète, autorisé s'il en fut, des influences mystiques, Sa Sainteté Pie XII, proclamait, dans un discours de la mi-1941: « Il faut croire que rien n'échappe à la divine Providence, que rien ne se passe sans justice. »

L'expression culturelle.

Le langage, grâce à l'ancienneté de toutes les catégories de cultures, dispose des ressources les plus variées pour exprimer les aspects culturels des événements. En matière religieuse, l'analogie s'y impose fréquemment, du fait de l'inévidence sensorielle ou de la transcendance conceptuelle des éléments en cause.

Il convient de dire ici un mot des qualités générales que doit revêtir l'expression rédactionnelle des renseignements élaborés, à tout échelon de la dialectique.

La rédaction des bulletins de renseignements doit être particulièrement soumise au but à atteindre: pénétrer l'esprit de l'utilisateur. Elle doit donc d'abord être calquée sur la hiérarchie des éléments à exposer, donner l'essentiel, puis,

aux plans secondaires, les dépendances logiques de l'essentiel. Un officier ayant un rapport à faire sur une violation de frontière débutera par l'énoncé sommaire du fait. Après viendra ce qui est essentiel: le caractère intentionnel ou non. Puis la fin poursuivie au cours de l'opération, les moyens mis en œuvre; enfin les éléments accessoires, de déplacement itinéraire, de lieux, de temps, de nombre.

Soumise à la valeur logique, la rédaction aura pour qualité principale la précision. Elle doit en effet donner dans le détail comme dans l'ensemble, la vue objective, exacte, du fait et du contexte obtenu par Elaboration. C'est par la propriété rigoureuse du vocabulaire que cette qualité sera principalement obtenue. On sait qu'au style précis s'oppose le style imagé. Dans un bulletin de renseignements, celui-ci est à proscrire, sauf si la nature de l'exposé est telle qu'il faille réellement frapper l'esprit du lecteur, ou encore pour clore par une formule suggestive un paragraphe aride.

**

Cette échelle, aux dix degrés hiérarchisés, dérivée de la dialectique d'Hamelin, représente sans doute pour les fonctions sociales d'information, le meilleur cadre de travail dont elles puissent disposer pour traiter le renseignement transmis et accumulé. Que l'Elaboration soit rapide et succincte comme pour certaines conjonctures, qu'elle soit lente, profonde et intégrale, comme pour la masse des renseignements, qui peuvent souffrir un certain retard à l'utilisation, elle représente la phase centrale, capitale, savante, du cycle informationnel. Avant elle, le renseignement brut se rassemblait en bonne forme: Recueil, Vérification, Transmission. Après elle, le renseignement fini va passer aux phases d'utilisation: on le communique, on l'exploite, on le diffuse. C'est à la Communication désormais à jouer son rôle, à remplir la phase qui lui incombe dans le cycle informationnel.

Ne mettons pas le point final à ce chapitre sans faire remarquer que l'historien, voué à la reconstitution du passé, se trouve, en face des documents plus ou moins abondants dont il dispose, comme l'élaborateur social en présence du renseignement recueilli. L'échelle d'Elaboration se trouve donc être pour l'historien comme pour le sociologue, le cadre

fondamental de son travail critique. Le réformateur, préparant des projets d'amélioration, est pareillement tributaire de l'échelle dialectique. Ainsi, qu'il s'agisse du comportement passé de l'humanité, de son présent, de son avenir, le critique ne peut trouver meilleur outil intellectuel pour son travail, que cette échelle des catégories sociologiques, dérivées de l'ouvrage moderne le plus remarquable de la philosophie française.

CHAPITRE V

LA COMMUNICATION

L'Elaboration fournit du renseignement « fini », c'est-à-dire prêt pour l'utilisation. Mais l'utilisateur est rarement identique à l'élaborateur: ce serait une confusion de structures à peine imaginable et bien peu avantageuse. D'autre part, si toute Elaboration gagne à être centralisée et unifiée pour obtenir du renseignement tout son rendement, notamment sous l'angle des interincidences, les points d'utilisation sont au contraire inévitablement multipliés, dispersés, diversifiés. Enfin il n'est guère possible que les lieux d'utilisation soient étroitement accolés aux lieux d'Elaboration. C'est à relier Elaboration et utilisation, c'est à servir d'intermédiaire entre le centre d'Elaboration et les points d'utilisation, c'est à racheter l'écart spatial entre les lieux de préparation et les lieux d'emploi, qu'est consacrée la cinquième phase du cycle informationnel. Le terme de Communication lui convient par lui-même, et aussi parce qu'il est courant pour un élaborateur de dire qu'il va communiquer le renseignement aux intéressés et à toutes fins utiles.

En elle-même, la Communication apparaît sous un quadruple aspect. Elle doit d'abord s'attacher à connaître les structures sociales où les renseignements élaborés sont susceptibles d'une utilité quelconque. Ne pouvant envoyer sur ces structures uniformément un exemplaire de la masse des renseignements dont elle dispose, il lui faut alors établir le contenu des bulletins appropriés à chaque structure utilisatrice. Elle peut ensuite procéder à la confection de bulletins adaptés aux catégories d'utilisateurs. La commodité de

cette troisième opération exige que la Communication soit structurellement et localement accolée aussi intimement que possible à l'Elaboration. Les bulletins préparés, il reste à les expédier à leurs destinataires. Cette quatrième opération est une sorte de Transmission inversée. La Transmission faisait converger les renseignements multiples vers un seul centre d'Elaboration; la Communication les fait diverger du centre unique vers des utilisateurs multiples. La Transmission les acheminait à un seul exemplaire; la Communication les expédie à autant d'exemplaires qu'il y a d'utilisateurs.

ARTICLE PREMIER

LES DESTINATAIRES DE LA COMMUNICATION

Un renseignement déterminé apparaît comme susceptible de présenter de l'intérêt en trois zones sociales distinctes : la zone des postes de coordination, la zone des milieux de destinataires, la zone de l'opinion générale. Ces trois zones constituent l'ensemble des destinataires de la Communication.

Ce n'est pas le lieu de faire ici un exposé de la coordination. La coordination est la fonction sociale synthétique. Elle régit les rapports de toutes les autres fonctions. Elle réclamerait à elle seule, vu son importance, une étude plus ample et plus volumineuse que le présent travail sur l'information. L'information est d'ailleurs sa servante attitrée. Nous devons donc en dire assez sur la maîtresse, pour faire comprendre la nature du service auquel est vouée la servante.

Le poste de coordination le plus simple est celui de l'entreprise privée. Il assume trois rôles distincts. Il assure la marche fonctionnelle de l'entreprise en regard du but à atteindre: fabrication de biens, fourniture de services. Il articule autour et au profit de cette marche fonctionnelle fondamentale, les six administrations que l'on retrouve partout: éducation du personnel, répartition financière, production et ses moyens, information — c'est le point notable ici —, sécurité, progrès. Il adapte enfin à la marche de l'entreprise les inci-

dences reçues du dehors: directives publiques, incidences particulières sociales. Tel qu'il apparaît ainsi, le poste de coordination est donc voué à des tâches d'adaptations intelligentes. On conçoit qu'il ait besoin par nature d'être informé. On comprend que tout poste de coordination de quelque importance ait un bureau administratif distinct pour s'occuper de l'information.

Parallèlement aux postes des entreprises privées, on trouve les postes des établissements publics. Dans leur intégralité, ils sont de tout point semblables aux postes privés. Mais il leur arrive souvent de n'être point complets. Du fait de leur rattachement étroit et rigoureux à un organisme public plus vaste, ils apparaissent souvent amputés de tel ou tel élément, dont se charge pour eux l'organisme central dont ils dépendent. Les salaires des fonctionnaires sont fixés par les ministres. Ils ne sont pas au pouvoir des chefs locaux. Il en est souvent de même pour l'information. Dans l'entreprise privée, on exploite le renseignement. Dans le poste privé, on reçoit souvent toutes décidées, les directives qui en proviennent. On exécute des ordres commentés. Il est bon de dire que c'est loin d'être le cas général.

Au-dessus des postes de coordination d'entreprises privées ou d'établissements officiels, viennent ceux des groupements d'entreprises ou d'établissements similaires. Quand ils englobent toutes les structures similaires, ce sont des corps ou corporations. Leurs besoins en information sont analogues aux postes élémentaires.

Le groupement public des corps ou corporations interdépendants les uns des autres, constitue une filière ou une branche. Chacune dispose d'un poste de coordination, avec un service d'information rattaché.

En montant sur l'échelle des postes de coordination publics, on rencontre les catégories ou branches convergentes, les techniques ou procédés similaires, les secteurs ou catégories et techniques apparentées, les départements ou secteurs voisins, enfin le gouvernement et la constitution.

Chacun de ces postes publics de coordination dispose des mêmes éléments que les premiers mentionnés. Comme ceux-ci, ils se répandent en adaptations intelligentes, supposant information. Ils sont de tout point analogues à un centre nerveux qui reçoit fibres et influx sensitif et d'où partent fibres et influx moteur. L'influx sensitif, c'est l'information.

En ce qui concerne la coordination, la règle est donc simple: tout poste de coordination privé ou public exige du renseignement. Mais en présence d'un renseignement déterminé à communiquer, il faut en outre saisir quels sont ceux des postes de coordination qui y sont intéressés.

L'intérêt d'un poste de coordination déterminé pour un renseignement déterminé semble à première vue être fondé uniquement sur l'identité d'objet entre le contenu du renseignement et le but structurel du poste de coordination. Si le renseignement est un bilan de récolte de céréales, il intéressera les cultivateurs, puis les corporations, branches, catégories agricoles alimentaires. Si c'est un recensement de tuileries, il intéressera les céramistes et leurs groupements publics. Mais hors de là, quels autres intéressés trouver?

Il en est encore de deux sortes.

Du fait que chacune des six administrations est partiellement liée à tout poste de coordination, ou, ce qui revient au même, du fait que le contenu de toute structure sociale est partiellement lié à chacune des six administrations, il s'ensuit que tout renseignement portant sur une fonction sociale, intéresse accessoirement toute administration, dans la mesure où elle est adjointe à la structure principale. Le bilan de la récolte des céréales intéresse donc aussi les administrations de production, de répartition, d'information, de sécurité, de progrès, d'éducation professionnelle. L'intérêt administratif est parfois minime, parfois nul, mais il peut atteindre une intensité considérable: des déficits prolongés de céréales appellent un redressement de l'éducation professionnelle, une autre répartition des moyens de production, un relèvement de la condition des professionnels, des études de progrès techniques, etc...

Par ailleurs, nous avons montré qu'il n'est pas de fonction sociale qui ne subisse l'incidence des autres, ni n'exerce sur elles sa propre influence. La déficience de la quantité des céréales n'intéresse plus alors la seule fonction d'alimentation. Il se peut que l'hygiène alimentaire en soit affectée, que le plateau des importations de la balance commerciale en soit alourdi; que la balance des comptes, mise de ce fait en mauvaise posture, ait, sur les fonctions monétaires internes, des répercussions malsaines.

C'en est assez pour montrer que, parmi les postes de coordination, sont intéressés à connaître un renseignement

précis, non seulement ceux de la fonction en cause, mais ceux des administrations et encore ceux des fonctions incidiées. Le contexte élaboratif de chaque espèce de renseignement permettra de dresser à coup sûr la liste des postes de coordination à doter du bulletin de renseignements en cause.

Précisons, avant de quitter cette première zone des postes d'utilisation, que l'organe à qui communiquer le renseignement élaboré, est le bureau administratif d'information. Il existe à l'état différencié dans tout poste public coordinatif. Les postes privés peu importants n'en ont généralement pas de distinct. Le renseignement ainsi communiqué fait l'objet de l'exploitation, comme il sera montré à la sixième phase du cycle.

Les deux autres zones sociales intéressées à la communication sont les milieux de destinataires et l'opinion générale. La septième et dernière phase du cycle informationnel, sous le nom de diffusion, montrera en quoi et comment ils sont intéressés à la coordination. Qu'il suffise de marquer ici le caractère provisoire et succinct de leur curiosité intéressée.

Les milieux de destinataires correspondent, sur le plan des masses humaines, aux postes de coordination qui se meuvent sur le plan des institutions hiérarchiques. Il est ainsi facile de déterminer les milieux intéressés aux bilans de céréales évoqués ci-dessus. Ce sont d'abord les milieux qui achètent des produits à base de céréales. Ce sont ensuite certains milieux administratifs: les milieux scolaires à l'afût d'orientations professionnelles; les milieux de contribuables exposés à des prélèvements renforcés...

Quant à l'opinion générale, celle qui n'a pas d'intérêt fonctionnel ni pécuniaire direct à puiser dans la connaissance du renseignement, elle y satisfait sa curiosité, son besoin de savoir, le jeu de certaines tendances de sa sensibilité.

L'intérêt que peuvent prendre destinataires et opinion à la communication du renseignement est restreint et provisoire. C'est que, dans ces deux zones, le renseignement élaboré mais pas encore exploité, est un simple objet de curiosité, intéressée ou non. De réaction active ou sensible, il ne peut encore être question. C'est seulement quand, ces renseignements exploités par les postes de coordination, on con-

naîtra à la fois leur contenu et les parades publiques, que les réactions des destinataires et de l'opinion peuvent être caractérisées et définitives. Mais l'on ne saurait toujours faire attendre ainsi le public. On lui communique donc des renseignements élaborés, sous une forme succincte: il en prend connaissance aussitôt, et attend ensuite de savoir l'exploitation qu'en feront les postes de coordination.

Les organes qui jouent, auprès des destinataires et auprès de l'opinion, le rôle des bureaux d'information auprès des postes coordinatifs, sont les organes variés de diffusion, dont il sera question au chapitre septième. Ceux qui agissent auprès des destinataires sont les organes de publicité. Ceux qui agissent auprès de l'opinion sont les organes d'actualité.

Postes de coordination, organes de publicité, organes d'actualité sont à considérer comme des sortes d'abonnés aux bulletins de la Communication. Mais ce sont des abonnés à éclipse. Ils s'intéressent seulement aux renseignements portant sur telles catégories sociales, économiques, démographiques, administratives, nationales ou culturelles. Ils n'ont que faire de renseignements d'autres catégories. C'est la première tâche de la coordination de savoir s'ils vont s'intéresser à tel groupe de renseignements. Sinon, ils restent hors de l'envoi en perspective. Si oui, ils y sont compris et il convient alors de savoir ce qui les concerne dans l'envoi à communiquer.

ARTICLE DEUXIÈME

LE CONTENU DES BULLETINS

Il est clair que l'opinion, les destinataires, les divers postes de coordination échelonnés depuis les entreprises jusqu'à l'Etat ne s'intéressent pas de la même manière à la communication d'un renseignement. Que l'on signale à l'opinion le fait du manque d'essence, en y joignant l'estimation quantitative, voilà qui suffit à sa curiosité. Aux automobilistes destinataires, il faudra dire en outre le pourcentage subsistant auquel ils peuvent prétendre, la durée prévue de la pénurie. Aux producteurs de la branche des carburants, il

faudra livrer tout le renseignement sur la question, pour leur permettre toutes les adaptations fonctionnelles et institutionnelles requises, notamment la recherche et la production de carburants de substitution. Aux autres postes de coordination, il suffira de faire savoir la répercussion de cet état de choses sur leurs propres fonctions: technique énergétique, considérations financières, importations et paiements extérieurs, potentiel de motorisation militaire... Est-il possible d'évaluer à priori ce que désire chaque catégorie d'abonnés à la Communication? Sans prétendre à des précisions concrètes, on peut en effet dire à quoi s'intéressent par nature l'opinion, les destinataires, les différents postes de coordination.

L'opinion est par nature inintéressée, mais curieuse et sensible. Que le renseignement élaboré lui soit présenté dans ses traits essentiels, avec les principales circonstances; que l'on fasse entrevoir l'exploitation imminente et indispensable qui va s'ensuivre: on peut penser avoir satisfait à ses besoins sommaires. Il n'est guère que les événements en vedette, — et chaque semaine a les siens, — que l'on puisse assortir utilement d'aspects circonstanciés.

Les destinataires sont caractérisés par l'intérêt personnel qu'ils prennent aux renseignements, du fait que ceux-ci portent sur les biens ou services destinés à la satisfaction des besoins. On conçoit qu'ils désirent connaître, non pas les techniques et vicissitudes productielles, mais tout ce qui est résultat fonctionnel mis à leur portée. Les bilans prévisifs de la production et du marché des biens ou services passent ainsi au premier rang. Le destinataire prendra toujours vif intérêt à savoir les quantités, qualités et prix des biens ou services qui seront mis à sa disposition dans la période du proche avenir. Il aimera à prendre des vues sur les perspectives ultérieures du marché. Tout rapport de sécurité et de progrès lui apportera en outre l'écho passionnant de ses propres sentiments, peut-être de ses propres doléances et suggestions.

Les postes de coordination élémentaires, ceux des entreprises privées ou des établissements officiels, ont besoin de renseignements multiples et précis. Tout ce qui concerne les besoins de la clientèle est pour eux vital, qu'il s'agisse de quantités, de qualités, de moyens de solvabilité, de desiderata variés. Au second plan, viennent les renseignements portant

sur des éléments administratifs de l'entreprise: formation du personnel, moyens de production (énergie, outillage, travail...), répartition pécuniaire en salaires, en primes, en allocations, publicité, dispositifs de sécurité et de surveillance, possibilités d'amélioration. Après quoi paraissent les renseignements concernant l'ensemble de la corporation dont fait partie l'entreprise et qui ne peuvent laisser un professionnel indifférent.

Au niveau collectif public, les premiers postes de coordination rencontrés sont ceux des corps ou corporations. C'est là que l'on saisit pour la première fois un besoin de renseignements rigoureusement intégral sur les affaires de la corporation. Conjonctures, bilans, recensements, états, rapports, le tout dûment élaboré, y paraissent indispensables. Les aspects administratifs doivent à leur tour s'y adjoindre dans toute la mesure où ils sont intégrés à la corporation. A titre de renseignements extérieurs, il faut signaler ceux qui marquent des incidences, ou encore ceux qui concernent la branche et la technique, dont la corporation est dépendante.

Immédiatement après les postes de coordination corporatifs, viennent ceux des filières ou branches. Les besoins en renseignements y paraissent aussi étendus que précédemment. Mais ils ne sont plus bornés à la seule corporation: ils sont au contraire multipliés par le nombre des corporations interdépendances incluses dans la branche. Il va sans dire que les éléments productiels doivent y paraître dans leur intégralité. Les éléments administratifs au contraire peuvent être ramenés à leurs traits généraux. Parmi les renseignements extérieurs à la branche figurent ceux qui recèlent des incidences externes, ou qui portent en puissance des directives relevant de la catégorie supérieure.

Au niveau des catégories, qui sont les groupements de branches convergentes, — telle la branche des boissons groupant les branches convergentes du vin, du cidre, de la bière, des alcools de bouche, des eaux de tables, — les renseignements peuvent perdre impunément de leur intégralité. Ils concernent sans doute toutes les branches convergentes et, à travers elles, les corporations interdépendantes. Mais si les éléments productiels ont à être fournis au complet, les éléments administratifs peuvent n'y figurer qu'en brefs aperçus. Les renseignements extérieurs sont toujours nécessaires à titre d'incidences ou de directives.

On sait que les éléments administratifs font cortège à tous les postes de coordination. Ces postes reçoivent donc communication de la portion des renseignements administratifs qui leur revient. Quant aux six administrations centrales, elles drainent chacune la masse des renseignements de leur ressort, quelles que soient leur affectation et leur dispersion parmi les deux douzaines de secteurs non-administratifs. Au sein de l'administration de la production, les techniques ont place à part. C'est parce que chacune rayonne sur des branches et parfois sur des secteurs et départements distincts. La technique aérienne est essentiellement un mode de transport. Mais c'est aussi un procédé de transmission. C'est un moyen de tourisme. C'est un engin de recueil topographique. C'est un agent de surveillance de police. C'est un semeur d'engrais. Dans les forces militaires, c'est de l'artillerie ailée, c'est de la cavalerie chevauchant tout obstacle au sol, c'est un engin de combat dans l'espace aérien. C'est encore un appareil de publicité... On comprend que la technique de l'aviation reçoive des renseignements en provenance de tous ces utilisateurs disparates.

Les postes de coordination supérieurs sont ceux des secteurs ou ministères, des départements ou groupements de secteurs, du gouvernement ou groupement des départements sociaux, de la constitution, ou lieu géométrique de l'articulation entre société et cultures. A chacun revient le lot des renseignements qui concernent les structures dépendantes. Ils peuvent tous être ramenés à leurs traits essentiels: ce n'est plus au ministre à se préoccuper du contingentement productiel ou du progrès technique, dans une corporation de son secteur. Notons cependant que tout coordinateur de ces niveaux doit pouvoir obtenir sur sa demande communication de tout renseignement détaillé, distribué à un échelon quelconque de son domaine: c'est le bon moyen pour exercer partout, par des inspections inopinées, un contrôle total. A côté des renseignements propres, tout renseignement comportant incidence latérale ou directive supérieure, est à joindre au lot des bulletins internes.

On voit donc clairement que les services de communication, après leur première tâche d'établissement des listes d'abonnés, peuvent sans trop de difficultés ni beaucoup de chances d'erreur, déterminer à l'avance le lot des renseignements qui conviennent à chaque catégorie de leurs desti-

nataires. Ce n'est pas pour la communication un mince avantage: il va transparaître sous forme d'économie de peines et de moyens dans les deux dernières opérations de la phase: confection des bulletins, distribution des bulletins.

ARTICLE TROISIÈME

LA CONFECTION DES BULLETINS

Le mot bulletin est pris ici au sens de présentation matérielle de tout renseignement objet de Communication. Le nombre des abonnés d'une même catégorie fait le nombre des exemplaires à tirer; le lot de renseignements attribué à chaque catégorie fait le contenu même du bulletin. La fréquence dans l'utilisation ou dans la modification du renseignement fait la périodicité du tirage.

L'état du renseignement élaboré.

Un coup d'œil jeté sur un renseignement intégralement élaboré permettrait aussitôt d'en dégager quatre aspects: matérialité, classification, stabilité relative, détriplement.

L'étude du Recueil avait permis de discerner trois états possibles pour le renseignement brut en voie de constitution: état matériel, état de transmission, état psychologique. Une fois élaboré, le renseignement fini se présente uniquement sous la forme matérielle. Il s'agit des quatre documents pondéreux déjà énumérés: le document écrit, le document dessiné, le document photo-impressionné, le document tracé au son. Le document écrit ou tracé répond à l'expression linguistique. Le document dessiné ou impressionné répond à l'expression figurative. On ne voit pas d'autre forme sous laquelle on puisse trouver le renseignement au terme de l'Elaboration. On l'imagine par contre fort bien à l'état combiné, fait d'expression linguistique à la fois et d'expression figurative.

Il va sans dire que ces documents ne sont pas mêlés sans

souci du contenu, ni disposés en vrac au hasard des lieux et des entassements. L'Elaboration saine est toute classification. Cette classification ne peut mieux suivre que l'ordre structurel des fonctions: à la base, le plan économique et ses cinq secteurs; au-dessus de lui le plan démographique et ses quatre secteurs; plus haut, le plan administratif avec cinq secteurs; ensuite le plan national et ses cinq fonctions: à ce niveau, l'Etat, avec gouvernement et constitution; au-dessus du tout, en terrasse, les cultures aux neuf branches. Le milieu cadre des documents d'Elaboration ainsi répartis entre ces six groupes, doit être lui-même à l'image des structures. On peut imaginer sans enfantillage six salles de classement réservées chacune à un groupe structurel. A l'intérieur d'elles, autant d'aires distinctes et réservées que de secteurs. Sur chaque aire, des emplacements distincts pour les catégories; enfin autant de classeurs, de fichiers, de panneaux, que de groupements inférieurs retenus, rédigés, figurés.

L'ensemble de ce classement matériel est pourvu d'une stabilité toute relative. Sans doute, les recensements qui en sont la base, les états, les éléments topographiques jouissent d'une stabilité de principe, sous la seule réserve des remises au point périodiques et toutes marginales. Mais bilans, conjonctures, rapports sont en renouvellement rapproché ou constant. Les fichiers correspondants sont donc à remanier sans peu de relâche, ainsi que les tableaux figuratifs.

C'est d'ailleurs ce remaniement constant qui vaut à l'Elaboration sa quatrième caractéristique. Si les élaborateurs ont sans cesse à faire autour des classeurs, fichiers et tableaux, si les communicateurs doivent disposer pour leur tâche d'un exemplaire d'Elaboration toujours au point, il faut bien qu'un autre exemplaire soit entre les mains de classeurs spécialisés pour être tenu au point. Cela nécessite un détriplement du classement; détriplement assorti de mobilité, c'est sûr, puisque deux des exemplaires doivent être interchangeables. Ainsi quand les élaborateurs ont fait une remise au point d'une certaine stabilité, les classeurs la reportent sur le second exemplaire. Ils mettent alors ce second exemplaire à la disposition de la Communication, et répètent la mise au point sur le troisième exemplaire, qu'ils reprennent pour un temps.

Le point à retenir de tout ceci, c'est que la Communi-

cation dispose en permanence d'un exemplaire du classement. C'est d'après cet exemplaire toujours au point, qu'elle confectionne les bulletins dont l'envoi est sa tâche propre.

La forme du renseignement communiqué.

On ne peut admettre le renseignement communiqué que sous des formes stables. C'est que l'utilisation n'est pas chose instantanée. Elle veut du loisir. Elle veut des retours fréquents et nombreux sur les bulletins de renseignements ou sur telle de leur partie. La conséquence est que le renseignement communiqué ne sera admis que sous la forme documentaire. Les bulletins seront donc faits de textes imprimés, de dessins, de vues photographiques, exceptionnellement de disques tracés. A la différence des documents d'Elaboration, ceux-ci sont parfaitement stables et valables jusqu'au renouvellement ultérieur de l'envoi. Ce n'est plus enfin à trois exemplaires qu'on les trouve: il les faut aussi nombreux qu'il y a d'abonnés à servir. C'est cette dernière caractéristique qui est la plus notable. Elle entraîne l'étude de la technique de reproduction multiple des documents. Nous allons l'insérer ici puisque c'est la première fois qu'elle se rencontre dans notre travail. Mais son champ d'application le plus étendu ressortit à la septième phase, celle de la diffusion. Les éléments de technologie sont éliminés. Il n'est fait état que des résultats fonctionnels poursuivis et obtenus.

La technique de reproduction des documents.

Elle varie selon qu'il s'agit de textes, de dessins, de photos, de disques.

La reproduction des textes. — On part de manuscrits écrits à la main, tapés à la machine, ou enregistrés sur disque; on prépare des formes d'imprimerie faites à l'image des manuscrits; on procède au tirage des exemplaires; on finit par l'assemblage des feuillets.

Les formes à l'aide desquelles on procède au tirage sont de trois types. C'est l'application de l'encrage qui les caractérise. Dans l'un, l'encrage est superficiel; dans l'autre, c'est

un encrage d'imprégnation; dans le troisième, c'est un encrage de filtration.

Les formes à encrage superficiel sont des tables ou cylindres de métal qui portent en relief le dessin des caractères d'écriture. Lorsque ces tables ou cylindres sont des blocs de plomb fondu ou de cuivre électrolytique, on les nomme clichés. Les clichés sont des formes durables. On les recherche pour des tirages répétés, quand on désire économiser les caractères. A leur défaut, tables et cylindres sont seulement les supports provisoires de caractères assemblés. Les assemblages sont faits parfois à la main et au moyen de caractères mobiles. Le plus souvent ils sont faits à la monotype et portent encore sur des caractères mobiles. Les linotypes enfin constituent automatiquement des lignes-blocs en caractères fixes, fondus d'un seul coup dans le moule d'une matrice composée. L'encre est toujours étendue sur le relief des caractères.

Les formes à encrage d'imprégnation sont peu usitées en comparaison des précédentes. La matière perméable à l'encre est soit de la gélatine en pâte, soit de la pierre lithographique. La main trace à l'encre les caractères voulus. L'encre pénètre dans la pâte ou dans la pierre d'où elle transsudara lors du tirage.

Les formes à encrage de filtration sont des feuillets-baudruches. Le stylet manuel ou la frappe d'une machine à écrire perce de part en part la baudruche. L'encre étalée au revers du feuillet passera seulement par les dentelures graphiques et reproduira leur dessin d'écriture lors du tirage. Leur emploi est restreint.

Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces catégories de formes, le tirage revient toujours à présenter des feuilles de papier sous ces formes, à les y appliquer, à les presser, à les retirer enfin pour faire la place à d'autres. C'est la presse elle-même qui réalise l'impression à l'encre. Des dispositifs ingénieux ont été conçus pour hâter les opérations et accroître le rendement du tirage. C'est avec les rotatives qu'ils atteignent leur point de perfection. Un seul groupe de cylindres peut fournir à l'heure trente mille exemplaires de huit pages chacun, soit 240.000 pages au total.

L'assemblage des feuilles intervient ensuite. Il est également automatique. Les machines font elles-mêmes l'assemblage; elles coupent, elles collent, elles plient, et les bulletins

sont prêts pour l'envoi. Si leur volume est appréciable, on recourt ensuite aux opérations de brochage pour assurer la cohésion de l'ensemble.

La reproduction des dessins. — Tirages et assemblages sont précédés, de même que pour les textes, par la préparation des formes. On part souvent de feuillets de papier dessinés au préalable. A leur défaut, le dessin est gravé directement sur les formes.

Les formes appartiennent encore aux trois mêmes types. Les formes à encrage superficiel sont des tables de bois ou de métal. Dans les premières, le dessin est foré en relief à l'aide d'outils tranchants ou de pointes rouges maniées par le dessinateur. Dans les secondes, les creux et reliefs sont pratiqués par réactions chimiques. Les formes à encrage d'imprégnation sont des pâtes ou pierres sur lesquelles on applique les feuillets dessinés et encrés. L'encre pénètre et reproduit en négatif sur la surface pâteuse ou pierreuse le dessin dont on prépare la reproduction. Les formes à encrage de filtration sont des baudruches transpercées par le stylet du dessinateur. Les opérations de tirage et d'assemblage ne sont pas, en fait de dessins, différentes des mêmes opérations appliquées au texte. Cependant il est des dessins en couleurs: on les obtient par application des feuillets de papier successivement sur deux, trois, quatre formes distinctes, chacune pourvue d'un encrage de couleur différente.

La reproduction des photographies. — On part toujours d'un cliché négatif spécialement traité. Ce cliché porte l'impression d'objets extérieurs, mais aussi de dessins ou de textes. On le reproduit par utilisation directe ou par préparation de formes intermédiaires utilisées pour des tirages d'imprimerie à l'encre.

La préparation de formes intermédiaires s'impose chaque fois que la reproduction doit atteindre un certain nombre d'exemplaires. Les formes sont réduites à deux types: les formes à encrage superficiel, les formes à encrage d'imprégnation. Les premières comprennent photogravure, héliogravure, photoplastographie, distinctes tant par les parties du cliché correspondant aux reliefs de la plaque, que par le mode d'encrage. Si la matière utilisée est le métal, c'est la photométallographie; si c'est la pierre, c'est la photolitho-

graphie. Les surfaces du métal ou de la pierre reçoivent le dessin des creux et reliefs par des réactions chimiques opérant sous l'application du cliché négatif. L'encrage ultérieur se fait sur les reliefs ou dans les creux. Les formes à encrage d'imprégnation relèvent de la photocollographie. La matière est une gélatine chimiquement apprêtée. L'application du cliché négatif réagit sur la gélatine de telle sorte qu'elle y détermine des parties perméables à l'encrage et d'autres rebelles à l'imprégnation.

Le tirage direct des positifs est d'ordre chimique; le tirage sur forme est analogue à la reproduction des textes et dessins d'imprimerie. Le tirage direct se pratique par applications successives sur le cliché négatif des papiers ou pellicules sensibilisés. Les deux surfaces sont pressées et exposées ensemble durant un certain temps à la lumière solaire ou à la lumière artificielle. Le nombre des exemplaires est limité. Le tirage indirect est aussi perfectionné et aussi abondant que celui des textes ou dessins. Si l'on veut des reproductions en couleurs, il faut faire passer les feuillets sous autant de formes qu'il y a de couleurs d'encre à obtenir.

L'assemblage des feuillets est identique à celui des reproductions précédentes.

La reproduction des disques. — On part des disques tracés directement sous l'action des ondes acoustiques.

La préparation d'une forme reproductrice s'impose. C'est une matrice négative en métal que l'on obtient par manipulations électrolytiques opérées sur le disque de cire initial. Le tirage se fait sous la presse hydraulique. La matière métallique négative porte en relief le dessin des sons. Elle l'imprime en creux dans une couche de gomme-laque étendue sur les disques du commerce présentés à la presse. Les possibilités de tirage sont illimitées. Les disques sont ordinairement imprimés sur les deux faces. Rigides ou souples, ils sont glissés dans une gaine cartonnée qui les protège, — comme le couvre-livre fait pour le volume, — en dehors des moments d'utilisation.

Tirages, périodicités, formes, contenus, obéissent ainsi aux exigences de la Communication. Mais le rôle de cette phase n'est pas encore terminé. Il reste à transmettre les bulletins aux abonnés pour en permettre l'immédiate utilisation.

ARTICLE QUATRIÈME

LA TRANSMISSION DES BULLETINS

C'est une application nouvelle de la fonction de la Transmission étudiée à la troisième phase du cycle. Il suffit d'en retracer les grandes lignes et de marquer les particularités propres au courant de communication. Rappelons que nous avons rangé ce courant accessoire, lors de l'étude des Transmissions, parmi les transferts similaires. Sa ressemblance avec le courant de renseignement est en effet frappante, puisque ce sont des éléments matériels identiques qui sont véhiculés: les documents des quatre espèces. Mais ce sont ici des renseignements « finis »; les autres étaient des renseignements bruts.

Les particularités les plus intéressantes à relever concernent les modalités et les moyens employés.

Parmi les modalités humaines, la sécurité, tant matérielle que psychologique, présente une prééminence accrue. Cette fois, en effet, le renseignement a en lui-même plus de prix, puisqu'il est doté de toute sa richesse d'Elaboration. D'autre part, on l'expédie à des abonnés qui en ont un besoin précis et rigoureux. La Communication de son côté a pour attributions obligatoires de faire parvenir les bulletins qu'elle a confectionnés. On comprend dès lors la recherche délibérée de tous les procédés d'accroissement de la sécurité. On choisira les moyens techniques les moins exposés aux accidents. On recourra à toutes les possibilités de stimulation psychologique, notamment par reçu régulier de tout bulletin ou paquet de bulletins déposé. L'accusé de réception y sera de règle.

La sûreté revêt à son tour une importance qu'elle n'avait pas dans le courant initial. C'est que l'Elaboration ajoute au renseignement une parure de grand prix. Elle marque les évolutions, elle dénonce les causes, elle indique les fins, elle relève les interincidences, elle précise les intentions. Or ce sont bien des déterminations de cette sorte qui ne peuvent,

sans dommage, être connues des tiers. Qu'il s'agisse d'étrangers adversaires ou concurrents, de corporations en déséquilibre, de professionnels en délicatesse avec la loyauté de leur rôle, ni les uns ni les autres n'ont à se savoir dépistés avant que les chefs responsables n'aient exploité les bulletins et trouvé les parades appropriées. L'opinion elle-même, ou des isolés indiscrets, s'inquiéteraient à tort des révélations captées, non encore revêtues des réactions correspondantes.

Il n'est donc pas étonnant que les procédés de sûreté soient ici d'usage constant. L'enveloppement hermétique des bulletins, le convoyage des envois principaux seront sans lacune. Le secret professionnel se verra dépouillé de toute espèce de tolérance et d'exception. Le chiffrement s'imposera pour les plus importants bulletins.

La considération de coût perd par contre à peu près toute valeur. La Communication est en réalité une fonction d'intérêt général qui confine à l'ordre public, même pour la fraction de ses destinataires qui sont seulement chefs d'entreprises privées. En pareil cas, on ferme les yeux sur le coût; c'est la fonction qu'il faut assurer sans plus. Le procédé connu sera d'accorder la franchise à tout envoi de la Communication officielle et d'octroyer de bas tarifs aux envois privés.

Au chapitre des modalités mécaniques, le débit tend ici à enfler de volume. Sauf dans les envois adressés à l'opinion, tout bulletin offre une certaine épaisseur. S'ils vont vers des postes de coordination publics, ils peuvent présenter des dimensions et poids considérables. On comprend que les porteurs de fret préférés soient chemins de fer, autos, avions, bateaux. La limite des poids et des dimensions infligée par les réseaux de Transmission aux usagers ne saurait valoir pour les trajets principaux de la Communication officielle. Des autos réservées à ces trajets lèveraient à cet égard toute difficulté.

La rapidité ne perd rien de son importance. Si l'urgence est rare du fait qu'il a bien fallu prendre du temps pour les opérations d'Elaboration, la rapidité d'acheminement reste indispensable. En tout secteur, il est bon de recevoir, dès qu'ils sont au point, les renseignements qui exigent et commandent les mesures de coordination. En matière de sécurité intérieure, de défense nationale, la rapidité ne souffre plus aucune faiblesse. On doit s'habituer à considérer

tout renseignement élaboré comme une aubaine avantageuse ou un diagnostic médical. L'aubaine que l'on ne connaît pas à temps est perdue. Le diagnostic qui traîne laisse courir le mal et le laisse empirer. Le renseignement est de la famille des denrées périssables.

Indépendamment de la vitesse de la Transmission, le rythme des envois de la Communication intéresse à son tour la rapidité. On ne peut assurément expédier un bulletin dès qu'un renseignement nouveau est apparu. Cependant l'envoi exceptionnel et immédiat s'impose dès que l'importance du fait est établie. Hors de la nécessité d'urgence, il faut songer à la périodicité de l'acheminement des bulletins. Elle est propre à chaque structure sociale. Il faut la déterminer telle qu'elle épouse le rythme de l'évolution fonctionnelle ou celui des nécessités d'utilisation. Il suffit alors de réserver des numéros intercalaires pour le cas exceptionnel d'urgence. La régularité du rythme des envois permet aux bulletins de prendre la qualité des périodiques. Abonnés ou lecteurs occasionnels ont tout avantage à cette modalité de distribution: les uns et les autres ont toujours intérêt à connaître à l'avance la date d'arrivée des bulletins de la Communication.

Les moyens de Transmissions affectés à la Communication sont choisis à la lumière des considérations précédentes.

L'ampleur ordinaire du débit impose à la fois aux bulletins la forme documentaire, et aux Transmissions les moyens de fret. C'est donc à l'état matériel et pondéreux que l'on achemine universellement les bulletins. Toutefois, on peut relever à cette règle des exceptions. La première concerne les bulletins adressés à l'opinion; ils peuvent, la plupart du temps, revêtir une forme tellement brève, qu'on perdrait à les abandonner au fret. Il est plus expédient d'user du télégramme à destinataires multiples, de messages radio, ou même de communications téléphoniques répétées. D'autre part, il arrive que les porteurs de fret paraissent trop lents pour l'urgence de l'exploitation. Comme on ne peut s'en passer, on gagnera à recourir à un moyen fil ou à un moyen ondes, pour un communiqué résumé et provisoire. Un télégramme de l'armée annoncera aux généraux de divisions: « Il faut vous attendre à une attaque dans un délai de vingt-quatre heures. Bulletin suit. » L'alerte peut alors être donnée aussitôt. A l'arrivée ultérieure du bulletin détaillé, chacun

prendra connaissance de la nature de l'attaque redoutée, de ses buts, de ses moyens, de son rythme, de ses axes, du moment de déclenchement, ou du moins de ce qu'on a pu savoir ou inférer sur tous ces points.

Au chapitre des Transmissions, le réseau général était apparu comme pouvant satisfaire sans différenciation à tous les besoins en Transmission. Il y a, semble-t-il, à introduire, ici, une exception sur ce point. Du fait du volume de certains bulletins, du fait des trajets très courts qui s'étendent entre un centre d'Elaboration et les ministères dans une capitale, du fait de la fréquence des envois, du fait des exigences de la sécurité et de la sûreté, une spécialisation dans l'affectation des moyens de Communication paraît rationnelle. On imagine fort bien une section automobile affectée au centre de Communication pour les envois aux organismes publics de la capitale. Toutes les modalités souhaitables sont alors assurées au mieux. C'est aux envois secondaires et multiples que l'on réserve le recours normal au réseau commun des Transmissions. On a reconnu la différence entre les deux courants: aux Transmissions de base, les points de départ sont multiples, dispersés, tandis que le point d'arrivée est unique. Aux Transmissions de la Communication, le point de départ est unique, les points de destination sont déterminés, mais dispersés et nombreux.

Avec l'arrivée des bulletins aux utilisateurs, s'achève la phase de la Communication. Désormais, le renseignement, revêtu de toutes ses possibilités d'utilisation, est entre les mains de ceux qui sont aptes à en faire emploi. Ces utilisateurs sont d'abord les chefs de toute nature. Sous le nom d'Exploitation, la sixième phase du cycle informationnel va leur être consacrée. Après eux, ce sont les diffuseurs de toutes catégories penchés sur l'opinion. La septième et dernière phase de l'information les montrera à l'œuvre.

CHAPITRE VI

L'EXPLOITATION

Dans l'ensemble du cycle informationnel, l'Exploitation apparaît comme la phase capitale. C'est qu'elle représente le but même ou du moins le but essentiel de toutes les opérations antérieures. Si l'on recueille, si l'on vérifie, transmet, élabore, communique, c'est pour permettre, préparer, assurer une bonne Exploitation. Dans l'information comme en tout processus, le but a la prééminence. La diffusion, qui vient après elle, ne représente plus qu'un but secondaire. C'est une sorte de sous-utilisation de la phase ultime et principale.

C'est donc bien l'Exploitation qui est au sommet du cycle. C'est elle qui oriente le travail propre de chacune des phases précédentes. Nous l'avons vue décider du contenu du Recueil. Elle indiquait à la vérification les points importants à contrôler. Elle stimulait l'œuvre des Transmissions. Elle polarisait toute la besogne d'Elaboration. Elle s'ajustait étroitement les opérations de la Communication. C'est encore elle qui règlera le cours de la diffusion. Jouissant de toutes les prérogatives du but, elle règne en souveraine sur les phases qui lui sont enchaînées.

Or, chose curieuse, lorsqu'on envisage en elle-même cette phase placée au sommet du cycle, on en vient à croire qu'elle est en grande partie étrangère, extérieure, à la fonction administrative d'information. Il faut bien en convenir. Exploiter est essentiellement une phase dépendante d'une autre fonction sociale que l'information: la fonction d'activité et non plus de connaissance, la fonction de direction ou de coordination. La chose n'a pas de quoi surprendre. Dans un organisme vivant ou social, on ne connaît pas pour con-

naître, on s'informe pour agir. Dès lors la fonction d'information apparaît orientée vers la fonction de coordination. L'inévitable point d'articulation entre ces deux fonctions interdépendantes se trouve au centre de la présente phase informationnelle, au cœur de l'Exploitation.

Il en résulte, dans l'étude de cette phase, une anomalie notable, mais point exceptionnelle en sociologie, où toutes les fonctions s'articulent et se compénètrent. C'est que l'Exploitation inclut des éléments informationnels et des éléments coordinatifs, les uns intimement soudés aux autres. Il ne faut pas songer à les séparer. L'Exploitation en est la synthèse active. Nous les verrons s'articuler ensemble dans l'examen des trois parties qui constituent cette phase: l'apprêt utilitaire du renseignement; l'exploitation coordinative du renseignement; la discrimination des renseignements à diffuser.

ARTICLE PREMIER

L'APPRÊT UTILITAIRE DU RENSEIGNEMENT

Est-il soutenable, une fois acquise la besogne d'Elaboration, de parler d'un nouvel et ultime traitement, d'un apprêt utilitaire du renseignement élaboré? Sans aucun doute.

Toute intégrale fût-elle, l'Elaboration ne peut sortir du domaine informationnel. Dans ce domaine, son rôle se ramène à trois points. Elle reconstitue les choses, les faits, les fonctions dans toute leur plénitude et dans tout leur contexte. Elle recherche et marque entre ces choses, ces faits et ces fonctions, les liens effectifs du déterminisme: rapport de cause à effet, de moyen à fin, de fonction à conséquence, d'intention à réalisation. Elle s'attache ensuite à dégager et exprimer les lois sociologiques stables qui règlent ces rapports et les expliquent. Elle est vouée à une tâche de reconstitution et d'explication intégrale du réseau complexe des matières de sociologie. Mais son rôle s'arrête là. Elle ne peut, sinon ce serait la confusion des fonctions, se préoccu-

per des buts poursuivis par les autorités et chefs publics ou privés.

C'est ainsi que lui échappent nécessairement les aspects strictement utilitaires des renseignements traités. Or, ce sont ces aspects qui sont indispensables au chef pour asseoir ses décisions d'Exploitation. Il faut ainsi reconnaître la nécessité d'un apprêt utilitaire des renseignements communiqués, et montrer de quelles opérations il est constitué.

Cet apprêt consiste à confronter les renseignements de l'Elaboration avec les buts délibérément ratifiés et poursuivis par les fonctions sociales. Avec la notion de but apparaissent les idées de résultats satisfaisants ou déficients. Or, la confrontation du renseignement avec les buts fait immédiatement jaillir l'état des choses sous l'angle de la prospérité ou de la défectuosité. C'est à ces notions nouvelles que s'attache, pour les étudier et développer, l'apprêt utilitaire. Pour lui, tout se résume en satisfactions ou en déficiences. A l'Elaboration, on se contentait au contraire de tout comprendre, de tout expliquer, le bon comme le mauvais. Le souci utilitaire envisage les courbes fonctionnelles dans leur état présent ou dans leur trajectoire ultérieure. Pour étudier leur état présent il suffit de confronter les buts stables avec le jeu connu des conjonctures, bilans et rapports. Pour prévoir leur état ultérieur, il faut en plus connaître les lois déterminantes des fonctions, les assujettir à l'état existant des courbes, et de là passer à la prévision raisonnée des évolutions à venir.

Considérée à un moment donné, la situation fonctionnelle peut donc être satisfaisante ou déficiente. Si elle est bonne, c'est que les besoins sont satisfaits en quantités, qualités, prix; c'est que les institutions jouent en prospérité; c'est que les interincidences sont stables. Quant au contraire la situation est défectueuse, c'est que, ou bien les besoins sont mal satisfaits en quantité, qualité, prix; ou bien les institutions sont en mauvais fonctionnement; ou bien les interincidences sont en déséquilibre. En pareil cas l'examen utilitaire porte sur les points suivants: nature exacte de la défectuosité, — fonctionnelle, institutionnelle, administrative, coordinatrice, — avec son amplitude précise; détermination des explications adéquates, — finales, fonctionnelles, incidentielles, intentionnelles; recherche de tous les correctifs applicables à la défectuosité pour ramener l'équilibre, —

action provisoire ou durable de rectification sur causes, fins, incidences, intentions; étude pratique de leur application; étude prévisive de leurs résultats. Le tout sera fait sous la forme d'une prospection générale, étendue à toute la gamme des correctifs dont on dispose.

Bonne ou défectueuse sur le moment, une situation fonctionnelle peut et doit être en outre considérée sous l'angle prévisif. Ici l'examen est à conduire au rebours du précédent. On part sans doute des faits acquis. Mais on s'efforce de tracer à l'avance les courbes finales, fonctionnelles, intentionnelles, et de prévoir la situation de la conjoncture au terme d'un certain laps de temps. Si cette conjoncture ultérieure paraît bonne, l'examen ne pousse pas au-delà. Si elle paraît défectueuse, l'examen reprend, comme dans le cas précédent l'étude des antécédents de crise, pour dégager les correctifs qui, supposés appliqués d'avance, rectifieront les courbes menacées et les feront converger vers la prospérité. Savoir pour prévoir, afin de pouvoir, telle est ici la règle de l'examen, étant entendu qu'il s'agit d'une étude préparatoire générale, exclusive de toute décision effective.

Au terme de cet examen utilitaire, on se trouve en présence d'éléments parallèles. L'un est un simple rappel des buts poursuivis par la fonction considérée. Un autre est fait des déficiences présentes des fonctions, reconnues à l'aide des renseignements communiqués. Le troisième dessine la courbe prévisive de l'évolution fonctionnelle, notamment sous l'angle de ses éventuelles déficiences. Un quatrième présente la gamme des parades et correctifs dont on dispose pour ramener la marche des courbes fonctionnelles vers le tracé d'équilibre. On voit ainsi tout ce qu'ajoute l'examen utilitaire à l'étude théorique et désintéressée de l'élaboration.

Lorsque ces quatre directives d'utilisation sont rassemblées et ajoutées, l'Exploitation informationnelle a rempli la première partie de son rôle. Elle peut et doit alors laisser place à l'exploitation active, celle qui va utiliser les renseignements apprêtés pour prendre les décisions effectives.

ARTICLE DEUXIEME

APERÇU SUR L'EXPLOITATION

L'Exploitation ne commence qu'une fois l'apprêt utilitaire achevé. A ce moment le renseignement est parfaitement apte à l'utilisation par celui-là même pour qui il a été spécialement apprêté. Exploiter revient pour le Chef utilisateur à trois actes dont l'un est informationnel, le second actif ou coordinatif, le troisième de nouveau informationnel. Ce sont la prise de connaissance de l'état de la question, les décisions fonctionnelles, les décisions informationnelles.

L'état de la question.

Au moment d'agir, le chef doit passer en revue les éléments d'information dont il dispose. Toute la fonction d'Information a travaillé à les lui préparer. L'apprêt y a mis la dernière main. Voici sous quelle forme se présente une question prête à l'exploitation immédiate.

La courbe de l'état de fait fonctionnel, présent ou prévu, est l'un des trois aspects indispensables. Elle est le produit de tout le travail antérieur des phases de l'information. Elle révèle un fonctionnement satisfaisant, médiocre, defectueux. Elle est variable puisque chaque fonction a la sienne. On la présente toujours à l'état rédactionnel. On en rehausse l'expression, quand c'est possible, par des figurations diverses. Les documents justificatifs de la courbe sont présentés à toutes fins utiles. Des commentaires verbaux sont fournis sur demande par les apprêteurs qui sont en même temps ceux qui présentent la courbe de fait.

La courbe de l'état fonctionnel théorique, souhaitable, recherché par la coordination, est le second des aspects indispensables de la question. En sont naturellement éliminées toute defectuosité, toute déficience. C'est la courbe idéale, mais gardant tout son caractère pratique et possible. Car il

ne servirait à rien de viser à une perfection hors de portée. Elle a d'ailleurs été ratifiée au cours de délibérations et décisions antérieures. Elle représente les buts mêmes poursuivis par le chef. Elle fait l'objet d'une présentation rédactionnelle, rehaussée éventuellement de figuration. Il va sans dire qu'elle est en principe présente constamment à l'esprit du chef, puisqu'elle répond à sa volonté et s'incorpore à son activité fonctionnelle. Il ne s'agit donc pour lui que d'un simple rappel.

La gamme des moyens fonctionnels qui se trouvent à la portée du chef pour agir, constitue le troisième aspect indispensable d'une question. Le chef doit d'abord mettre à part ceux qui dépendent pleinement de sa volonté: sa décision les rendra exécutoires. Viennent ensuite ceux qui dépendent de ses supérieurs: il ne pourra que les désigner à leur attention et faire valoir les raisons qui militent en faveur de leur adoption. Viennent enfin ceux qui sont laissés à l'initiative de ses subordonnés: il devra les indiquer et en recommander la mise en œuvre par des directives. Qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre groupe, les moyens ont chacun leur valeur propre. Sur la gamme des possibles, c'est au chef à choisir ou à désigner ceux qui apparaissent les plus efficaces, les plus commodes, les plus économiques. Leur présentation est faite au chef par les techniciens de son entourage.

En possession de ces trois groupes d'éléments, le chef sait ce qu'il doit savoir de la question à traiter. Il peut passer au second acte de l'Exploitation: les décisions actives.

Les décisions actives.

Chez un chef compétent, loyal, actif, les décisions exécutives découlent de la prise de connaissance de la question. Il a toujours avantage à se réserver un temps plus ou moins long de réflexion. S'il a autour de lui des professionnels avertis, il prendra utilement leur avis. L'aboutissement est la décision, unique ou multiple.

Parmi les décisions, les unes sont exécutives, parce qu'elles mettent en œuvre des moyens fonctionnels, en dépendance absolue de la volonté du chef. Ce sont des moyens internes à sa zone d'action et ne dépendant d'aucun autre

chef. Dans les fonctions publiques, de telles décisions revêtent les formes de la loi, du décret, de l'arrêté, de la décision, de l'injonction. Dans les fonctions privées, ce sont des ordres relevant généralement de la force des accords contractuels. Elles manifestent toujours la volonté et le pouvoir du chef dans sa plénitude. C'est ainsi que le colonel décide souverainement au combat, du rôle de la compagnie d'engins.

D'autres n'ont plus en elles-mêmes la force exécutoire. Ainsi les décisions qui, prises par le chef, se trouvent dépendre en outre de la ratification de ses supérieurs. Tantôt ce sont les supérieurs qui se sont réservé cette ratification pour des motifs particuliers. Tantôt le recours à leur arbitrage s'impose parce que l'exécution dépend de chefs extérieurs. C'est le cas de toutes les incidences. Si le service des réfugiés ne peut achever sa tâche sans disposer d'essence, il devra s'adresser aux stockeurs fournis tels que l'Armée. Ce ne peut être qu'un coordinateur supérieur à la fois au service des Réfugiés et aux services militaires, qui puisse rendre exécutoire cette exigence incidentielle d'un service civil sur un service militaire. La dénomination d'« exigence » marque le recours à une autorité externe.

D'autres décisions encore restent dépourvues de force obligatoire. Ce sont celles qui sont virtuellement prises par le chef, mais restent dépouillées d'obligation légale pour ses subordonnés, ou mieux pour les particuliers de son ressort fonctionnel. Les décisions restent alors à l'état de directives. La pénurie d'oléagineux détermine le Ministre de l'Agriculture à tenter d'en développer la culture. Les exécutants éventuels sont des paysans, professionnels autonomes. Il doit se borner à leur proposer toutes les raisons d'ordre public ou d'intérêt privé qui poussent à la culture de l'œillette ou du colza. Il prendra des mesures pour favoriser et pour préparer leurs efforts. Mais les paysans ont le dernier mot : c'est d'eux que dépend pour finir la réalisation plus ou moins vaste des intentions du Ministre.

Ordres, exigences, directives, telles sont, ramenées à un mot, les trois familles de décisions à portée de l'exploitation active des chefs.

Les décisions informationnelles.

Les décisions actives portent sur l'objet spécifique des fonctions. Toutes peuvent être escortées au second plan de décisions administratives coorientées vers le but principal spécifique. Si la directive agricole préconise l'extension des cultures oléagineuses, des mesures administratives viendront à l'appui. Les professionnels seront réinitiés à la technique des oléagineux. Des semences seront mises à leur disposition. Des prix rémunérateurs leur seront d'avance assurés. Ce n'est pas le lieu de développer davantage les décisions administratives secondaires. Par contre le groupe informationnel n'est nulle part mieux à sa place qu'ici.

Le chef qui a terminé l'Exploitation active, est généralement conduit à y joindre une Exploitation informationnelle susceptible de porter sur l'une ou l'autre, ou sur l'ensemble des phases du cycle. Il s'adresse ici à une administration qui lui est affectée fonctionnellement: sa décision a donc une valeur exécutive, tant qu'elle ne se heurte pas aux exigences et difficultés techniques.

A l'égard de l'une ou l'autre des séries du Recueil, le chef pourra prescrire un enrichissement ou une modification du contenu, un accroissement ou un dérangement du rythme. A la Vérification, le chef devra signaler ceux des renseignements dont l'importance exige un contrôle régulier ou exceptionnel. Avec l'Elaboration des échanges de vues seront probables: des déficiences seront soulignées, des desiderata soumis, des rectifications d'interprétation proposées, des suppléments d'étude sollicités. De la communication, le chef devra parfois exiger des adaptations occasionnelles. Il désignera en outre les renseignements à sous-communiquer à ses subordonnés ou à des gens de l'extérieur. Enfin, point de grande importance, le chef tracera les directives concernant la diffusion des actualités, directives dont l'économie générale sera étudiée à l'article suivant.

Ces décisions informationnelles exprimées sommairement par les chefs, se monnaient ensuite en mesures d'exécution. Il est nombre d'autres séquences exécutives et administratives. Elles n'ont que faire ici. Il convient par contre de ne rien omettre des séquences informationnelles inédites. Elles sont de la substance même de ce travail.

ARTICLE TROISIÈME

**LA DISCRIMINATION
DES MATIÈRES DE DIFFUSION**

La désignation et l'objet des séquences informationnelles viennent d'être indiqués sous le titre de décisions informationnelles. Les décisions sont prises par les chefs. Il reste à en examiner la réalisation. Les mesures qui concernent le Recueil, la Vérification, l'Elaboration, la Communication n'ont pas à être reprises ici. C'est à chacune des phases intéressées à s'employer à leur exécution. Celles au contraire qui touchent à la diffusion vont retenir notre attention. Par leur importance pour l'Exploitation, par leur importance pour la diffusion, par leur rôle de transition vivante entre les deux phases utilisatrices, elles méritent un examen approfondi. Il sera fait sous le nom de discrimination. La discrimination est un filtrage. Elle retient certains renseignements, elle en retarde d'autres; elle agit même préventivement sur la préparation de certains éléments de diffusion.

Les deux aspects de la discrimination.

Deux fonctions sociales sont intéressées à discriminer les renseignements: les secteurs sociaux d'abord au moment de l'exploitation, la diffusion générale ensuite, au moment de la mise à la portée du public.

La diffusion générale ne peut songer à livrer au public les renseignements tels qu'ils lui arrivent. Elle doit songer aux effets de la diffusion sur la sensibilité collective de l'opinion. Ainsi un renseignement sur l'état de l'alimentation risque de créer un malaise diffus hors des milieux touchés par les mesures de restrictions. C'est alors qu'intervient la discrimination diffusive: son étude est naturellement à reporter au chapitre de la diffusion.

Les secteurs sociaux n'ont à se préoccuper chacun que des répercussions de la diffusion sur leur propre état de fonctionnement. Quand la diffusion a des effets sur la fonction, sur les professionnels, sur les destinataires, elle doit être assortie d'une discrimination préalable opérée par leurs soins. Les renseignements qui en sont l'objet sont des actualités. Elles se caractérisent en ce qu'elles n'offrent pas, pour le public fonctionnel, d'intérêt légal, d'intérêt général, ou d'intérêt privé: sinon, ce ne seraient plus des actualités mais des textes légaux, des directives publiques, des avis de publicité. La discrimination opérée par les secteurs sociaux, sur des matières qui les concernent, et à leur profit, est la seule à retenir dans ce chapitre sur l'Exploitation.

La besogne de discrimination.

Elle porte initialement sur les faits mêmes qui sont contenus dans les renseignements. Par analogie elle s'étend aux faits et récits d'imagination qui sont à la base des cultures artistiques et morales. Par extension, on l'applique encore à ces faits virtuels que sont les conceptions nouvelles, les études progressistes, qui n'affectent pas moins le fonctionnement des institutions que les faits réels et les faits d'imagination.

La diffusion des faits réels agit sur la psychologie de manières diverses. Tantôt elle a des effets redoutés, tantôt des effets recherchés. Dans certains secteurs elle a une action vive, dans d'autres secteurs ou dans d'autres cas, une action peu sensible. Trois types de secteurs sont à diversifier à cet égard.

Il est des secteurs où le fonctionnement des institutions se heurte par nature et sans relâche à des actions de contre-carrement. Ce sont les secteurs participant à des aspects de Sécurité: Défense Nationale, Police, prosélytismes culturels... Dans ceux-là, la diffusion de certains renseignements donne des armes à l'adversaire. Elle l'avertit de l'activité fonctionnelle, elle lui fait connaître les dispositifs d'action, elle lui indique les buts poursuivis. La discrimination, attentive à éviter ces inconvénients, intervient pour filtrer les renseignements. Elle laisse passer ceux qui sont sans utilité pour

le partenaire. Elle retient les autres, ou ne les livre qu'après les avoir dépouillés de tout intérêt. Les communiqués militaires usent couramment du retard systématique, de la discrétion sur les procédés techniques, de réserves sur les opérations en cours. Ce n'est qu'après plusieurs semaines, après plusieurs années parfois, que les publicistes sont admis à donner intégralement le récit des batailles. A ce moment l'adversaire n'en tire plus aucun profit. La police, de sa part, est discrète sur son activité et sur ses procédés. Elle poursuit sa tâche sans inspirer d'inquiétude aux suspects. Elle ne laisse entrevoir sa diligence qu'une fois le succès assuré et les épurations effectuées. Dans certains cas cependant la diffusion lui sera utile. Si elle veut s'assurer le concours effectif et vigilant des milieux intéressés à l'épuration, elle préviendra de ses entreprises, dénonçant les maux, appelant à l'aide. En pareil cas, elle neutralise encore le contrecarrement adverse, en se suscitant des alliés.

Il est d'autres secteurs où la diffusion de certains renseignements provoque des réactions perturbatrices. L'annonce prématurée de restrictions alimentaires sur le sucre, conduira certains particuliers à se constituer des réserves au détriment de la masse des clients. Une dévaluation en perspective avouée, fait fuir les capitaux nationaux hors des frontières. Un relèvement imminent des prix sur le marché provoque un resserrement momentané des tractations. Si les clients d'une banque en difficulté connaissent la précarité des remboursements, c'est la panique rapide parmi eux, et pour la banque, l'effondrement. Des cas épidémiques isolés éveillent l'inquiétude mentale collective si l'on vient à en connaître l'existence; les estivants frontaliers interrompent leur séjour de tourisme, si l'on donne trop de publicité à une tension diplomatique. La discrimination opère en pareil cas par suppression rigoureuse du renseignement préalable, par retard à la diffusion, par tamisage des aspects inquiétants.

Dans certaines circonstances, on peut au contraire constater les réactions compensatrices. Il convient alors d'attiser la diffusion du renseignement. Quand les milieux de destinataires ont un moral élevé, l'annonce de restrictions, la connaissance d'un début d'épidémie, seront comme le décret même des mesures restrictives ou comme l'obligation des mesures d'hygiène: on s'y conforme à l'avance,

de bonne grâce, et avec ardeur. Qu'on se souvienne du succès des paiements anticipés d'impôts, lors de la diffusion des difficultés financières de 1926 par M. Poincaré. Que l'on songe aux dons remis à la Caisse autonome de la Défense Nationale, lors de la course aux armements qui précéda la campagne de 1939-1940.

Il est enfin des secteurs, tous à vrai dire, où la diffusion de certaines crises internes de fonctionnement risque d'entraîner l'extension des maux, par contagion psychologique. Si l'on fait trop de publicité autour de l'extension du marché noir, c'est risquer d'y amener plus de clients et de fournisseurs, par l'attrait qui s'en dégage, et par le sentiment de la difficulté qu'éprouvent les autorités à maîtriser ces agissements. On a laissé dire que les avortements en France s'élevaient annuellement à des centaines de milliers. C'est risquer de faire croire aux femmes qui acceptent les risques et les appréhensions de la maternité, qu'elles sont dupes, du fait de la généralité de ces pratiques et de l'inexistence de l'intervention publique. La réclame tolérée autour d'un mouvement de dissidence, laisse également pressentir l'étendue du mal et se propager le recrutement des partisans. En parade à ces périls, il convient de faire les renseignements incriminés, d'en ajourner la diffusion, ou alors de l'assortir des explications, réactions publiques, et mesures d'assainissement propres à prévenir tout glissement moral. Si au contraire, la prospérité d'un secteur est sensible, sa diffusion propagera des courants d'émulation professionnelle toujours désirables.

La diffusion des faits et des récits d'imagination agit différemment de la diffusion des faits réels. On n'y redoute plus les contrecarrements ni les réactions perturbatrices. L'effet psychologique se réduit à la propagation de la mentalité professionnelle dont est imprégnée l'œuvre d'imagination. Quand cette mentalité est saine ou tonique, rien de mieux. Quand elle procède de vues fausses, quand elle fait état, sans correctifs, d'exemples professionnels pathologiques et déplorables, elle se crée des imitateurs de chair et d'os dont il faut redouter la triste docilité.

Car les œuvres d'imagination ont ceci de propre, qu'elles recèlent un violent et puissant potentiel de suggestion. Plus l'auteur est maître et virtuose en son art, plus l'influence est

étendue, profonde et durable. La littérature parle à l'esprit, mais aussi aux sens par les ressources des procédés d'imagination. La parole publique y ajoute la chaleur de la personnalité vivante. Le théâtre et le cinéma disposent en plénitude des ressources visuelles, auditives, psychologiques, humaines. Quand leur intensité est vive, quand les ensembles réalisés sont cohérents et puissants, le pouvoir de suggestion est sans égal. Il est rehaussé encore par la passivité acquiesçante et passionnée que l'on sent frémir autour de soi dans les salles publiques, quand la magie de l'art et de l'action opère. On a tout dit du cinéma, école de soir des foules, fourrier de conformisme, courtisan des masses, parce que destiné à la diffusion collective et que le verdict des salles est pour lui sans appel.

On ne comprendrait pas que les différents secteurs sociaux ou culturels songeassent à se désintéresser de ces œuvres d'imagination. Chaque fois que le sujet les concerne, ils ont le devoir strict de s'en préoccuper. Ils favorisent la composition et la diffusion de toute œuvre dont le dynamisme vient à l'appui du bon fonctionnement social. Si l'auteur fait choix de tableaux de déficience, ils s'efforceront d'obtenir de lui que toute mauvaise impression soit conjurée, par références suffisantes aux notions saines, aux répercussions affligeantes, aux sanctions sociales. Sinon c'est le secteur lui-même qui devra s'employer à neutraliser les mauvais effets redoutés: interdictions, coupures, mises en garde, accolement obligatoire à l'œuvre nocive d'un bulletin de présentation critique.

Rien en somme ne doit être toléré, dans les œuvres culturelles d'imagination, qui sape sournoisement les ressorts affectifs et intellectuels des comportements sociaux. La santé sociale est chose trop sérieuse et trop fragile pour qu'on la laisse exposée aux atteintes inconscientes d'artistes irresponsables.

La diffusion de ces faits virtuels et anticipés que sont en définitive les conceptions progressistes des novateurs et réformateurs, réagit profondément sur le comportement social. Ce qui mesure ici le potentiel d'influence, ce n'est plus principalement le déploiement des ressources artistiques à grand relief. Ce sont les éléments constitutifs de la notion de Progrès. C'est d'abord l'ampleur de l'écart qualitatif qui sépare

l'état de choses existant, de l'état conçu et préconisé. C'est ensuite le point de perfection et de viabilité apparente du projet. C'est enfin le malaise conscient ou virtuel contracté à vivre ou à critiquer la conception existante en regard de la conception novatrice.

Qu'elles soient d'origine privée ou déjà sur chantier public, les conceptions nouvelles sont susceptibles de toucher durement les fonctions sociales. Aussi leur faut-il une juste discrimination. Si elles tendent à confirmer, justifier, renforcer l'état actuel des fonctions, rien de mieux, quand cette tendance est large et éclairée. Si elles visent à les améliorer, en laissant entrevoir les déficiences existantes, rien non plus à dire, surtout si les voies et moyens de progrès sont indiqués, et que le tout réponde aux intentions des organismes fonctionnels de progrès. Par contre, tout faux progrès est à dépister et à refouler ou restreindre dans sa diffusion. Il en va ainsi de toute idéologie non viable, des anticipations de longue portée, de toute détente facile des ressorts sociaux, de toutes les améliorations trop chères pour l'état de la prospérité générale, bref de toutes les réformes qui manquent aux lois fondamentales du vrai, raisonnable et possible progrès. Par contre, si la diffusion doit en être freinée, ou assaisonnée de mises au point, l'étude consciencieuse des projets préconisés est un devoir rigoureux pour les bureaux publics de progrès: C'est la seule façon de justifier le contrôle de l'esprit d'invention.

Les procédés de discrimination.

De quels moyens disposent les secteurs sociaux pour réaliser la discrimination des faits réels, des faits d'imagination et des conceptions de progrès? On en voit quatre: l'orientation, la censure, l'interdiction, les poursuites.

L'orientation. — C'est la codification préalable et stable des volontés de chaque secteur social à l'égard de la diffusion des actualités, des œuvres d'imagination, des conceptions nouvelles qui le concernent. Elles s'adressent à la fois aux diffusions d'actualités, aux artistes, aux réformateurs. Sa grande utilité se manifeste à l'égard des matières de diffusion qui demandent une préparation dispendieuse, longue,

pénible. Il en est ainsi des études de conceptions réformatrices, des œuvres culturelles d'imagination, ouvrages, films, pièces... La censure venant après la composition stériliserait et annihilerait de beaux efforts. Mieux vaut recueillir les directives sociales assorties de sanctions, les réunir en opuscules légers, et les distribuer largement dans tous les milieux où s'élaborent les matières de diffusion: c'est assainir la diffusion à ses sources. Si les directives sont négligées, il reste les deux autres voies de contrôle. Mais les auteurs se garderont de peiner en pure perte, et observeront généralement les règles ainsi proposées au préalable. L'orientation n'est pas seulement théorique. En présence de renseignements déterminés, elle se transforme en liste précise de faits à taire, ajourner, assortir.

La censure. — C'est un second procédé d'application préalable qui double les orientations et les complète. L'orientation peut en effet se trouver en défaut: manque de prévision, cas exceptionnels, difficultés d'interprétation, doute dans l'esprit des diffuseurs ou artistes. On comprend qu'en pareils cas, les diffuseurs préfèrent soumettre leurs textes à une censure préalable effective. Ils seront garantis ainsi de toute mauvaise surprise vis-à-vis des secteurs intéressés et diffuseront alors en pleine liberté. L'inconvénient est un retard sérieux dans les opérations de diffusion. Le recours spontané à la censure sera donc rare.

Les secteurs publics de leur côté, lorsqu'ils traversent des circonstances importantes ou critiques, sont parfois amenés à décider l'extension de la censure à toute diffusion et à titre obligatoire. C'est ce que font les secteurs nationaux pendant la durée des hostilités. C'est un procédé d'efficacité parfaite. La servitude imposée aux opérations de diffusion est lourdement gênante. Sans atteindre l'efficacité, il convient donc d'assouplir les conditions d'exercice de la censure généralisée.

L'interdiction. — Hors des cas de censure obligatoire, la diffusion peut admettre et sortir des matières qui se révèlent brusquement très nuisibles à tel secteur social. Tantôt c'est le contenu même qui est indésirable, tantôt le moment de publication, tantôt le mauvais conditionnement du contexte. C'est à chaque secteur social de décider s'il est oppor-

tun de faire obstacle à la diffusion. En l'affirmative, les interdictions de diffusion seront nommément adressées à tout exécutant. S'il s'agit de documents, on les fera saisir partout où ils se trouvent. On en arrêtera au besoin l'impression. L'interdiction sera levée dès que la matière aura subi les rectifications désirées.

La poursuite. — Elle ne peut s'exercer que contre un auteur ou un diffuseur coupable de faute personnelle contre les orientations, la censure, les interdictions. Elle est à l'initiative du secteur social atteint ou des services de Police. Elle s'exerce par la voie judiciaire. Les amendes, les emprisonnements, suspensions, insertions rectificatrices, ne reviennent pas sur la diffusion commise. Ils punissent le coupable, rendent d'éventuels et ultérieurs délinquants plus circonspects, aident à la réparation des torts.

Le contrôle de la discrimination.

La discrimination, avec ses entraves délibérées et ses stimulations voulues, est le fait de secteurs sociaux strictement intéressés aux matières de diffusion. Mais du fait que cette emprise est autoritaire et intéressée, il peut s'y glisser de l'arbitraire. Le contrôle tend précisément à empêcher que, par arbitraire, un secteur social ne fasse taire des révélations qui le gênent sans lui nuire, ou ne stimule des approbations louangeuses mais sans objet.

Le contrôle se comprend de deux manières. Les diffuseurs entravés ou non favorisés disposent des recours administratifs pour se faire rendre justice. A l'opposé, tous les postes hiérarchiques supérieurs au secteur incriminé s'attacheront d'eux-mêmes au contrôle de la discrimination. Le moyen pour eux est de se faire communiquer obligatoirement toute mesure d'entrave ou de stimulation, avec les matières mêmes qui en sont l'objet. Ils peuvent alors apprécier le bien-fondé des décisions prises. S'il en est de trop vives, c'est que le secteur incriminé a des rouages à reviser : la communication des mesures a donc encore cet autre avantage de faire connaître aux supérieurs les organes en défaut, malgré le mutisme forcé de la diffusion extérieure.

Lorsque la discrimination des matières de diffusion est terminée, l'exploitation coordinatrice n'a plus de tâche à remplir dans l'information. Par ses décisions actives, elle a extrait des renseignements tous les sucs utilisables. Par ses décisions informationnelles, elle s'est assuré l'appui positif de l'information pour la poursuite de ses tâches, notamment en discriminant les renseignements de son ressort. L'essentiel du cycle informationnel est désormais acquis. La diffusion qui va le clore n'est plus qu'une utilisation seconde et ultime. Elle offre toutefois une richesse d'intérêt suffisante pour que la dernière phase du cycle ne le cède en rien aux précédentes sous l'angle de l'attrait et de l'importance pratique.

CHAPITRE VII

LA DIFFUSION

Dans le cycle informationnel, la Diffusion est la phase ultime. L'Exploitation, sa devancière, a tiré du renseignement toutes les possibilités d'utilisation active. Elle y a ajouté une discrimination réfléchie telle que tout renseignement, publié dans les milieux de professionnels, ne puisse qu'aider au bon accomplissement des fonctions sociales. Alors intervient la Diffusion. Sa première tâche est de songer à l'ensemble de l'opinion, en tant que sensibilité collective, tendancielle ou affective. Elle se trace à son égard des règles parallèles à celles de la discrimination. Ensuite apparaît son rôle d'émission. Elle met à la portée de l'opinion ou des milieux intéressés, les renseignements d'actualités. Et c'est là semble-t-il le dernier mot de cette fonction.

Mais, dans cette phase encore, un élargissement s'impose. Déjà les procédés de la Vérification informationnelle étaient apparus comme utilisables ailleurs, en Justice notamment. De même les Transmissions servaient à des utilisateurs étrangers au renseignement. L'Elaboration pour sa part sert autant à l'Historien et au Réformateur qu'au Politique en fonctions. La Diffusion, à leur exemple, a de nombreux utilisateurs non-informationnels. A leur égard, elle est une sorte de technique générale à utilisations multiples. Elle a plus d'une demi-douzaine de secteurs qui usent de ses services. On ne peut, sans étriquer et mutiler son étude, taire ces usages externes. Un article entier sera consacré aux utilisateurs de la Diffusion.

Lorsqu'on vient à la considérer en elle-même, la Diffu-

sion semble d'abord une sorte de Transmission ou de Communication en réédition complexe. En fait, il y a un fond commun à ces trois phases. Toutes trois supposent le doublement des correspondants, dont les uns deviennent expéditeurs et les autres destinataires. Dans les trois cas, il y a un écart spatial à racheter entre eux. Mais deux différences capitales séparent la Diffusion de la Transmission et de la Communication.

Dans ces deux dernières phases, le renseignement est l'objet d'un transfert à l'état inerte. Tel il part des expéditeurs, tel il arrive aux destinataires. C'est à ceux-ci à s'employer activement à l'utiliser : ainsi font élaborateurs et exploitateurs. Dans la Diffusion, au contraire, le renseignement subira avant l'émission une préparation adaptée au rôle qu'il jouera auprès des destinataires. Ceux-ci n'y touchent plus. Ils subiront passivement ou activement la réception du renseignement tel qu'on l'aura préparé. C'est une caractéristique toute nouvelle de la présente phase, qui vaudra à elle seule un article : l'art de la Diffusion.

Utilisateurs, art, technique : ce sont des fractionnements abstraits de la phase de Diffusion. Sous le nom d'agencement de la Diffusion, viendra un remembrement de tous ces éléments, opéré sous l'angle du déroulement concret des opérations diffusives. Tout ce qui se succède depuis la préparation de l'émission jusqu'à l'effet psychologique dans l'esprit du destinataire, sera passé en une revue sommaire et ordonnée.

ARTICLE PREMIER

LES UTILISATEURS DE LA DIFFUSION

Il y a Diffusion toutes les fois que l'on transmet un contenu psychologique apprêté et non pas brut, à des destinataires multiples et non pas restreints, par des voies de transmission largement divergentes et non pas convergentes et parallèles. Toute fonction sociale, tout secteur social qui doit faire parvenir à un grand nombre de destina-

taires, une matière psychologique apprêtée, est ainsi tributaire de la Diffusion. Tous recensés, les secteurs utilisateurs de la Diffusion ainsi définie, sont au nombre de neuf.

Celui qui est à citer en premier est l'Information; elle diffuse l'Actualité. Les Loisirs, qui comportent de l'hygiène psychologique collective, diffusent le Divertissement. Quatre autres administrations paraissent ensuite. L'Éducation diffuse l'Enseignement. La Production diffuse la Publicité. La Sécurité use de Publications. Le Progrès fait de la Propagation. Au niveau national, la Sécurité pratique sur les Nationaux un Unionisme diffusif. Le Département national dans son ensemble s'adresse aux étrangers par la voie de la Propagande. Les Cultures, toutes psychologiques, pratiquent assidûment la Diffusion: le Prosélytisme n'en est qu'un premier et curieux aspect.

§ 1. — L'ACTUALITÉ OU DIFFUSION INFORMATIONNELLE

L'Actualité désigne toute la Diffusion dérivée du secteur de l'Information. Ce n'est plus le lieu de revenir sur les renseignements discriminés par chaque secteur et destinés aux milieux mêmes des professionnels et destinataires de ces secteurs. L'Exploitation nous a initiés à ce premier groupe: la Diffusion informationnelle les inclut tels dans une première partie de l'actualité.

C'est le second groupe de l'actualité qui retient ici l'attention. Il est formé des renseignements qui ressortissent inévitablement à l'un ou à l'autre des trente secteurs sociaux ou culturels. Mais à la différence des renseignements du premier groupe, ils ne sont pas l'objet de la discrimination du secteur de rattachement. Ils ne sont pas orientés vers les milieux propres du secteur. Ils n'intéressent plus son propre fonctionnement. Cette fois on les destine à tout le cercle de l'opinion, c'est-à-dire aux professionnels et aux destinataires des vingt-neuf secteurs, auxquels il ne ressortit pas. Ils vont toucher seulement la curiosité et la sensibilité collectives. Leur préparation est donc le fait de la Diffusion informationnelle elle-même. C'est cette préparation actualitaire qui fait l'objet essentiel du présent paragraphe.

Pour aboutir à une bonne préparation, l'actualité, — per-

sonnifions-la pour la facilité de l'exposé —, doit considérer trois choses: le besoin de l'opinion en actualités; la répercussion sur l'opinion des actualités, suivant leur contenu; l'assainissement de ces répercussions par une préparation convenable de l'actualité.

Le besoin d'actualité.

L'opinion moderne a-t-elle besoin de l'actualité? Doit-elle connaître les événements, les renseignements auxquels ses propres intérêts, directs et précis, sont en presque totalité étrangers? Il faut sans hésiter répondre par l'affirmative. L'actualité répond à un véritable besoin public. C'est en outre l'entretien et l'efflorescence courante de la culture sociale de la Solidarité.

Le besoin de connaître les nouvelles d'actualité fait universellement sentir sa présence. A l'époque actuelle, il a son expression irréfutable dans les débours pécuniaires consentis par la multitude des lecteurs de journaux quotidiens, où l'actualité domine.

Quand la Diffusion n'est plus assurée organiquement, — c'est patent dès qu'elle subit des interruptions forcées, — il s'établit aussitôt dans la foule des courants spontanés de colportage de nouvelles. Comparativement aux actualités professionnelles, ces rumeurs sont de la pire espèce. Même s'ils partent de faits précis, ils se déforment, s'amplifient, se dénaturent en cours de route. Pas d'intermédiaire qui n'y ajoute sa glose, par vanité, par malignité. Quand les événements sont d'importance, cette altération foncière est aussitôt génératrices des psychoses collectives les plus diverses et les plus graves. Elles deviennent catastrophiques quand des travestissements délibérés et malintentionnés s'en mêlent. La Grande Peur de Juillet 1789, la grande panique de juin 1940, le mouvement de dissidence coloniale de l'été 1940, sont partiellement dus à la carence fautive ou forcée de l'actualité officielle. L'actualité spontanée ou étrangère a colporté ce qu'elle a voulu. Quand la Diffusion organique remplit régulièrement et correctement son rôle, la satisfaction du besoin de savoir répand dans la sensibilité collective une salubrité sans égale. L'élimination du doute et de l'incertitude, le sentiment de suivre pas à

pas l'évolution des événements, constituent des facteurs profonds d'équilibre et de santé collectifs. Si l'actualité pouvait aller jusqu'à faire sortir de l'ombre tous les secrets divers qui s'y terrent, on aurait l'impression de baigner dans une atmosphère de clarté purifiée. L'actualité intégrale équivaut à une sorte de bienfaisante sincérité collective. Ce n'est pas un luxe, mais une question d'hygiène et de santé publiques, qu'un horizon actualitaire plein.

Marquons d'un mot la part qui revient à l'actualité dans la tenue à jour de cette culture sociale que l'on peut nommer Solidarité. Ce n'est pas le lieu d'en développer ni justifier l'exposé. Notons seulement que la Solidarité consiste, pour chaque membre du corps social, à sortir de ses préoccupations professionnelles et privées, pour s'employer à des participations psychologiques aux autres zones du corps collectif. On devine l'importance pour la cohésion et l'homogénéité de la Société de ces participations psychologiques générales de solidarité. Elles s'obtiennent par adonations diverses. L'école doit y pourvoir initialement, puis les organismes culturels de solidarité. L'actualité y est à son tour indispensable. D'elle-même, à plus forte raison si elle veut bien s'y prêter, elle opère quotidiennement une sorte de mise à jour des participations solidaristes. L'homme de la rue fait chaque jour le point des efforts de la vie des autres. Il suit l'avance des travaux du transsaharien; il se passionne pour les tentatives de record; il s'afflige des catastrophes. C'est la doublure informationnelle et sentimentale quotidienne de cette solidarité, qui unifie en un corps puissant les cellules humaines individuelles.

Les répercussions de l'actualité.

Ainsi par sa seule présence, l'actualité satisfait un besoin et appuie une culture. Mais les deux tâches sont susceptibles de bons et de mauvais effets. Le diffuseur soucieux de l'efficacité heureuse de sa besogne, doit en venir à connaître de façon précise les répercussions de toute nouvelle lancée par lui dans le public. Ces répercussions sont à considérer dans la diversité de leur nature et de leur intensité.

La sensibilité collective, comme celle des individus, met en branle des tendances, des sentiments tendanciels, des

sentiments affectifs. Les tendances sont les réactions les plus importantes que puisse déclencher la connaissance des actualités. La tendance en effet mène vers l'action. Si la tendance ébranlée est heureuse, on est en présence de l'imitation. Si la tendance aboutit à de mauvais effets, c'est une contagion. Lorsqu'on assiste au refoulement de la tendance, c'est l'aversion.

Les sentiments tendanciels viennent au-dessous de la tendance, avec une importance légèrement inférieure. Ils créent seulement un climat d'action. S'ils sont positifs, ils exaltent ou tonifient. Négatifs, ils dépriment, agissant comme un défaitisme. Selon qu'ils soulignent ou atténuent l'irréductible égoïsme d'autrui, ils inspirent défiance ou confiance. S'ils ont pour base une expérience d'hostilité ou d'amitié, ils inclinent à la malveillance ou à la bienveillance. Engendrés par une atmosphère de succès, ils portent à l'expansion. Quand le climat est au revers, ils se résolvent en repliements.

Les sentiments sont les mouvements de sensibilité dépouillés de tout caractère actif. La sympathie est une disposition vive à participer aux états d'âmes d'autrui, heureux ou affligeants. L'antipathie détache d'autrui avec une certaine violence. Jalousie, haine, affection, sont des sentiments communs. L'indifférence se présente parfois à l'égard d'étrangers lointains ou de personnes voisines accidentellement dénuées d'intérêt.

Quelle que soit la diversité de leur nature, toutes ces réactions sont susceptibles d'intensité variée. La loi qui exprime la relation entre l'actualité et l'intensité des sentiments publics est simple. La réaction collective commune est directement proportionnelle au relief donné à l'actualité par l'ensemble des organes de Diffusion. Un article ultérieur montrera de quoi est fait ce relief, les moyens sensoriels et conceptuels qui le constituent. La règle, pour la masse des destinataires de la Diffusion, ne souffre pas d'exceptions. Chacun sait l'irrésistible attrait d'un titre sensationnel dans un journal, et que la foule y voit la mesure de l'importance de la nouvelle. Les organes de Diffusion se corrigent l'un l'autre à cet égard: c'est en lisant les journaux les plus divers, que l'on se fait une notion exacte de l'ordre de grandeur des événements. L'élite sait critiquer le relief diffusif. Elle échappe à l'emprise des titres.

L'assainissement de l'actualité.

Diverses de nature ou d'intensité, toutes les répercussions de l'actualité sur la sensibilité collective doivent être bien connues. Toutes ont une valeur sociale: les tendances, sans aucun doute, les sentiments encore, malgré leur caractère affectif, et l'indifférence elle-même à son tour. Le diffuseur conscient de son rôle ne peut s'en désintéresser. Par l'actualité, il tient les rênes de la sensibilité collective. Si l'on parle couramment d'hygiène mentale individuelle, pourquoi hésiterait-on à reconnaître la nécessité d'une bonne hygiène mentale collective? Le diffuseur est l'hygiéniste moderne sur ce point. Il a des devoirs à remplir vis-à-vis de sa cliente. Il doit renoncer à fournir de l'actualité brute. Il doit la filtrer au mieux des intérêts collectifs, dont sa fonction suppose la pleine connaissance. Ce filtrage atteint l'actualité dans sa vérité, dans son fond, dans son relief.

On ne perd rien à répéter que toute actualité est à base d'exactitude et de vérité. Aucune nouvelle ne doit être diffusée, qui n'ait été vérifiée exacte. Si la diffusion ne peut souffrir le délai de vérification, elle présentera la nouvelle avec son coefficient de probabilité. Parfois toutes réserves s'imposeront sur le fait. Le démenti, la confirmation, la mise au point viendront après coup. Ces réserves ne sont pas de luxe: toute malveillance extérieure ou interne use de la fausse nouvelle pour tenter l'accaparement ou le détournement de l'opinion, ne fût-ce que provisoirement.

Le fond même de l'actualité doit se régler d'abord sur les directives de discrimination établies par chacun des secteurs sociaux. L'Exploitation nous a renseignés là-dessus. L'actualité respecte entièrement ces directives, car elles ont l'importance même des fonctions sociales intéressées. Elle y ajoute les inflexions fondamentales réclamées par l'hygiène de la psychologie collective. Voici les grandes lignes de leurs applications.

Quand les nouvelles à publier sont susceptibles de provoquer des réactions heureuses, c'est-à-dire favorisant l'accomplissement des fonctions sociales, il n'est que de les présenter telles. Le contexte élaboratif encadre le libellé des faits. Si les nouvelles sont au contraire de nature à soulever des réactions indésirables, c'est-à-dire contrariant le bon fonc-

tionnement des activités sociales, elles doivent alors subir une préparation d'assainissement. Le fait reste intact. Le contexte élaboratif est particulièrement renforcé. On y ajoute, chaque fois que la chose est possible, les mesures d'exploitation prises par les autorités: sanctions, enquêtes, parades... Si ces mesures officielles ne sont pas encore acquises, on peut songer à retarder quelque peu la publication des mauvaises nouvelles, à condition bien sûr qu'elles ne puissent être connues par ailleurs. Ainsi les défauts n'ont pas à être tués. Rien n'est plus salubre pour la conscience collective que leur franc exposé. Il suffit d'y joindre sans exception, le tableau des mesures prises ou à prendre pour y remédier. C'est administrer du même coup à la conscience collective les antidotes et les antagonistes capables de neutraliser les mauvaises réactions et impressions. Au cas où le mal n'est pas encore ou pas entièrement conjuré, l'appel à une certaine tension des tendances est tout indiqué. C'est l'équivalent de la tension morale ou de la résignation raisonnée demandées provisoirement à un convalescent.

Un cas particulier se présente lorsque les nouvelles diffusées concernent un ennemi national ou social. On doit alors s'efforcer d'inverser les réactions. Le succès de l'adversaire devra soulever le dépit. Le châtement du délinquant devra produire un juste soulagement de conscience, éclipasant la pitié. La réussite d'un rival doit enflammer d'émulation sans déprimer. Il y a là des inflexions tendancieuses à introduire dans la présentation des nouvelles. C'est le fait de la lutte humaine qui les impose.

Le relief est le troisième point sur lequel peut agir le diffuseur. La règle est que les matières de diffusion revêtent l'importance relative qu'elles ont dans la réalité. On voit par là que les nouvelles du jour doivent prendre une place modeste: celle d'ondulations légères et fugitives sur la surface du complexe social. Le fond stable doit ainsi se voir attribuer une place respectable parmi les actualités, ou du moins les actualités doivent s'y référer sans cesse.

A cette règle de l'objectivité du relief on peut discerner trois exceptions. La première concerne la fonction sociale en vedette. C'est souvent le groupe national, c'est parfois le progrès; c'est tantôt l'un ou l'autre des vingt secteurs sociaux. Si l'Etat porte son effort coordinatif sur une

fonction déterminée, il est convenable que l'actualité s'y conforme. Les événements militaires ont souvent ce genre de primauté. Les orientations progressistes, « révolutionnaires », quand elles s'établissent, ont naturellement aussi cette prééminence.

Les actualités qui renforcent l'accomplissement des fonctions peuvent bénéficier d'un relief particulier. Il est bon de s'étendre sur les actes méritoires, sur les succès productifs, sur les progrès abordés, sur les récompenses attribuées.

A l'inverse, toute nouvelle nocive sera l'objet d'un relief amoindri, refoulé. Aucune espèce de délit ne doit tenir l'affiche ni s'étaler. Le fait délictueux est à insérer sèchement. L'élimination des détails circonstanciés est une question de salubrité élémentaire. Par contre, les parades individuelles, la répression publique, l'équité du jugement, l'exposé des sanctions et châtiments sont à étaler aux yeux de l'opinion. Le diffuseur qui satisfait à la basse curiosité du public, n'est plus qu'un publiciste industriel. Il est destitué du rôle d'hygiéniste social qui est le sien propre.

Soulignons encore pour finir que l'excellence de la diffusion actualitaire est faite de l'excellence du comportement des fonctions sociales. L'équilibre et la prospérité de celles-ci font la franchise et la tonicité de celle-là. Tout l'art du diffuseur ne saurait rendre réjouissant l'arrangement de bandelettes et de fleurs autour d'un corps social en langueur ou en décomposition. Que le diffuseur proclame, à l'instar du Baron Louis: « Faites-moi de bonne politique, je vous ferai d'excellente actualité! »

§ 2. — L'ENSEIGNEMENT OU DIFFUSION ÉDUCATIVE

L'enseignement désigne ici toute diffusion éducative. C'est l'utilisateur le plus écarté du centre de notre sujet. Qu'il suffise de marquer en quoi les matières d'enseignement ont à être adaptées à leur but.

Enseigner vise à obtenir chez tout élève trois résultats ultimes. Le premier est d'éveiller en lui la conscience de toutes les facultés et fonctions psychologiques, celles de la vie affective et de la vie volitive, comme celles de la connaissance et des fonctions générales. Dans chaque faculté

comme dans chaque fonction, les deux étages superposés de la vie sensitive et de la vie humaine, sont à distinguer et de même l'étage intermédiaire où paraît le mélange des deux précédents. Cet éveil psychologique s'achève alors par l'indication des aspects utilisateurs orientés vers l'individu et de ceux qui s'orientent vers la Société.

L'éveil obtenu, il faut obliger l'élève à exercer, à faire fonctionner ses facultés, à les faire passer aux applications théoriques et pratiques. Toutes les fonctions psychologiques sont susceptibles d'exercice, depuis la sensation, l'attention et la mémoire, jusqu'aux catégories les plus élevées de la connaissance, jusqu'à la volonté réfléchie, jusqu'aux branches les plus hautes de la sensibilité. L'exercice tend à mettre à la disposition de l'élève, comme des outils bien en mains, toute la trousse des merveilleux appareillages de la psychologie consciente, inventoriée et experte.

A ce moment peut paraître l'ameublement concret et définitif de la conscience individuelle. Il est fait de plusieurs apports extérieurs. L'un est celui des choses naturelles en elles-mêmes. Le suivant reprend les choses dans leurs aspects utilitaires pour l'homme: c'est la technique. Ensuite viennent les apports sociaux. Le plus sommaire est celui que chaque fonction sociale ou culturelle dépose dans la mentalité de chacun, pour le rendre apte à profiter, en tant que cellule, ultime et destinataire, du faisceau des activités fonctionnelles collectives. Le plus important et le plus compact est fait des notions de compétence requises par l'activité professionnelle unique de chacun. Il se diversifie, dans chaque profession, en degré élémentaire, degré moyen, degré supérieur, selon la place à occuper sur l'échelle des emplois professionnels. L'apport complémentaire est celui des cultures. L'initiation à tous les secteurs culturels est indispensable. Les adonations éducatives ultérieures sont au choix des élèves ou de leurs parents, quand des intérêts collectifs précis ne les ont pas déterminées. Il est clair que le progrès humain, à l'échelle des générations, a pour principal fourrier l'appareil éducatif de la société.

Ces trois buts objectifs forment le contenu de la diffusion éducative, comme les nouvelles faisaient celui de la diffusion actualitaire. Mais autant l'actualité avait sur l'opinion une action superficielle et fugitive, autant elle répondait à des notions acquises et familières des destinataires, autant, dans

l'enseignement, la diffusion vise à une imprégnation profonde et durable, autant elle doit se mettre à la portée de cerveaux neufs et toujours en carence tant que l'éducation n'est pas achevée. Il en résulte cet art général qui a pour nom la pédagogie. Un bon pédagogue est doué de deux vertus.

La première est l'adaptation. Grâce à elle, le maître sait le niveau exact auquel les élèves sont parvenus. Il part de ce niveau pour leur communiquer la tranche d'enseignement exactement ajustée à l'acquis. Il les hausse ainsi degré par degré, sur l'échelle de la formation. Il ne stagne pas sur l'acquis, il n'anticipe pas sur le programme. Il avance pas à pas, toujours à hauteur d'appui de l'esprit et de l'oreille de ses élèves.

La seconde qualité est l'inculcation. En matière d'éducation, se faire comprendre n'est rien. Il faut pénétrer à ce point l'esprit des élèves que les connaissances y soient enracinées profondément et pour la vie. Ce n'est pas chose facile. Le temps y est nécessaire, parce qu'il est le cadre de ce procédé capital de la répétition. L'art y est indispensable, parce qu'il est à la base du relief, procédé qui force l'attention et incruste les notions dans la mémoire. L'esprit de synthèse en est le couronnement: c'est lui qui édifie la science en un tout organique, dont les lois sont celles-là mêmes, immuables et tenaces, de l'édifice psychologique interne.

L'éveil de la conscience, l'exercice, l'ameublement objectif, réalisés par l'adaptation et l'inculcation pédagogiques: tel est le panorama de la diffusion éducative. Joignons-y comme étroitement apparentées, ces leçons de culture physique et de salubrité mentale, que l'on rencontre fréquemment aujourd'hui. C'est le secteur hygiène qu'elles concernent. C'est la méthode éducative qu'elles utilisent.

§ 3. — LA PUBLICITÉ OU DIFFUSION COMMERCIALE

La publicité est proche parente de l'actualité, ne fût-ce que par sa recherche systématique du grand nombre des destinataires. Mais les buts qu'elle poursuit et les curieuses coalitions et disjonctions d'intérêts dont elle offre le spectacle,

sont bien^e à elle et méritent de nets exposés. La publicité visant les transformateurs intermédiaires autant que les clients ultimes, le qualificatif de productielle lui convient mieux que celui de commerciale.

Le but constant de toute publicité est d'assurer ou de promouvoir la prospérité productielle de celui ou de ceux qui en font emploi. Cette prospérité est prise universellement sous son aspect pécuniaire. Elle se traduit donc par le nombre des achats de biens ou de services: c'est à cela que tend en définitive toute publicité. A titre de buts préparatoires et provisoirement poursuivis, citons la renommée, la notoriété, le prestige, l'influence. Ces résultats d'ensemble se décomposent et s'obtiennent par deux étapes conjointes.

La première tourne autour des besoins des destinataires. Il faut supposer ce besoin existant. La publicité ne peut pas à proprement parler en créer. Elle éveille un besoin engourdi. Elle avive un besoin existant. Elle l'enfle, le renforce, elle le stabilise, elle l'entretient. A le prendre non plus par son intensité, mais par son volume collectif, elle l'étend dans toute la mesure du possible. Sous l'angle de la qualité, elle l'affine, elle le diversifie; elle oriente les désirs individuels. Lorsqu'un besoin est affecté par des causes ou des interincidences échappant au pouvoir publicitaire, la publicité peut encore et doit en suivre l'évolution, elle en guette les détours, les lieux, les moments favorables.

La seconde étape de la publicité tourne autour du bien et du service destiné à satisfaire au besoin. On s'attache essentiellement à montrer que le bien ou le service offert est celui-là même qui donne entière satisfaction au besoin. On ne néglige pas, quand sévit la concurrence, de montrer que la chose offerte est celle qui assure la meilleure satisfaction. A la notion capitale de satisfaction se joint immédiatement celle de coût. C'est un compromis unilatéral en publicité. Le vendeur lui-même l'établit en tenant compte de ses dépenses, de la concurrence, du pouvoir d'achat de la clientèle. Il s'attache alors à en faire valoir auprès des amateurs le bien fondé, la modération, la modicité relative, les commodités de paiement. Après la publicité du prix, reparaissent les avantages accessoires consentis par le vendeur: ils concernent la livraison, sa rapidité, son lieu, ses commodités. Souvent l'initiation de l'amateur au mode d'emploi du bien vendu est nécessaire.

Ces buts sont ceux de toute publicité. Il est au plus au point significatif de considérer ceux à qui les résultats profitent et ceux au détriment de qui ils tournent. A cet égard il y a deux types de publicité: la publicité de concurrence et la publicité de stimulation.

La publicité de concurrence est double. Il y a un courant et un contre-courant, ou si l'on veut, deux courants parallèles qui se contrecarrent et s'opposent simplement en se faisant leur lit. La publicité concurrencielle la plus simple est celle des entreprises. Elle est universelle et c'est le type même de l'opposition. Toute maison de commerce a sa rivale. Tout produit, tout service a ses similaires tendant comme lui à l'exclusivité. « Citroën » exclut « Peugeot ». « Mon Savon » exclut « Cadum ». Le « Dentol » n'est pas le « Gibbs ». Partout cet exclusivisme privé se retrouve.

Mais si les entreprises s'opposent, pour s'arracher à leur profit la clientèle commune, elles se coalisent ensuite en corps ou corporations pour s'opposer à des corps ou corporations similaires, pourvus d'une clientèle identique. Les entreprises de production de soie se défendent toutes contre la prolifération de la rayonne. Le chauffage au bois ou au charbon lutte contre les procédés au gaz, au mazout, à l'électricité. Que l'opposition publique soit inconsciente ou consciente, qu'elle soit spontanée ou réfléchie, éparse ou organisée corporativement, on en retrouve toujours les linéaments, parce que toujours une corporation a intérêt à s'attirer le plus gros pourcentage possible de la clientèle commune.

Cette publicité de lutte qui sévit entre corporations concurrentes, se retrouve en branches concurrentes dans une même catégorie. Pour satisfaire au besoin de boisson, le vin, la bière, le cidre, les eaux de table sont en compétition. Toute la branche, du vigneron au débitant, y est intéressée. Chaque branche, en luttant pour ses débouchés, s'attire l'opposition des trois autres, qui ne peuvent prospérer qu'en contenant ou en refoulant leur rivale, notamment par la publicité.

Au niveau des techniques, c'est encore une opposition du même genre. Pour le transfert du courrier de la France sur la Syrie, le chemin de fer, le bateau, l'avion sont en compétition sur des itinéraires identiques ou tout proches. La dif-

fusion, par radio s'oppose à la diffusion de presse, pour certaines matières identiques. Chose régulière et curieuse à noter, l'apparition d'une technique nouvelle dans une corporation entraîne la fondation d'entreprises nouvelles à côté des anciennes. Aux nouvelles nées, il faut une publicité, qui se heurte aussitôt à celle des entreprises de la technique ancienne.

Après les techniques, il ne reste plus à offrir le spectacle de la publicité de combat, que les marchés nationaux. C'est un champ d'importance. Toute la concurrence internationale est assortie de publicités nationales en opposition violente. Machines américaines et machines allemandes luttent sur le marché mondial. Blés d'Argentine et blés d'Europe centrale sont en compétition publicitaire. Un slogan tel que « Buy british » exprime la réaction nationale contre l'invasion commerciale étrangère.

Assez différente est la publicité de stimulation. Elle agit sans soulever d'opposition directe, parce qu'elle ne s'oppose à aucun intérêt corrélatif. Le premier type est la publicité de monopole. Les Tabacs français, depuis qu'ils sont constitués en régie autonome, font une simple publicité de stimulation. Ils avivent le besoin de fumer, ils le diversifient, ils le font évoluer. Mais sur ce terrain, rien ne vient contrarier leur effort de prospérité. Il n'y a à cette manière de divertissement qu'est le fumer, que des oppositions indirectes, lointaines, éparses, qui n'ont pas suscité aux tabacs de publicité concurrencielle: telles celles des pâtes à mâcher, des bonbons parfumés à sucer...

Le second type de publicité de stimulation est la publicité du luxe. En toute branche satisfaisant un besoin, il est aisé de faire la coupure entre satisfaction courante et satisfaction de luxe. Elles ne s'opposent pas. Le luxe s'ajoute au normal par adjonction séparable ou par incorporation intime. Le type de l'adjonction séparable est le bijou qui s'ajoute au vêtement. Le type de l'incorporation intime est le meuble d'ébène ou d'acajou, opposé au meuble identique de sapin ou de chêne. La publicité de luxe s'adresse à cette tranche de la clientèle dont le pouvoir d'achat et l'affinement du goût autorisent l'espoir des achats de luxe. Sans doute la publicité travaille-t-elle à étendre les besoins de luxe. Mais d'elle-même elle ne s'attire pas d'opposition des entreprises

de produits ou de services communs, du moins quand le luxe est séparable du normal. S'il y est incorporé, une certaine rivalité reparaît, mais très atténuée, car la clientèle du produit commun ne sera jamais celle du produit de luxe et inversement. Seule leur frontière commune est mouvante dans une certaine amplitude.

Si l'on ajoute encore que la publicité traite un peu ses destinataires comme un auditoire d'élèves, s'adaptant soigneusement à leur niveau, s'efforçant d'« enfoncer le clou » dans l'esprit et le désir de chacun, on a vue à peu près complète sur la nature même de la publicité et de ses buts. Aux articles suivants de faire reparaître les éléments d'art et de technique, complémentifs de la publicité productive.

§ 4. — LE DIVERTISSEMENT OU DIFFUSION DES LOISIRS

Les loisirs que les obligations professionnelles font aux individus sont emplis d'occupations disparates. Il en est d'inévitables, il en est de libres. Parmi ces dernières, les unes relèvent de l'amateurisme, les autres d'adonations culturelles et de divertissements. Les divertissements que l'on se fait à soi-même ou dont on jouit collectivement ne sont pas à retenir ici. Relèvent seuls de la diffusion, ceux que des destinataires plus ou moins nombreux retirent de l'activité spécialisée à cet effet d'un diffuseur de loisir.

Le classement des divertissements diffusionnels révèle une complexité des plus captivantes. Sans verser dans des développements hors de propos, voici les résultats auxquels on aboutit.

Dans un premier groupe, il faut ranger les activités ressortissant à différents secteurs sociaux, et qui sont occasion ou source de divertissement pour les non-participants. Une manifestation politique, de sa nature rattachée aux mouvements de progrès, est une distraction pour la galerie. Les expositions internationales, nationales ou locales, faites principalement d'éléments productiels et commerciaux, constituent pour quantité de visiteurs, de simples passe-temps. Les ensembles sportifs, exercices de culture physique pour les participants, sont un spectacle pour les autres. Les fêtes locales et professionnelles, qui sont, pour les intéressés, l'efflorescence psychologique de la vie urbaine ou de l'activité

de métier, sont pour tous objet ou occasion de réjouissances collectives. Dans toutes ces occasions extérieures, le divertissement n'intervient que si la diffusion est organisée. Visuelle ou acoustique, directe ou retransmise, elle touche alors et récrée des destinataires en plus ou moins grand nombre.

Dans un second groupe apparaissent des activités extérieures de même nature que les précédentes, mais entreprises en vue du seul divertissement. Les exhibitions populaires et tout l'ensemble des arts forains, vivent du divertissement qu'ils apportent aux spectateurs. A un niveau un peu plus élevé, les représentations dramatiques courantes, sans relever des cultures artistiques, sont des distractions de foule. Sur le même plan et au même titre se trouvent les exécutions musicales inférieures au niveau artistique. La variété du tourisme organique, celui qui s'effectue systématiquement sous la conduite de guides spécialisés, n'est autre qu'un divertissement public. La diffusion y paraît spontanément, puisqu'elle est indispensable à la nature même de ces distractions. Elle est souvent favorisée par des cadres diffusionnels adaptés: arènes, enceintes de cirques, salles de jeu.

Le troisième groupe de divertissements diffusés part de sources moins matérielles, plus psychologiques. On y trouve pêle-mêle le récit récréatif, les illustrations suivies, la caricature, les rébus, les mots croisés, les devinettes, les parties de dames ou d'échecs en achèvement et proposés aux lecteurs de périodiques. En bref et au sens large du mot, ce sont des jeux d'esprit que périodiques ou volumes, orateurs de salles ou parleurs de micro proposent à leur public. Tous sont de nature proprement récréative, même la caricature, si souvent pénétrée de riches et plaisantes morsures de polémique.

La nature psychologique du divertissement serait un beau sujet à traiter, parallèlement à ces études nombreuses sur la philosophie du rire. Le premier point à noter est sans doute la fréquente souillure du divertissement d'esprit proprement dit, par des sentiments ou vues intéressés. On rit à la réussite d'une caricature, mais souvent par cruauté ou par dépit. On suit avec complaisance les évolutions sportives, mais souvent avec envie personnelle ou fierté collective. Quand le divertissement est pur, il se rattache au sentiment d'esthétique, ou bien à l'activité volontaire de jeu, ou bien à l'acti-

vité de jeu de l'esprit, ou bien à la jouissance sensible. Le touriste au milieu des sites est un esthète. L'enfant penché sur un récit d'aventures, est un héros en herbe et en désir. Le lecteur attablé pour la reconstruction du mot croisé, est un inventeur déployant toute sa sagacité, mais en sachant qu'il s'amuse. La lectrice de roman s'émeut aux vicissitudes du sort de l'héroïne.

Le divertissement diffusé, s'il s'infiltré partout, n'en a pas moins ses organes réservés; les illustrés pour enfants, les revues de bridge, les bibliothèques de tourisme, les salles de jeu, les casinos. L'ensemble forme une masse imposante dans l'éventail des utilisateurs de la diffusion.

§ 5. — LA PUBLICATION OU DIFFUSION LÉGISLATIVE

« Nul n'est censé ignorer la loi »: tel est le fondement judiciaire de la diffusion législative. Son fondement pratique, c'est que nul n'exécute ou n'exécute bien que ce qu'il connaît de ses obligations. La diffusion législative est donc à la base de tout comportement social. Le nom de publication, peu dynamique, lui convient parfaitement. La publication n'a pas d'adaptation à opérer. Elle reproduit les textes législatifs: lois, décrets, arrêtés,* décisions. Sa tâche est donc aussi simple que possible. A condition toutefois que les textes promulgués soient rationnellement présentés. Sinon, c'est la diffusion qui doit en remanier les éléments à l'usage du public.

C'est à l'étude de la fonction sociale de sécurité législative, qu'il reviendrait d'examiner la confection rationnelle des textes légaux. La présente revue sommaire des utilisateurs de la diffusion nous contraint à en dire quelques mots.

Tout élément législatif s'adresse ou bien à tout citoyen, ou bien à des particuliers d'une catégorie déterminée, ou bien à des professionnels qui sont par définition déterminés et de nombre limité. Au point de vue de la publication rationnelle, trois catégories d'éléments doivent en tout texte législatif, être entièrement distinctes. Dans la loi sur les restrictions alimentaires, il est des articles qui concernent les destinataires, — ce sont alors tous les habitants; il en est d'autres qui concernent les différentes branches et corporations, — restaurateurs, industriels, cultivateurs; il en est

enfin qui concernent seulement les fonctionnaires publics commis à la bonne marche du système. Si le texte a réparti les articles en trois groupes, et au besoin en sous-groupes, la publication est sans histoire. Les fonctionnaires ont communication directe du tout et de ce qui les concerne séparément. Les professionnels trouvent dans leurs organes corporatifs, ce qui les touche. Le public lit les articles généraux dans les organes de grande diffusion. Sinon, c'est à la publication à composer les extraits convenant à son public. Cette distribution des textes en trois parties au moins selon les destinataires, est toujours possible et s'impose partout. Nous n'avons rien à dire ici des autres divisions rationnelles dont l'admission est souhaitable. Signalons seulement que les rapports introductifs aux lois, dont le rôle est de persuasion, ne peuvent que gagner à être divisés en trois parties, calquées également sur les trois groupes de destinataires à éclairer.

La raison de cette division diffusive tripartite n'est pas seulement de favoriser la clarté, chose qui reste précieuse: elle désencombre les organes de diffusion. Aucun ne peut, à l'exception du Journal officiel, prétendre mettre à portée de ses clients tous les textes légaux. La diffusion tripartite lui permet de faire facilement le tri nécessaire selon la clientèle et ses catégories. Tantôt il fera de la publication intégrale, et tantôt de la publication résumée. Des rappels ultérieurs occasionnels sont à prévoir. La publication est toujours de nécessité publique absolue pour l'Etat, pour la société et pour les organismes privés dotés en personnel d'exécution.

§ 6. — LA PROPAGATION OU DIFFUSION PROGRESSISTE

Le progrès est de notre temps une des fonctions sociales les plus actives et toujours des moins organisées. Il est cependant à coup sûr l'équivalent de tout autre secteur administratif. Il a sa phase studieuse et soustraite aux curiosités de la foule: l'invention. On y recherche, on y conçoit, on y met au point les techniques et les conditionnements humains, dont l'essor qualitatif impose la substitution aux techniques ou conditionnements existants, comparative-ment arriérés. Il a ensuite sa phase extérieure, publique, réalisatrice: l'innovation. On y opère les substitutions mû-

ries et décidées. C'est ici que la diffusion progressiste s'impose.

Toute innovation nécessite des consentements et des adaptations psychologiques. Les consentements sont les plus difficiles à obtenir. Non pas dans tous les cas, certes. Mais seulement lorsque l'innovation affecte l'individu dans ses sentiments, dans sa volonté, dans ses positions idéologiques, dans ses intérêts matériels. S'il s'agit de déplacements pécuniaires tels que l'amélioration de la classe ouvrière ou des péréquations corporatives d'impôts; s'il s'agit d'obtenir des efforts d'activité et de volonté négligés jusqu'alors; quand il faut accorder à telle position nationale, culturelle, sociale, une importance qu'on lui avait refusée dans le passé, on ne peut imposer par contrainte ces innovations. Ce serait imprudent et sans durée. Il faut se préoccuper d'y rallier la mentalité collective. Le plan de ralliement sera tracé, avec ses moyens de persuasion et d'argumentation, — les seuls possibles, puisqu'on s'adresse à des mentalités d'adultes conscients et avertis. Sa mise en œuvre sera poursuivie méthodiquement, progressivement, avec le déploiement d'efforts nécessaires, avec l'indispensable concours du temps. Les bastions psychologiques de résistance seront tournés, isolés et décomposés. Quand le consentement qualitatif et quantitatif sera obtenu, l'innovation pourra être décidée. On en suivra aussitôt l'établissement, déblayant le terrain de tout obstacle, et refaisant la soudure entre le nouvel état d'esprit et les pans traditionnels conservés.

Qu'il s'agisse de novations positives ou de novations récur-sives, — les réactions, — cette persuasion est une besogne des plus importantes et des plus délicates de la propagation. Son absence est des plus funestes, tant pour le progrès que pour l'ordre et le bon comportement social. Le nom de propagation lui convient à cause de son dynamisme modéré. Il souligne ce qu'il faut de réflexion dans les décisions de progrès, ce qu'il faut de mesure, de circonspection, de force tranquille dans le déploiement du processus de substitution, et parfois aussi d'activisme énergique, soutenu et ardent, dans la conquête de l'opinion. Le mot de propagande y mettrait une résonance d'artifice, d'arbitraire qui lève un malaise à la surface de l'opinion. Pour éviter de donner l'impression d'aventures ou de vertige, le progrès doit se mouvoir dans le cadre sans cesse rappelé des choses stables

et éprouvées. Son point de départ, sa trajectoire, son rythme, son point d'arrivée et de fixation sont pour l'esprit et pour l'opinion, de saines et bienfaisantes sécurités. Étudié, préparé, rythmé, le progrès n'a plus que des fidèles. Conservateurs et révolutionnaires de bonne foi s'y rejoignent, satisfaits d'échapper aux excès de leurs positions respectives.

Le consentement obtenu, les adaptations psychologiques indispensables s'opèrent sans résistance. Elles sont du type éducation. Pour les usagers, ce sont des remises au point des préparations sociales, jadis assurées à l'école. Pour les professionnels, ce sont des réinitiations, des reprises partielles de la formation d'autrefois, des réajustements de compétence. C'est la propagation, c'est-à-dire la diffusion progressiste, qui les assume en grande part, car les méthodes scolaires ne sont plus praticables.

Au chapitre de l'Exploitation, nous avons examiné la discrimination des conceptions progressistes privées. Jointes à la propagation publique, elles constituent, sur l'arc des matières de la diffusion, l'un des secteurs les plus volumineux, les plus importants, les plus attachants.

§ 7. — LA PROPAGANDE OU DIFFUSION A L'ÉTRANGER

Le mot de propagande désigne de plus en plus la diffusion nationale faite à l'étranger. Son contenu est des plus divers. Il reprend, en les adaptant aux relations internationales, les catégories de diffusions administratives. Il y a donc une propagande d'actualité pour les nouvelles nationales courantes. La propagande publicitaire a des buts commerciaux identiques à la publicité productuelle. La propagande civilisatrice transpose sur l'aire internationale la propagation interne des progrès et courants novateurs. La propagande sécurative a pour tâche d'aider à la défense nationale.

La propagande sécurative est la plus éloignée de sa congénère administrative interne. C'est qu'ici la simple publication des lois et obligations internationales est d'une efficacité douteuse. L'absence d'une souveraineté armée, qui étendrait son pouvoir sur les nations soumises, laisse le champ libre à la compétition, à l'opposition, à la lutte. C'est à chaque nation à faire connaître sa force, à se susciter des sympathies et des alliances, à intimider, à affaiblir, isoler

l'adversaire. De plus, elle doit faire face à la propagande hostile des nations adverses. C'est l'aspect le plus difficile de sa tâche. Il faut non seulement trouver la parade appropriée aux passes du partenaire, mais la trouver et l'effectuer en temps utile, sans laisser de délai courir à l'avantage de l'ennemi. La virtuosité dans la parade apparaît même indispensable pour conserver prestige et sympathie auprès de l'opinion mondiale. L'efficacité et l'usage croissant de l'arme psychologique la désignent impérieusement à l'attention des chefs nationaux et militaires, en paix aussi bien qu'en guerre.

La propagande civilisatrice doit encore être l'objet d'une mention particulière. A l'image de la propagation interne, elle est menue et sans histoire tant qu'elle porte sur les progrès techniques ou administratifs limités. Elle prend une importance de première grandeur quand elle chevauche des mouvements idéologiques à prétentions et répercussions sociales. Celui qui en a la primeur et l'exclusivité dispose d'une supériorité diffusive écrasante, tant que le mouvement n'est pas défraîchi par le temps, les applications ou les contre-courants. Les nations dépourvues rajeunissent généralement leurs vieilles conceptions. C'est seulement pour donner le change. Que l'on songe au potentiel de la Révolution française, à celui du communisme, à ceux du fascisme et du nazisme... Lorsque les mouvements d'idées sont incorporés dans un mouvement nationaliste d'expansion, on est en présence de ces impérialismes idéologiques, générateurs des plus grandes perturbations internationales de l'Histoire. Ce fut le cas pour l'expansion française après 1789, pour l'expansion russe après 1917, pour l'expansion allemande à partir de 1938. En pareil cas, les propagandes civilisatrices et sécuratives conjuguent leurs efforts, soit pour la submersion, soit pour l'endigement.

Les propagandes publicitaires et actualitaires n'ont rien de très différent de la publicité et de l'actualité internes. Economistes et exportateurs savent tout le prix de la première. Les publicistes connaissent l'attrait de la seconde. Il ne reste, pour compléter cet aperçu sommaire sur la propagande, qu'à se rappeler les conditions difficiles dans lesquelles elle s'exerce. C'est à des étrangers qu'elle s'adresse, d'où une première difficulté: les comprendre en eux-mêmes et non pas d'après sa propre image. C'est en butte à la contre-propa-

gation étrangère qu'elle s'exerce, d'où la seconde difficulté: disposer de moyens et de ressources, employés ou réservés, d'un volume tel qu'on puisse faire face à tout contrecarrement, à toute déperdition, à tout échec momentané, sans que finalement les résultats recherchés soient compromis. C'est en territoire étranger qu'elle doit disposer une grande partie de ses organes matériels, d'où la troisième nécessité: avoir un réseau d'organismes distincts, nombreux, installés partout où la propagande nationale doit porter son effort à l'étranger.

La propagande s'exerce à l'étranger. La contre-propagande contrôle, au besoin neutralise, les propagandes étrangères. Il reste à étudier, sous le nom d'unionisme, le troisième secteur de la diffusion du niveau national.

§ 8. — L'UNIONISME OU DIFFUSION NATIONALE

Ce n'est pas ici le lieu de justifier ni d'exposer cette fonction nationale qui tend à l'unification psychologique de la masse des nationaux. Mais on doit en dire assez pour permettre au lecteur de comprendre cette espèce de diffusion. Nous la nommons délibérément unionisme, bien qu'elle inclue en outre l'activisme. L'unionisme n'est qu'une gamme sur le clavier des moyens dont la Nation dispose pour s'assujettir la psychologie de ses nationaux. Cette gamme fait corps avec les procédés de diffusion. Elle se distingue des autres espèces de diffusion nationale par ses buts. Elle se distingue des autres procédés d'action nationale par son caractère superficiel. Travaillent plus profondément qu'elle dans la même voie: l'Education nationale; les cultures dans leurs incidences nationales; les associations nationales; la Sécurité nationale, — législation, sûreté, vindicte.

Les buts auxquels la diffusion nationale peut et doit collaborer sont l'unification et la stimulation.

Que cela plaise ou non, les Nations modernes forment des corps organiques. Elles ne peuvent agir efficacement comme tels, qu'avec la collaboration psychologique des nationaux. Un département national conscient et actif ne se relâche pas de la poursuite de l'unification nationale. Trois menaces pèsent sur elle; l'une part de la mentalité profonde des nationaux; la seconde, de courants nationaux superficiels;

la troisième provient d'agissements nationaux non contrôlés.

Du point de vue historique, la mentalité nationale ne peut être homogène. Il y a des nationaux de souche, certes, généralement en majorité et dotés d'une mentalité profondément nationale. Mais à côté d'eux, que de groupes hétérogènes ! Ce sont les annexés de fraîche date encore embarrassés des linéaments de la mentalité étrangère avoisinante. Ce sont les immigrés dépositaires de leur mentalité d'origine. Ce sont les étrangers résidant, qui vivent psychologiquement à l'écart du pays. Ce sont des groupes culturels, rebelles à l'appartenance et à la discipline nationales, tels parfois des milieux religieux minoritaires. Aux colonies, ce sont les indigènes, plus ou moins mal ouverts aux influences civilisatrices émanant du conquérant de la veille. A l'étranger, ce sont les émigrés ou résidents, plus ou moins touchés par la mentalité cosmopolite.

L'unionisme a sa place à tenir dans les efforts déployés pour ramener progressivement ces groupes en soi irréductibles, à un commun dénominateur national. Pour cela, il use principalement de la méthode du climat diffusif. Cela consiste à étendre sur chacun de ces groupes hétérogènes, dans la mesure où ils peuvent être isolés, un ensemble diffusif approprié à leur état, mais orienté vers l'unité nationale. S'il est sans fissures, longtemps pratiqué, progressivement conduit, ce climat doit aboutir à d'appréciables résultats, qui viennent en appoint des efforts convergents de l'éducation, des cultures, des associations, de la sécurité. Le point délicat est l'isolement de ces groupes en vue de la diffusion. Aux colonies, à l'étranger, c'est faisable. Dans les régions nouvellement annexées également. Ailleurs, c'est moins facile. Il faut tendre à des courants de diffusion spécialisés : immigrés, étrangers y trouvent un aliment adapté, les rapprochant insensiblement de la mentalité nationale de souche.

Les courants superficiels, menaçant en second lieu l'unité nationale, sont pratiquement indépendants des groupes nationaux hétérogènes. Ils sont greffés sur les contingences de la politique nationale. Si la politique nationale s'est inféodée à des courants culturels, on verra apparaître des contre-courants de même nature. Quand la politique de l'Empire allemand baignait dans les eaux protestantes, les Etats catholiques de l'Allemagne du Sud ont pratiqué une dissidence

larvée. Si la politique nationale est liée à des mouvements sociaux, des contre-courants de nature sociale se font jour. L'appui du gouvernement français de 1937 aux gouvernementaux espagnols, souleva l'opposition violente des partis français de droite. Quand la politique nationale d'alliances rompt avec des traditions, il subsiste, et parfois longtemps, des traces sentimentales actives du courant périmé. L'orientation pro-anglaise de la politique américaine en 1941 n'a pas fait taire ni disparaître les américains isolationnistes.

L'unionisme s'attache à diminuer ces courants hétérogènes. C'est lui qui est le mieux placé pour leur porter des coups efficaces à raison du caractère temporaire et inopiné de ces divergences. Son arme naturelle consiste à placer la question d'orientation sur le plan rationnel. Si l'adaptation raisonnée à la situation internationale a entraîné des modifications de politique, il n'est que de produire clairement et fortement ces raisons. Si elles ont valu pour les dirigeants nationaux, elles vaudront pour le ralliement de l'opinion. Cependant, il arrive qu'elles doivent être tuées partiellement pour raison d'Etat. Dans ces exposés, la diffusion nationale s'en prend directement ou indirectement aux courants de divergences qu'elle s'est attachée à étudier, à comprendre, à suivre, pour mieux les refouler et les dissoudre.

Ces deux premières tâches de l'unionisme, unification profonde et unification du moment, ne sont jamais achevées. Rarement les dirigeants nationaux sentent sous eux un sol national sans fissures, et derrière eux la masse des nationaux sans dissidents. Mais ce qu'ils n'ont pu encore se concilier, ils ont le devoir de le neutraliser rigoureusement. La Nation ne peut souffrir les activités de contrecarrement en travers de son comportement réfléchi et décidé. La diffusion nationale a sa place dans la neutralisation des activités des dissidences. Elle les dénonce à l'opinion nationale. Elle leur rappelle les lois, mesures de répression et de poursuite qui les concernent. Elle stigmatise au besoin les complicités intéressées ou coupables qui sont à leur base. Elle prouve éventuellement l'intervention étrangère secrète dont elle expose et dénonce les moyens de corruption ou de trahison.

L'unification est la condition préalable indispensable à un vrai comportement national; on ne fait rien avec un corps démembré ou écartelé. C'est aussi un premier et capi-

tal facteur de succès. Il en est un second auquel la diffusion nationale a encore sa part. C'est l'intensité des activités diverses qui opèrent sur le plan national. Nommons leur stimulation diffuse, activisme.

Il est clair que l'engourdissement et l'inertie du sentiment national, même unifié, est un facteur de déclassement international. Il est des pays qui, en tant que Nations, dorment. Leur potentiel civilisateur est inexistant. Leurs relations de solidarité sont amincies. Leur tonicité militaire est au point mort: elles se réfugient généralement sous le couvert juridique d'une neutralité plus ou moins officielle et effective. A la décharge de ces Nations mortes, on peut invoquer la faiblesse relative de leur masse ou l'usure endurée au cours des siècles.

Sans verser dans des excès nationalistes, il faut reconnaître, pour toute Nation, la nécessité d'une vitalité ardente. La communauté internationale gagne aux fortes individualités nationales. Les progrès civilisateurs se forment en grande partie au creuset d'un foyer national. Les circonstances critiques, ne fût-ce que les guerres, ou les suites de la défaite, exigent le rassemblement, la concentration, l'exaltation des énergies nationales.

La diffusion a sa place marquée en ce nouveau domaine, parmi d'autres moyens. Elle doit cultiver sans interruption la fierté nationale. Elle doit marquer les bienfaits résultant pour l'étranger de toute activité apparemment égoïste. Si la tonicité nationale a fléchi, elle se reporte aux traditions antérieures, dont elle souligne les exigences implicites à l'égard de ceux qui en ont recueilli l'héritage. Aux moments les plus critiques, elle pratique l'appel direct aux plus profonds sentiments comme aux plus hauts efforts du patriotisme. De nos jours où l'opinion est suspendue dans son ensemble à une diffusion de plus en plus unifiée, le tonus national apparaît étroitement dépendant d'un activisme ardent, équilibré et sûr de son orientation. L'activisme efficace est par ailleurs un puissant facteur d'unification nationale.

Unionisme et activisme sont donc les deux formes essentielles de la diffusion spécifiquement nationale et interne. Avec la propagande qui est extérieure, avec la contre-propagande qui contrôle les propagandes étrangères au dedans ou au dehors, ils constituent les trois secteurs de diffusion spécialisés dans les besoins du niveau national.

§ 9. — LE PROSÉLYTISME OU DIFFUSION CULTURELLE

Sur le plan culturel, tous les éléments fournis aux destinataires sont d'ordre psychologique ou sensoriel. Les cultures relèvent donc de la diffusion. Mais, du fait que les cultures ne sont pas d'obligation publique, du fait que chacun est libre de s'y adonner, la diffusion s'y décompose en trois phases successives: initiation, prosélytisme, manifestations, sont les trois termes qui conviennent le mieux pour désigner ces trois moments.

L'initiation a pour but de faire connaître aux élèves, lors de la préparation sociale et de la formation professionnelle, l'existence et la nature des fonctions du groupe culturel. C'est une exposition objective et inévitablement sommaire. C'est le seul enseignement culturel que la société puisse et doive imposer. Il est justifié par le fait que nul adulte n'est bien préparé ni formé s'il ne connaît, dans leur totalité, les fonctions écloses au sein de l'humanité. La diffusion initiatrice est du type enseignement: elle use d'adaptation et d'inculcation. Elle ne songe ni ne travaille à recruter des adeptes aux différentes cultures. C'est une annexe de l'éducation.

Le prosélytisme est tout différent. Il est le fait de chaque culture distincte ou de plusieurs fonctions culturelles groupées. C'est une sorte de publicité au sens noble et élevé du mot. Aussi use-t-il également de stimulation et d'opposition. C'est une stimulation pour l'ensemble des cultures que de solliciter des individus qu'ils s'élèvent au-dessus du niveau social et goûtent aux valeurs supérieures. Ainsi philosophies et religions invitent à sortir de la position positiviste que l'on peut définir, du point de vue sociologique, un abstentionnisme culturel. C'est une opposition pour les cultures de même niveau que d'offrir leurs valeurs respectives et exclusives. Les philosophies spiritualistes diffèrent des religions confessionnelles. Chaque religion historique s'oppose aux autres et toutes pratiquent un prosélytisme d'exclusion qui est l'apostolat. La diffusion de prosélytisme est universelle. Elle use de procédés tantôt communs et tantôt particuliers. Parmi ces derniers, citons des procédés religieux connus: la prédication, les missions... Le but de tout prosélytisme étant de gagner et de s'attacher des adeptes,

les moyens d'action sur la volonté et sur la sensibilité des destinataires, sont autant employés que les méthodes de persuasion intellectuelle: l'obstacle à la croyance est souvent d'ordre affectif ou moral.

Une fois constitués les groupes d'adeptes ou de fidèles, les cultures s'emploient à leur fournir des manifestations régulières de leur substance. Ce sont les manifestations artistiques, les vulgarisations scientifiques, pour les cultures élémentaires. Ce sont les adonations studieuses et réfléchies pour les cultures philosophiques. Ce sont les actes du culte et les manifestations de piété de toutes espèces pour les religions. La plupart de ces présentations sont du type diffusif, avec nombre de particularités. En matière religieuse, les aspects diffusifs recouvrent des réalités plus profondes.

Initiation, prosélytisme, manifestations: tel est le triptyque caractéristique de la diffusion culturelle. Nous aurons tout dit en ajoutant que la diffusion culturelle, comme les cultures elles-mêmes, est coextensive à l'humanité et déborde couramment du cadre national. Une seule chose fait partiellement obstacle à l'extension de la diffusion, c'est l'emprisonnement de certaines manifestations culturelles dans une expression linguistique déterminée: quantité de personnes cultivées sont privées de communier intimement au génie d'Homère, parce qu'elles n'ont pas de notions suffisantes de grec antique.

Avec l'exposé de la diffusion culturelle prend fin cette revue des utilisateurs de la diffusion. On voit que l'actualité, qui seule se rattache directement à la fonction d'information, dont elle achève le cycle, ne représente qu'un secteur limité et réduit du cycle complet des diffusions. Mais nous ne pouvions ici nous restreindre à elle. L'habitude et la pratique courante mêlent intimement et confondent les neuf utilisateurs. C'eût été d'un pur arbitraire de passer huit d'entre eux sous silence. D'autant que tout, dans la suite de ce chapitre, art de la diffusion, technique de la diffusion, agencement de la diffusion, s'applique inévitablement à l'ensemble des neuf utilisateurs effectifs, comme à l'actualité informationnelle.

ARTICLE DEUXIÈME

L'ART DE LA DIFFUSION

Tout utilisateur de la diffusion tend à obtenir, dans la mentalité de chaque destinataire, un résultat psychologique déterminé. La diffusion apparaît donc, dans tous les cas, comme le moyen d'obtenir ces résultats. C'est elle qui va subir la préparation appropriée aux buts poursuivis. Nous n'avons plus à revenir sur le but constitutif de chacun des neuf utilisateurs dont le recensement vient de s'achever. Sous le nom d'art de la diffusion vont être envisagées les qualités requises pour l'obtention effective des résultats recherchés. Ces qualités doivent se retrouver partout, qu'il s'agisse d'actualité, d'enseignement, de publicité, ou de l'une quelconque des espèces de diffusion.

La première de ces qualités est l'adaptation qui conforme étroitement l'émission à l'état du destinataire. La seconde est le relief qui aide à la pénétration psychologique. La troisième est la correction qui tend à éliminer tout aspect déplaisant au destinataire. La quatrième est l'agrément, faite des aspects susceptibles de captiver et au besoin de saisir l'attention du destinataire, quand elle ne se tourne pas spontanément vers la diffusion.

§ 1. — L'ADAPTATION

En présence des buts fonctionnels qui lui sont assignés par la fonction utilisatrice, le diffuseur doit se réserver d'y pratiquer une adaptation étroite, en vue de l'acte de diffusion dont il va se charger. Le résultat recherché étant intérieur à la psychologie des destinataires, c'est l'état de ceux-ci au moment de l'émission qu'il faut s'attacher d'abord à préciser.

Le diffuseur déterminera en premier lieu le point atteint par les destinataires sur l'itinéraire psychologique qu'il doit leur faire parcourir. On ne s'adresse pas de la même ma-

nière à un client habituel et à un client d'occasion. On ne s'adresse pas à un débutant comme à un élève qui redouble sa classe. On ne s'exprime pas sur l'état d'un conflit lors de son apparition, comme on en parlera au même auditoire après vingt émissions consécutives sur le sujet.

La seconde précision à obtenir concerne la capacité psychologique des destinataires. Sont-ce des compétences élémentaires, à qui on ne peut fournir que de la vulgarisation? Sont-ce des compétences moyennes, avec qui on peut aller jusqu'à l'exposé complet? Sont-ce des esprits de formation supérieure, à qui l'on peut soumettre des considérations critiques et exhaustives? Sur ce second point comme sur le premier, les précisions sont d'importance capitale pour la présentation de la diffusion.

La troisième détermination indispensable porte sur la mesure d'attention que le destinataire est disposé à consentir au diffuseur. Si l'on est en présence d'auditoires scolaires, de personnes avides de s'instruire, disposant de loisirs, l'on peut préparer l'exposé complet et circonstancié. Sinon on présentera un exposé limité, un résumé, un aperçu. Parfois on devra se contenter de moins encore: un court slogan publicitaire est la seule réclame que les auditeurs consentent à tolérer, entre deux morceaux de musique consécutifs d'un concert. Sur un placard affiché en devanture, le journal d'information imprime le simple intitulé des faits derniers arrivés.

Assuré de l'état des esprits sur ces trois points essentiels, et éventuellement sur d'autres encore plus fugitifs et tout de circonstances, le diffuseur est alors en mesure d'envisager la composition effective de son auditoire. Sera-t-il homogène ou composite?

S'il est homogène, c'est que le point d'information déjà atteint, les capacités psychologiques, les mesures d'attention sont identiques chez tous les destinataires. C'est évidemment l'idéal pour le diffuseur. Le type de l'auditoire homogène est la classe scolaire déterminée quand tous les élèves sont assidus. Tout diffuseur préoccupé de ses buts doit rechercher constamment l'homogénéité des destinataires. Le professeur vitupère les élèves accoutumés à s'absenter. Le prédicateur prend à part hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles. Le militant fait des réunions générales et des séances de cadre. Tel journal est réputé ne s'adresser qu'aux classes

instruites. Un autre ne s'étend qu'aux milieux populaires. Ce sont des différenciations universelles et constamment recherchées. Le diffuseur assez heureux pour en jouir, est en mesure d'une adaptation diffusive parfaite.

Mais il s'en faut que la chose soit toujours possible. Il est quantité de cas où l'on ne peut même y songer. L'orateur au micro à l'heure des repas ou des loisirs, aura l'auditoire le plus étendu et le plus disparate qui soit: des gens à tout niveau d'information, des gens de tout degré de compétence et de culture, des gens de tout degré d'attention, passifs, dociles, attentifs, pressés, impatients. Et comment échapper à cette disparité? Le journal du soir est exactement dans la même situation, à cela près que ses lecteurs sont disposés à consentir une attention un peu plus prolongée à son contenu. Le militant politique est dans une situation analogue, avec en plus des contradicteurs éventuels.

En pareil cas une question précise est à résoudre par le diffuseur. Etant donnée la disparité de fait de son public, à quel élément va-t-il adapter son émission? Il ne peut éluder la réponse. Si même il se contente de choisir le genre qui lui est personnellement le plus facile, sans se soucier du public, ce sera encore un choix: il s'adressera dans son public aux destinataires d'information et de capacité identiques aux siennes propres. Trois solutions s'offrent donc communément au diffuseur. Il fera de la diffusion d'élite, de la diffusion de moyenne ou de la diffusion de masses.

L'élite est prise ici au sens de la portion du public la mieux informée déjà, la plus compétente, la plus disposée à prodiguer son attention. Le diffuseur s'adapte donc à elle: les autres parties de l'auditoire participent autant qu'elles le peuvent et s'élèvent. Le risque est de les dépasser de trop haut. La masse est prise au sens de la portion la moins informée, la moins compétente, la plus impatiente de son temps. Le diffuseur qui s'y adapte touche toutes les unités de son public. Mais les plus qualifiés, sans perdre entièrement leur temps, n'apprennent rien de neuf. Le Chancelier Hitler usa constamment de la méthode des masses, lors des campagnes de diffusion qui lui valurent la conquête de l'opinion allemande. La méthode des moyennes est intermédiaire entre les deux précédentes. Le diffuseur qui s'adapte à l'auditeur moyen accepte le double risque de dépasser quelque peu la foule et d'ennuyer quelque peu l'élite.

Quand le diffuseur a obtenu toute précision concernant son auditoire, quand il a fait choix de la méthode au cas de public composite, il n'y a plus qu'à se référer au but initial qu'il s'est assigné: toutes les conditions nécessaires à l'adaptation sont réunies.

§ 2. — LE RELIEF

L'adaptation concerne le fond, le contenu, la matière de la diffusion. Le relief en concerne l'expression, la forme, l'extériorisation. Il convient d'entendre sous ce nom toute forme, tout revêtement diffusif de nature à pénétrer puissamment et profondément, à impressionner durablement, la psychologie des destinataires. L'homme comprend et retient par l'œil, par l'oreille, par l'esprit. Il est touché par le relief visuel, par le relief auditif, par le relief psychologique. Les deux premiers sont sensoriels, le troisième est immatériel. Il est souvent nécessaire de les combiner: ils le sont parfois d'eux-mêmes.

Le Relief visuel.

Le relief visuel s'impose à l'attention de l'œil, l'impressionne fortement et engendre la formation d'images résiduelles durables et vives. Ses ressources sont des plus variées. Leur richesse s'accroît quand l'on passe de l'art statique des textes, à l'art statique des images, puis à l'art dynamique des images, enfin à l'art dynamique des ensembles réels. Elles reposent constamment sur les deux phénomènes physiques de la luminosité et de la coloration, sur le phénomène mécanique du mouvement, sur le phénomène statique de la localisation spatiale.

A l'exception des rares impressions où les textes sont encrés de couleurs variées, c'est à la luminosité seule et à la disposition des ensembles que se ramène l'art statique des textes. Dans le corps des lignes on peut seulement, pour attirer l'attention, jouer de la variété des caractères. On passe ainsi du caractère droit au caractère gras ou à l'italique; du minuscule au majuscule. Les guillemets et les

alinéas sont des appoints au relief. Entre paragraphes, l'épaisseur des intervalles blancs intervient, et de même les figurines, vignettes, culs-de-lampe, dessins, traits qui y sont piqués. En tête des textes, et c'est là le lieu par excellence du relief graphique, ce sont les titres et sous-titres qui ont le grand rôle. La surface d'emplacement qui leur est réservée et la dimension même des textes sont des facteurs décisifs du relief. Les traits qui les soulignent, la diversité des caractères ne sont plus que des appoints.

Il n'est que de songer à la présentation d'une page de journal pour comprendre qu'en outre de ces éléments constitutifs des articles considérés isolément, leur rapprochement sur une même page joue à son tour un rôle important dans le relief graphique. La surface comparée des articles à sa valeur; puis leur emplacement en haut ou en bas, à gauche ou à droite; ensuite leur dimension de largeur; enfin la dimension comparée des caractères. Ce même effet de relief dû à la présentation d'une page dans son ensemble se retrouve, dans un même numéro de journal, entre les pages successives. D'un coup d'œil, on discerne, en dépliant un numéro, la page de « générale » et les pages locales; la page importante et les pages secondaires, les pages de débarras. De même, à un jour de distance pour les quotidiens, à une semaine pour les hebdomadaires, un coup d'œil aux étalages fait discerner l'importance relative de deux numéros successifs: les numéros spéciaux ou exceptionnels se reconnaissent à la vue, avant qu'on en ait appris expressément l'identité.

Il reste encore quelques procédés originaux de relief visuel. Ils sont le fait de la réclame. On connaît la disposition verticale des lettres d'un mot. On connaît les lettres en relief figuré, portant des ombres derrière elles. Il arrive aussi qu'on dessine des enjolivements variés autour du corps de la lettre. Tout cela reste exceptionnel et de petite envergure.

Plus riche que l'art des textes apparaît l'art statique des images. Il repose encore sur la lumière, mais aussi sur la couleur et sur les ensembles.

La lumière n'apporte qu'un relief sommaire dans le dessin au trait. On nomme ainsi celui qui s'oppose aux vides et aux blancs, que des pleins ou noirs élémentaires: traits,

hachures, semis de points. Dans le simili, le relief lumineux est plus nuancé. On y trouve les demi-teintes, les dégradés, les ombres, le velouté. Dans l'un comme dans l'autre, l'impression de relief est donnée par la présence d'ombres et par la disposition des éléments en perspective. Dans la photogravure, les nuances lumineuses de la réalité se retrouvent telles sur les images reproductives des clichés. C'est l'impression de relief qui fait le plus souvent défaut, à raison des difficultés que l'on éprouve à l'obtenir.

Les couleurs apportent couramment aux images le renfort de leur relief propre. Elles agissent soit par leur intensité et leur nuance, soit par leur mise en opposition mutuelle. A ce point de vue, on a constaté que les contrastes allaient en s'accroissant, quand on passe de la combinaison noir et blanc au noir et bleu, puis au bleu et blanc, de là au rouge et blanc, ensuite au vert et blanc, enfin au noir sur jaune.

Les dimensions des dessins et images agissent par leur valeur absolue. Ainsi en est-il sur les affiches, sur les illustrations publicitaires. Mais leur influence courante résulte de leurs dimensions relatives sur les ensembles dessinés. A la dimension comme telle s'ajoutent encore l'emplacement des éléments principaux, l'évidement ou l'estompage du contexte. C'est donc pour l'artiste une question de composition.

C'est de l'ensemble de ces moyens que dessinateurs, coloristes, photographes savent user, pour conférer aux images statiques le relief visuel désiré. Quand des images d'une même série voisinent sur une page ou sur des pages assemblées, ou encore se succèdent dans différents numéros de périodiques, leur composition seule fait jaillir de nouveaux éléments de relief aux yeux du lecteur.

L'art dynamique des images repose précisément sur les effets visuels qui ressortent de la comparaison de deux, de plusieurs, ou d'un ensemble d'images successives. Les récits en images, les projections lumineuses, les films de cinéma sont tributaires de cet art dynamique. Ce qui reste à la base de cet art, c'est toujours l'image unitaire et son propre relief. L'ensemble n'y intervient qu'en second lieu, soit par les effets de contraste des parties, soit par l'effet d'homogénéité du tout. D'ordinaire les images en série reproduisent des mouvements et scènes extérieures. Aussi la qualité des con-

trastes et des ensembles repose sur le goût du preneur de vues et sur la qualité même des tableaux réels, dont il s'octroie la possibilité de reproduction. A l'exception des récits imagés et des dessins animés, les suites d'images ont donc la valeur des originaux concrets. C'est sur ces originaux que doit porter l'effort de l'artiste: le preneur de vues cède la place au metteur en scène.

L'art dynamique des mouvements extérieurs est d'une utilité moins commune que les trois arts précédents. Les applications ne s'en présentent que lors des exécutions chorégraphiques, des festivals de gymnastique, des revues militaires, des défilés et manifestations publiques de parade. Il se décompose en trois facteurs de relief: vues, mouvements, décors.

Les vues relèvent de l'art statique des images. Lumière et couleurs sont à combiner et répartir non plus sur de minuscules surfaces planes, mais sur les éléments matériels et humains dont on dispose: figurants isolés ou en groupe, véhicules divers. Les dimensions passent à l'échelle de la réalité et se déploient sur des aires spatiales à champ plus ou moins étendu. La perspective à adopter pour régler l'ensemble n'est plus celle du lecteur, mais celle de spectateurs à vue panoramique, disposés autour du spectacle sur un secteur égal au quart, à la moitié, à la totalité du cercle.

Les mouvements, tout comme dans l'art dynamique des images, sont à régler d'abord suivant les lois du contraste des parties et de l'homogénéité des ensembles. Cela concerne les éléments mobiles eux-mêmes. Alors intervient l'art du mouvement comme tel. Tantôt il se ramène à des évolutions géométriques sur place. Tantôt il est fait de défilés, c'est-à-dire de l'écoulement irréversible des éléments mobiles. L'ordre et la disposition des participants, les vitesses, les rythmes, les interruptions, les entrées et les dislocations sont à combiner et à prescrire selon les effets et les buts que l'on poursuit.

Le décor est lui-même générateur de relief. Il a sa lumière, ses couleurs, ses dimensions. Il gît sur le sol. Il court sur les pans verticaux des enceintes. Il s'étend au-dessus de tous, figurants et spectateurs. S'il est artificiel, il est entre les mains des architectes, décorateurs, maîtres de cérémonies. C'est à eux qu'il revient de l'assortir aux ensembles céré-

moniels ou artistiques. S'il est naturel, il doit être choisi et au besoin aménagé. On trouve de bons décors naturels à toute latitude. L'on admire les effets magnifiques que grecs et latins ont tiré, pour leurs manifestations artistiques et sportives, des sites, rivages et ciels méditerranéens.

Les éléments qui viennent d'être présentés comme sources de relief sont strictement visuels. Il en est une autre catégorie qui, visuels encore sans doute en eux-mêmes, dépassent cependant le relief sensoriel. Ils vont au delà et sont d'essence psychologique. Ils intéressent l'art des images et parfois des ensembles réels. Dessinateurs et peintres les connaissent sous le nom « d'expression ». Ils entendent par là ce que le relief visuel, appliqué aux visages humains, fait transparaître des sentiments, des tendances, des facultés psychologiques, des personnages peints ou des figurants dramatiques. On peut généraliser cette notion. Toute image, tout film, tout ensemble humain, laisse percer ou étale des éléments spirituels. L'art de la diffusion exige que l'on s'en préoccupe, pour les infléchir aux buts généraux que l'on poursuit. Il est des attitudes et des expressions de physiologie de certaines imageries, qui frappent pour la vie l'imagination et la sensibilité de l'enfant. Les revues militaires créent un climat de tonicité ou de fierté patriotique. On sait ou l'on devine les effets prodigieux de pénétration psychologique collective, tirés par le nazisme des immenses congrès spectaculaires du parti. Le relief psychologique apparaîtra ci-dessous comme le fait de l'expression verbale, écrite ou parlée. Il fallait signaler ici cette anticipation des influx psychologiques, filtrant spontanément au travers des reliefs visuels humains.

Le Relief auditif.

Les modes d'expression qui s'adressent à l'oreille sont, dans l'ordre de la valeur spirituelle croissante, la musique, le chant, la parole.

On ne peut songer à esquisser ici la théorie du relief musical. C'est une étude de culture artistique qui n'a pas sa place dans un chapitre de diffusion. Bornons-nous à noter quelques traits essentiels. Le son musical élémentaire intéresse l'ouïe par son intensité, par sa hauteur, par la qualité

du timbre. A l'état isolé, sa vertu principale est d'être exempt de toute souillure acoustique. La mélodie est un enchaînement de sons unitaires. Elle se caractérise par la durée, la hauteur, l'intensité de chacun des sons, puis par les contrastes résultant de leur émission successive, enfin par la nature, le rythme, la rapidité de leur écoulement d'ensemble. L'harmonie s'oppose par nature à la mélodie. Elle est faite de l'émission simultanée de plusieurs sons concordants. Le choix de l'intervalle qui les sépare fait l'objet de règles précises. Les accords harmonieux s'enchaînent à leur tour en mélodies composées, dont les rythmes sont si aisément lourds de sens mystérieux et de charmes pénétrants. Tels sont les éléments strictement acoustiques dont jouent les artistes pour réaliser le relief musical.

Analogue en ceci au relief visuel, la musique ajoute à ces vertus acoustiques, de nombreux influx spirituels. Sans doute est-il des compositions de musique descriptive qui traduisent des ensembles statiques ou dynamiques extérieurs et matériels. Mais la plupart interprètent des rythmes humains. La volonté et ses formes préparatoires, les tendances, les émotions, les sentiments, trouvent dans l'expression musicale une extériorisation des plus appropriées et des plus suggestives. Lors de la diffusion, le potentiel de contagion éclate. Les rythmes militaires scandent la marche et la course, mais de là gagnent le cœur et tonifient les nerfs. Les compositions sentimentales détendent les nerfs, charment et alanguissent les cœurs. Si l'auditeur se maîtrise pour échapper à l'influence, il n'en perçoit pas moins toute la richesse psychologique qui émane des ensembles musicaux.

Le chant ajoute à la musique l'influence de la parole. L'accouplement des deux éléments ne vaut que par leur adaptation réciproque. Il est mélodique quand il se réduit à l'expression d'une mélodie. Il est polyphonique, quand il est fait de plusieurs mélodies harmonisées et parallèles. Il atteint son plus haut prix quand, à la qualité musicale et à la qualité littéraire, se joint l'art d'une interprétation humaine, consciente et parfaite. Que le texte soit descriptif et externe, ou éducatif et humain, il est toujours riche d'influence psychologique, surtout quand il diffuse sur l'aire de la voix humaine. Il vaut autant pour éveiller, fonder et exalter les sentiments des exécutants, que pour susciter et amplifier

l'acquiescement sentimental des auditeurs. L'auditeur de goût ne s'attache toutefois durablement qu'aux chants dont les qualités de fond et de forme sont irréprochables: chose trop rare.

La parole humaine, en plus du sens des mots et des phrases, met en œuvre les éléments acoustiques dont elle dispose et les inflexions psychologiques dont elle est inséparable. Les éléments acoustiques sont ceux des sons musicaux. Au jeu de l'intensité, de la hauteur et du timbre, s'ajoute celui des harmoniques naturelles et propres à chaque voix humaine. L'art de la parole dispose de procédés sémantiques, qui sont analogues à la ponctuation graphique et offrent la même importance. Ce sont les poses de la voix qui, par diverses longueurs, jouent le rôle de la virgule, du point-et-virgule, du point, de l'alinéa, du paragraphe. C'est la hauteur du ton et les inflexions sommaires qui remplacent les deux points, les points d'interrogation et d'exclamation, les guillemets, les parenthèses. Les titres eux-mêmes sont susceptibles de figuration phonique par leur isolement entre des silences plus ou moins prolongés, et par l'intensité ou la hauteur du son dont ils sont affectés. Le rythme de la phrase a une valeur musicale de haut intérêt, greffée sur le souffle psychologique de l'orateur.

Indépendamment du sens dégagé par la phrase, la voix humaine laisse transparaître des inflexions profondes qui reflètent vivement l'état psychologique subjectif du parleur. Sa lucidité, son niveau de volonté, la vivacité et l'orientation de ses tendances sensibles s'ajoutent ainsi à la valeur d'expression des textes parlés et au potentiel d'influence des discours de persuasion. C'est cette source profonde d'expression humaine qui fait la force oratoire du tribun. Aux discours d'action dont il use s'ajoute, en un contexte incessant et rayonnant, la force d'une sincérité et d'une conviction contagieuses et dominatrices. Dans le relief auditif comme dans le relief visuel on trouve ainsi l'anticipation puissante et naturelle du relief psychologique.

Le Relief psychologique.

Le relief psychologique, au delà des sens de la vue et de l'ouïe, dont il emprunte seulement l'accès, porte directement

sur la conscience spirituelle de l'auditeur ou du lecteur. Il use exclusivement des ressources linguistiques. Mais il se conforme au préalable aux exigences universelles de la psychologie humaine.

Il n'y a pas à revenir sur les buts psychologiques invariablement poursuivis par des utilisateurs de la diffusion. Caractérisons seulement les trois types d'action spirituelle que l'homme exerce par l'écrit ou par la parole sur ses semblables.

Le premier vaut à la parole le qualificatif de communicatrice. L'homme met à la disposition de ses semblables pour les leur faire partager, des éléments de connaissance, de volonté, de sensibilité. L'actualité, l'enseignement, le divertissement sont de ce type, que l'on retrouve d'ailleurs chez tous les utilisateurs de la diffusion. C'est le mode d'action fondamental du diffuseur sur ses semblables. Il tend à faire partager à tous les richesses psychologiques de quelques-uns. C'est une haute transposition sociologique de l'action physique des vases communicants.

Au second type d'action correspond la parole collaboratrice. Celle-ci tend à obtenir d'autrui les actes de collaboration, de solidarité, d'interdépendance. La publicité tend à obtenir du client les demandes de biens ou de services qui se traduiraient en accords contractuels. La publication fait connaître au citoyen ses obligations légales collectives. La propagande suscite des rapprochements d'alliance. Les conventions, les lois, les ordres sont tous faits de paroles collaboratrices, qui mettent en œuvre la solidarité stable ou occasionnelle des hommes en société.

Au troisième type de buts correspond la parole interdictrice. Elle vise à réserver autour de l'individu, des institutions, de la Société, une zone de comportements autonomes, qui exigent d'autrui respect et abstention. Les refus, les défenses, les prohibitions conventionnelles ou légales, se rattachent à ce troisième type. La Publication légale en contient une forte proportion. La Propagande en use vis-à-vis de l'étranger hostile. Les rapports entre particuliers en fourmillent.

Quel que soit le type de parole dont on use, les lois générales de la psychologie humaine doivent s'y appliquer rigoureusement. Plus on a de connaissances scientifiques et mieux on garde présentes à l'esprit les fonctions psychologiques

et sociologiques, plus la parole est susceptible d'efficacité. Toujours l'essentiel doit bénéficier d'un relief unique. Circonstances inférieures ou influences supérieures doivent y être rapportées comme au point de vue dominant. Pour cela, ou bien l'on désigne et souligne expressément l'essentiel, ou bien on lui donne le volume prépondérant, ou bien, par la composition, on fait converger vers lui toutes les considérations secondaires. A cet égard, la référence constante à l'échelle dialectique d'Hamelin rend les plus grands services. C'est un assainissement d'esprit à la source et une clarté constante pour le diffuseur comme pour les destinataires.

Les ressources linguistiques ne manquent pas pour coopérer au relief psychologique. La condition initiale de leur emploi est d'user de termes connus des destinataires, et employés dans le sens même où ils sont connus. Cependant on peut les détourner de leur sens commun en précisant alors la signification adoptée, ou en laissant à l'auditoire le soin de la découvrir, s'il en a eu lui-même le moyen. La précision rigoureuse et totale dans l'emploi des mots est le seul mode de relief qui convienne à l'exposé scientifique. Il est simplicité, concision, clarté. Son défaut est de tendre l'esprit et de négliger le recours à la mémoire.

Dans la vulgarisation, ou bien pour reposer de l'attention intellectuelle, on use des images. C'est le procédé du relief le plus commun et le plus riche. Défini dans son essence, voici ce qu'il est. Il consiste toujours à renoncer au terme adéquat, à celui qui exprime directement, en toute précision et rigueur, la réalité dont il est question. On remplace alors ce terme précis par un autre emprunté à un registre, à un niveau, à un ordre d'idées différents, inférieurs ou supérieurs au premier et de préférence sensoriels. L'image bien choisie est à la portée de tous. Elle repose, elle s'incruste. La répétition est un troisième procédé du relief. Il consiste à frapper l'esprit en reprenant plusieurs fois le même exposé précis ou la même image. C'est la bonne méthode dans l'éducation. Elle s'utilise encore avec fruit dans d'autres catégories de Diffusion. Dernier rajeuni parmi ses pairs et dépouillé de sa vieille dénomination, vient enfin le procédé du slogan. Il est essentiellement fait d'une formule courte, dont le rythme reste à l'oreille et l'image aux yeux. « L'Allemagne paiera! ». « L'épi sauvera le franc! » disait-on après la

Grande Guerre. Quand ils sont honnêtes, les slogans font une carrière bienfaisante dans la psychologie des foules. « C'est la pause ! » annonçait Léon Blum, lors de l'essoufflement du front populaire au terme de sa première étape réformatrice.

Les procédés de relief de toute nature ne doivent point être trop apparents. Le public les supporte et en bénéficie d'autant mieux qu'ils sont enrobés et lui sont administrés à son insu. Comme en tout art, le relief doit rejoindre le naturel et s'y identifier parfaitement. Sa force d'efficacité y gagne toujours.

Les reliefs combinés.

Le relief visuel, le relief auditif, le relief psychologique ne se trouvent pas seulement à l'état isolé. On les rencontre combinés. Le cinéma sonore use de vues et de sons. Le cinéma parlant y ajoute la parole humaine. Le théâtre groupe couramment les trois reliefs, à l'exception des scènes mimées. Dans l'art oratoire, les trois reliefs se renforcent, avec prépondérance du relief psychologique. C'est donc de tous le plus efficace. La restriction du nombre des destinataires renforce encore sa valeur : telle la démarche publicitaire à domicile.

Lorsque l'on joue des trois reliefs en combinaison, on n'a pas à se départir de l'observation des règles particulières à chacun d'eux. Il faut seulement s'efforcer de faire concorder et converger les résultats recherchés sur chaque procédé. L'orateur accorde sa voix et son geste avec le sens de sa phrase. L'artiste dramatique en fait autant. Tout ce qui contribue à augmenter le potentiel de pénétration psychologique et la durée des impressions sensorielles et mémorielles, est toujours bien accueilli par le diffuseur. Le relief n'a pas d'autre but.

§ III. — LA CORRECTION.

Adaptation et relief sont les deux points essentiels de l'art de la Diffusion. Avec la correction paraît une qualité secondaire négative. La correction peut se définir l'élimina-

tion de tout élément susceptible d'entraver ou de gêner l'action psychologique ou le relief de la Diffusion.

L'action psychologique ordinaire de la Diffusion est d'ordre communicatif. On communique aux destinataires des tendances, des sentiments, des notions scientifiques, des nouvelles. La communication des tendances et des sentiments est le fait de l'actualité, de la propagation, de l'unionisme, du prosélytisme, de l'enseignement surtout. Le succès d'un effort de ce genre n'est pas seulement conditionné par l'adaptation psychologique et le relief. Il suppose chez le diffuseur la valeur et le prestige moral approprié. Ce n'est pas en débraillé que l'on apprend la tenue. Ce n'est pas un suspect qui peut faire de l'unionisme ou du prosélytisme. Un client de tribunal serait mal venu de pousser au conformisme ou au respect des lois. C'est une question de correction que de ne préposer à la diffusion de valeurs morales que des gens irréprochables.

La Diffusion scientifique est moins liée à la personne du diffuseur. Cependant un incompetent serait vite démasqué, ou quelqu'un qui se laisserait aller à la subjectivité, à l'approximation, à des vues hasardeuses. Un novice ne sera pas commis à la diffusion de questions capitales. Un inconnu ne se verra pas confier une chronique importante dans un journal ou une revue de premier ordre. Sans doute y a-t-il des dérogations à de telles règles de prudence. Mais le public qui les admet, ne souffre pas qu'on se livre à des imprudences et qu'on commette des méprises sur ce terrain. Si proche soit-il de la valeur du titulaire de la chronique, un intérimaire perd couramment un fort pourcentage de lecteurs, ou n'obtient qu'une attention déstituée de sa valeur habituelle. C'est un fait d'expérience courante. Le pseudonyme et l'anonymat peuvent masquer utilement des infériorités d'origine.

Les arts du relief sont susceptibles de nombre de déficiences caractérisées. Elles agissent sur le public à l'instar des incorrections, détournant l'attention, causant une gêne de surface, nuisant à l'action du relief. Dans les arts visuels, il est des fautes qui affectent la combinaison des lumières, des couleurs, des dimensions. En matière de typographie, c'est l'excès ou la faiblesse des encrages, les taches et bavures, les lapsus de lettres, de mot, de lignes, les incohérences d'agencements. Dans les arts sonores, des fautes

identiques se retrouvent. C'est la violence ou l'imperceptibilité des sons. C'est la souillure des sons par des bruits. Ce sont des bavures d'harmoniques, des silences inexplicables, des raccourcissements ou des prolongements imprévus, des retards ou avances sur les horaires des programmes. Parfois des défectuosités tenant à la personne du diffuseur rejaillissent désagréablement sur les auditions. Qu'il s'agisse de désharmoniques vocales, de défectuosités buccales, labiales, respiratoires, coordinatrices, elles seront proscrites par toute diffusion soucieuse du bon goût.

Le relief psychologique est un vaste champ exposé à l'ivraie des incorrections. Les plus graves d'entre elles atteignent le fond même des matières diffusées. Ce sont des erreurs matérielles, des équivoques, des obscurités, des tautologies, des paraphrases, des incohérences de composition. De moins graves déficiences se rattachent à la sémantique. Le mauvais choix des mots, les méprises, les obscurités pronominales sont le fait du diffuseur, de sa médiocrité, de sa hâte, de sa fatigue. D'autres fois, il aura manqué à la règle élémentaire de l'adaptation du vocabulaire de l'écrivain ou de l'orateur à celui du public. Les incorrections les plus légères affectent la zone proprement grammaticale. Les codes de la syntaxe, de la morphologie, de la graphie, de la phonétique, de la diction, les dénoncent abondamment. Elles sont connues de tous. Elles vont du solécisme au bafouillage, par une cascade de vices des plus hétéroclites.

L'élimination de toute espèce d'incorrection est l'aspect négatif des qualités secondes qui font cortège aux qualités fondamentales de l'adaptation et du relief. Avec l'agrément va paraître l'aspect positif.

§ IV. — L'AGRÉMENT.

L'agrément n'est aussi qu'une qualité secondaire. Il doit se définir l'adjonction à l'adaptation et au relief, pour en favoriser l'action, de tout élément accessoire agissant sur la mentalité du public. Ces éléments sont de toutes espèces.

Le meilleur, mais il n'est pas en la main du diffuseur, est ce que les psychologues appellent les masses aperceptives. Ce sont les préoccupations antérieures et vécues des destinataires, lorsqu'elles vont à la rencontre même des matières

objet de diffusion. Le client en quête urgente d'un ameublement est vite saisi par la publicité du commerçant en meubles. Dans un genre un peu différent, l'obligation et l'intérêt du destinataire sont l'équivalent d'un attrait direct. L'élève contraint à suivre la classe, l'étudiant préparant un examen sont enclins à prêter l'attention la plus soutenue aux leçons du professeur.

Hors de ces cas, il ne reste au diffuseur, selon la vieille loi des classiques, qu'à plaire à son public.

Peuvent y contribuer, sur le plan psychologique, toutes les qualités de l'esprit, les qualités du cœur, la notoriété, le prestige, le mérite acquis dans le passé. Les qualités du cœur sont parmi les plus efficaces. Toujours elles ont des résonances touchantes, qui ne laissent insensibles que les âmes destituées d'humanité. La notoriété produit toujours son effet. On y fait délibérément appel dans les circonstances importantes ou critiques. Les qualités littéraires ont toujours compté parmi les plus captivantes. Les rythmes, les images, la virtuosité sont pour les connaisseurs, des enchantements spirituels. Dans les arts visuels, l'esthétique est un sûr procédé d'attachement. Tout élément d'imagerie et d'imprimerie peut y coopérer. Le papier, les caractères, les encres, la disposition des parties dans l'ensemble, le revêtement extérieur, les reliures sont des appâts même pour des amateurs peu affinés. Dans l'art de la parole, c'est bien autre chose. Rien n'est plus riche d'attrait et de charme qu'un art oratoire parfait. La diction plait par sa netteté, sa distinction, son aisance. La voix, par l'étendue du registre vocal, par l'art des inflexions et sa souplesse, par la richesse des harmoniques, par la transparence de la sensibilité d'âme. Lancés dans l'espace, les sons ont un sort plus ou moins avantageux. L'architecte ne cesse de rechercher et d'améliorer à cet égard les qualités acoustiques des salles, des studios, des enceintes.

Il est enfin, pour les agréments de toutes natures, un couronnement recherché par les meilleurs organismes de diffusion. C'est le rassemblement, le groupement, la combinaison, l'harmonisation des ressources de charme et d'attrait. Le directeur de revue, le chef d'un poste de radiodiffusion, le rédacteur d'un journal, savent ainsi, ne fût-ce qu'à l'occasion de numéros ou de programmes spéciaux, créer des ensembles homogènes dégageant de puissantes séductions.

Les climats d'agrément ne font pas seulement le charme d'un jour ou d'une heure. Ils deviennent vite comme la renommée d'une maison. Ils lui font une clientèle. Sans doute chaque auditeur ou spectateur sait discerner et considérer le fond même d'une diffusion. Mais la sensibilité esthétique, artistique, affective est partout puissante. C'est elle qui ouvre la voie aux succès collectifs de la diffusion. C'est elle qui en assure la longue résonance dans le souvenir des foules.

ARTICLE TROISIÈME

LA TECHNIQUE DE LA DIFFUSION

Conscient de ses buts, initié à son art, le diffuseur n'a plus qu'à s'en remettre aux techniques réalisatrices de la diffusion. C'est elles qu'il faut maintenant soumettre à notre étude. La diffusion, apparentée à la transmission et à la communication, s'en distingue par ce fait, qu'elle suscite une multiplicité de destinataires. Un paragraphe permettra de développer à l'aise la technique de multiplicité, caractéristique de la diffusion. Les modalités s'imposeront alors à notre attention. Comme dans les transmissions, elles revêtent une importance parfois considérable. Elles considérées, nous serons alors en mesure, en passant en revue les différents procédés techniques, de caractériser chacun d'eux par référence à leur potentiel de multiplicité et à leurs modalités.

§ 1. — LA TECHNIQUE DE MULTIPLICITÉ.

Essentielle à la diffusion, la multiplicité n'est pas toujours aveuglément recherchée. Il est quantité de cas où la diffusion doit par nature se limiter à des destinataires en nombre restreint. Le professeur ne peut songer qu'à des élèves du niveau de sa classe. La propagande s'adresse tantôt à telle nation, tantôt à une autre, jamais à toutes à la fois. Les manifestations culturelles concernent les seuls adeptes,

acquis et fidèles. Par contre d'autres catégories de diffusion tendent à une extension illimitée.

Les actualités, la publicité, le divertissement rayonnent pour le plus grand nombre. La multiplicité est donc tantôt déchainée et effective, tantôt limitée et virtuelle, mais toujours elle doit pouvoir répondre à toutes les exigences de la Diffusion. Il faut donc l'étudier comme les techniciens peuvent être appelés à la pratiquer: dans toutes ses possibilités techniques.

La multiplicité est en soi une notion de simple arithmétique. En matière de diffusion, elle résulte finalement de la multiplication l'un par l'autre de deux facteurs. Le premier est la densité d'affluence humaine autour de tout foyer terminal d'où rayonnent les matières diffusées. Tant d'auditeurs sont susceptibles, par exemple, de participer à l'audition autour d'un poste récepteur de T.S.F. Le second facteur est la densité des points ou foyers de diffusion, autour desquels peuvent s'assembler les particuliers. Si tant de postes récepteurs de T.S.F. sont en usage dans un pays, c'est le nombre même des points ou foyers d'audition autour desquels cristallisera la densité d'affluence. Multipliés l'un par l'autre, ces deux facteurs donnent le potentiel terminal de la multiplicité diffusive. Au préalable, ils sont en dépendance déterminée, d'une part du débit des voies de Transmission aboutissant aux points de diffusion, et d'autre part de la densité des émissions qui empruntent ces voies d'acheminement. Voici donc les quatre points en quoi se décompose l'étude de la multiplicité: — potentiel d'affluence, — densité des points d'affluence, — débit des voies de transmission, — densité des émissions d'origine.

La densité d'affluence.

Considérons à son terme un acte de diffusion. Il apparaît comme une offre, comme une invite faite aux sens d'éventuels destinataires. Sous l'angle de la multiplicité, cet acte de diffusion, cette unité de diffusion a la valeur que lui confère son potentiel d'affluence. Il est source d'une multiplicité diffusive d'autant plus grande, que peuvent se grouper autour de lui, pour y participer, un plus grand nombre de destinataires. Ce potentiel d'affluence est à con-

sidérer en diverses techniques: dans la technique acoustique, dans la technique visuelle, dans la technique expérimentale, dans les techniques de combinaison, dans les techniques de durée.

L'unité d'émission acoustique est une audition. Même si elle dure un certain temps, les parties qui la composent ne s'en ramènent pas moins à l'unité de but. On la trouve sous la forme directe. Le diffuseur, orateur, chanteur, ou appareil automatique, est en présence même de l'auditoire. On la trouve sous la forme indirecte. Les paroles, chants, mélodies émis par le diffuseur, saisis par un moyen de transmission, ne parviennent à l'auditoire que par l'intermédiaire d'un appareil distributeur: pratiquement le poste récepteur de T.S.F., le haut-parleur disposé à l'extrémité d'un fil, le disque de phonographe. Quel est le potentiel d'affluence de l'audition directe et de l'audition transmise? Plusieurs facteurs y interviennent.

Le premier est la portée audible des ondes acoustiques mises en branle. On la mesure au rayon de la sphère de portée dont la source sonore occupe le centre. Les auditions de musique de chambre ont une portée limitée. Celle d'un orchestre l'ont très étendue. La voix du professeur porte peu; celle du tribun beaucoup plus. De nos jours, les hauts-parleurs branchés sur un réseau de fils électriques, distribuent et amplifient les ondes sonores. Mais peu importe à notre point de vue: pour chaque pavillon de haut-parleur se pose à nouveau la question de portée.

Le second facteur est fait des possibilités matérielles d'accès des auditeurs dans la zone sphérique de portée des ondes émises. Si l'aire circulaire, si la sphère est libre de tout obstacle autour du foyer sonore, ce second facteur joue à plein. Il est communément entravé par la présence d'enceintes en parois ou en plafond, ou par l'absence de tribunes étagées, où se superposeraient des tranches d'auditeurs.

Un troisième facteur d'affluence est constitué par les possibilités juridiques d'accès dans la zone matériellement libre. Les foyers d'audition privés, tels que le salon familial pourvu d'un récepteur, sont par nature réservés aux familles et fermés aux étrangers. Les foyers publics, ainsi les salles de concerts, soumettent généralement les amateurs

d'audition à des conditions qu'il faut remplir au préalable et qui donnent droit à des cartes d'entrée. Sinon les possibilités juridiques sont équivalentes aux possibilités matérielles: on entre librement partout où il y a place.

Le quatrième facteur fait intervenir ce qu'en droit on nomme la contre-prestation. L'amateur d'audition payante doit peser l'avantage de l'émission avec le détriment du coût. Toute condition de paiement agit en principe en restriction du potentiel d'affluence. La gratuité lève toute entrave de multiplicité, à cet égard: ce sont les portes larges ouvertes. On peut assimiler à la contre-prestation pécuniaire, celle du temps dont on doit faire abandon pour jouir de l'audition dans sa totalité. On est d'autant plus porté à l'audition qu'elle est courte, et d'autant moins que les occupations auxquelles on doit renoncer sont importantes. La distance à franchir, la peine à prendre pour se rendre au lieu d'émission, agissent également comme un frein sur l'affluence. L'inconfort auquel on sait être exposé, pèse en négatif sur la décision à prendre.

Nommons vue, du terme le plus général, l'unité de Diffusion visuelle. Sous sa forme directe, c'est un texte, un tableau, un panorama, l'écran de cinéma, une exhibition, ou bien encore un étalage d'objets matériels. Sous la forme indirecte, c'est l'écran de radiovision.

Le premier facteur d'affluence autour d'un acte de vision, c'est la distance du discernement rétinien utile. Elle est fonction de l'éclairement sans doute, mais surtout de la nature de l'objet à voir. Un spectacle se contemple à cent mètres, un tableau à dix mètres, mais un journal se lit à vingt-cinq centimètres. Il est vrai que le diffuseur peut accroître la distance de discernement, en augmentant l'échelle de l'objet visuel. Les caractères d'affiche se discernent à dix mètres; les lettres d'une enseigne au fronton d'un immeuble, à cent mètres. De son côté, le spectateur peut s'aider d'instruments d'optique pour discerner sans se rapprocher, c'est-à-dire pour accroître la distance normale de discernement.

Le second facteur d'affluence, dans les limites de la distance normale ou artificielle de discernement, c'est l'exposition de l'objet visuel à la vue directe du spectateur. Il y a ici une différence sensible entre le foyer sonore et le foyer lumineux. Le premier rayonne ses ondes dans tout le volume

sphérique ambiant et tourne les obstacles interposés. Le second voit ses rayons arrêtés par tout obstacle d'abord, et de plus il n'émet souvent de rayons que dans un secteur sphérique déterminé. Ainsi un tableau posé sur le sol ne peut-il être vu que des quelques dizaines de personnes qui sont spectateurs de face. La région parisienne entière contemple bien la publicité lumineuse de la Tour Eiffel, mais parce qu'elle s'élève de centaines de mètres au-dessus du sol, et qu'elle est répétée sur chaque face de l'armature. La publicité lumineuse au sommet d'un grand hôtel, n'est plus perçue utilement qu'à deux cents mètres et sur un secteur qui n'est plus que demi-circulaire. Les scènes de théâtres, les écrans de cinéma, les écrans de radiovision ne peuvent jouir d'un secteur géométrique plus étendu. Les architectes compensent cette infériorité par l'établissement de gradins superposés et disposés en hémicycle. Estrades, tribunes, chaires, hauts-écrans, procèdent de la même nécessité de mettre l'objet à portée du plus grand nombre possible de rayons visuels de spectateurs.

Le troisième facteur d'affluence est fait des possibilités matérielles d'accès dans l'espace des rayons lumineux utiles. Tout obstacle opaque opère une diminution du potentiel d'affluence. Les autres facteurs, accès juridiques, coût, distance, confort, sont ici identiques à ce qu'ils sont pour la diffusion acoustique.

L'unité de diffusion pratique ou expérimentale peut être nommée essai. L'essai est utilisé dans la publicité commerciale. Il se diversifie, selon les biens ou services mis en vente, en échantillons, dégustations, vaporisations, manipulations. Le facteur spécifique d'affluence autour des essais est à dédoubler. Si l'objet mis à l'essai est consommable au premier usage, — ainsi l'échantillon alimentaire mis en dégustation, — la question d'affluence ne se pose pas: un ou deux individus seulement peuvent participer à chaque échantillon. Si l'objet est susceptible de palpations, de manipulations, — ainsi l'échantillon textile, l'outil, la machine, — l'essai est également individuel, mais peut se répéter indéfiniment avec le temps. Quand au contraire l'essai s'adresse aux sens externes, — démonstrations visuelles, explications parlées, vaporisations de parfums, — le potentiel d'affluence s'accroît diversement, mais dans de notables pro-

portions. Tous les facteurs d'affluence autres que celui-là sont similaires à ce qu'ils étaient pour les auditions et les vues.

Il est des diffusions combinées, mettant en jeu à la fois les techniques élémentaires de la Diffusion. Le cinéma parlant combine le son et la parole avec la vue. Les représentations dramatiques y ajoutent encore les mouvements, les attitudes, les gestes. Les visites touristiques sous la conduite d'un guide, sont faites de diffusion parlée, parallèle à l'arrivée en vue des sites ou mouvements. Si l'on recherche ce que deviennent les facteurs d'affluence, on constate qu'ils sont restés les mêmes que dans les techniques élémentaires. Cependant on enregistre fréquemment une diminution dans la résultante générale. C'est que le potentiel de l'ensemble ne peut s'élever au-dessus du potentiel minima des composants. Voici par exemple une salle de théâtre. Le potentiel d'affluence pour la vue est parfait. Mais l'acoustique est déficiente. Le potentiel rationnel d'affluence de l'ensemble est ramené au niveau du potentiel acoustique déficient. En effet le public paie pour entendre et voir. S'il voit bien, mais qu'en partie il entende mal, c'est une malfaçon dans le potentiel rationnel d'affluence. Les architectes ont le devoir de mettre au même niveau tous les potentiels élémentaires. De même le guide doit se faire entendre de tout le groupe des visiteurs et le prédicateur jusqu'au fond des nefs.

Il est enfin parmi les diffusions visuelles, un groupe qu'il faut mettre à part parce qu'il est doté de stabilité. Stabilité signifie, qu'une fois achevé un acte de diffusion déterminé avec son propre potentiel d'affluence, d'autres actes de diffusion peuvent se succéder dans les mêmes conditions et porter sur le même objet. Le potentiel d'affluence unitaire est alors à multiplier autant de fois qu'il peut se succéder d'actes nouveaux de diffusion, en vingt-quatre heures par exemple. Le nombre de ces répétitions dépend alors de la brièveté de chacune: si la durée du prêt du livre est courte, le prêt pourra se renouveler fréquemment. Si la contemplation devant un drame est écourtée, le nombre des spectateurs augmentera. Le temps d'ouverture des bibliothèques, musées, salles de lecture, salles d'exposition, est un second facteur direct d'affluence: plus longtemps elles restent ouvertes, plus la diffusion est susceptible d'être assurée. La

vitesse de circulation du courant des visiteurs ou passants devant vitrines, étalages, expositions, est analogue à la brièveté de l'acte de vue: elle agit en accroissement du potentiel général d'affluence.

Tel est donc, dans la diversité de ses aspects, le premier facteur de la multiplicité qui est la densité d'affluence unitaire. Le second facteur résulte de la détermination de la densité des actes de diffusion. C'est cette notion qu'il faut maintenant préciser.

La densité des actes de diffusion.

La multiplicité des destinataires de la Diffusion est donc le produit du potentiel d'affluence autour d'un acte, par le nombre même de ces actes. Ce nombre des actes de la Diffusion est à son tour égal au produit des deux facteurs. L'un est la densité spatiale des points simultanés de diffusion. L'autre est la densité temporelle des actes de diffusion effectués successivement en chacun de ces points.

La notion de densité spatiale se comprend d'elle-même. Plus elle a de foyers simultanés de rayonnement, mieux la diffusion est assurée. Ces foyers sont, en fait de diffusion indirecte, les récepteurs de radiophonie et de radiovision. Ce sont les modes d'avenir. L'accroissement rapide de la densité des premiers fait bien augurer de celle des seconds, quand ils seront mis au point. Dans les types de diffusion directe, ces foyers se diversifient de nature. Pour les auditions, c'est le nombre simultané des entretiens, des leçons, des conférences, des concerts. Pour la vue, tantôt c'est le nombre des étalages et exhibitions, tantôt et très communément, le nombre des exemplaires imprimés. Le tirage du quotidien, du périodique, de l'édition de librairie, équivaut à créer autant de foyers virtuels de diffusion visuelle qu'il y a d'exemplaires sortis. On mesure alors la densité de diffusion des journaux quotidiens qui tirent au demi-million d'exemplaires. En ce qui concerne les essais de la publicité, la densité spatiale est faite du nombre des points où l'on établit le contact pratique avec la clientèle. En fait de procédés combinés, c'est le nombre des projections simultanées de films, des représentations dramatiques, des joutes oratoires, des manifestations.

Il est bon de faire remarquer que plusieurs des procédés relevant de la densité spatiale ne se suffisent pas à eux-mêmes. Ils apparaissent dépendants de l'existence préalable de cadres stables adaptés à la diffusion et organisés pour elle. L'équipement en lieux de diffusion est donc facteur direct de la densité spatiale des actes de diffusion. La nature de ces cadres est connue de tous. Ce sont exceptionnellement des aires extérieures non spécialisées: places publiques, champs de foires, champs de manœuvres. Dans les pays ensoleillés, ce sont les enceintes de pierre des théâtres, arènes et cirques. Plus communément, ce sont les salles publiques sans spécialité, bâties en vue de fêtes, réunions, ou manifestations de toute nature. Parmi les locaux spécialisés à une utilisation de diffusion déterminée, citons les salles de théâtre, les salles de cinéma, les musées, les bibliothèques, les salles de lecture, les librairies, les kiosques. Tous ces édifices, au sens large du mot, sont des cadres stables de la diffusion publique. C'est leur existence qui conditionne le nombre des actes simultanés de cette catégorie de Diffusion. S'ils sont établis aux points de grand potentiel d'affluence, leur importance est considérable. Reste toutefois en dehors de leur champ d'action, la multitude des habitations et résidences privées. C'est l'autre champ matériel et stable des actes de diffusion. Mais il n'a pas, comme le premier, de spécialisation diffusive. La table aux journaux, le poste de T.S.F., l'étagère à livres ou à brochures, ont trouvé place sans difficulté et sans bouleversement dans l'appartement privé.

La notion de densité temporelle n'est pas plus complexe que la précédente. Elle s'exprime par le nombre d'actes de Diffusion qu'il est possible de réaliser en un même foyer et en un temps déterminé, vingt-quatre heures par exemple. Rappelons qu'à cet égard, les procédés visuels stables réalisent une permanence de la diffusion. L'étalage, le placard, l'affiche sont de ce type. La publicité d'essai, les guichets de renseignements font aussi de la Diffusion virtuellement ininterrompue. A un acte de Diffusion peut constamment succéder un autre. La périodicité plus ou moins serrée est chose régulière dans l'imprimerie, à quelques espèces près. Certains journaux ont plusieurs éditions par jour. La plupart sont quotidiens, d'autres hebdomadaires. Les revues sont bi-mensuelles, mensuelles, trimestrielles. Les annuaires,

agendas, almanachs sont annuels. Les éditions d'ouvrages de librairie se succèdent à cadence plus ou moins forte. La périodicité exprime donc en elle-même une densité temporelle déterminée. Dans les procédés acoustiques directs, la densité temporelle est faible et peu usitée. Notons cependant la méthode des rumeurs, qui fait sans cesse succéder une communication à la précédente et réalise une multiplicité par adjonction d'anneaux nouveaux à la chaîne de diffusion. Il est possible également de renouveler plusieurs fois un acte de diffusion. Une leçon, une classe se répètent. Les théâtres ont des séances de matinée, de soirée; parfois on joue sans interruption. Les conférences et réunions sont fréquemment renouvelées au cours d'une campagne.

Densité spatiale et densité temporelle se multiplient donc l'une par l'autre, et leur produit par la densité d'affluence: le résultat exprime alors la multiplicité même de la diffusion. Il reste, pour rendre pleinement compte de cette multiplicité, à considérer les deux facteurs initiaux qui la déterminent, dans les cas de diffusion indirecte: ce sont le débit des voies de Transmission et la densité des émissions à l'origine.

Le débit des Transmissions diffusives.

Les seuls procédés de Transmission qui puissent rendre service à la Diffusion, sont ceux qui sont susceptibles de répondre aux besoins de la technique de la multiplicité. Ce sont les procédés de fret et les procédés d'ondes. Ils agissent tout à fait différemment. Mais tous deux sont capables d'innervier un nombre considérable, presque illimité, de points de diffusion. On mesure donc le pas capital que certaines techniques des Transmissions ont fait accomplir aux réalisations diffusives de la multiplicité. Les voies indirectes de la diffusion, celles qui passent par l'intermédiaire des moyens de Transmission, sont aujourd'hui incomparablement les plus fécondes pour la multiplication des destinataires. Les procédés directs font désormais figure d'accès-locaux.

Le fret diffusif se comporte à la manière d'une arborescence. Il véhicule les documents visuels ou acoustiques jusqu'aux destinataires, comme les rameaux d'un arbre véhi-

culent la sève jusqu'aux feuilles. Au départ, le volume du fret diffusif est considérable. Bien vite viennent les premières bifurcations ferroviaires ou routières où le fret se scinde. Chaque partie séparée pousse jusqu'aux sous-bifurcations où la division du fret se répète. Enfin, les Postes, sur le parcours du rameau terminal, déposent dans chaque localité, le lot de documents de diffusion qui y est adressé pour la distribution individuelle.

Les caractéristiques du fret diffusif sont à relever, ne fût-ce que pour les opposer à celles des ondes. Elles ont été examinées en détail lors de l'étude des Transmissions. Leurs traits essentiels sont les suivants. Le débit pondéreux est sans limitation pratique. Le réseau des Transmissions peut se hausser sans peine à toute augmentation du fret diffusif. Des apports massifs et exceptionnels sont cependant cause de perturbation dans les horaires de distribution. C'est ainsi qu'en période électorale, quand affluent tracts et journaux à l'adresse de chaque électeur, les tournées quotidiennes de distribution souffrent de ralentissements sensibles. La distribution des horaires de circulation sur les vingt-quatre heures est le cadre maximum de circulation du fret. Sur quantité de zones de provinces, ces horaires sont trop espacés pour permettre deux arrivages quotidiens de diffusion. C'est pourquoi les éditions spéciales des journaux, et même les journaux du soir, voient leur diffusion restreinte aux grandes agglomérations bien desservies. La rapidité des arrivages est variable selon les moyens employés. Tant que les chemins de fer resteront l'ossature du fret postal, les journaux distribués le soir à Paris, n'arriveront que le lendemain, au cours de la journée, aux extrémités du territoire métropolitain. Les coûts du transport postal sont abaissés quand il s'agit de périodiques, c'est-à-dire d'organes de diffusion. De plus, le portage des centaines de milliers d'exemplaires des journaux quotidiens bénéficie de conditions particulières qui allègent et abrègent le travail des Postes autant que la besogne des expéditeurs. Sécurité, sûreté, portée sont celles-mêmes des moyens de fret utilisés.

Les ondes se comportent à l'égard de la Diffusion avec une exceptionnelle aisance. On ne peut concevoir meilleure adaptation aux exigences de la technique de multiplicité. Les ondes hertziennes ont une propagation circulaire, sphérique, à partir du foyer d'émission. Tout récepteur appro-

prié, disposé dans la zone de la sphère d'émission, est susceptible de capter les ondes émises. Or la portée des émissions est aujourd'hui d'ordre planétaire. L'onde hertzienne, combinée avec un grand nombre de récepteurs privés, est donc la technique par excellence de la multiplicité.

Le potentiel de distribution et de divergence est, à la lettre, illimité. La rapidité, point capital, est parfaite: c'est de l'instantanéité. Le seul point où l'onde soit inférieure au fret, c'est par le volume du message diffusé. Le débit d'un poste d'émission est unique. Son rythme est celui de la parole humaine. De sorte qu'un poste de T.S.F. émettant cinq heures de suite, n'a diffusé que l'équivalent d'un numéro de journal à huit ou douze pages. Il est vrai qu'au terme de l'émission, l'auditeur n'a plus aucun effort à fournir. L'abonné du journal, au contraire, quand il déplie son numéro, a plusieurs heures de lecture en perspective. De cette unicité congénitale du débit des émissions résulte, pour les postes, la nécessité de se spécialiser dans une utilisation diffusive déterminée. C'est à l'auditeur, au fait des programmes, à passer d'une poste à l'autre, pour retrouver l'équivalent de cette variété des sujets, que lui offre, dans un seul ensemble instantané, les pages d'un journal. Quant aux matières diffusées, elles sont analogues dans le fret et les ondes. Textes écrits ou textes parlés sont identiques de substance. Les documents visuels trouveront sans doute prochainement leur parfait équivalent d'émission sur les écrans de la radiovision. A l'heure actuelle, les portées sont de quatre-vingts kilomètres et la défectuosité des images radiotransmises est encore flagrante.

Les ondes humaines de la radiesthésie nous réservent peut-être de belles possibilités d'emploi diffusif utile et compatible avec les cohabitations collectives.

La densité des émissions et des éditions.

Le débit du fret et des ondes n'est pas le seul facteur qui, dans la diffusion indirecte, commande la multiplicité des points d'innervation. Le fret et les ondes ne diffusent que ce qu'on leur confie à cet effet. C'est donc à la source même de la diffusion, aux éditions et aux émissions, qu'il faut finalement en venir. C'est là que réside la clé de tout le po-

tentiel de multiplicité des procédés indirects aujourd'hui prépondérants.

La densité des émissions et éditions se dédouble: elle affecte le temps et l'espace. Elle se conjoint avec la portée.

La densité temporelle est constituée par le nombre des émissions ou parutions successives par unité de temps d'un seul et même organisme de Diffusion. En fait de radioémissions, c'est la durée du fonctionnement d'un poste par vingt-quatre heures qui compte. En fait de parutions, c'est le rapprochement des éditions, régulières ou non. Une imprimerie peut sortir plusieurs éditions par jour d'un journal, ou une seule. Elle peut éditer des hebdomadaires, des mensuels, des trimestriels. Elle peut renouveler le tirage d'un ouvrage dès qu'une édition est épuisée. Toutes ces répétitions des impressions ou des émissions dans le temps sont des facteurs directs de la multiplicité terminale.

La densité spatiale est faite du nombre des imprimeurs et des radioémetteurs par unité de surface, ou par unité de peuplement. Plus il y a d'imprimeries et de postes de T.S.F. sur une aire déterminée, plus les possibilités de diffusion s'accroissent. En fait d'imprimeurs, il faut assimiler aux impressions sur papier, les éditeurs de disques. En fait d'émissions, la portée du poste met de grosses différences entre les émetteurs. Le potentiel de multiplicité d'une émission est proportionnel à la surface habitée du cercle de propagation, dont le rayon est mesuré par la portée du poste considéré.

L'ensemble des facteurs de la multiplicité se présente ainsi suivant un ordonnancement mathématique caractérisé. Au point de départ, sont les imprimeries et postes, dont le nombre par unité de peuplement, la périodicité de fonctionnement et le rayon d'action sont les aspects fondamentaux. Ils sont desservis par des transmissions de fret ou d'ondes, dont le débit quantitatif est le trait essentiel. Viennent alors les points de diffusion dont la densité spatiale et la densité temporelle sont la caractéristique. Tantôt ils sont innervés par les voies de transmission de la diffusion indirecte, tantôt ils sont des foyers autonomes et localisés de la diffusion directe. Quelle que soit leur nature, tous ces points ont un potentiel d'affluence humaine déterminée, qui fait le dernier ressaut de cette cascade de la multiplicité, élément de base de toute la technique de Diffusion.

§ 2. — LES MODALITÉS

La diffusion est une variété des transmissions. Les modalités techniques, semblables de part et d'autre, n'ont plus à être reprises à fond. Un court rappel suffira pour les remettre en mémoire, avant de passer en revue les nombreux procédés dont on dispose dans la diffusion technique.

La sécurité, c'est-à-dire le fonctionnement efficace de la technique de diffusion, est identique au fond à ce qu'elle est dans les Transmissions. Quatre différences seulement sont à noter. La première concerne la remise au destinataire. S'il y a abonnement, cette remise se fait selon le type postal: elle est commise au soin du personnel. Dans les autres cas, doivent intervenir de nouveaux intermédiaires distributeurs. Librairies et kiosques tiennent les exemplaires à la disposition du public: y vient et y achète qui veut. Camelots ou distributeurs vont au contact même de la clientèle et provoquent l'achat ou mettent les exemplaires en mains. Hors le cas du facteur, diffuseur ultime, la notion de sécurité prend donc un aspect commercial inattendu. Quand la diffusion est assurée par les ondes, c'est au destinataire lui-même à se mettre à l'écoute ou à la vue. La sécurité prend donc, là encore, un tour particulier.

Une seconde différence concerne la sécurité psychologique du diffuseur. Autant elle est praticable dans les transmissions, autant elle est inconcevable dans la diffusion. On peut encore à la rigueur s'assurer du bon arrivage du sac de journaux à la gare de distribution. Mais en ce qui est de la remise au destinataire, c'est pratiquement impossible. En ce qui concerne les ondes, c'est irréalisable.

La troisième différence consiste en ce fait que la diffusion ajoute à la transmission une source d'insécurité de plus. L'utilisateur de la diffusion indirecte s'adresse en effet à des intermédiaires, imprimeurs, émetteurs. Il peut arriver que ceux-ci déforment ou altèrent la matière d'émission. La correction des épreuves, les rectificatifs parlés, les errata se rattachent à cette source particulière d'insécurité.

Il est clair que la sécurité diffusive est aussi parfaite que possible dans les procédés directs: le diffuseur au contact du public contrôle, du fait même, l'efficacité de la technique.

La question de sûreté, c'est-à-dire de secret, semble à première vue ne pas se poser à la diffusion. On y recherche premièrement le public le plus nombreux qu'il soit possible. C'est vrai pour l'ensemble. Cependant il est des cas où le diffuseur entend restreindre la portée de son message et exclure les tiers. Il est des actualités que l'on réserve à telles catégories de l'opinion. Il est des spectacles d'où les mineurs sont exclus expressément. Dans certaines circonstances, ce sont les destinataires eux-mêmes qui tiennent à n'être pas connus. Il est certaines réclames de publicité spéciale, médicalementeuse par exemple, que l'on n'adresse que sous pli fermé et sans suscription révélatrice. L'auteur qui prépare une publication, préserve son manuscrit de toute indiscretion jusqu'au jour de la parution délibérée de l'ouvrage. Le détournement et la publication par un tiers constitueraient le plus vif dommage qui puisse affecter un auteur comme tel. L'indiscrétion du secrétaire, du typographe, d'un tiers quelconque serait souvent dommageable à elle seule, soit par la divulgation prématurée, soit par utilisation gratuite et partant abusive du contenu de la diffusion. Il est un procédé élégant pour s'assurer le secret vis-à-vis de certains destinataires. C'est le langage double. De tous il est compris dans le sens courant, les initiés seuls perçoivent un supplément de sens secret, par des expressions conventionnelles connues d'eux et du diffuseur.

Le coût est en connexions très diverses avec la diffusion. Tantôt le destinataire prend un intérêt tel à la diffusion qu'il consent à des dépenses pécuniaires. En pareil cas, la diffusion est rentable. Elle fait vivre les diffuseurs et permet l'entretien des moyens techniques. Les journaux, les postes privés d'émission sont pour la plupart dans ces conditions financières. Tantôt le destinataire, indifférent, ne consentirait aucun débours d'information. Si le diffuseur veut cependant le toucher, il doit faire de la distribution gratuite. Les frais doivent alors être supportés par le bénéficiaire de la diffusion. Le fonds de publicité d'une entreprise est ainsi constitué par des sommes prélevées sur les produits de la vente ou sur les fonds d'investissements. Hors du domaine commercial et de toute rentabilité directe, les frais de la diffusion ne peuvent être couverts que par les procédés du financement public. Les impôts se monnaient alors en entretien direct des organismes officiels de

diffusion, ou en subventions de toute nature. Il est à rappeler que toute taxe exigée des destinataires est un frein direct à la multiplicité fondamentale de la diffusion. L'école gratuite, la T. S. F. gratuite, la publicité gratuite, l'apostolat gratuit, se rejoignent dans le même souci de ne priver personne du bienfait de la diffusion psychologique, pour des raisons pécuniaires. A cet égard, la croissance constante des procédés radioélectriques tend à dépouiller de plus en plus la diffusion de ses aspects commerciaux traditionnels.

Parmi les modalités mécaniques, la rapidité est la seule à présenter une particularité notable. Cette particularité affecte seulement la diffusion d'imprimerie. Avant d'être confiés au fret postal, les exemplaires documentaires doivent être tirés, c'est-à-dire reproduits au nombre voulu. C'est là une opération qui demande un certain temps et ajoute à la durée de l'acheminement postal. Ce serait une des plus grosses infériorités de la diffusion journalistique d'actualité, si les perfectionnements incessants apportés aux machines à composer et aux machines à tirer, ne permettaient aujourd'hui d'obtenir les cinq cent mille exemplaires d'un grand quotidien en quelques heures de travail. Dans la diffusion radioélectrique et dans les procédés directs, la multiplicité n'est pas dépendante de la multiplication préalable d'exemplaires matériels. La source d'émission est unique. C'est la nature même de la transmission qui permet la prolifération illimitée des réceptions individuelles.

§ 3. — LES PROCÉDÉS

La diffusion technique se ramène à la mise en contact de deux types de personnages: le diffuseur, le public. Elle se résout ensuite en communications psychologiques, parfois du niveau sensoriel seulement. Une fois dans la psychologie du public, les éléments opèrent suivant les lois de la psychologie et conformément aux buts poursuivis par le diffuseur. Mais son pouvoir s'arrête en deçà de cet effet ultime. Son rôle, c'est la mise en contact des deux personnages. A cet égard un dédoublement s'impose. Quand la source même de diffusion est au contact immédiat du public, c'est la diffusion directe. Quand un intermédiaire s'insère entre eux sous forme de voie de transmission, c'est

la diffusion indirecte. Quand la diffusion directe émane d'un objet matériel, c'est la diffusion matérielle. Quand elle émane d'un individu conscient, c'est la diffusion psychologique. Si la diffusion indirecte est portée par la voie des ondes, c'est la diffusion retransmise. Si elle diffuse des documents, c'est la diffusion documentaire. Tels sont les quatre groupes de procédés à distinguer pour l'étude. Ils viendront sous les titres: exposition, parole, document, radio.

L'Exposition.

Ce premier type se caractérise par l'indispensable présence d'un objet matériel. C'est l'objet même qui diffuse les éléments psychologiques dont se nourrissent les individus destinataires de la diffusion. Chose notable, les procédés matériels conviennent aux secteurs les plus opposés: la publicité productuelle d'une part, les divertissements et les cultures élémentaires d'autre part.

La publicité offre les variétés de la dégustation, de la vaporisation, de l'échantillon, de la manipulation, de la démonstration, de l'étalage. Le seul énoncé de ces termes souligne la nécessaire présence de l'objet matériel. La dégustation agit sur une partie inférieure de la psychologie: le sens du goût. Nulle description verbale ne vaut naturellement la sensation même donnée par la croquette ou par le flacon de dégustation. La vaporisation agit de la même manière pour l'odorat: l'amateur se fait une opinion concrète sur la tonalité du parfum qui lui est offert. L'échantillon opère un peu différemment. S'il est textile, il relève de palpations réfléchies. S'il est objet usuel, il est justiciable des manipulations d'essai que sa nature réclame. L'outil, la machine demandent plus que la manipulation. Il y faut la compréhension raisonnée de leur marche, de leur fonctionnement, de leur entretien. De là ces démonstrations pratiques qui sont aux zones les plus hautes de la publicité productuelle. L'étalage fait seulement apprécier les surfaces, formes, apprêts extérieurs. Il s'adresse à la vue attentive.

Les divertissements et cultures abondent en diffusions matérielles. Exhibitions et tourisme sont les formes inférieures. Le tourisme ne se conçoit qu'en la vue des monuments, sites, paysages. C'est leur contemplation active qui

procure les jouissances sensorielles esthétiques ou sensibles, attachées à ce divertissement. Les exhibitions ou mouvements humains muets recèlent des valeurs récréatives variées. On ne jouit pas de la même façon d'évolutions sportives, de danses, de mimes, de marionnettes. Avec les expositions paraît un genre plus diversifié. Elles sont faites de la présence immobile des objets ou ensembles d'art: dessins, photos, tableaux, statues, éléments d'architecture. Leur contemplation active et critique tend à dégager tous les éléments d'esthétique et d'expression que le talent et la volonté de l'artiste y ont implanté. Les amateurs éclairés y ajoutent la critique, la comparaison: ces deux actes constituent, avec le discernement des jouissances, la critique d'art.

Avec les concerts, la valeur psychologique s'affirme. Le sens de l'ouïe recueille, au delà des mélodies et harmonies, ces résonances qui vont éveiller les fibres les plus cachées et les plus fines de la sensibilité. Les représentations dramatiques vont plus loin. Elles saisissent le public par tous ses sens. La vue et l'ouïe sont d'abord agrémentées en elles-mêmes. Elles transmettent ensuite aux centres cérébraux, les éléments spirituels inclus dans les paroles, les gestes, les attitudes, les scènes. Les manifestations présentent au public une richesse diffusive analogue. Mais leurs éléments constitutifs ne sont plus du jeu ou de l'art. C'est du vécu, du réel; qu'il s'agisse d'éléments actifs ou d'effusions sensibles. Si l'on cherche à caractériser par leurs modalités ces groupes de diffusions matérielles, on aboutit à un complexe très particulier.

Le premier trait à relever et le plus important, c'est la richesse diffusive. Rien ne vaut la présence sensorielle pour ces élaborations psychiques en quoi se résout la diffusion. Or c'est la présence sensorielle qui caractérise précisément tout ce premier groupe de procédés. Il est à remarquer que plusieurs variétés d'entre eux peuvent se doubler de procédés indirects, c'est-à-dire de la diffusion obtenue par effacement et relégation de la source sensorielle. On obtient alors des sortes de copies visuelles ou auditives, qui se substituent aux objets matériels éliminés. On retransmet couramment les concerts, la partie acoustique des pièces de théâtre. Aux Etats-Unis, on réalise la transmission des parties acoustiques et visuelles conjointes de matches sportifs. Mais ces transmissions n'offrent plus qu'un contenu diminué. L'inter-

médiaire physique altère, dénature, appauvrit la réalité sensorielle. Le procédé direct est le seul à présenter tout le potentiel de la richesse diffuse.

Le second trait notable est la puissance de relief dégagée par la présence sensorielle directe. On imagine bien que c'est la grande inconnue de toute diffusion de savoir si elle a bien forcé l'intimité psychologique du public et retenu efficacement son attention. Or le rayonnement sensoriel direct, celui qui ne se cache pas sous l'écorce des mots, accomplit de lui-même et irrésistiblement son œuvre de pénétration. Frapper les sens, c'est parachever la diffusion, comme il est clair dans les variétés de dégustation, d'odoration, d'écoute musicale.

Un troisième trait concerne la modalité de sécurité. Elle touche à la perfection dans les procédés sensoriels, du fait que nul intermédiaire n'interpose d'aléas entre la source de diffusions et le public.

Les autres caractéristiques sont désavantageuses. La rapidité est dédoublée. Une fois le public au contact des sources, la diffusion est instantanée. Mais les amateurs doivent d'abord quitter leurs résidences pour venir faire cercle autour du foyer de diffusion, écran, scène, hall. Et c'est là cause de délai et de temps perdu. La portée est relativement très faible. Tous les procédés sensoriels directs sont de la famille des procédés locaux, des procédés d'agglomération. Leur rayonnement ne dépasse pas les limites du peuplement urbain, en y comprenant bien entendu l'afflux des visiteurs et des touristes.

Chose capitale et dérivée de cette courte portée, la multiplicité est limitée à la seule densité d'affluence autour du foyer d'émission, à l'exclusion de toute pluralité de ces foyers. C'est le trait ultime qui achève de caractériser toute diffusion locale unique. On tient là le procédé le plus désavantagé sous l'angle de cette multiplicité essentielle à la diffusion.

Il est même des variétés de démarches publicitaires où le destinataire est unique. Une relative multiplicité est alors atteinte par la répétition constante des démarches.

Mais la densité d'affluence étant la seule ressource des procédés matériels, on voit pulluler les lieux qui ont été aménagés pour la porter à son potentiel maximum.

Les aires à ciel ouvert, débarrassées d'obstacles, pourvues

de voies d'accès sises à proximité des agglomérations, servent pour manifestations, expositions, exhibitions sportives. Les enceintes à ciel ouvert, mais latéralement encloses de constructions porteuses de gradins, peuvent être utilisées aux mêmes usages. Les gradins multiplient le rayonnement visuel; les hauts-parleurs étendent la zone de portée des ondes sonores. Parmi les locaux fermés de toute part, viennent salles, halls, musées, galeries. Ces salles sont spécialisées à une diffusion déterminée ou servent à plusieurs. Dans le premier cas, ce sont les salles de théâtres, de concerts. Gradins, estrades, tribunes, chaires, hauts-parleurs, exposition semi-circulaire, constituent l'équipement diffusif moderne des salles, en plus de leur disposition géométrique générale propice à l'acoustique. Les halls sont généralement plans et utilisés pour les expositions publicitaires. Le public circule parmi les objets exposés. Les musées et galeries sont des constructions ou des salles réservées aux expositions artistiques de peinture, de sculpture, de sciences. Les œuvres et collections y sont disposées au mieux du relief de diffusion. Le public y circule abandonné à lui-même, ou sous la conduite d'un guide.

Si l'on veut une donnée quantitative pour mesurer l'importance du groupe des diffusions matérielles directes par rapport aux trois autres groupes, disons que c'est le moins usité des quatre et le plus pauvre par le nombre de sa clientèle, si l'on met à part l'impressionnante floraison des devantures publicitaires des magasins de commerce.

La parole.

Direct, ce second type de diffusion l'est en ce sens que le public destinataire se trouve en la présence même du diffuseur ou de ses préposés. Mais le diffuseur n'est plus ici un objet ou un ensemble matériel exposé à l'attention du public. C'est un personnage humain qui diffuse de sa personne. Il use pour cela du moyen départi à tout homme par la nature pour communiquer avec ses semblables: la parole.

Il n'est aucun des neuf secteurs de la diffusion qui n'emploie l'un ou l'autre des procédés psychologiques directs. Ces procédés se répartissent en deux catégories. L'une se

caractérise par le petit nombre et le caractère privé des destinataires. Elle comprend la démarche, le propos, la leçon. L'autre lui oppose le grand nombre des destinataires et son caractère public. Elle comprend la réunion, la conférence, le cours, les proclamations.

La démarche est d'utilisation publicitaire ou prosélytique. Le diffuseur ou l'un de ses préposés est en la présence même soit d'un client, soit d'un adepte. Il use de la parole pour obtenir un résultat commercial ou un effet de persuasion culturelle. La démarche est douée d'une efficacité particulière. Elle permet en effet au diffuseur de s'adapter instantanément aux mouvements de mentalité de son interlocuteur. Qu'il sente directement ce qui porte et ce qui ne porte pas, qu'il se heurte à des objections, qu'il provoque des questions ou des demandes d'éclaircissements, le diffuseur est constamment à même de répondre à la préoccupation précise et momentanée du destinataire.

Le propos est une variété très voisine de la démarche. Cependant, on n'y songe plus à s'adapter au partenaire. On ne recherche plus en effet un but culturel ou publicitaire. Le propos est du même ordre que l'actualité. Il communique une nouvelle à un voisin, à un ami, à un interlocuteur de rencontre. A l'état spontané, le propos se rencontre partout dans la collectivité. C'est lui qui est à la base de la « renommée aux cent bouches ». A l'état délibéré, il sévit fréquemment par la volonté de certains groupements ou par les prescriptions de certaines consignes. Les rumeurs ainsi mises en circulation, entretenues, propagées, constituent pour les individus ou les sociétés qui en sont les auteurs, une présomption, et, à le bien prendre, un aveu caractérisé de malfaisance, à raison du caractère caché et secret qu'elles revêtent. Les publics non-avertis et candides en sont les dupes naïves et durables et les complices inconscients. Les sociétés, régions, entreprises, personnalités, individus visés par ces méthodes, sont indûment vantés ou dépréciés au détriment général et souvent à leur propre détriment.

La leçon est une parole d'une certaine durée, ne s'adressant aussi qu'à une ou plusieurs personnes. C'est un procédé d'éducation privée ou encore de réinitiation professionnelle, lors des novations de progrès.

Ces trois variétés ont évidemment des caractères communs.

L'efficacité de la diffusion y est des meilleures: un destinataire isolé ou quelques-uns, pris directement à parti, n'échappent ni à l'abord, ni aux volontés pratiques du diffuseur. La sécurité n'y offre pas de fissure. La sûreté est aisée: de telles communications revêtent et gardent facilement un aspect confidentiel. La rapidité pâtit d'une exigence malencontreuse. Les deux interlocuteurs doivent en effet se trouver en un contact sensoriel direct et souvent pour cela doivent résorber un certain écart géographique. Quant à la multiplicité, à moins de répétitions des actes de diffusion, à moins de multiplication des foyers de démarche, propos ou leçon, elle est évidemment réduite à sa plus simple expression. Ce semblerait à peine de la diffusion, si le contenu ainsi communiqué n'était destiné de sa nature à être répandu.

La réunion est une transposition de la démarche sur le plan collectif. La multiplicité des destinataires y reparait à plein. Comme la démarche, elle permet une adaptation constante à l'état affectif de l'auditoire. Le flair en est le moyen le plus délicat. Les applaudissements, les murmures, les contradictions, en sont les guides flagrants et sûrs. Les buts diffusifs sont de tous ordres: publicitaires, propagationnels, propagandistes, unionistes, récréatifs, culturels. La conférence reproduit à peu près les traits d'un propos collectif. On livre à l'auditoire des matières de diffusion, en vue de les lui faire assimiler. C'est un procédé d'actualité, de propagation, de propagande, d'unionisme, de diffusion culturelle surtout. Le cours n'est autre qu'une leçon collective. C'est le procédé type de l'éducation publique. La diffusion légale, que nous avons nommée publication, serait dépourvue de procédés d'expression directs, si elle n'avait usé autrefois et n'usait encore maintenant de la proclamation faite en public à voix naturelle ou avec amplification par hauts-parleurs. Aussi original apparaît le procédé de la criée, en usage sur les marchés commerciaux, boursiers ou judiciaires. Les émissions métapsychiques individuelles sont assimilables à ces procédés. Elles vont seules, ou bien au second plan et en concomitance avec les autres procédés.

Les caractéristiques applicables à ce second groupe sont toutes assez différentes de celles que nous avons reconnues au précédent. L'efficacité diffusive est moindre: on ne peut prétendre intéresser une salle entière comme un seul audi-

teur pris à part. La sécurité est comparable, rien ne formant écran entre le diffuseur et son public, sauf quand se déchaîne la houle bruyante des réunions passionnées. La sûreté y apparaît sans objet, sinon pour restreindre la diffusion à l'auditoire même que l'on atteint. La rapidité est conditionnée par la venue en présence des partenaires. La multiplicité est tout autre que dans le premier groupe. Il n'est que de répéter à son sujet ce qui a été dit des procédés matériels. La multiplicité se limite à la seule densité d'affluence autour du point de diffusion, à l'exclusion de tout autre facteur. Il faut y ajouter les ressources offertes par la répétition échelonnée de l'acte de diffusion ou par la pluralité simultanée des points d'affluence. Hors de là, il n'y a, pour accroître la multiplicité, que l'aménagement du cadre de diffusion en vue de l'augmentation du potentiel d'affluence. Aires, enceintes, amphithéâtres, salles spécialisées ou non, se retrouvent comme plus haut. L'équipement visuel et acoustique moderne, sur lequel il est superflu de revenir, leur confère le potentiel maximum d'affluence.

Quelques variétés disparates de procédés directs et psychologiques sont à insérer ici. Ils ne sont plus du type auditif mais du type visuel. Il faut leur reconnaître le caractère direct, bien que le diffuseur n'y paraisse pas en personne. Ils sont une sorte de version visuelle directe de ce qui pourrait être une criée publicitaire. L'enseigne lumineuse, l'affiche lumineuse, le panneau et le journal lumineux, tous très sommaires, sont de cette catégorie. La publicité fumigène décrite dans le ciel par un avion diffuseur, n'est rien d'autre. Plus terre-à-terre, panoramas et dioramas offrent des sites en images et en relief, pour permettre une sorte de tourisme en chambre. L'homme-sandwich, le panneau-affiche monté sur roues réalisent une variété distincte, où c'est le moyen de diffusion lui-même qui circule et non plus le public.

Le groupe des diffusions psychologiques directes offre une importance considérable pour certains secteurs utilisateurs. L'éducation y reste en très grande partie attachée même depuis l'essor des moyens indirects. Propagation, propagande, unionisme, sont des utilisateurs attirés. Les autres secteurs sont tous clients occasionnels.

Le document.

La diffusion documentaire est le type traditionnel des procédés de diffusion indirecte. La personne du diffuseur y est matériellement séparée de la masse des destinataires. Le lien qui va courir entre eux sera un document, porteur matériel de la substance psychologique que le diffuseur destine à son public. On se rappelle les quatre espèces de documents pondéreux. A base de papier, ce sont textes, dessins, photos. A base de substance plastique, ce sont les disques de phonographe. Tous les secteurs utilisateurs de la diffusion sont tributaires des procédés documentaires. Il convient de considérer la floraison de leurs variétés, avant de marquer les aspects essentiels qui les caractérisent.

Les procédés documentaires se répartissent en groupes très divers. L'un comprend les procédés susceptibles d'une pluralité simultanée de destinataires. Le groupe corrélatif comprend au contraire les procédés à destinataire unique. C'est ce dernier groupe le plus fourni. A côté d'un sous-groupe de procédés exclusivement diffusifs, il en comprend un autre dans lequel les procédés se greffent en parasites sur des utilisations tout à fait étrangères à l'information. Parmi les procédés exclusivement diffusifs, les publications périodiques régulières sont à mettre à part des tirages documentaires occasionnels.

Les périodiques les plus fréquents sont les journaux quotidiens, dont quelques-uns assurent parfois plusieurs éditions par jour, ne fût-ce qu'aux moments de grande actualité. Un même journal est susceptible de toutes les utilisations diffusives: actualités, divertissements, publicité, publications, propagation, unionisme, cultures, éducation, propagande même s'il passe à l'étranger. Cependant, faute de pouvoir tout diffuser avec la même ampleur, la plupart des journaux donnent la prépondérance, et parfois l'exclusivité, à l'une ou à l'autre des utilisations que l'on vient d'énumérer. Ainsi le Journal Officiel fait de la diffusion législative. D'autre part, indépendamment de cette première spécialisation, beaucoup de journaux se limitent à l'une ou à quelques-unes des nombreuses fonctions sociales ou culturelles. Il y a des journaux financiers, des journaux commerciaux, d'autres agricoles, d'autres littéraires.

Les grands journaux atteignent ou dépassent quotidiennement le demi-million d'exemplaires. Si l'on songe que les huit ou douze pages par numéro ne sont pas rares, que les matières admises à l'impression se renouvellent nécessairement toutes les vingt-quatre heures, que tout exemplaire passe en moyenne dans deux ou trois mains, on a une idée de la puissance de diffusion que constitue la presse quotidienne. Elle n'a pas à redouter la concurrence de moyens plus modernes. Elle est irremplaçable à raison de son débit comparativement énorme, et de la commode mobilité de chacun des exemplaires aux mains du public. Sa seule infériorité, d'ailleurs secondaire et relative, c'est le temps que met, pour arriver jusqu'au lecteur éloigné, le numéro sorti de l'imprimerie. La presse s'adresse à des individus: elle échappe ainsi aux avantages et aux inconvénients de la diffusion en milieu collectif.

Les périodiques proprement dits ont une parution plus espacée que les quotidiens. Elle va de la semaine au trimestre. Il en résulte cette conséquence que le périodique ne peut plus faire d'actualité, sinon sous cette forme accessoire de chroniques abrégées et panoramiques des événements survenus depuis le précédent numéro. A cela près, ils ont toutes les utilisations et spécialisations des quotidiens. Leur tirage a toutes les possibilités; le débit est plus ou moins volumineux; l'intérêt est moins fugitif et caduc que celui des quotidiens: ils représentent un groupe secondaire mais très puissant de la technique de diffusion.

En annexe des périodiques viennent quelques publications annuelles. Les almanachs sont susceptibles de toute utilisation diffusive. Ils la présentent généralement dans la double perspective de l'année écoulée et de l'année à venir. Actualités annales, divertissements, cultures de tout genre y abondent. Les annuaires sont restreints dans leur objet à un corps professionnel déterminé. Ils fournissent à son sujet tous les renseignements utiles concernant les personnes: désignations, adresses, spécialisations professionnelles de tous les participants à la corporation ou à la branche. Les bottins sont des annuaires généraux, étendus à toutes les professions du pays, de la région ou de la ville. Ce sont les fluctuations professionnelles ou résidentielles qui obligent les éditeurs d'annuaires ou de bottins au renouvellement périodique des éditions. La périodicité annuelle est la meilleure. Parfois le

montant des frais de recueil ou d'impression la fait espacer davantage.

Hors des parutions à intervalles fixes, il n'est plus que des éditions occasionnelles. Non pas que les documents ainsi diffusés ne puissent être édités qu'une seule fois. Mais la reprise du tirage n'est plus commandée que par les nécessités patentes de la diffusion: demande effective du public ou volonté expresse du diffuseur. Les variétés de documents occasionnels sont nombreuses.

Le livre tient le premier rang. Son trait essentiel, c'est l'affectation exclusive à un sujet déterminé. Le livre peut tout exprimer, de l'actualité panoramique jusqu'aux cultures. Mais il concentre l'attention au lieu de la disperser, comme font quotidiens et périodiques. De débit important, d'intérêt stable, il représente la force diffusive la plus pénétrante. Il jouit en effet, plus que tout autre procédé, de la qualité et de la maturité des matières qui lui sont confiées. Les diffusions éducatives, progressistes, culturelles ont toujours eu leurs meilleures sources d'influence dans des ouvrages composés à loisir par de puissants esprits et diffusés sur l'aile du livre. Brochures et plaquettes sont des livres au petit pied. Leur volume étant moindre, l'intérêt en est affaibli.

Les tracts et les lettres se caractérisent par leur maigre contenu. Ils sont utilisés par la propagation, la propagande, les cultures. Ils n'ont qu'un intérêt fugitif souligné par ce fait qu'ils sont composés et distribués à l'occasion de circonstances temporaires et marquantes. Les albums et les livres-guides sont des publications artistiques et touristiques. L'illustration y tient une grande place. Ils offrent un intérêt stable.

Au nombre des documents occasionnels de la publicité commerciale, viennent prospectus, circulaires, cartes de main, dépliants, catalogues. Ces derniers sont des « sommes » de publicité d'une maison de commerce ou de production. On y trouve, présentés sous tous leurs aspects, les biens ou services que la maison tient à la disposition de sa clientèle. Leur réédition périodique est nécessitée par l'évolution productive. Les autres documents sont des sortes de feuillets détachés des catalogues. On y traite d'un objet déterminé, de conditions spéciales de vente, ou de tout point intéressant la clientèle. La carte de main s'entend d'un feuillet remis

au destinataire par un porteur spécialement commis. Le dépliant désigne un feuillet de présentation particulière. Le prospectus est distribué en vue d'étendre une clientèle. La circulaire est généralement adressée à des clients anciens et stables.

Toutes les variétés précédentes sont exclusivement conçues par la diffusion et pour son profit. Il en est d'autres dont le pouvoir de diffusion est fait de l'utilité courante d'objets hétéroclites et qui n'ont, par eux-mêmes, rien de commun avec la diffusion. Il suffit de greffer de courts textes à diffuser, sur des objets aptes à réaliser une multiplicité appréciable par la fréquence et la généralité de leur usage. Les papiers étant utilisés partout, la publicité s'en empare pour leur adjoindre des réclames imprimées. Elle fait de même avec les signets de carton glissés dans les feuillets des livres, avec les protège-livres, les coupe-papier, les carnets de timbres, les tampons d'oblitération des P. T. T., avec les cendriers pour fumeurs, avec les verres, les dossiers de chaises ou de bancs des cafés et restaurants. De sorte que tout usager de ces objets, à chaque acte d'emploi, a devant les yeux la formule proposée par le diffuseur. Il faut reconnaître que ce genre de publicité parasitaire constitue une insistance auprès de la clientèle qui n'est pas du meilleur goût, ne fût-ce que parce qu'elle est de sa nature déplacée. La publicité doit savoir ménager, autour de l'individu, des zones d'intimité paisibles et exemptes de sollicitations importunes. Elle doit respecter certaines adonations individuelles, comme elle doit respecter les sites et les perspectives artistiques.

Il est un second groupe de documents où reparaît la pluralité simultanée des destinataires. Le placard et l'affiche, à condition que les caractères en soient d'une certaine grosseur, sont lisibles à distance et par plusieurs personnes. Leur tirage peut d'ailleurs être fait à beaucoup d'exemplaires. Ils sont apposés au bord des voies passantes ou dans des locaux d'accès public. L'image y fait fréquemment concurrence au texte. Les panneaux sont des placards de grandes dimensions et portant un texte réduit en gros caractères.

Les films constituent une variété des plus caractérisées. Leur projection sur écrans les met à portée de centaines de spectateurs. Leur tirage à plusieurs exemplaires permet de multiplier les points de diffusion simultanés. Leur lon-

gueur en fait l'équivalent volumétrique d'un livre, d'une revue, d'un journal. Ils sont susceptibles de toute espèce d'utilisation. Le spectacle de la séance habituelle de cinéma équivaut à la lecture d'un numéro d'une revue hebdomadaire. Le film d'actualité, qui fait la synthèse panoramique des événements de la semaine, est équivalent à la chronique de la revue. Les documentaires y tiennent la place d'articles d'éducation, de propagation, de cultures scientifiques ou historiques. Le film principal en est le roman. Les dessins animés sont des intermèdes de divertissement. Le film sonore ou parlant est désormais capable de fournir une carrière brillante et appréciable dans l'éducation, notamment pour la formation professionnelle, en concurrence ou en collaboration avec les manuels et les cours oraux.

Les disques sont le seul procédé documentaire de la diffusion acoustique. Leur débit diffusif est restreint. Susceptibles de tirages considérables, ils colportent les fragments les plus variés. Les plus communs sont les exécutions musicales destinées aux amateurs. Les élèves de musique et de langues étrangères y trouvent des leçons d'exécution et de prononciation de haute valeur. Cours, conférences, discours sont enregistrés dans les circonstances importantes. La densité d'affluence autour d'un disque reproducteur est variable selon qu'il s'agit d'auditions privées, scolaires ou publiques.

Après cette revue sommaire des procédés documentaires, il est possible de ramener à leurs traits essentiels les modalités qui s'en dégagent.

En ce qui concerne les procédés à destinataire unique, l'efficacité diffusive reste toujours douteuse. Sait-on jamais ce qu'il advient d'un tract ou d'un prospectus? Combien de bibliothèques particulières ne sont-elles que des cimetières poussiéreux d'ouvrages à l'abandon! Il est vrai que l'achat d'un livre, comme l'abonnement à un périodique, témoigne d'un intérêt précis et sérieux. Il en est de même de la présence dans une salle de cinéma. Dans ce dernier cas, les insistances sensorielles actives qui émanent de l'écran, confèrent à l'efficacité toute sa probabilité.

La sécurité est sensiblement identique à ce qu'elle est dans les transmissions postales. Cependant libraires et camelots sont à la merci des bonnes dispositions de la clientèle. La sûreté, c'est-à-dire le secret de certaines diffusions,

est aisément réalisable dans des envois sous plis fermés à des adresses individuelles. C'est d'autant plus à souligner que nul autre procédé indirect de diffusion ne se prête à cette modalité, sinon par la complication du double langage.

Les coûts unitaires des exemplaires de documents sont d'autant plus faibles que le niveau du tirage est élevé. Il en résulte pour les quotidiens des prix de vente modiques. Par contre, annuaires et bottins sont inabordables pour la masse des destinataires, et quantité d'ouvrages de librairie également. Seuls les établissements publics, les bibliothèques peuvent en faire l'achat et les tenir à la disposition du public. Le débit est sans limitation. La rapidité et la portée sont celles des moyens de transmissions postaux.

Le trait dominant des procédés documentaires, du point de vue de la multiplicité, est la permanence durable de leurs possibilités de diffusion. C'est pourquoi l'on constate une floraison notable de lieux de conservation des documents de diffusion. Ils ont un double rôle: ils conservent les documents, les mettent à l'abri de toute destruction ou détérioration; ils permettent la consultation des documents à un cercle plus ou moins étendu d'amateurs. Les rayons, étagères, bibliothèques d'appartements jouent ce rôle dans le cadre restreint de la vie familiale et privée. Les cabinets de lecture, salles de lecture, bibliothèques publiques l'étendent au cadre général de la vie collective. Cabinets et salles sont réservés aux actualités de librairie et aux périodiques. Les bibliothèques sont des conservatoires de tous les produits documentaires de la diffusion. Leur potentiel est fait de la richesse de leur patrimoine, de l'ordonnancement interne des salles et rayons, de la commodité des répertoires, du conditionnement temporel et pécuniaire des prêts et de l'extension des heures d'ouverture. Elles sont d'accès public en général, ou réservées aux membres d'une association, d'une profession, d'un club. Les bibliothèques circulantes, les maisons de prêts, les abonnements collectifs, sont des variétés de cette organisation universelle, spontanée, qui tend à prolonger dans le temps l'usage des documents de diffusion. Les trains-expositions, les autos-expositions, sont des procédés d'extension diffusive exceptionnels et fugitifs. La profusion des disques de phonographes a conduit à la construction de bibliothèques à disques, les phonothèques.

On ne saurait trop considérer cette permanence des docu-

ments diffusifs. Elle est leur apanage propre. Elle tend à la perpétuité. Nos bibliothèques renferment des documents manuscrits de la plus haute antiquité. Peut-être l'essentiel de la diffusion documentaire moderne se conservera-t-il pendant les millénaires à venir.

La Radio.

On ne peut concevoir d'opposition plus complète que celle qui sévit entre les procédés documentaires et les procédés de la retransmission. Autant la multiplicité est encore chez les uns embarrassée dans les nécessités matérielles, autant elle apparaît chez les seconds libérée de toute entrave. Autant il subsiste de lenteurs relatives d'un côté, autant l'instantanéité est parfaite de l'autre. Autant le débit des premiers est virtuellement considérable, autant il est réduit à la minceur d'un courant de parole dans les seconds. A la permanence des documents, s'oppose le caractère irréductiblement fugitif des retransmissions. Mais ces points d'opposition réciproque font le caractère avantageusement complémentaire du couple. Partout où le procédé documentaire présentera des déficiences d'utilisation, on recourra au procédé de retransmission et inversement.

La diffusion retransmise se ramène toute à l'emploi des ondes électromagnétiques entre la diffusion et les destinataires. Les termes de télégraphie sans fil et de télévision sont nettement impropres et n'ont pour eux que l'accoutumance auprès du public. C'est radiophonie qui convient pour désigner la retransmission de la parole et de la musique. C'est radiovision qui convient pour la diffusion visuelle d'images. Le mot de radiodiffusion couvre l'ensemble.

La radiodiffusion est désormais susceptible de toute espèce d'utilisation. L'actualité s'en accommode à merveille. Elle use du journal parlé, de radioportages, de radiomontages, de chroniques périodiques. Elle a déjà aux Etats-Unis des scènes illustrées, grâce aux écrans de la radiovision. Le divertissement, la publicité, la propagation, la propagande, l'unionisme, les cultures en usent couramment. La diffusion éducative et la diffusion légale s'y trouvent un peu à l'étroit, du fait qu'elles ont besoin de beaucoup de temps pour émettre l'intégrité des programmes ou des textes. La radiophonie

est l'arme de la propagande et de la contre-propagande: pas de frontière pour elle. Elle ne redoute que le brouillage délibéré de l'étranger ou ses mesures de rétorsion. C'est aussi l'arme rêvée pour le maintien ou la création d'un irrédentisme dans les régions détachées parlant la langue nationale. C'est pourquoi la réduction linguistique de tous les dialectes frontaliers apparentés aux langues étrangères, est devenue la condition rigoureusement indispensable de toute politique d'unification nationale. Laisser les nationaux parler une langue étrangère, c'est les maintenir consciemment sous l'influence quotidienne de la radiophonie adverse et de ses efforts naturels d'expansion et d'influence.

En face de l'abondance des utilisations et de l'unicité du courant d'émission, la multiplication des postes d'émission s'impose, mais en même temps leur spécialisation. On ne peut demander d'affectation exclusive, mais l'affectation par prépondérance d'une utilisation est nécessaire. Il n'y a que des avantages à spécialiser un poste et son personnel de rédaction dans les émissions économiques, un autre dans les émissions démographiques, d'autres dans les émissions administratives, nationales, culturelles. Il y faut toutefois cette condition que ces postes portent, par eux-mêmes ou par relais, sur tout le territoire national. Après quoi, la multiplicité des diffusions utiles ne dépend plus que du nombre des auditeurs munis de postes récepteurs, et aussi de la durée du courant d'émission par vingt-quatre heures. Il va sans dire que toute expansion de la langue nationale vaut à la radiophonie un accroissement parallèle du nombre de ses auditeurs, sous réserve que la portée des émissions couvre toute zone où se trouvent des amateurs.

Les modalités sont celles de la télégraphie sans fil. Il faut souligner que l'efficacité est en la dépendance même de l'auditeur. Il écoute ou... tourne le bouton. Il existe un moyen de le toucher pour les diffusions importantes: c'est de contraindre tous les postes nationaux au silence pendant ces émissions, ou de les obliger à la prendre en relai. D'elle-même, la radiophonie s'apparente à la parole collective et relève partiellement de la psychologie des foules: son influence à cet égard est supérieure à celle du journal. La sûreté est impossible à concevoir. Les coûts ne peuvent être couverts que par des taxes fiscales frappant les postes récepteurs. Les portées sont dépendantes de la force énergé-

tique des postes émetteurs et de la réglementation internationale. Cette dernière engendre des servitudes sensibles. La plus forte est la restriction du nombre ou de la force des émetteurs nationaux. Cela revient à obliger les Etats à répartir les longueurs d'ondes dont ils disposent au mieux des intérêts communs. Mais cela ne va pas sans une certaine nationalisation de la radio. Moins que tout autre procédé, elle est laissée à la discrétion privée. Elle est d'elle-même exposée à l'emprise de l'Etat.

ARTICLE QUATRIÈME

L'AGENCEMENT DE LA DIFFUSION

Ce n'est pas tout de connaître utilisateurs, art, technique de la diffusion. Ce sont là des éléments isolés et sans vie. Dans la réalité, ils s'enchaînent les uns les autres, depuis l'apport des matières à diffuser, jusqu'à la réception par les destinataires. C'est sur cet ensemble qu'il faut jeter finalement un coup d'œil. Le fonctionnement de la diffusion se décompose en apport des matières, préparation des matières, choix des moyens, exécution de la diffusion, contrôle des résultats. C'est de l'enchaînement de ces cinq opérations qu'est faite la phase ultime du cycle informationnel, dans sa réalisation dynamique.

L'apport des matières à diffuser.

Trois courants de matières se présentent au seuil de la phase de diffusion: le courant des actualités restreintes, le courant des secteurs utilisateurs, le courant des actualités générales.

Le premier est fait d'une trentaine de canaux émanant chacun de l'un des trente secteurs sociaux ou culturels. Chacun conduit vers la diffusion des matières qui ont été discriminées, on l'a vu, lors de l'exploitation. Elles constituent une première tranche d'actualités restreintes: celles dont la

diffusion affecte, de manière ou d'autre, le secteur qui l'a discriminée. Les matières apportées par ce premier courant sont, vis-à-vis de la diffusion, dans l'une des trois situations suivantes. Ou bien elles sont de diffusion obligatoire et dirigée, lorsque le secteur qu'elles concernent les estime indispensables à son public. Ou bien elles sont de diffusion interdite, quand on les croit nuisibles. Ou bien elles sont matières libres: les diffuseurs les admettent ou les écartent comme bon leur semble. Obligation, interdiction, orientation s'adressent aussi bien aux diffuseurs privés qu'aux diffuseurs publics. Signalons ici que des particuliers ont parfois intérêt à acheter sur un point précis, le silence des diffuseurs. Il est des organes de presse qui vivent ainsi du chantage à la divulgation et se font payer leur mutisme.

Les actualités générales sont celles que l'information elle-même destine au public dans son ensemble. On a vu qu'elles nécessitent un assainissement préalable. Il est réalisé sous forme de directives d'orientation ou de censure, venant en complément des discriminations de l'actualité restreinte. Les actualités générales sont directement recueillies par les diffuseurs, ou demandées à chacun des secteurs sociaux et culturels. Les diffuseurs d'actualité sont publics ou privés. Ils disposent donc de nouvelles à diffusion obligatoire, interdite, orientée ou pleinement libre.

Les huit secteurs utilisateurs autres que l'information apportent chacun leurs sujets propres. L'ensemble constitue un troisième courant caractérisé. On y distingue les apports de l'éducation, des loisirs, de la publicité, de la publication, de la propagation, de la propagande, de l'unionisme, des cultures. Chacun de ces secteurs est susceptible de plusieurs situations vis-à-vis de la diffusion. S'il dispose de diffuseurs qui lui sont spécialisés, il en use à son gré. Sinon il peut requérir d'eux certains actes de diffusion: c'est ainsi que le secteur de la sécurité peut obliger tout organe public ou privé à faire de la diffusion légale de volume plus ou moins considérable. En dehors de l'obligation d'ordre public, il ne reste que l'engagement contractuel: c'est ainsi que les entreprises passent des contrats de publicité, les cultures des contrats d'émissions artistiques, d'éditions littéraires...

La préparation des matières à diffuser.

Préparer les matières, c'est les mettre au point pour la diffusion. Les utilisateurs de toutes catégories marquent les buts à atteindre, les directives à observer et fournissent les matières à traiter.

Alors interviennent les compositeurs, rédacteurs, auteurs. Ils ont à adapter les matières aux destinataires effectifs auxquels ils vont s'adresser. Ils recourent aux ressources de l'expression visuelle, acoustique, psychologique. Ils donnent à leurs sujets tout le potentiel de relief dont ils sont capables. Ils terminent alors la préparation par l'élimination des incorrections dommageables à leur but. Ils la complètent par l'adjonction des agréments venant à l'appui de leurs efforts. A ce point, les matières sont mûres pour les opérations de diffusion.

Le choix des moyens.

En possession des substances à produire, le diffuseur n'a plus qu'à rechercher le procédé le plus adapté à son intention: exposition, parole, document, radio, ou l'une de leurs nombreuses variétés.

C'est d'abord une question de réflexion technique. Compte tenu des destinataires qu'il doit atteindre, le diffuseur doit rechercher le moyen le plus efficace, celui qui permettra de réaliser au mieux l'action psychologique envisagée. Vient ensuite, dans l'ordre de valeur décroissante, les modalités suivantes: la sécurité matérielle de la diffusion, la sûreté quand c'est utile ou nécessaire, le volume du débit, la rapidité. Le coût est à diminuer dans toute la mesure du possible comme freinant la multiplicité. Le diffuseur public peut obtenir la gratuité pour le destinataire. Il a recours à l'impôt pour le financement des organismes. Le diffuseur privé doit s'en tenir aux règles commerciales: pas de diffusion qui ne soit, pour l'entreprise, rentable.

Ce n'est pas tout de déterminer les meilleures modalités de la diffusion. L'utilisateur n'est pas seul sur le marché. Il entre en concurrence auprès des procédés et organes choisis, avec d'autres utilisateurs que lui et parfois en grand

nombre. Si les organes sont publics, on assistera à une sorte d'arbitrage entre les utilisateurs en instance. On leur attribuera tels moyens, telles places aux programmes; on leur imposera tel ajournement, telle restriction, tel déplacement d'horaire. Si les organes sont privés, ces exigences de l'utilisateur seront ajustées aux possibilités du technicien. On verra l'éclosion d'un compromis contractuel, tel que le contrat d'édition, le contrat de publicité, le contrat de diffusion, le contrat de cinémontage.

L'exécution des émissions.

L'exécution se diversifie techniquement selon qu'il s'agit de l'exposition, de la parole, du document, de la radio. Nous n'avons pas à reprendre le fonctionnement de chaque procédé. Mais il faut mettre en lumière une nécessité préalable et commune à tous: la publicité diffusionnelle. C'est un facteur des plus importants. Il commande partiellement les modalités d'efficacité psychologique, la sécurité matérielle, la rapidité même dans une certaine mesure. C'est la condition indispensable à toute la technique de la multiplicité. Son but précis est le suivant: faire connaître à temps, à tous les intéressés, l'acte de diffusion imminent, son auteur, son contenu, ses destinataires, le procédé employé, les circonstances éventuelles de conditions, de coût, de lieu, de temps, d'attrait particulier qu'il peut présenter. Le problème de la publicité diffusionnelle se présente différemment selon le procédé choisi parmi les quatre groupes en présence.

L'exposition intéresse généralement la localité, ses habitants, ses visiteurs. Il suffit donc de faire connaître à ces catégories de personnes les lieux consacrés aux expositions: aires, enceintes, halls, musées. Des plans à grande échelle, peints aux entrées routières et ferroviaires de la ville, feront ressortir leur emplacement. Les plans imprimés des guides de tourisme ou les plans de poche vendus aux particuliers, reproduiront des indications identiques. S'il existe à ces emplacements des expositions permanentes, elles seront mentionnées par la même occasion. Si les actes d'exposition y sont discontinus, il faudra un supplément opportun de publicité pour chacun d'eux. On recourra alors aux procédés acoustiques et documentaires. Il arrive que l'exposition inté-

resse une région plus ou moins étendue autour du lieu où elle se tient. La publicité prend alors une extension appropriée. Les particuliers, pour les expositions privées productielles ou autres, s'inspirent de ces considérations et les adaptent à leur propre cas.

La parole, en tant que procédé direct, est de tout point semblable à l'exposition. La publicité préalable porte sur les lieux consacrés à ce genre de diffusion. Elle se complète par l'annonce locale des réunions et conférences. Les horaires scolaires sont toujours dressés et portés à la connaissance des élèves. Il n'est pas jusqu'au représentant de commerce qui n'ait intérêt à faire connaître sa présence et à prévenir du jour et de l'heure de son passage. Les programmes de spectacles y ajoutent les éléments d'attraits pour capter le public, surtout s'ils sont en concurrence.

Les documents réclament une publicité très étendue, celle de leur zone d'extension, qui peut être la localité, la région, la nation, le marché international. S'il s'agit de documents périodiques, la publicité commence dès le lancement et tend à leur créer une clientèle. Ensuite, elle se borne à aviver l'intérêt en signalant les numéros spéciaux, les articles marquants, les feuillets sensationnels. S'il s'agit de documents occasionnels, tels que les ouvrages de librairie, elle leur est indispensable pour leur créer des débouchés. Elle opère par la critique littéraire, par les comptes rendus, par les annonces, par les circulaires adressées aux particuliers, par les étalages et placards de librairie et de kiosques.

La radio plus que tout autre procédé, exige une publicité diffusionnelle soignée. C'est que les émissions sont fugitives. Une fois manquées, elles sont perdues. Aussi entend-on les postes de diffusion présenter leur programme au micro dès la veille, le reprendre au matin, en répéter les dernières parties au cours de la journée. De plus, à titre de publicité stable et toujours à portée du destinataire, ils offrent aux auditeurs, des journaux hebdomadaires donnant en détail les programmes de la semaine.

On peut d'ailleurs concevoir, au profit de toute la diffusion, une sorte de publicité diffusionnelle corporative, obligatoire pour tous ses organes et travaillant à leur avantage commun. Une cascade de dispositifs en suivrait l'extension géographique.

Sous le nom de publicité diffusionnelle générale, un ta-

bleau complet de tous les organes de la diffusion nationale serait dressé. Nature, lieux, horaires, modalités de toute espèce y seraient mentionnés. Le tout pourrait faire l'objet de la publication périodique d'un livret de diffusion, du type Chaix. Sa retranscription partielle, fractionnée, adaptée, serait imposée à tous et à chacun des organes de diffusion.

Sous le nom de publicités diffusionnelles spécialisées, on aurait des tableaux de nature identique, mais restreints aux organes diffusifs régionaux, locaux, urbains, ou encore à ceux qui sont affectés au service exclusif d'une structure sociale, secteur, branche, corporation. Le tout n'empêcherait pas chaque organe de diffusion d'avoir en outre sa publicité propre, étendue à toutes ses activités diffusives, mais excluant désormais celles des autres organes de la corporation.

Cette sorte de publicité commune aurait des avantages énormes pour les destinataires, toujours au fait des matières de diffusion en circulation, et en mesure d'opérer des choix raisonnés et étendus. La corporation y gagnerait à son tour en bénéficiant dans l'un ou l'autre de ses membres, de l'accroissement assuré du niveau des diffusions absorbées.

Le contrôle des résultats.

Le diffuseur, en pratiquant les actes de diffusion, poursuit des buts déterminés. Il serait inconcevable qu'il se désintéressât des résultats obtenus. Ce lui est d'autant plus nécessaire que les besoins diffusifs des destinataires sont parmi les plus immatériels et les plus insaisissables. Ventre affamé n'a pas d'oreille, et fait savoir ce qui lui manque. Le public peu ou mal informé ne ressent généralement pas d'insatisfaction, ou bien ne l'exprime pas. Il en est ainsi pour tous les besoins collectifs non fondamentaux. En être privé est bien une carence, dommageable à la réflexion: ce n'est pas une souffrance que l'on exhale. Le diffuseur est donc une sorte de chargé de fonction unilatéral. Faute de la plainte du destinataire, il doit prévoir un dispositif apte à le renseigner sur les résultats de son activité.

Les points à contrôler se succèdent sur les processus de diffusion, comme les étapes progressives sur un itinéraire à parcourir. Au terme, c'est l'efficacité psychologique de la

diffusion. C'est là son but ultime. Il se diversifie selon le secteur intéressé. Mais toujours un élément statistique important est à la base: le pourcentage des destinataires efficacement imprégnés par rapport au nombre total des destinataires touchés par la diffusion. En deçà de l'efficacité, c'est le pourcentage des destinataires participants effectifs de la diffusion (auditeurs, abonnés, spectateurs, lecteurs, etc...) par rapport aux destinataires amateurs. Car il peut se trouver des amateurs matériellement empêchés de participer à la diffusion malgré leur désir, ou juridiquement empêchés, ou découragés par le prix et par des inconvénients diverses. En deçà encore, le contrôle doit porter sur la proportion des destinataires désireux de participer à la diffusion, par rapport au total de ceux qui sont avertis et touchés par la publicité diffusionnelle. Ici également il faut s'attendre à trouver un déchet de gens que la publicité n'a pas suffisamment frappés ou intéressés ou détachés de leurs occupations particulières. Enfin le diffuseur doit s'attacher à connaître la proportion des destinataires touchés par la publicité diffusionnelle, par rapport au total de ceux qu'il s'était proposé de toucher, les ayant classés dans la masse des destinataires relevant de son activité.

Les procédés permettant d'effectuer le contrôle sur les différents points sont apparentés à ceux du Recueil, étudiés au chapitre premier. Ils dérivent de la collection, de la recherche, de l'investigation. Renseignements pris, le diffuseur passera à l'Elaboration, étudiant les déficiences relevées, cherchant l'explication adéquate, dressant la gamme des moyens correctifs. A ce moment une exploitation localisée intervient: le diffuseur prendra les mesures aptes à éliminer les déficiences dans l'avenir et à rapprocher de l'efficacité intégrale les résultats de ces activités diffusives ultérieures.

Tel apparaît, dans un raccourci panoramique, l'agencement des opérations successives de la diffusion. Les buts d'utilisation, l'art, la technique s'y déploient à plein, pour satisfaire aux nombreux et importants utilisateurs. C'est à la présence volumineuse de ces usagers extérieurs à l'information que cette dernière phase du cycle informationnel doit de se montrer sous un jour impressionnant. Limitée aux actualités informationnelles, cette phase ultime apparaîtrait pour ce qu'elle est: la sous-utilisation collective du

courant fonctionnel des renseignements. Grossie des utilisations adventives, elle prend un volume déformant. Mais pouvait-on, pour conserver à cette étude sa ligne rationnelle, tailler à vif dans un complexe fonctionnel que la pratique quotidienne brasse et roule sans distinction! Mieux valait étreindre l'ensemble, en marquant les repères nécessaires sur les bords du courant de diffusion strictement informationnel.

CONCLUSION

Ainsi prend fin, avec la diffusion, ce que l'introduction avait présenté comme l'étude rationnelle de la fonction d'Information. Les sept anneaux de la chaîne sont de nature à s'incruster aisément dans la mémoire et l'esprit. Outre la rigueur de leur enchaînement, il y a une sorte de symétrie dans leur ordonnancement. Recueil et Vérification se tiennent au départ comme la source et son filtre. La Transmission mène vers l'Elaboration, phase centrale, comme la Communication en émane. Exploitation et Diffusion ferment le cycle par épuisement des possibilités d'utilisation. Mises à part les lourdes excroissances dues aux usages externes, et sensibles surtout aux phases de la Transmission et de la Diffusion, nulle part la ligne rationnelle de cette étude n'a été perdue de vue.

Nous ne pouvons cependant y mettre le point final, sans fournir plusieurs éclaircissements, que sans doute attend l'esprit du lecteur. En présentant cette étude sous le nom de « fonction » d'information, nous avons entendu marquer une restriction. De fait, toute étude sociologique complète suppose constamment quatre parties toujours identiques. La « fonction » n'est que l'une d'entre elles, la première logiquement. Elle se borne à la prospection théorique du processus finalisé. On se rappelle qu'à l'état isolé, toute fonction est faite d'un processus, où l'on distingue les buts ultimes à atteindre et les moyens, ou buts intermédiaires, qui y conduisent. Dans l'Information, le but ultime est l'exploitation du renseignement, avec un but annexe, la diffusion. Les moyens, ou buts intermédiaires, d'ailleurs commandés l'un par l'autre, sont, dans l'ordre régressif, la Communication, l'Elaboration, la Transmission, la Vérification, et à l'origine, le Recueil. C'est cet ensemble qui constitue la fonction au

sens isolé. Tout informateur travaille sur l'un ou l'autre des points de ce cycle. Mais, du point de vue social, ce n'est que théorique et incomplet.

Dans la réalité concrète, une fonction théorique de ce genre n'est actualisée que par le jeu d'institutions appropriées. L'institution est l'organisme, fait d'éléments matériels ou techniques et d'éléments humains ou administratifs, dont le fonctionnement permet de réaliser les buts intermédiaires ou ultimes de la fonction. L'étude concrète de l'Information doit donc se poursuivre par l'abord des institutions informationnelles. Au Recueil fonctionnel correspondent les institutions de recueil, à la Vérification des institutions pour vérifier, à la Transmission, à l'Elaboration, à la Communication, à l'Exploitation, à la Diffusion, d'autres catégories d'institutions spécialisées. De plus, la série des institutions ne peut plus, comme celle des phases fonctionnelles, être unique. Plusieurs cycles parallèles d'institutions sont nécessaires pour la bonne marche des choses. Sans doute le cycle principal prépondérant et rayonnant sur tous les autres, est le cycle des institutions informationnelles de l'Etat. Mais il en faut admettre d'autres, secondaires, spécialisées à certains secteurs déterminés.

Les cultures, religieuses notamment, entretiennent un cycle institutionnel autonome. Il faut un cycle à part pour l'information à l'étranger: qui le contesterait? La Défense Nationale veut un cycle d'information fermé: elle l'a toujours eu. La sécurité intérieure ou police a des organismes cycliques sans équivalent, tant ses besoins sont spéciaux. Les sociétés et entreprises privées ont chacune leur cycle restreint travaillant à leur profit. On peut même avancer que tout particulier, dans sa vie privée, se constitue un cycle minuscule bien à lui, individuel ou familial. Que ces cycles institutionnels étalent ou abrègent les phases du cycle fonctionnel, qu'ils recourent plus ou moins au cycle étatique, qui les domine tous de sa prépondérance et de son universalité, il reste qu'il y a belle matière d'étude dans les institutions informationnelles.

Ce n'est pas tout que les institutions aient pris place à côté des fonctions. L'institution ne marche jamais qu'avec le concours, discontinu ou permanent, d'un certain nombre d'organismes seconds. Ce sont ceux des six administrations. Ils font un corège constant autour de chaque institution et

des administrations elles-mêmes, quand on les considère comme des organismes institutionnels. C'est ainsi que les institutions informationnelles ont partiellement les six administrations à leur service. L'éducation leur prépare son futur personnel. La production les dote en travail, énergie, trésorerie, outillage... La répartition règle salaires et allocations pécuniaires de toute nature. L'information elle-même leur fait une publicité appropriée et la renseigne. La sécurité veille sur les éventuelles déficiences de leur personnel. Le progrès étudie, prépare, réalise les améliorations et novations possibles et souhaitables. Chacune des six administrations relève donc de deux études. L'une est générale: c'est elle que nous avons tentée pour l'Information. L'autre est spéciale et restreinte: c'est l'étude appliquée à une fonction. Ainsi six chapitres d'étude appliquée composeraient la troisième partie de l'Information: un chapitre par administration. Voilà encore un volume imposant à joindre en partie distincte aux deux précédentes.

Alors sont constituées trois parties de l'édifice informationnel. Est-ce tout ? Non ! Il reste à couronner les éléments d'une clef de voûte commune et à marquer les liens que supporte l'Information dans son ensemble avec la trentaine des autres secteurs sociaux ou culturels. C'est la quatrième partie de l'étude, c'est la coordination. C'est là qu'on voit paraître les groupements structurels connus: corporations, branches, catégories, techniques. Le secteur ou ministère les couronne, les arbitre, les régit. Il adapte les institutions à la fonction. Il articule les administrations aux institutions. A ce moment, il se tourne vers les secteurs voisins. Il leur exprime ses exigences. Il reçoit d'eux des incidences déterminées. Ces interincidences réciproques sont naturellement arbitrées par plus haut qu'eux. C'est ici que s'ouvre, au-dessus des secteurs, un aperçu fonctionnel sur Départements et Gouvernement, dont l'une des tâches essentielles est d'arbitrer les interincidences entre structures subordonnées. Quand cette coordination interne et externe est achevée, alors l'est aussi l'étude complète de la structure sociale.

On voit désormais clairement à quoi se limite notre étude sur l'Information. Elle fait connaître la seule fonction. Elle laisse à d'autres labeurs l'étude des institutions informationnelles, des administrations informationnelles, de la coordination informationnelle. Cependant, conscient de certains

inconvenients qui résultaient, pour ce travail, de sa limitation à une seule des quatre parties, nous avons, en quelques points, laissé filtrer des passages détachés des trois autres parties. C'était alors presque indispensable. Ainsi, au dernier article du chapitre des Transmissions, nous avons donné un aperçu sur le progrès technique. Sa place logique eût été, dans une troisième partie, au chapitre du progrès informationnel. De même, au dernier article du chapitre de la diffusion, nous avons abordé la publicité diffusionnelle. Sa place logique eût été également dans la troisième partie au chapitre de l'information informationnelle, — si ce rapprochement des mots ne choque pas —. Mais, ces extras délibérés mis à part, cette étude est spécifiquement et exclusivement fonctionnelle. Le lecteur devait savoir qu'elle ne représente ainsi en réalité, que le premier quart d'une prospection intégrale.

Si partielle soit-elle, cette étude est susceptible de rendre à toute personne commise à des tâches d'information, de quelque phase ou de quelque cycle que ce soit, des services que l'on peut présumer utiles. Dès lors, rien ne nous autorisait à attendre l'achèvement, peut-être tardif, de l'ensemble, pour mettre cette fraction initiale et appréciable à la disposition des professionnels, des amateurs ou des curieux des choses de l'Information.

Loches, 15 juillet 1941.

BIBLIOGRAPHIE

Législation française actuelle sur les Recensements.

La Législation structurelle de l'Etat Français.

La Législation Française actuelle sur la Diffusion et notamment la Radiodiffusion.

La Réglementation fonctionnelle des P.T.T. Français.

Essai sur les principaux éléments de la Représentation, par
O. HAMELIN.

La Pensée et le Langage, par F. BRUNOT, Doyen de la Faculté
des Lettres.

Règlements militaires:

Instructions sur les Liaisons et les Transmissions.

Instructions sur la recherche du Renseignement.

Instruction sur le fonctionnement des Etats-Majors.

L'Homme cet Inconnu, par A. CARREL.

Vu: *Le Doyen,*

GEORGES RIPPERT

Vu: *Le Président de la Thèse,*

LOUIS ROLLAND

Vu et permis d'imprimer:

Le Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur : *l'Inspecteur de l'Académie,*

Illisible.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS. — <i>La Sociologie Constructive</i>	5
INTRODUCTION. — <i>Aperçu sur la fonction d'information</i>	7
L'analogie organique.	
L'information sociale spontanée.	
L'information sociale rationalisée.	
L'étude rationnelle de l'information.	
 CHAPITRE PREMIER. — <i>Le Recueil</i>	 15
<i>Article premier.</i> — Contenu du recueil.....	16
§ 1 ^{er} . — Les conjonctures.....	16
L'utilisation des conjonctures.	
Le contenu des conjonctures.	
Le rythme des conjonctures.	
§ 2. — Les bilans.....	25
L'utilisation des bilans.	
Le contenu des bilans.	
Le rythme des bilans.	
§ 3. — Les recensements.....	32
L'utilisation des recensements.	
Le contenu des recensements.	
Le rythme des recensements.	
§ 4. — Les états.....	36
L'utilisation des états.	
Le contenu des états.	
Le rythme des états.	
§ 5. — Les rapports.....	41
L'utilisation des rapports.	
Le contenu des rapports.	
Le rythme des rapports.	
§ 6. — Les levés topographiques.....	45
L'utilisation des levés.	
Le contenu des levés.	
Le rythme des levés.	
<i>Article deuxième.</i> — Les procédés de recueil.....	48
§ 1 ^{er} . — Le conditionnement humain.....	48
La collection.	

La recherche.	
L'investigation.	
L'espionnage.	
§ 2. — La sûreté du recueil.....	55
Les mesures de dissuasion.	
Les mesures de protection.	
§ 3. — La technique matérielle du recueil.....	58
Les relevés statiques dans l'espace.	
Les relevés dynamiques dans le temps.	
Les documents.	
CHAPITRE DEUXIÈME. — La Vérification.....	67
<i>Article premier.</i> — Les déficiences du recueil.....	68
§ 1 ^{er} . — Les déficiences humaines et matérielles.....	68
§ 2. — La prévention des déficiences.....	73
<i>Article deuxième.</i> — Le plan de vérification.....	74
Les exigences des utilisateurs.	
Les nécessités propres de la vérification.	
<i>Article troisième.</i> — La technique de la vérification.....	78
§ 1 ^{er} . — L'expertise.....	78
§ 2. — La confrontation.....	81
<i>Article quatrième.</i> — Les séquences de la vérification.....	84
CHAPITRE TROISIÈME. — La Transmission.....	86
<i>Article premier.</i> — Les utilisateurs.....	87
Le transfert des renseignements.	
Les transferts similaires.	
Les transferts dérivés.	
<i>Article deuxième.</i> — Les modalités.....	92
§ 1 ^{er} . — Les modalités humaines.....	92
La sécurité de la transmission.	
La sûreté de la transmission.	
Le coût de la transmission.	
§ 2. — Les modalités mécaniques.....	99
La rapidité de la transmission.	
Le débit de la transmission.	
La portée de la transmission.	
<i>Article troisième.</i> — Les moyens techniques.....	101
§ 1 ^{er} . — Les porteurs de fret.....	102
§ 2. — Les fils électriques.....	105
§ 3. — Les ondes.....	107
<i>Article quatrième.</i> — Les connexions techniques.....	110
§ 1 ^{er} . — Entre expéditeur et réseau.....	110
§ 2. — Les connexions intérieures au réseau.....	112
Le choix des moyens.	
Les articulations techniques.	
§ 3. — Entre le réseau et les destinataires.....	116

	Pages.
CHAPITRE QUATRIÈME. — L'Élaboration.....	119
§ 1 ^{er} . — L'élaboration identitative.....	121
Les renseignements tributaires de l'identification.	
L'étude identitative.	
L'expression des identités.	
§ 2. — L'élaboration statistique.....	129
Les renseignements tributaires du nombre.	
L'étude arithmétique.	
L'expression arithmétique.	
§ 3. — L'élaboration chronologique.....	132
Les renseignements tributaires du temps.	
L'étude temporelle.	
L'expression temporelle.	
§ 4. — L'élaboration géographique.....	135
Les renseignements tributaires de l'espace.	
L'étude spatiale.	
L'expression géographique.	
§ 5. — L'élaboration évolutive.....	141
Les renseignements tributaires du mouvement.	
L'étude mécanique ou évolutive.	
L'expression mécanique ou évolutive.	
§ 6. — L'élaboration causale.....	144
Les renseignements tributaires des causes.	
L'explication par les causes.	
L'expression des causes.	
§ 7. — L'élaboration finaliste.....	147
Les renseignements tributaires de la finalité.	
L'explication par les fins.	
L'expression de la finalité.	
§ 8. — L'élaboration incidencielle.....	150
Les renseignements tributaires des interincidences.	
L'étude interincidencielle ou fonctionnelle.	
L'expression des interincidences.	
§ 9. — L'élaboration intentionnelle.....	154
Les renseignements tributaires des intentions.	
L'étude intentionnelle.	
L'expression intentionnelle.	
§ 10. — L'élaboration culturelle.....	157
Les renseignements tributaires des cultures.	
L'étude culturelle.	
L'expression culturelle.	
CHAPITRE CINQUIÈME. — La Communication.....	164
<i>Article premier.</i> — Les destinataires de la communication.....	165
<i>Article deuxième.</i> — Le contenu des bulletins.....	169
<i>Article troisième.</i> — La confection des bulletins.....	173
L'état du renseignement élaboré.	
La forme du renseignement communiqué.	
<i>Article quatrième.</i> — La transmission des bulletins.....	179

	Pages
CHAPITRE SIXIÈME. — L'Exploitation	183
<i>Article premier.</i> — L'apprêt utilitaire du renseignement.....	184
<i>Article deuxième.</i> — Aperçu sur l'exploitation.....	187
L'état de la question.	
Les décisions actives.	
Les décisions informationnelles.	
<i>Article troisième.</i> — La discrimination des matières de diffusion.....	191
Les deux aspects de la discrimination.	
La besogne de discrimination.	
Les procédés de discrimination.	
Le contrôle de la discrimination.	
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Diffusion	200
<i>Article premier.</i> — Les utilisations de la diffusion.....	201
§ 1 ^{er} . — L'actualité ou diffusion informationnelle.....	202
Le besoin d'actualité.	
Les répercussions de l'actualité.	
L'assainissement de l'actualité.	
§ 2. — L'enseignement ou diffusion éducative.....	203
§ 3. — La publicité ou diffusion commerciale.....	210
§ 4. — Le divertissement ou diffusion des loisirs.....	214
§ 5. — La publication ou diffusion législative.....	216
§ 6. — La propagation ou diffusion progressiste.....	217
§ 7. — La propagande ou diffusion à l'étranger.....	219
§ 8. — L'unionisme ou diffusion nationale.....	221
§ 9. — Le prosélytisme ou diffusion culturelle.....	225
<i>Article deuxième.</i> — L'art de la diffusion.....	227
§ 1 ^{er} . — L'adaptation.....	227
§ 2. — Le relief.....	230
Le relief visuel.	
Le relief auditif.	
Le relief psychologique.	
Les reliefs combinés.	
§ 3. — La correction.....	239
§ 4. — L'agrément.....	241
<i>Article troisième.</i> — La technique de la diffusion.....	243
§ 1 ^{re} . — La technique de multiplicité.....	243
La densité d'affluence.	
La densité des actes de diffusion.	
Le débit des transmissions diffuses.	
§ 2. — Les modalités.....	255
§ 3. — Les procédés.....	257
L'exposition.	
La parole.	
Le document.	
La radio.	

TABLE DES MATIÈRES

293

Pages.

<i>Article quatrième. — L'agencement de la diffusion.....</i>	273
L'apport des matières à diffusion.	
La préparation des matières à diffuser.	
Le choix des moyens.	
L'exécution des émissions.	
Le contrôle des résultats.	
Conclusion.....	281
Table des Matières.....	289

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
MESNIL - 1941